15.X.502

~~290~~ 15.7.502.

XIII

LYCAS

Ex. erato Dñi. Equitis Antonii
Francisci de Altamij.

VOYAGE
DU SIEUR
PAUL LUCAS
AU LEVANT.

TOME PREMIER.

Contenant la deſcription de la haute Egypte ſuivant le cours du Nil, depuis le Caire juſqu'aux Cataractes ; avec une Carte exacte de ce Fleuve, que perſonne n'avoit donnée.

Nouvelle edition revûë & corrigée.

A PARIS.

Chez NICOLAS SIMART Imprimeur & Libraire, ordinaire de Monſeigneur le Dauphin, ruë S. Jacques au Dauphin couronné,

M. DCC XIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A

SON ALTESSE ROYALE MADAME.

MADAME,

Je ne regrette plus les perilleuſes fatigues de mes courſes, puiſque

le recit de quelques-unes a ſçû plaire à VOSTRE ALTESSE ROYALE. *L'ordre qu'elle m'a donné de les mettre au jour, & la permiſſion de les luy offrir, m'en ſont des preuves trop agreables pour ne pas y répondre avec tout l'empreſſement que demande un honneur pareil. J'ay moins en vûë cependant d'obéïr à* VOSTRE ALTESSE ROYALE, *lorſque je donne mon Voyage, que de publier ſes bontez; & j'oſe dire en cela que ma gratitude y a plus de part, qu'elle en eſt plus flattée que ma déference. On connoiſtra par tout qu'une des plus grandes Princeſſes du monde s'eſt intereſſée dans la fortune d'un pauvre voyageur, ſans autre motif que celuy de ſa generoſité na-*

turelle. Il eſt bon qu'on ſçache qu'elle ajoûte tant de graces à ce qu'elle fait dans ce genre ; que ce qui doit être le caractere commun des grands & des bons Princes, devient chez elle un caractere particulier qui la diſtingue. Il faut qu'on apprenne que cette prérogative, qui pourroit ſeule mettre VOSTRE ALTESSE ROYALE *hors de comparaiſon, eſt accompagnée de tant d'autres, que les Sages, les Sçavans, les beaux Eſprits & les Politiques ont de quoy luy conſacrer leur encens, ſans craindre de tomber dans la flatterie. C'eſt avec d'autant plus de confiance, MADAME, que je m'explique ainſi, malgré voſtre éloignement pour tout ce qui reſſent l'éloge, que je ne ſuis, pour ainſi*

dire, que l'écho de ces veritez. Si tant d'autres on eu le bonheur de leur rendre hommage, & de publier avantmoy les qualitez illuſtres dont le Ciel vous a comblée; permettez-moy de même de donner icy à vos bontez genereuſes le tribut que je leur dois, & de me dire avec un reſpect, & une reconnoiſſance éternelle,

MADAME,

De Vostre Altesse Royale,

Le tres-humble, & tres-obéïſſant ſerviteur,
PAUL LUCAS.

AU LECTEUR.

QUoy qu'il ſemble que les relations n'exigent pas tant de ſoins, ces ſortes d'ouvrages cependant ont leurs graces qu'on ne doit pas negliger. Il y entre d'ailleurs tant de matieres qui demandent un ſtile different, qu'on ne peut ſe diſpenſer de faire quelque attention, & de garder plus de meſures en ces endroits. On ne ſe flatte pas neanmoins, dans ce qu'on donne icy, d'avoir attrapé par tout ce point de juſteſſe qui fait goûter les moindres choſes, la precipitation où l'on a eſté de publier ce voyage ne l'a pas permis. Le peu de manieres encore de varier qu'a noſtre langue n'a pas eſté d'un petit embarras, dans un recit ſommaire les meſmes circonſtances reviennent ſi

fréquemment qu'elles ſe touchent preſque la plupart.

Si l'on peut donc ne point rebuter les difficiles, ce hazard ſera dû autant à la ſincerité du Voyageur, qu'à ſa diligence. Peut-eſtre meſme ſçauront-ils quelque gré de trouver moins de ces ſortes d'épines qui naiſſent imperceptiblement dans le recit de ces voyages, qui ne ſe font qu'avec des travaux & des perils infinis. L'eſprit dans ces occaſions ſe reſſent quelquefois des fatigues qu'il décrit, ou de la difficulté des ſujets qu'il traitte; & il n'eſt gueres donné qu'à des Bignons, des Ogiers, des Lomenies, des Lalouberes, de plaire & d'inſtruire dans ce genre; de conſerver les agrémens du langage, & la preſence d'eſprit neceſſaire, dans les narrations les plus difficiles, & les matieres les plus arduës.

Quoy qu'il en ſoit, ſi cette relation a le bonheur de divertir

la Princeſſe par l'ordre de qui on la publie, l'apprehenſion du degoût des autres n'inquietera pas beaucoup. La delicateſſe & la ſuperiorité du goût de Madame, ſont trop connuës pour ne pas eſperer ſur ce fondement un ſuffrage favorable du public.

Le paſſage dans la haute Egypte, qui n'eſt pas une des moins curieuſes partie de ce recit, n'a pas eſté tenté par bien des gens. Ce qu'on en voit dans la lettre des P P. Protais & d'Orleans Capucins, n'eſt que d'un petit canton, fort peu circonſtancié, & ſans ordre. Cela ne diminuëra pas ainſi la nouveauté de ce qu'on en donne en cet ouvrage. Perſonne n'avoit fait le meſme chemin du Caire aux Cataractes du Nil que noſtre Voyageur: Et perſonne n'avoit obſervé avec exactitude comme luy, ou les antiquitez des environs du Nil, ou le cours ſi ſingulier de ce fleuve ſi mer-

veilleux. Les deſcriptions d'Herodote, de Diodore de Sicile, & de Strabon, qui avoient eſté ſur les lieux exprez, n'oſteront rien conſtament du merite de celle-cy; elles ne ſerviront qu'à la rendre plus ſinguliere. Quoy meſme au reſte que Monſieur Frideric Wendelin, & Monſieur de la Chambre entr'autres, ayent fait *Exprofeſſo* de gros Traitez ſur ce que les Auteurs ont dit du Nil, leur travail neanmoins n'enlevera pas la gloire à noſtre Voyageur, ou d'en rapporter, avec plus de préciſion que les anciens meſmes, ce que les modernes n'ont fait que copier, ou de remarquer des choſes que les uns ny les autres n'ont pas obſervées.

On auroit bien ſouhaitté donner icy tous les deſſeins que l'Auteur avoit tirez dans les trois parties du monde qu'il a parcourües; mais les Corſaires de mer & de terre luy en ont fait perdre la pluſ-

part. Ce qui en eſt reſté & qu'on trouvera aux endroits qui les concernent, prouvera ſuffiſament le deſſein qu'il avoit de contribuer autant au plaiſir des curieux qu'à l'utilité de la republique des Lettres. On a crû pouvoir ajoûter à la fin du ſecond Volume une planche de pierres gravées que l'Auteur a rapportées de ſes courſes, & qui meritent quelque conſideration, ou par les myſteres ou par la beauté de leur graveure. Du moins verra-t-on par là que noſtre Voyageur non content de copier les merveilles intranſportables, a eu le bonheur de recüeillir ces beautez, qu'on peut appeller ambulantes, pour en orner ſon pays. Ces bijoux ſont preſentement dans le Cabinet de S. A. R. Madame, & cette Princeſſe n'a point trouvé mauvais d'en voir encore comme en poſſeſſion celuy qui les publie. Si de meſme on avoit eu le temps de

ramaſſer les plus curieuſes medailles, dont il a enrichy pluſieurs Cabinets, aprés le choix qu'on en fait pour celuy du Roy, cela n'auroit pas fait une decoration mediocre

Noſtre Voyageur avoit recüeilly de meſme quantité d'inſcriptions Grecques & Latines, mais la perte qu'il en a faite parmy ſes effets en prive auſſi le public. Ces deux-cy ſeulement ſe ſont échapées du naufrage auſſi bien que de l'endroit où naturellement elles devoient eſtre placées.

La Grecque a eſté trouvée chez un Turc de Pera.

ΑΘΗΝΑΙΟΣ. ΚΑΙ. ΑΘΗΜΕΡΙΣ.
ΥΠΕΡ. ΤΩΝ. ΥΙΩΝ ΑΘΗΝΑΙΟΥ
ΚΑΙ. ΠΑΜΦΙΛΟΥ. ΑΣΚΛΗΠΙΩ.
ΚΑΙ. ΥΓΙΕΙΑΙ.

Athenée & Athemeris offrent leurs vœux à Eſculape, & à Hygie pour la ſanté d'Athenée & de Pamphile leurs enfans.

L'autre inſcription eſt ſur une des portes de Diarbek, bâtie en l'honneur de Valentinien le jeune, & de Gratien, que le Tyran Maxime fit mourir en Gaule.

VIRTUTE PER. PIIS INVICTISQ; IMPERATORIBUS SALVISQ; VALENTINIANO ET GRATIANO PERPETUIS AC SEMPER TRIUMPHATORIBUS AMORIS PIETATISQUE MONUMENTO HAIRRBS ÆDIFICATA EST.

Aux Pieux & Invincibles Empereurs conſervez par leur courage & leur vertu inalterable Valentinien & Gratien, toûjours Triomphans, & en tous lieux HAIRRBS a eſté bâtie pour laiſſer un monument d'amour & de pieté envers eux.

TABLE

DES ARTICLES du premier Volume.

ART. I. *Premier passage à Malte. Délivrance de la fille d'un Médecin de cette Isle d'entre les mains des Turcs.* page 2

II. *Retour en France, & second passage à Malte.* 16

III. *Retour d'Alexandrie. Singularitez de cette Ville.* 22

IV. *Voyage au Caire. Description de la Ville, & de quelques Coûtumes du lieu.* 29

V. *Promenades aux Pyramides.* 38

VI. *Feste au Caire pour la naissance de Mahomet & pour l'entrée de l'eau du Nil dans le Kalis.* 47

VII. *Voyage de la haute Egypte. Route de Boula à Manfalu. Ceux qui passent pour Médecins sont considerez en ces lieux.* 54

VIII. *Filles de joye fondées pour les Passans. Maisons pour les Gouverneurs bâties de terre. Pipe & caffé premiers complimens du pays. Repas sans boire. Serpent qui se métamorphose. Crocodile timide.* 59

IX. *Montagne de six cens milles de long. Pigeons volontaires. Marbres d'un ancien Temple. Turcs aveugles au sortir d'une Mosquée. Phenomene singulier d'un bruit souter-*

rain. Hiſtoire prodigieuſe du ſerpent. On croit que c'eſt le diable Aſmodée. 68

X. *Terre devenuë rougeâtre depuis le martyre de 80000. Chrêtiens. Canton d'Akemin ſans voleurs. Scorpions à Girge, deſcription de cette Ville. Ceremonies funebres du pays. Prix modique des terres & des maiſons. Mouche à face humaine.* 76

XI. *Idée originale d'un Prince Arabe touchant la France. Crocodile de vingt-cinq pieds de long. Maniere de prendre cet animal. De la Toüaſte poiſſon qui devore les œufs des Crocodiles, & ce qui differentie l'homme d'avec la femme.* 84

XII. *Environs de Naaſſe pleins de ruïnes curieuſes. Grande Ville ſuperbement bâtie toute deſerte. Palais d'une magnificence inoüye abandonné. Ce que diſent les Anciens conforme à ce qu'on découvre encore ſur les lieux. Cataractes du Nil.* 94

XIII. *Retour des Cataractes par Syene. Temple ancien encore entier à Eſſenay. Monaſtere bâty par Sainte Heléne. Un des endroits où il y eut tant de Martyrs qui donnérent lieu à l'époque celebre. Deſert où Moyſe nâquit. Grottes pleines de peintures ſingulieres. Serpent aveugle. Palais & Temples des anciens Egyptiens que Strabon avoit veus de ſon temps.* 102

XIV. *Reſtes conſiderables d'un ſuperbe bâtiment à Dandre. Tribut d'Eunuques pour le Grand Seigneur. Eunuques blancs faits des enfans des filles commodes fondées en Egypte. Grotte du fameux Serpent. Pierre philoſophale.* 113

XV. *Antiquitez à Anſola. Village où les Turcs ne peuvent habiter. Grottes pleines de*

bas-reliefs, de Statuës, de peintures, & de caracteres inconnus. Eau du Nil salubre, & ne fait point uriner. Marabous aveugles en Egypte. 124

XVI. Ancien Palais de Joseph. Puits d'une profondeur immense fait par les ordres de ce Patriarche. Sa Sale d'Audience. Description de l'état present de ce Chasteau. Adresse pour avoir du vin tres-rare à Damiette. Description de la Ville. Son negoce. Vexation des Doüanniers ordinaire aux gens de ce métier. 134

XVII. Feste au Caire pour le mariage du fils de l'Aga. Illuminations singulieres. Symphonie Turque miserable. Danses sans regles & de fantaisie. Vieux Caire habité par des Chrétiens Grecs & Coptes. Couvent où l'on ne reçoit des filles qu'à cinquante ans, lieu où la sainte Vierge & l'Enfant Jesus ont demeuré. Aucun Franc ne peut aller à cheval au Caire excepté le Consul François. Description de Nicosie en Cypre. 142

XVIII. Description de Tripoly de Syrie. Jets d'eau dans les maisons de cette Ville jusques dans les chambres. Inclination de l'Aga de la petite Forteresse de l'Isle de Tortousse pour les François. Antiquitez de Lataquie, autrefois Laodicée. 153

XIX. Auberges de Syrie à la belle Estoille. Gibelay Hermitage Mahometan du fils d'un Roy de Perse. Avanture de ce Prince qui se fait Dervis, & que la Couronne qui luy étoit échüe ne tenta point. Eglise à l'entrée de la Ville de Tortousse, bâtie par sainte Marthe. 164

XX. Puces qui mangent les herbes. Le Mont Liban. Ville abîmée dans un lac où l'on

voit encore les maiſons. Antiquitez du Château de Bolbec. Temple ſuperbe abandonné. Oppoſition des Turcs à bâtir ſolidement ſur une prophetie. Avanture de Damas. 173

XXI. *Ordre du Grand Seigneur de depoſſeder l'Emir des Druſſes. Ce Prince implore le ſecours des Arabes ſes voiſins. Bon naturel d'un jeune Arabe. Médecins conſiderez chez les Barbares.* 181

XXII. *Suite du recit de l'avanture precedente. Eſpions Arabes dans les Villes pour ſçavoir le départ des Caravannes. L'amour de la liberté plus fort que la crainte du peril. Effets ſinguliers de la peur. Humanité des Caravanes.* 191

XXIII. *Sepulchre d'Abel. Paradis Terreſtre moderne. Tour d'où l'on deſcendit ſaint Paul. Chaîne d'une ſeule piece dont les anneaux ſont de pierre. Jets d'eau dans les chambres de Damas. Champ où ſaint Paul fut converty. Grappe de raiſin de quarante livres. Broüettes attachées derriere les Moutons pour ſoûtenir leurs queües. Conte d'une Image incarnée. Serpent à capuchon. Alep Ville des plus marchandes.* 199

XXIV. *Pieces de cinq ſols de France monnoye courante d'Emptat. Hauteur du Mont Taurus. Arbre qui porte la Noix de Galle. Lieux dont les habitans ne connoiſſent point l'argent, & qui ne commercent encore que par échange. Sacs de toile où l'on conſerve le lait. Village ambulant dont les femmes ont des anneaux au nez. Serpens qui ne font du mal qu'aux étrangers. Le Prince de la Palude ne reconnoît point le Grand Seigneur, quoy qu'au milieu de ſes Eſtats. Il donne chez luy liberté de conſcience à toutes ſortes de Religions.*

Caractere Armenien inventé en ce lieu. 209

XXV. *Cheſnes particuliers. Precipices & Ruïnes antiques dans des rochers. L'Euphrate guayable preſque à pied ſec. Curdes voleurs. Armeniens poltrons.* 221

XXVI. *Arzeron entrepos, pour ainſi dire, des Caravanes d'Aſie. Les Chrêtiens n'y peuvent demeurer la nuit. Catholiques chaſſez de la Ville. Incompatibilité des Armeniens avec les Miſſionnaires. Francs ne doivent rien payer à Arzeron. Repas ſur le tombeau des morts.* 229

XXVII. *Araxe fleuve du Paradis Terreſtre. Savon de terre. Infidelité. Malediction ſur les Commis des Doüannes par tout. Vingt mille Egliſes en quatorze lieüx. Maiſons ſous terre où demeurent beſtes & gens. Habitans de Carres derniere Ville de Perſe, tous voleurs. Friponnerie des Doüanniers qui veulent faire payer des droits pour la ſortie de l'Etat.* 236

Fin de la Table du premier Volume.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui porte pour titre *Voyage du Levant, &c.* Je n'y ay rien trouvé qui en doive empeſcher l'impreſſion : au contraire, je croy que la lecture en ſera utile & agreable. A Paris ce 7. Avril 1704.

POUCHARD.

TABLE

DES ARTICLES du ſecond Volume.

ART. I. *ENtrée en Armenie. De l'Etat de Perſe. D'Eſmiaſin Metropole des Armeniens. Singularitez de leurs Egliſes.* page 245

II. *Paſſage de la Perſe. Deſcription d'Erivan. Du Mont Ararat. Tradition du Pays ſur ce lieu.* 252

III. *Puits de S. Gregoire. Roy d'Armenie changé en cochon. Chapars Couriers du Roy de Perſe & leurs Privileges. Belles femmes d'Aſtapat. Rattas ou Doüanniers. Noé enterré à Marante.* 261

IV. *Deſcription de Tauris ou d'Ecbatane. Manufactures du pays. Lieu où Tobie vint ſe marier. Riviere douce ou ſalée ſix mois de ſuite. Chrétiens n'oſant ſortir en temps de pluye. Prince Tartare qui va à la Mecque, voleur de grand chemin. Son équipage burleſque.* 271

V. *Des confins de la Medie & de la Perſe incultes & ſteriles. Les Caravannes vont preſque toûjours de nuit dans cette route, quoy qu'en hyver. Rattas de Zarigan rangez à la raiſon. Riviere ſalée à Saxava. Trois ou quatre villages ſe conſervent la liberté de cultiver leurs vignes. Montagne à deux*

petites journées de Sava, d'où l'on dit que personne ne revient. 279

VI. *De Com, lieu de la sepulture des Roys de Perse. Tombeau des descendans d'Aly. Mosquée superbe par l'or qu'on y a prodigué. Deluge souterrain à Com. Manufactures de Cachan.* 288

VII. *Arrivée à Hispaham. Le* Galopiner *des Francs. Maisons bâties de terre. Description des principaux édifices d'Hispaham. Tour bâtie de cornes de Daims & d'os de Gazelles. Exercices du Maidam cessez. Adresse d'un Archer. Du Sorbac, & du Pont d'Hispaham.* 295

VIII. *Cherimanys Armeniens riches. Le neveu de Tavernier par sa femme & Protestant leur suppose des dettes. Il se fait Mahometan. Les Cherimanys succombent à la persecution, & se font Mahometans. Gaures adorateurs du feu. Circonstances de leur religion. Portrait du Roy de Perse. Tyrannie du Couroux. Chrétiennes mariées à six ou sept ans. Moines Ambassadeurs défrayez. Têtes coupées au bout de lances dans les pompes; fourbe de ceux qui les portent.* 306.

IX. *Fête du Chameau. Fonction du Roy dans cette fête. Bâtimens du Roy sans qu'il luy en coûte rien. Ouvriers travaillent au son des instrumens. Tallars des Palais. Eglises Catholiques dans la Ville. Union & humanité des Francs à Hispaham. Travers d'un malheureux qui se disoit fils du Roy de Perse. Abondance de tout à Hispaham. Maniere d'y faire la glace.* 318

X. *Départ d'Hispaham. Tombeau de Mardochée à Amadam. Mont Nalbane, où l'on vit deux à trois cens ans. Ville superbe aban-*

donnée, de trente milles de tour. Serpens à cornes qui l'habitent. Contes du pays sur son origine. Maison du Roy de France dans Bagdat. Ruïnes de l'ancienne Babylone. 317

XI. *Vol & demolition de la Maison du Roy de France à Bagdat par le Pacha. Cruautez inoüyes de cet homme, depuis grand Visir. Un Renegat donne avis des mauvais desseins du Pacha. Tombeau de Jonas à Ninive. Terre mouvante où l'on perit si l'on s'éloigne du chemin.* 339

XII. *Ancienne habitation d'Abraham. Humanité du Gouverneur d'Orfa. Villes mouvantes des Turcomans. Europeans sujets à une maladie singuliere sur les costes de Tripoly. Chypre fertile en vin & en gibier. Tempeste horrible sans vents. Vœux à l'enchere aux ames du Purgatoire pour en obtenir.* 353

XIII. *La Ville de Rhodes. Le Gouverneur de l'Isle est de Marseille. Religion Catholique défenduë dans la Ville de Chio. Tremblemens de terre. Juifs ne touchent point d'argent le jour du Sabat.* 365

XIV. *Description de Brousse ancienne capitale des Turcs. Fontaines dans toutes les maisons. Evesque Armenien appellé Vartavied. Armes & bottes de Geans. Tombeaux des premiers Empereurs Turcs. Les bains magnifiques de Brousse. Nouvelle perfidie du Pacha de Babylone.* 377

XV. *Fontaine qui présage le bon ou le mauvais sort des Chrêtiens quand ils sont en guerre avec les Infideles. Collation à la Grecque. On fait descendre les Voyageurs de cheval vers les Châteaux par respect pour eux. Daltabane ennemy des Francs, voleur de leurs effets à Babylone, fait grand Visir par les*

menées du Muphty. Mort du Viſir dépoſé par le poiſon de Daltaban nouveau Viſir. Conduite violente de ce Miniſtre qui fait augurer mal de la durée de ſon gouvernement. 389

XVI. *Memoire dreſſé ſur les Budgets, & commandemens reſtez entre les mains des Capucins de Bagdat aprés la démolition de leur maiſon.* 397

XVII. *Severitez de Police exercées à l'avenement des grands Viſirs avares pour en tirer du gain. Preſent de ſix mille livres par l'Ambaſſadeur de France au grand Viſir. Avarice d'Aviettis Patriarche des Armeniens. Zele outré des Catholiques contre luy. Charivary des Armeniens lorſqu'ils croyent des Sorciers en l'air. Connivence du Mufty pour les crimes du grand Viſir. Ordonnance bigotte & ridicule de ce dernier contre les femmes. Coup de tête d'Huſſen Pacha.* 409

XVIII. *Inclination de preſſentiment d'un Enfant de Conſtantinople né de parens illuſtres d'origine. Loy touchant les eſclaves des Mahometans. Les Turcs une fois trompez ne croyent plus rien. Preparatif de guerre à Conſtantinople. Le grand Viſir traite avec les Ambaſſadeurs de Moſcovie à Andrinople ſecrettement. Le Tartare indigné de l'injure qu'on luy fait & du party qu'on prend à la Porte, en fait retirer ſon Ambaſſadeur. Canal de Conſtantin ſous terre à quatre rangs de colonnes. Viſites des vaiſſeaux aux Dardanelles.* 417

XIX. *Manege des bâtimens qui vont en proye, ou qui tâchent d'éviter les Corſaires. La peur qui fait tout entreprendre, fait auſſi tout abandonner. Generoſité d'un Pirate, Avarice*

du Conſul François de Zante. Incurſion des Tartares par la faute d'Altaban grand Viſir. Mort trop douce de cet homme. 430

XX. *Tournois qui termine le Carnaval à Zante. Monſieur Sicilien Conſul François de Cephalonie. Nobleſſe de l'Iſle, genereuſe & polie. Provediteur de Corfou curieux de Medailles. Habitation de Judas. Puits où l'on meurt dés qu'on y deſcend. Revenans à Corfou ſemblables aux Broucolacas de Santerin. Soldat qui rompt ſes liens comme de la toile d'araignée.* 443

XXI. *Filets des pêcheurs avec des ſonnettes. Lazaret de Meſſine magnifique. Egliſe des Jeſuites du lieu ſuperbe. Port conſtruit par Innocent XII.* 452.

XXII. *Gallerie du Marquis Storce pleine de raretez. Le Pape ne dédaigne pas de s'humaniſer avec un jeune enfant que Sa Sainteté ne juge pas indigne d'un nom illuſtre.* 461.

XXIII. *Generoſité de Monſieur le grand Duc, & du grand Prince ſon fils. Inclination ſinguliere de la grande Princeſſe pour la Cour de France. Eſtime profonde qu'elle a pour le Roy.* 466

XXIV. *Naturel officieux, caractere ſpecifique de ſon Alteſſe Royale Madame. Uſage du Levant, quand on boit à la ſanté des grands Princes. Le Roy n'ignore point les coûtumes des peuples les plus reculez.* 472.

XXV. *Relation des troubles qui ſont arrivez dans l'Empire Othoman, écrite le 19. Septembre 1703.* 481

Fin de la Table du ſecond Volume.

VOYAGE DU LEVANT.

IE ne penſois point à publier mon dernier Voyage d'Egypte, ſans l'ordre de S.A.R. Madame, qui m'y a engagé. Les lieux où j'ai été, & dont, ou nous n'avons pas de relations, ou nous n'en avons que de gens qui n'en parlent que ſur la foy d'autruy, donneront peut être quelque curioſité. Comme peu de Voyageurs ſe ſont donné la peine de parcourir la haute Egypte, on me ſçaura gré ſans doute d'y avoir été, & d'en décrire ce que j'ay vû. Je ne parleray qu'en paſſant des autres endroits, ſi ce n'eſt que quelque avanture ou quelque ſingularité qui n'ait pas été remarquée, m'y engagent.

Qu'on ne s'atende pas neanmoins à une longue ſuite d'évenemens plus extraordinaires les uns que les autres. Il eſt rare qu'il en arrive à beaucoup de gens ; & ce qu'on en lit dans de certains Voyageurs n'eſt pas exempt tout-à-fait de ſoupçon. Excepté peut-être deux ou trois, quelques habiles prétendent que le reſte eſt fait à plaiſir ; ou pour ſe donner de la réputation, ou pour ſe procurer quelque fortune. Comme ce n'eſt par aucune de ces vûës que je donne mes Voyages, je ne diray que ce que j'ay remarqué moy-même, ou ce que je croiray pouvoir être utile à ceux dont le penchant ſemblable au mien, fait entreprendre de longs Voyages.

I.

Premier paſſage à Malte. Délivrance de la fille d'un Médecin de cette Iſle d'entre les mains des Turcs.

JE partis de Paris le 18 Juin 1699. par la diligence pour Lyon ; & de-là par les voitures ordinaires j'arrivay le 27. à Avignon, où quoique j'euſſe payé toutes les Doüanes, des Commis qui y ſont pour la France, me firent payer frauduleuſement juſqu'à Marſeille. J'arrivay

le 30 May à cette derniere Ville, où je demeuray juſqu'au 5 Aouſt pour attendre unEmbarquement. Monſieur de Feriol Ambaſſadeur du Roy à la Porte, qui y arriva en ce tems-là, me donna des lettres de recommandation pour tous les Conſuls du Levant.

Dés que je fus embarqué l'on eut d'aſſezgrandes chaleurs, & le 9 d'Aouſt entr'autres il en mourut une chévre & un mouton. Le 15 nous nous trouvâmes devant le Port de Malte. J'allay avec ceux du vaiſſeau dans la Ville, où je demanday au Seigneur Lorenzo, Médecin du lieu, des nouvelles de ſa fille que j'avois tiré d'eſclavage. Cet homme les larmes aux yeux, me dit qu'elle étoit morte. L'eſtime que j'avois conçûe pour cette aimable perſonne, me fit reſſentir ſa perte vivement. J'avois promis de l'épouſer aprés mon Voyage, ſi Dieu me faiſoit la grace de la revoir. Les avantures que j'ai euës à ce ſujet, meritent bien que j'en diſe icy quelque mot, quoyque cela ſoit arrivé dans mes premiers Voyages.

Aprés le tour que je fis en Morée, & le Siege de Negrepont, je fis amitié dans l'Iſle de Malte avec un Capitaine qui montoit un Vaiſſeau de 30 pieces de

canon pour faire le cours en Levant. Il me reçut en qualité de Volontaire ; & quand nous fûmes dans l'Archipel, je m'embarquay ſur un autre Vaiſſeau, dont le Capitaine me fit ſon Lieutenant. Lorſque nous arrivâmes au Port de Nio, aprés pluſieurs croiſieres, & quelques priſes ; quelques actions de hardieſſe & de courage m'acquirent les bonnes graces de ce Capitaine, & entr'autres l'occaſion où ſon Lieutenant fut tué.

Nous étions 35 hommes dans une Chaloupe, avec laquelle nous fûmes attaquer un Bâtiment Turc qu'on appelle une Londre. Il y avoit 44 Turcs deſſus ce petit Bâtiment, 80 Grecs, ſix pieces de canon, & 9 pierriers. Au premier abordage le feu des ennemis fut ſi grand que nôtre Lieutenant y fut tué, & deux de nos hommes bleſſez, ce qui engagea la plûpart des autres à ſe coucher en bas. Je fus obligé de mettre le ſabre à la main pour faire relever nos gens, & pour nous retirer de deſſous le Bâtiment Turc où nous étions en grand danger.

Quand nous fûmes au large, & que le feu des ennemis ne pouvoit plus nous incommoder, je reprochay à ceux de nôtre Bord, le peu de réſolution qu'ils avoient fait paroître ; & leur remontrai

que s'il venoit du vent, loin de prendre, nous pourrions bien être pris. Ils me dirent là-deſſus d'une voix, que ſi je les avois commandez, ils auroient ſauté dans le Vaiſſeau. Aprés ce petit reproche ils me prierent de les remener au Bâtiment ennemi, qu'ils l'emporteroient, ou qu'ils periroient. Pour profiter de leur bonne volonté, je fis jetter le Lieutenant à la mer, & mettre en bas les deux bleſſez; & comme les autres m'aſſûrerent qu'ils vouloient aller manger du pain des Turcs ou perir, nous allâmes tête baiſſée ſur ce Bâtiment, nous en eſſuyâmes tout le feu, & nous ſautâmes dedans. Je fus le ſecond qui y entray, & j'y reçûs un coup de ſabre ſur la tête. Un de nos gens coupa le bras à celuy qui m'avoit bleſſé, qui ſans perdre courage reprit ſon ſabre de l'autre main, & voulut m'en donner une ſeconde fois. Son deſſein ne réuſſit pas neanmoins; car ayant eû l'autre bras coupé, le malheureux fut ſe noyer dans la mer. Le reſte des Turcs fit peu de reſiſtance, aprés qu'une grenade fut tombée dans la ſentine, où il y avoit deux hommes: le feu qui prit à cinq ou ſix livres de poudre, épouvanta ſi fort le reſte de l'Equipage, que cela nous facilita la priſe dece Bâtiment. Les deux hom-

mes de la ſentine furent tout rôtis, & le vent s'étant levé nous rejoignîmes aiſément notre Vaiſſeau.

Le Capitaine qui m'avoit fait ſon Lieutenant, tomba malade dans le tems que Monſieur de Château-neuf paſſoit pour aller à Conſtantinople. Cet Ambaſſadeur ne fut pas plûtôt arrivé au Millo, qu'il eut nouvelle que 15 Vaiſſeaux Barbareſques croiſoient dans ces mers. Il y avoit pour lors pluſieurs Vaiſſeaux Corſaires dans le Port de l'Iſle de Nio. Monſieur de Château neuf dépeſcha une Felouque avec ordre aux Corſaires, la plûpart François, mais qui ont banniere étrangere, de le venir joindre. Comme il leur répondoit des évenemens qui pourroient arriver, il voulut qu'ils l'eſcortaſſent juſqu'aux Dardanelles avec pavillon blanc. Nôtre Capitaine étant malade il les laiſſa tous partir, & m'ordonna quelques jours aprés d'aller joindre Monſieur l'Ambaſſadeur à Santerini; il me confia même en preſence du Capitaine Franciſque qui montoit le Jeruſalem, le commandement de ſon Vaiſſeau, pour faire une croiſiere pendant 15 jours aux bouches du Same.

Je partis donc la nuit avec un petit vent favorable, & fus à Santerini; aprés

y avoir fait proviſion de vin qui y eſt excellent, je mis à la voile, & fis route du côté de l'Iſle de Chio ou de Scio, comme on l'appelle aujourd'huy, que je paſſay. De là malgré l'avis de mon pilote, je pouſſay juſqu'à la vûë des Dardanelles dont je voulois voir les Châteaux. Dés que j'en fus aſſez proche, je renverſay le bord du côté de Tenedos renommé pour les bons vins muſcats qu'elle produit ; & comme je voulois aller croiſer dans l'Archipel, j'apperçûs un Sambiquin, Bâtiment du Païs qui venoit droit ſur moy, du Canal des Dardanelles. Je fis là-deſſus embrouiller toutes mes voiles pour l'attendre ; & la défiance qu'il en eut, l'obligea de pouſſer en poupe. Mais apres luy avoir donné la chaſſe pendant deux heures, je fis tirer mon canon ſur luy. Les gens qui le montoient en eurent tant d'épouvante qu'ils amenerent leur voile.

Je fus à l'abord dans l'inſtant ; & comme la mer n'étoit pas groſſe, je fis attacher le Bâtiment au Vaiſſeau, & mes gens qui ſauterent dedans, ſe mirent à piller & à dépouiller. Trois femmes ſe preſenterent dans ce moment ; la compaſſion naturelle que j'ay pour le ſexe, me fit crier à ceux que je commandois

de ne point leur toucher. Aprés avoir mis en ſûreté dans mon Vaiſſeau ces femmes qui pleuroient beaucoup, je fis enchaîner quatorze Turcs qui étoient dans la Barque; & fis prendre tout ce qu'il y avoit. Le Bâtiment appartenoit à de pauvres Chrétiens à qui je le rendis avec une petite voile, deux barils d'eau, & un ſac de biſcuit. Il ſe trouva auſſi deux jeunes garçons de 8 à 9 ans chacun, que je défendis de dépouiller : aprés quoy j'ordonnay à un des Matelots qui parloit Turc, de demander à ces femmes ce qu'elles avoient à pleurer. La plus jeune qui n'étoit âgée que de 16 à 17 ans, me dit en Italien qu'il n'étoit pas neceſſaire d'employer un Drogman pour elle, parce qu'elle étoit Chrétienne. *Vous avez tort*, lui dis-je, *de pleurer, puiſque je vous ôte d'entre les mains des Turcs. Il eſt vrai, Seigneur*, me repondit-elle, *mais je ſuis entre les mains d'un Corſaire. Non, ma-belle*, ajoûtay je, *les Corſaires ne ſont pas ſi méchans, que vous vous l'imaginez ; conſolez-vous, je feray tout mon poſſible pour que vous n'ayez pas ſujet de vous plaindre de moy.* On ne put conſoler les deux autres qui étoient Turques, elles ſe donnoient des coups, & ſe couchoient par terre comme des deſeſperées.

Quand tout fut tranquille, & que j'eus fait ranger les voiles pour reprendre ma route vers Nio, je demanday à la jeune eſclave ſon Païs, & par quelle avanture elle étoit tombée entre les mains des Turcs. Elles me dit, qu'elle étoit de Malte, fille d'un Médecin aſſez riche, nommé Lorenzo. Son pere dans une extremité de maladie, avoit fait vœu, ſi Dieu lui redonnoit la ſanté, d'aller à Notre-Dame de Lampadouze, devotion ſur une Iſle deſhabitée à environ cent trente mille de Malte. Le Seignor Lorenzo guery, la complaiſance qu'il eut d'embarquer avec luy ſa femme & ſa fille unique pour executer ſon vœu, ne fut que trop indiſcrete. Comme ſa Barque tournoit une pointe de l'Iſle Della-Lionoſa pour mettre pied à terre, un Brigantin Turc vint ſur elle à force de rames, & s'en rendit le maître. Les Turcs menerent leur priſe à Alger, ou le Médecin, ſa femme & ſa fille furent vendus à un Marchand riche, nommé Side-Mahomet. Lorenzo traita avec luy de ſa rançon; de celle de ſa femme, & de ſa fille pour 2000 piaſtres Sevillanes. Le Patron qui étoit un bon-homme, les traitoit avec honnêteté.

Dans le tems que l'argent de la rançon fut à venir, un Aga du Grand Seigneur vint négocier quelque affaire avec le Dey d'Alger. Par malheur pour la jeune fille du Médecin, l'Aga qui logeoit chez Mahomet la trouva trop belle à ſon gré. Il demanda au Patron de cette fille ce qu'il feroit d'une ſi belle eſclave. Le bon-homme luy repondit qu'il n'en vouloit rien faire ; parce qu'elle étoit avec ſon pere & ſa mere qui l'avoient rachetée avec eux, & que lorſqu'il auroit reçû l'argent de leur rançon, ils pourroient aller où ils voudroient. L'Aga lui dit ſur cela : Je veux que tu me vende cette eſclave. J'ay ordre du Grand Seigneur d'acheter pour ſon Serail toutes celles qui lui reſſemblent. Le pauvre Patron voulut dire quelque choſe pour montrer qu'il y auroit de l'injuſtice ; mais l'autre ſe mit en colere, & le menaça de le faire mourir ſous le bâton, ſi dans deux heures il ne luy amenoit pas l'eſclave.

La jeune fille s'enfuit dans l'appartement des femmes toute épleurée, dans la frayeur que luy cauſa le doute qu'on l'eût demandée. Le pere & la mere apprirent bien-tôt le malheur qui les menaçoit. Mahomet vint dans le moment

en s'arrachant la barbe, faire le recit de la converſation qu'il avoit euë avec l'Aga. Il ajoûta enſuite qu'il ne pouvoit éviter de remettre la jeune eſclave entre ſes mains. Ce fut alors que la mere & la fille s'abandonnerent aux plaintes, aux larmes, & à la douleur la plus amere. On arrache celle-cy d'entre les bras de l'autre, & comme on la menoit de force à l'Aga, elle faiſoit tant de pitié, que peu s'en fallut qu'il ne ſe fît une ſédition dans le lieu : mais les gens du Païs craignent beaucoup les Aga de Conſtantinople, & la belle eſclave fut miſe entre les mains des deux femmes qui s'étoient trouvées avec elle dans le Brigantin Turc.

Le tems de partir arrivé, l'Aga s'embarqua avec l'eſclave ſur un Bâtiment François qui le mena à Conſtantinople. Dans cette navigation qui dura 44 jours, ils coururent tous les perils imaginables. L'Officier Turc fut aſſez mal reçû à ſon arrivée, du Grand-Vizir, ou pour n'avoir pas bien réuſſi dans ſa Navigation, ou pour quelque autre cauſe. Il eut lieu même de craindre pour ſa vie. Mais aprés avoir été mal-traité de paroles, le Grand-Vizir ſe contenta de le renvoyer à Metelin, où il étoit Gouverneur d'une Forteresſe. Aprés quoy celuy-ci, ou par af-

fection pour la jeune eſclave, ou dans la crainte que le preſent qu'il en vouloit faire, ne fût pas bien reçû, il ſe mit à lui parler d'amour, & à la preſſer de ſe faire Turque ſur la promeſſe de la faire ſa premiere femme.

La belle eſclave qui ſe flatoit que la providence la tireroit de ce dangereux état, pria le Turc de ne rien exiger d'elle, qu'ils ne fuſſent dans l'Iſle où il diſoit qu'il avoit tant de pouvoir, & où il lui faiſoit eſperer tant de biens. Cette priere eut ſon effet; le Turc promit à la belle fille de ne la jamais contraindre, & qu'il vouloit tout obtenir de ſa bonne volonté. Ils s'embarquerent donc dans le même Bâtiment que je venois de prendre au retour de ma courſe vers les Dardanelles. Voilà ce que j'appris de la fille du Seigneur Lorenzo, & je fus ravy par le récit de ſon malheur de me trouver en état de l'en tirer. Je la conjuray donc de ſe conſoler dans l'aſſûrance que je luy donnay de perdre plûtôt la vie que de ſouffrir qu'il luy arrivât le moindre mal.

Quand je fus retourné à Nio, le Capitaine y étoit encore malade; mais à la nouvelle de la Priſe que j'avois faite, il fut plus d'àmoitié gueri. Quoyque des raiſons que je ne dis pas icy, l'euſſent

rendu plus froid à mon égard qu'il ne le devoit être : il ne laiſſa pas de me faire beaucoup de complimens ſur mon bonheur. Les autres Corſaires étoient revenus ſans avoir rien fait, ce qui l'engageoit à quelque reconnoiſſance. Mais en répondant à ſes honnêtetez, *vous ne voyez pas encore*, lui dis-je, *le plus précieux de la priſe.* La penſée qu'il eut que c'étoit des pierreries de conſequence, luy donna une impatience & une empreſſement ſingulier. Je fis ſortir auſſi-tôt l'eſclave Maltoiſe de la Chambre où je l'avois miſe, & la luy preſentay comme un grand treſor, puiſqu'elle étoit encore Chrétienne : mais le Capitaine la regarda avec aſſez d'indifference, & ſe mit à careſſer les jeunes garçons qui étoient les favoris de l'Aga priſonnier.

Aprés avoit été quelque tems ſans me rien dire, *Monſieur Paul* reprit-il, *je cherchois dans la Priſe que vous avez faite, ce qui ſeroit digne de vous en recompenſer; puiſque vous faites tant d'eſtime de cette eſclave, je vous la donne.* Comme rien ne me pouvoit être plus agreable, je le remerciay avec exageration du preſent qu'il me faiſoit, & je pris ſoin de mener cette jeune perſonne au Caſal pour la faire un peu repoſer des fatigues de al

mer. Dés que nous y fûmes arrivez, je l'aſſuray de nouveau que je ne manquerois pas de la mettre moy-même entre les mains de ſon pere, & de la reconduire chez luy ſûrement.

Quatre jours aprés, il vint fort à propos à l'Iſle où j'étois une Barque de Malte, pour charger du ris. Je tâchay de faire connoiſſance avec le Patron de ce petit Bâtiment ; & comme il me parut honnête homme, je m'employay à luy faire avoir bon marché, & quelque gratification même ſur ſon chargement. Je ne voulus rien accepter de tout ce qu'il m'offroit pour les plaiſirs que je luy faiſois. Mais quand il fut prêt à partir, je l'emmenay dîner chez moy, & profitant de ſa reconnoiſſance, je luy propoſay de remener au Seigneur Lorenzo, la belle fille que je luy fis voir. Le bon-homme, ravy de pouvoir m'obliger, me fit toutes les proteſtations imaginables de ſervice, & me promit d'executer fidellement la commiſſion que je luy donnois. Il fut du tems à refuſer les dix écus que je lui offris pour le paſſage de la jeune perſonne que je lui confiois, & les proviſions que j'avois préparées pour elle. Dans la crainte cependant de me deſobliger, il prit l'un & l'autre, & me marqua de

nouveau tout ce qu'il put pour me perſuader ſa gratitude.

Quand il fallut s'embarquer la jeune Maltoiſe ne put retenir quelques larmes. En me quittant elle me fit connoître qu'elle avoit pour moi un peu plus que de la réconnoiſſance pour la liberté que je luy rendois, & qu'elle apprehendoit des liens plus difficiles à rompre. Comme je n'étois pas moins touché de ſon merite, je tâchay de luy faire comprendre mes ſentimens, & que ne la croyant pas aſſez en ſûreté parmy des Corſaires, il étoit plus à propos pour elle, qu'elle allât à Malte, où elle ſeroit plus agreablement dans ſa famille, & où elle ne manqueroit pas de ſe trouver dans une liberté parfaite. *Mais comment cela ſe pourra-t'il*, me dit-elle, *puiſque vous n'y ſerez pas? Conſolez-vous, ma belle*, luy répondis-je, *je me rendrai à Malte le plûtôt que je pourai, & je vous feray voir que je ne ſuis pas capable de vous oublier.*

La barque ſe mit à la voile après avoir fait nos adieux. Il me fut impoſſible de ne pas reſſentir de la peine à voir éloigner ce Bâtiment. Tant que je le pus voir, je ne deſcendis point de la colline où j'étois monté pour en repaître mes yeux.

II.

Retour en France, & ſecond Paſſage à Malte.

DEpuis cela je continuay bien encore quatre mois à faire le cours. Je fus aprés à Conſtantinople, où je fis toûjours mon négoce de Joüaillerie, comme dans mes autres Voyages. Je revins auſſi un tour en France, où j'apportay pluſieurs monumens antiques, comme Agates gravées, & Médailles qui furent miſes dans le cabinet du Roy, par les mains de Monſieur l'Abbé Bizot.

Cinq ans s'étoient paſſez depuis que j'avois renvoyé la jeune Maltoiſe, lorſque je m'embarquay à Marſeille pour un nouveau voyage au Levant. Dés que nôtre Vaiſſeau toucha à Malte je deſcendis, & me fis mener chez le Seigneur Lorenzo, où je demanday à luy parler. Il vint me recevoir dans une ſalle, & je luy dis que je venois luy faire des complimens de Monſieur Paul que j'avois vû en France. Le Médecin aſſez froid là-deſſus, me répondit qu'il ne connoiſſoit perſonne en France, & que je me méprenois ſans doute. *Il faut donc*, luy re-

pliquay-je, *que mon ami ſe ſoit bien moqué de moy quand il m'a dit qu'il avoit tiré d'eſclavage la fille d'un Médecin de ce Païs.* Tout d'un coup cet homme ſe mit à m'embraſſer, & à me demander pardon, de ne s'être pas d'abord ſouvenu du nom de mon amy. Il m'en demanda des nouvelles avec tout l'empreſſement poſſible; mais ſans me déclarer je luy marquay que j'avois ordre de ſaluer Mademoiſelle ſa fille. On ne peut gueres avoir plus de joye qu'il m'en parut dans ſon air. Il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de ſa femme. Comme il entra le premier dans ſa chambre, il eut le loiſir de dire à ſa fille avant qu'elle m'apperçût: *Tu ne pleureras plus la Mort de Monſieur Paul ton liberateur, voilà une perſonne de ſes amis qui t'en apporte des nouvelles.* Dés que la Damoiſelle m'apperçut, elle laiſſa tomber ſon ouvrage au milieu de la chambre, & vint ſe jetter à mon col. Aprés avoir été un certain temps ſans pouvoir parler, cette belle perſonne dit à ſon pere & à ſa mere en m'embraſſant de nouveau: *C'eſt Monſieur Paul luy-même à qui j'ay l'obligation d'être revenuë auprés de vous.* A peine le Seigneur Lorenzo & ſa femme eurent-ils entendu le diſcours de leur fille, qu'ils

vinrent l'un & l'autre m'embraſſer, & m'étouffer de baiſers. Un moment aprés le pere fit apporter une collation de toutes ſortes de fruits, dont la mere & la fille me preſenterent avec cet empreſſement que la joye inſpire.

Le Médecin ravy de me voir autant que ſa fille, fit avertir ſes parens de mon arrivée. En effet, peu de tems aprés il vint quinze ou ſeize Dames dont je reçûs des remercimens infinis du ſervice que j'avois rendu à leur parente. Les maris qui les ſuivirent ne m'en dirent pas moins ; & l'heure du ſouper étant venuë, on nous mena dans une grande ſalle où l'on avoit ſervi un repas magnifique pour plus de quarante perſonnes.

L'on me fit mettre malgré moy à la premiere place, & dans un fauteuil plus élevé que les autres ; le pere à la droite, la fille à la gauche, & la mere à côté d'elle. Tout y fut exquis, & en abondance. Enfin, la table levée, les Joüeurs d'inſtrumens ſe firent entendre ſans qu'on les vît ; & la raiſon de cela, eſt que toutes les femmes ont la gorge nuë, & que le reſte de leurs habillemens ne les couvre gueres. On fut ſe mettre enſuite ſur un grand ſopha à la Turque, les hommes à part, & les femmes de même. Aprés le

caffé, & le thé qu'on nous y préſenta, les hommes danſerent avec les femmes. La belle fille de Lorenzo me vint demander ſi je voulois danſer; mais comme je ne ſçavois pas la danſe Moreſque, qui eſt celle de ce Païs, je m'en excuſay. Cette eſpece de danſe, à la verité, ne convient gueres à nos manieres. Les poſtures indécentes qu'on y fait, choquent l'eſprit & les yeux qui n'y ſont pas accoûtumez. Environ une heure aprés, la crainte de me fatiguer fit retirer la Compagnie. On me mena dans une chambre, où malgré que j'en eûs, le pere & la mere voulurent me voir coucher. Il me fut impoſſible cependant de m'endormir, parce que tout ce qui s'étoit paſſé me revenoit dans l'eſprit. Mais je n'eûs pas éteint la lampe, à qui j'attribuois mon inſomnie, qu'inſenſiblement le ſommeil vint rallentir l'agitation de mes penſées, & me fit voir en rêve qu'une belle perſonne me careſſoit. L'Emotion que ce rêve me donna me fit réveiller en ſurſaut; & rien ne me ſurprit davantage, que de ſentir une joüe contre la mienne. Ma peur auroit été plus grande, à la verité, ſi je n'euſſe entendu la voix de la belle eſclave, qui me dit: *C'eſt moy, cor mio, ne craignez rien.* Pour me tirer de

l'étonnement où j'étois de ſa viſite, elle ajoûta, que comme elle ſçavoit le peu de tems que je devois reſter à Malthe, elle ne vouloit pas perdre l'occaſion de m'entretenir. Nous cauſâmes ainſi juſqu'à la pointe du jour qu'elle ſe retira.

Je fus traité ce jour-là même avec autant de diſtinction & de magnificence que le jour d'auparavant. Le Seigneur Lorenzo m'offrit même des preſens trés-conſiderables que je ne voulus point accepter. Je m'eſtimois trop heureux, luy diſois je, de luy avoir pû rendre quelque ſervice en la perſonne de ſon aimable fille. Ce galand homme touché de mes honnêtetez, & ne ſçachant plus comment me témoigner ſa reconnoiſſance, me dit qu'il ne luy reſtoit plus qu'à m'offrir ſa fille unique; & par ce moyen l'eſperance de poſſeder un jour tout ſon bien qui étoit aſſez conſiderable. Je m'excuſay ſur ce qu'ayant entrepris de longs voyages, je n'étois pas encore en état d'accepter une offre ſi glorieuſe, & ſi avantageuſe en même tems.

Je demeuray donc cinq jours dans cette maiſon; & comme je ne voulus rien de tout ce qu'on m'avoit preſenté, la Damoiſelle m'obligea de prendre un Diamant d'environ cinquante piſtolles. Elle

me fit quelques reproches ſur ce que je refuſois de l'épouſer preſentement. Mais comme je n'avois pas encore de penchant pour le mariage, & que mes deſſeins ne me permettoient pas de m'engager ſi-tôt, je la priay de ne point trouver mauvais ſi je n'acceptois pas l'honneur qu'elle me faiſoit ; que je ne manquois pas d'inclination pour elle, mais que le tems n'étoit pas encore venu que je pûſſe la ſatisfaire ; qu'eſtimant ſon merite autant que je faiſois, elle pouvoit s'aſſûrer, que ſi j'avois à prendre une femme, ce ne ſeroit jamais d'autre qu'elle. Une des raiſons qui me retenoit en ce temps-là, c'eſt qu'elle étoit veuve ; & que dans les ſentimens que j'avois eu pour elle, j'avois peine à digerer cette circonſtance. Elle n'avoit pourtant demeuré que huit mois avec ſon mari, & elle n'en avoit point eu d'enfans.

Je partis ainſi de-là fort regretté ; & quand on fut à la voile, le Capitaine du Vaiſſeau me fit voir une quantité prodigieuſe de toutes ſortes de proviſions que la famille du Seigneur Lorenzo y avoit fait apporter. Voilà ce qui regarde la belle perſonne que j'eus le bonheur de tirer d'eſclavage, & dont la perte me fut trés-ſenſible. Ce qui augmenta mon dé-

plaiſir, c'eſt que dans les derniers momens, à ce qu'on me dit, elle témoigna qu'elle n'auroit point eu regret de mourir, ſi elle m'avoit pû voir encore une fois. Je quittay donc ce lieu, ſi triſte deſormais pour moy, & vins m'embarquer avec le Capitaine Baboully.

III.

Route d'Alexandrie. Singularitez de cette Ville.

AU ſortir du Port de Malte nous euſmes aſſez le vent en poupe toute la journée; le 16 d'Aouſt de même; mais le plaiſir d'aller ſi agreablement ne dura guere. Le vent ſe mit tout-à-fait à la bouline; & la nuit du 18 nous eſſuyâmes une tempeſte des plus affreuſes. Le vent étant devenu meilleur le lendemain, nous fîmes route depuis aſſez tranquillement vers Alexandrie. La nuit du 23 cependant je fus ſaiſi d'une inquietude dont je ne pouvois demeſler la cauſe; & quelque choſe que je fiſſe, il me fut impoſſible de me tranquiliſer. Cela m'obligea de me lever, & comme je me mis tout à coup à regarder la mer attentivement, les eaux m'en parurent toutes blanches. Dans la frayeur que j'en eus,

je courus vîte en avertir le Pilote. Comme le Pilote n'ajoûta pas foy à ce que je luy diſois, j'éveillay le Capitane, & fis beaucoup de bruit. L'on tira un boüilleau d'eau que la lumiere fit remarquer trouble & blanche ; & la ſonde jettée à la mer, il ne ſe trouva que ſix braſſes d'eau, ce qui mit tout le monde en allarme.

On vira le bord; & quand nous euſmes rangé les voiles de l'autres côté, nous marchâmes bien une demie-heure avec ſix braſſes d'eau; & comme nous avions le bord en dehors, nous trouvâmes ſept braſſes, aprés huit & neuf ; enfin l'on jugea que nous étions devant une des bouches du Nil qu'on appelle le Boucas de Roſſet. Ce qui nous fit courir ce grand danger, c'eſt que le Pilote & tous ceux du bord qui ſe meſlent de faire la route, s'étoient trompez de 100 mille. Nous marchâmes comme cela toute la nuit. A la pointe du jour nous nous trouvâmes devant le Château du Beckhier qui eſt au Turc, & nous commençâmes à decouvrir ceux d'Alexandrie, & cette fameuſe colomne de Pompée qu'on apperçoit avant que de voir la terre. Dans le temps que nous approchions du Port, le Pilote & des gens de la Doüanne vinrent à l'ordi-

naire, l'un pour faire entrer le bâtiment dans le Port, & luy faire éviter plusieurs rochers qui ſont ſous l'eau, & les autres pour empêcher que l'on ne faſſe quelque contrebande.

Nous moüillâmes l'ancre le 24 d'Aouſt à 8 heures du matin, & nous allâmes à terre avec des bateaux. Les gens de ce Païs ont une grande mémoire ; car je ne fus pas plûtôt arrivé, que pluſieurs Turcs, dans les complimens qu'ils me firent, me nommerent même par mon nom. J'allay ſaluer de-là Monſieur le Conſul, & luy rendis des lettres que j'avois pour luy. Mes Voyages frequens à Alexandrie, & le ſéjour de ſept mois que j'y ay fait m'ont donné occaſion d'y remarquer bien des choſes qu'on ne trouvera peut-être pas deſagreables avant que je pourſuive le reſte de mon Journal.

La maiſon Conſulaire eſt tout proche de la marine. On trouve au deſſous de cette maiſon des aſnes qui marchent fort vîte, pour aller où l'on veut. Comme c'eſt l'uſage en ce pays de s'en ſervir, nous en prîmes, & nous traverſâmes avec cette voiture un coin de la Ville pour aller voir la colomne de Pompée qui eſt ſur ſon Pied-d'eſtail. Elle eſt d'une pierre granite griſe, haute d'environ 120 pieds

pieds ſans le chapiteau. J'apprehende qu'on ne la voye quelque jour tombée, & peut-être caſſée ; car ſon Pied-d'eſtail ſe ruine beaucoup. Si cette colomne étoit en France, elle ſeroit regardée comme un merveille. De-là nous fûmes voir des lieux ſoûterrains qui apparemment ont ſervi de Cimetierre aux anciens. Ce ſont de longues allées ſi baſſes, qu'il faut ſe coucher ſur le ventre ; & cet endroit conduit à une eſpece de labyrinthe: ce qui fait qu'on n'oſe pas trop ſe hazarder à aller bien avant dans ces lieux. Vis à vis nous deſcendîmes dans de longues allées fort avant ſous-terre, & toutes bordées de niches & de trous faits comme des fours d'une grande profondeur. Il y en a deux rangs les uns ſur les autres, comme qui diroit à deux étages. A quelque diſtance de là nous fûmes à une grande ouverture où perſonne, diſoit on, n'oſoit entrer. On en contoit pluſieurs fables qui ne me rebuterent pas d'y aller. Je fis allumer trois bougies ; & quand j'eus marché environ 40 pas, je trouvay des puits dans le chemin. Il n'y avoit que des petits ſentiers pour paſſer, ce qui étoit trés-dangereux ; cela fit que je n'allay pas plus loin. J'entendis dans le puits quelque bruit que je

crois de chauves ſouris.

Au ſortir de ce lieu, nous rentrâmes dans l'ancienne Ville d'Alexandrie toute ruinée, excepté quelques maiſons où demeurent de pauvres gens. En effet, ce ſont plûtôt des étables à cochons que la demeure des hommes, tant elles ſont mal propres & mal bâties. En continuant nôtre chemin nous avançâmes à l'Egliſe de ſainte Catherine, ancienne Egliſe Chrétienne, qu'on dit avoir été la demeure de cette Sainte. Il faut deſcendre quelques marches pour y entrer; & l'on voit dans une niche à l'entrée la colomne ſur laquelle la prétenduë ſainte Catherine s'appuya, dit-on, quand on luy coupa la tête. La colomne eſt de marbre blanc; & de certaines marques rougeâtres qu'on y voit, diſent-ils, ſont encore du propre ſang de la Sainte. On y montre encore le lieu où cette Vierge fut miſe en priſon, & où elle fut décapitée, la chaire dont ſaint Marc ſe ſervoit quand il prêchoit, & une image de ſaint Michel faite par la main de ſaint Luc; c'eſt auſſi le lieu où demeure ordinairement le Patriarche d'Alexandrie.

De-là en côtoyant les anciennes murailles contre leſquelles la mer bat, nous arrivâmes aux deux éguilles de Cleopa-

tre, qui ſont conſtament deux obeliſques des anciens Egyptiens. L'une eſt debout, & l'autre à bas un peu en terre par ſa pointe. Ils ſont tous deux chargez d'hieroglyfiques depuis le haut juſqu'en-bas, & peuvent avoir environ 80 ou 90 pieds de hauteur, d'un marbre granite rougeâtre.

Nous allâmes aprés dans une grande place entourée d'amphiteâtres que l'on voit encore entiers en quelques endroits, ce qui fait aſſez connoître que c'étoit la place où ſe donnoient les jeux publics. Nous trouvâmes une groſſe tour ronde où nous entrâmes, & où nous vîmes pluſieurs appartemens ornez en pluſieurs endroits de marbre & de porphyre; c'étoit, dit-on, le Palais de Cleopatre. Il y a auſſi pluſieurs colomnes de marbre, & quantité de niches de hauteur d'homme qui regnent tout au tour d'une ſalle toute de marbre. Nous traverſâmes enſuite par des galleries qui regardent la mer, & nous paſſâmes à une autre tour où il y a auſſi quantité de beaux appartemens tous de marbre. On monte en haut ſur cette tour où l'on découvre de loin. Nous fûmes voir de ſuite le vieux Port que nous admirâmes comme un des plus beaux que la nature ait fait. Les bâtimens

y ſont en ſûreté en toute ſorte de temps, & il n'y a que ceux des Turcs qui y puiſſent moüiller. Pour aller à ce Port on traverſe preſque toute la nouvelle Ville qui eſt aſſez mal bâtie. Les ruës en ſont petites ou fort étroites. Excepté quelques moſquées qui ſont tres-belles, le reſte ne paroit que des nids à rats. Il peut y avoir environ 800 à 1000 maiſons.

Une grande place où il y a beaucoup de palmiers ſepare la Ville nouvelle de la vieille. Pluſieurs Bedoüins campent en differens temps de l'année ſous les palmiers de cette Place. Les portes de l'ancienne Alexandrie ſont encore en pied; & ce qui eſt de particulier, c'eſt que l'on voit le fer dont ces portes étoient revêtuës, preſque tout mangé par le temps, & que le bois n'eſt ni endommagé, ni pourri: auſſi, dit-on, qu'elles ſont faites de bois de Gemeſſe. Toute l'eau qui ſe boit dans Alexandrie vient du Nil par des canaux que l'on nomme Kalis, qui la conduiſent dans des citernes ſous les ruïnes de l'ancienne-Ville où l'on remarque encore de la beauté & de la magnificence.

Quand il a plu, les Bedoüins qui ſont les Payſans d'autour d'Alexandrie, vont chercher dans ces ruines aux endroits où

la pluye a le plus lavé : Il s'y trouve des pierres gravées & des médailles qu'ils viennent vendre aux marchands François ; j'y en achetay beaucoup d'aſſez rares, tant pierres que médailles. Voilà à peu prés ce que j'ay crû pouvoir ajoûter aux relations plus étendües qu'on en a faites, dans leſquelles je ne ſçache pas qu'on ait fait attention ſur bien des choſes dont je parle.

IV.

Voyage au Caire. Deſcription de la Ville, & de quelques Coûtumes du lieu.

LE 25 d'Aouſt le Capitaine & moy, nous partîmes dés le matin par la commodité d'une Germe. C'eſt un petit bâtiment plat & découvert avec une grande voile latine. Il fait beaucoup de chemin quand il a le vent en poupe ; auſſi ne part-il jamais qu'il ne l'ait favorable. Nous paſſâmes devant les Beckiers, & nous traverſâmes fort heureuſement les Boucas qui ſont les entrées du Nil, où les vagues à cauſe du ſable qui vient boucher quelquefois le paſſage, ſont tres-groſſes, & font apprehender de perir. Nous vînmes donc aprés avoir paſſé ce mauvais pas au commencement de l'em-

boûchure du Nil. Il y a deux méchans Châteaux avec fort peu d'artillerie. Ils ont même ſi peu de munitions que lorſqu'ils veulent tirer, ils vont acheter de la poudre à Roſſet.

De ces Châteaux nous côtoyâmes l'eſpace d'une heure les jardins du dehors de Roſſet qui répandoient une odeur de fleurs d'orange qui nous embaumoit. Il étoit cinq heures du ſoir lorſque nous arrivâmes à Roſſet. Nous fûmes auſſi-tôt chez Monſieur Durand marchand François, où nous ſoupâmes ; & nous nous fûmes rembarquer aprés ſur un Mage pour continuer nôtre route au Caire. Avant que d'aller plus loin, on peut dire que Roſſet eſt le lieu de délices, & le plus agreable de toute l'Egypte. Les habitans y ſont plus honnêtes gens qu'en aucun autre endroit de ce Pays : ils y ſont preſque tous Marchands, & le principal commerce que l'on y fait eſt de caffé, de lin, & de peaux de buffe, de bouc & de vache. La Ville a prés d'une demie lieuë de long, & tout au plus 200 pas de large. On y vit à fort bon marché ; on n'y voit point de monumens antiques qui ſubſiſtent ; mais on trouve en pluſieurs endroits ou de fort beaux morceaux, ou des colonnes entieres de porphyre, & des pierres

d'une prodigieuſe groſſeur. Il s'y fait un gros commerce de jus de limon pour toute la Turquie. Nous en partîmes dans ſon Mage, & en remontant le Nil juſqu'à minuit la bonace nous arrêta. Cela obligea le 26 tous les hommes de nôtre barque à tirer prés de deux heures pour avancer ; aprés quoy le vent s'étant relevé, il nous mena toute la nuit juſqu'à Chabour où il ceſſa.

Le 27 au matin le vent étant bon nous commençâmes à voir les pyramides. Le 28 on mit pied à terre en un lieu fort deſert, & nôtre Rey nous dit qu'il ne falpas beaucoup nous écarter, parce que l'endroit étoit fort dangereux pour les voleurs. Auſſi en vîmes-nous quelque marque par une tête, au bout d'un palmier, fraichement coupeé. Je m'amuſay à tuer quelques pigeons, & des tourterelles qui ſe trouvent là en grande quantité. J'admiray que du côté droit tout y eſt preſque deſert, & qu'au contraire de l'autre côté, qui eſt ce qu'on appelle la terre du Delta, tout y paroiſſoit cultivé, & plein d'arbres. Cela faiſoit un payſage fort agreable, où les arbres qu'on y remarque le plus ſont des palmiers & des therebintes.

L'on voit le long du Nil quantité de

pinſaraques qui ſont des machines à tirer de l'eau pour arroſer la terre. Cette machine eſt compoſée de deux grandes rouës éloignées l'une de l'autre,& jointes enſemble par pluſieurs morceaux de bois qui entrent dans les côtés des pieces qui les bordent. Ces rouës ſont placées en diſtance égale dans tout leur contour : ſur ces morceaux de bois paſſe une groſſe corde dont les bouts ſont réünis enſemble, & de prés en prés des pots de terre attachez, de ſept à huit pintes chaque, s'empliſſent dans le fleuve, & ſe vuident dans un conduit, d'où l'on fait aller les eaux où l'on veut pour en arroſer les terres. Ce ſont des buffles où des bœufs qui tournent cette machine, & qui font un fort grand bruit en travaillant.

Chemin faiſant donc nous arrivâmes à la pointe de l'Iſle qui fait le Delta,avec un bon vent. Là nous vîmes venir ſur nous deux petites barques où il ne paroiſſoit qu'une perſonne. Comme on ſe douta que c'étoient des voleurs, on leur cria que s'ils ne ſe retiroient on tireroit ſur eux. Quelqu'un de nous tira un coup de fuſil à balle, ce qui leur fit connoître que nous n'étions pas d'humeur à nous laiſſer dévaliſer. Ils étoient pluſieurs dans chaque barquette, & ils s'enfuirent

avec précipitation dans le bras du Nil qui va à Damiete, quand nôtre Rey leur eut crié que nous étions des Francs. En effet, dans toute la Turquie les Francs s'y font craindre quand ils ont les armes à la main; parce qu'ils tirent plus adroitement que les Asiatiques. Le Nil est large en cet endroit de prés d'une lieuë. Il étoit cinq heures du soir quand nous arrivâmes à Boulac qui est un gros bourg sur le bord du Fleuve. On descend là pour aller au Caire, où dés que l'on eut fait une legere visite de nos hardes, nous arrivâmes en moins d'un rien sur des bouriques aprés avoir traversé une plaine environ d'une demie lieuë.

En entrant au grand Caire on passe sur un pont le canal appellé Kalis, qui s'emplit d'eau quand le Nil déborde. Au-de-là du pont on continuë à marcher jusqu'à un grand mur dont la porte n'a ny fossé, ny pont-levis, mais un corps de logis au dessus. Nous continuâmes nôtre chemin parmy une grande foule de monde dont les rues sont presque toûjours pleines, à cause qu'elles sont fort étroites; nous passâmes sur un autre pont, & nous entrâmes en tournant dans la ruë des François ou des Francs. Je fus descendre à la porte de Monsieur le Consul. Com-

me j'en étois déja connu par mes autres voyages, il me témoigna beaucoup d'amitié, & me donna un logement chez luy. Il n'y a que des Marchands François dans la rue où eſt ſituée la maiſon du Conſul. Vis à vis eſt celle des Capucins, qui ſont aſſez bien logez. Les maiſons des Marchands ſont aſſez commodes; mais celle du Conſul eſt plus grande & plus magnifique que les autres. L'entrée en eſt belle. On y voit un banc pour ſix Janiſſaires; & il en a toujours deux qui font la garde. Toutes les fois qu'il ſort, quand ce ne ſeroit que pour aller d'une maiſon à une autre, ces deux Janiſſaires ſont toûjours devant lui; ils ſont armez d'une ganjar, & d'un gros bâton long de cinq pieds Quand on a paſſé cette porte on entre dans une cour qui a tout autour pluſieurs magazins pour mettre la proviſion de vins, de bois, & d'autres choſes. On monte dans une grande ſale bien meublée, où Monſieur le Conſul reçoit ſes viſites à l'ordinaire. Au bout de cette ſalle, du côté où eſt le canal, eſt un beau Divan qui eſt le lieu où il reçoit ſes viſites à la Turque. Les fenêtres de ce lieu ſont baſſes pour avoir le plaiſir de voir dans le Kalis. Il y a auſſi dans cette maiſon une tres-belle Chapelle où l'on dit la

Meſſe tous les jours: c'eſt un Religieux de l'Ordre de ſaint François, qui eſt Chapelain de Monſieur le Conſul. Enfin, la maiſon contient quantité de chambres fort commodes. Comme il n'étoit pas encore l'heure de ſouper, pluſieurs Marchands me menerent au bout de la ruë dans un jardin qui appartient à un Turc, où l'on a la liberté de ſe promener, d'y faire même quelquefois des repas, & d'y avoir tous les plaiſirs que les François peuvent ſouhaiter en Egypte. On eſt fort libre dans ce jardin; il y a pluſieurs logemens ou appartemens; mais ſurtout il y a des magazins que l'on trouve encore plus beaux. En ſortant on donne quelque choſe au Jardinier qui vous prie toûjours de revenir une autre fois, & ſurtout que l'on n'oublie pas ces magazins. Je revins ſouper chez M. le Conſul qui tient une fort bonne table à huit couverts.

Le 29 je fis toutes mes viſites, & j'en reçûs beaucoup. Le 30 je fus viſiter le Bazar des Orphévres où j'achetay quelques rubis, quelques pierres gravées, & quelques médailles antiques de bronze, d'or, & d'argent. Ce que l'on appelle Bazar eſt un lieu où l'on vend une ſorte de marchandiſe, & chaque marchandiſe a ſon Bazar particulier.

Il y en a beaucoup de couverts, & d'autres qui ne le ſont point ; ce ſont des lieux publics qui ſervent au Négoce. Quand on veut acheter quelque choſe, on n'a qu'à s'informer où eſt le Bazar de cette marchandiſe, ce qui me paroît d'une grande commodité. On y eſt neanmoins ſouvent incommodé de la pouſſiere, parce que les ruës de cette Ville, outre qu'elles ſont étroites, ſont fort mal alignées, & ſans pavez. Le premier de Septembre, comme je continuois à viſiter des Bazars, je rencontray celuy qui fait la police pour le pain. Il eſt à cheval en robe noire ſuivi de vingt Janiſſaires qui ne ſont armez chacun que d'un grand bâton ; le bourreau marche avec ce Magiſtrat, & un homme qui porte des balances & des poids. Quand il paſſe devant un Boulanger, il peſe ſon pain, & s'il ne ſe trouve pas de poids, cet Officier fait donner au Boulanger que l'on met à terre deux ou trois cens coups de bâton ſur la plante des pieds. On lui lie aprés les mains derriere le dos, & on luy perce le nez avec une éguille d'une ficelle où eſt attaché un pain. Enſuite on luy barboüille le viſage avec de la bouë. J'en vis quatre dans cet état. Il y a quantité de pauvres qui ſuivent cet Of-

ficier de Police ; lorſqu'il a trouvé quelque Boulanger qui vend du pain à faux poids, outre le châtiment, on jette toute ſa marchandiſe dans la ruë, & les pauvres ſe jettent deſſus. La police pour la viande eſt à peu prés de même, ſinon que quelquefois on attache les bouchers avec un clou par l'oreille à leur boutique, de maniere qu'ils n'ont que la pointe des pieds qui touche à terre. Le 2 je fus voir une execution que l'on fit de deux Arabes convaincus d'être voleurs & incendiaires. Ils furent condamnez à être écorchez vifs dans une grande place qui eſt au-deſſous du Château que l'on nomme le grand Maidan. Quand on les tira de priſon, on les mit ſur des chameaux avec un bâton qui leur tenoit les bras étendus en croix. On leur attacha deſſus pluſieurs bougies de poix que l'on alluma, & qui dégoutoient ſur leurs bras. En cet état, on les conduiſit par pluſieurs quartiers de la ville. Dés qu'ils furent arrivez au grand Maidan, on les dépoüilla du peu d'habits qu'ils avoient ; & aprés les avoir fait coucher ſur le ventre, oncommença à les écorcher ; & celuy qui faiſoit cela y étoit fort adroit. Dés qu'on leur eut ôté la peau de deſſus le dos, on les retourna pour les écorcher de même par

devant. Ces malheureux ſouffrirent ces tourmens avec une conſtance qui n'eſt pas croyable, & ſans faire d'autres cris ſinon quelques-fois ouf, ouf. Le premier mourut à force de perdre ſon ſang, & le ſecond ſe leva droit, & marcha quatre ou cinq pas traînant aprés luy ſa peau, qu'on leur laiſſe vers le nombril; puis il tomba mort. Ce ſuplice me fit bien mal au cœur. Il ſe fit encore une execution de trois voleurs Arabes qui voloient dans le grand chemin de Boula au Caire. Deux furent empalez, & le troiſiéme eut la tête coupée. Un de ceux qui furent empalez mourut ſur le champ, l'autre vécut neuf heures, fumant, beuvant du caffé, & contant des hiſtoires de Romans.

V.

Promenade aux Pyramides.

LEs Pyramides ſont trop fameuſes, & nous en étions trop prés pour n'y pas aller. Elles ne ſont qu'à trois lieues & demye du Caire; & nous partîmes le 3 Septembre, aprés avoir envoyé des Mores dés le ſoir auparavant pour aller déboûcher un trou par où l'on entre dans l'une qui eſt ordinairement boûchée par

le ſable. Nous prîmes deux Janiſſaires avec nous, & nous fîmes porter des proviſions pour manger. Nôtre monture fut des bouriques avec quoy nous traverſâmes le vieux Caire, & un canal du Nil qui a fort peu d'eau au temps que le Fleuve a preſque décru.

A la pointe d'une Iſle on voit une eſpece de Château qui appartient au Grand-Seigneur. Les Pachas y viennent demeurer quelques jours avant que l'on coupe l'eau pour la faire entrer dans le Kalis, & quelques jours aprés. Ce petit Château a un grand jardin rempli de palmiers, & une Moſquée. C'eſt en ce lieu qu'eſt la tour où l'on voit la colonne qui ſert à marquer la croiſſance du Nil. Aprés avoir traverſé cette Iſle, on s'embarque dans des bateaux qui ſont là toûjours prêts pour paſſer les gens au ſortir du fleuve.

Nous deſcendîmes à une gros bourg nommé Gizize. Ce lieu eſt environ de mille pas en comptant les Jardins, & il a de traverſe environ cent cinquante pas. Il ſe fait là un gros commerce de peaux de bœuf & de bufle, de lin & de ſafran. Les Marchands François y envoyent ſouvent leurs Sanſals pour y négotier. On dit que le Prophete Jeremie y a été

enterré, mais perſonne ne put m'informer du lieu de ſa ſépulture, quelque deſir que j'euſſe de la viſiter. En ſortant de Gizize on voit les Pyramides qui vous frappent comme ſi elles étoient proches, quoy qu'il y ait encore ſix mille de-là. On eſt ſurpris, & ſaiſi d'étonnement dés qu'on apperçoit de ſi groſſes maſſes de pierre ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elles ſont miſes au rang des merveilles du monde.

Nous arrivâmes à ces pyramides aprés voir marché dans une grande plaine de ſable. Elles ſont dans un lieu un peu élevé, & bâties comme il paroît ſur des rochers. Les trois plus groſſes ſont loin l'une de l'autre environ de 200. pas. Mais l'on ne peut entrer que dans la plus grande. Nous trouvâmes ceux que nous avions envoyez pour deboûcher le trou encore occupez à ce travail. Le trou de l'ouverture eſt carré environ de trois pieds de hauteur : on monte par-deſſus du ſable que le vent jette contre le pied de la pyramide. Avant que d'entrer dedans il faut tirer quatre à cinq coups de fuſil pour faire fuir les animaux qui pourroient y être ; & avec chacun ſa lumiere l'on ſe courbe beaucoup dans le commencement de l'allée qui va en deſcen-

dant environ 60 pas. Cette allée eſt voutée en dos d'âne, la deſcente eſt fort droite, & il faut ſe tenir des deux côtez du mur pour ne pas tomber ſur le nez. Au bout de cette allée on trouve un paſſage qui n'eſt que de la groſſeur d'un homme; il eſt auſſi rempli de ſable que l'on fait ôter par les mêmes perſonnes que l'on mene pour cela. Ce paſſage eſt trés difficile, parce qu'il faut ſe traîner ſur le ventre plus de dix pas en tenant chacun ſa bougie. Nous vîmes une voute à main droite, & nous trouvâmes devant nous un grand vuide avec un puits où nous jettâmes du papier allumé, & des pierres pour pouvoir eſtimer ſa profondeur qui paroît grande.

De là il nous fallut grimper ſur une pierre de 20. pieds de haut ou environ, au deſſus de laquelle il y a une eſpace environ de 12. à 13. pieds de long; après quoy nous montâmes par une ouverture qui n'a pas plus de largeur qu'il en faut pour paſſer. Il n'y a point de degrés non plus qu'ailleurs, mais des trous des deux côtez de diſtance en diſtance, où il faut mettre les pieds en s'écartant un peu, & l'on s'appuie contre les murs qui ſont d'une pierre fort polie & bien jointe: il ne paroiſt point qu'elle ſoit cimentée.

L'on voit plusieurs niches qui font croire qu'il y avoit des Idoles dedans. Ce passage à bien 70. pas de hauteur, & ce ne fut pas sans peine que nous y montâmes. Nous marchâmes ensuite dans un petit espece de plein pied au bout duquel nous trouvâmes une chambre de 12. pas de long & six de large, & d'environ 20. pieds de haut. Neuf pierres couvrent cette chambre, & elles sont larges de 4. pieds chacune; toutes traversent la chambre, & vont s'appuyer sur les deux murs. Les murailles de cette chambre sont fort polies; & au bout, dans un lieu qui regarde la porte, il y a un tombeau dans lequel il n'y a rien: il est long par dedans de 7. pieds; il a 3. pieds de large, & 3. pieds & demy de haut, & est épais de 5. pouces: il est d'une pierre grisâtre qui a l'œil du porphyre, excepté qu'elle n'est pas rouge; cette pierre quand on frape dessus raisonne comme une cloche, & elle est fort dure.

Il y a encore une autre chambre à côté de celle-cy; mais elle est plus petite, & n'a point de tombeau. C'est icy le plus loin où l'on puisse aller dans la pyramide: on n'y voit plus aucune ouverture; & comme il n'y a que les ouvertures d'en bas, cela fait que l'on y respire un air

fort étouffé. Je remarquay même que la flâme de nos flambeaux paroiſſoit toute violette. Quantité de chauves ſouris plus groſſes que les deux poings venoient ſe heurter contre nous, & penſerent quelquefois eſteindre nos flambeaux. Nous redeſcendîmes par où nous eſtions montez; & eſtant près de ſortir nous euſmes le plaiſir d'entendre un écho qui repete dix à douze fois fort diſtinctement; & ce qui eſt plus ſingulier, c'eſt qu'on luy fait parler le François & l'Arabe tout à la fois. Nous euſmes beaucoup de peine à repaſſer par le trou, parce qu'il s'y étoit meſlé un peu de ſable.

Quand nous fûmes ſortis, nous nous rafraichiſmes un peu, & nous dinâmes; après quoy je demanday ſi quelqu'un me vouloit ſuivre pour monter tout au haut de la pyramide. Il y en eut deux de la compagnie qui furent aſſez hardis pour m'acompagner. Il eſt aſſez difficile d'y monter; les degrez n'en ſont pas reguliers, & ils ſont pour le moins de trois pieds de haut chacun, & n'ont gueres qu'un pied de large. Nous faiſions du mieux que nous pouvions pour grimper, & nous avions aſſez de peine. De temps en temps nous trouvions des marches preſque toutes rompues; & un certain ciment qui eſt ſur les autres em-

barraſſe aſſez ceux qui montent. Quand nous fûmes vers le milieu nous trouvâmes une grande breche où il paroît manquer beaucoup de pierres, il ſemble même qu'il n'y en ais jamais eû. Nous entrâmes dans la bréche pour nous rafraîchir d'un peu d'eau douce que nous avions, & nous y repoſer du grand travail que nous venions de faire. Nous reprîmes donc courage en cet endroit & nous nous remîmes à monter.

Il eſt dangereux de regarder derriere ſoy en montant, de crainte des étourdiſſemens qui pourroient bien faire faire la culebute juſqu'en bas. Aprés avoir eu beaucoup de peine nous nous trouvâmes au haut. Ce qui paroiſt d'en bas fort pointu, eſt une plate forme qui a plus de 20. pieds en carré, & plus de 50. hommes pourroient eſtre deſſus. Cinq pierres couvrent cette grande place, & par là on doit juger de leur grandeur. Il y a un endroit où il ſemble qu'une pierre manque, & même qu'elle n'y a jamais été: ſi elle y eſtoit elle feroit la ſixiéme qui couvriroit toute la plate-forme.

Du haut de cette prodigieuſe pyramide je decouvrois une bonne partie de l'Egypte, mais non pas la mer, comme beaucoup de Voyageurs le diſent; je

voyois les deſerts ſablonneux, du côté du pays de Barca, & les petites pyramides qui ſont à 4. lieües de celle-cy, avec le Nil qui ſerpente dans de beaux jardins. Le Caire paroiſt comme au pied de la Pyramide; & c'eſt une tres-belle veüe que de voir cette grande Ville & tous les palmiers qui font un tres bel aſpect, d'autant plus qu'ils ſont bordez à droit & à gauche de cette campagne deſerte & toute de ſable. Nous vîmes venir un Turc qui montoit d'une grande viteſſe; cela nous donna quelque apprehenſion qu'il ne fût arrivé quelque choſe à nôtre compagnie qui étoit en bas. Quand il fut en haut je luy demanday pourquoy il montoit. Il me dit que c'étoit pour nous donner du plaiſir. Avec un arc il vouloit nous faire voir juſqu'où une fleche pourroit aller. Il tira de toute ſa force, & la fleche à peine tomba t'elle au milieu de la pyramide. Nous deſcendîmes enſuite; & il eſt vray que j'eus beaucoup plus de peur en deſcendant qu'en montant. Comme il eſt dangereux de s'étourdir, je fus obligé de deſcendre à reculons, & je n'eſtois pas encore à moitié que j'aurois bien voulu eſtre en bas, où nous arrivâmes enfin. Je contay en deſcendant deux cens quarante trois

degrez qui eſtant hauts de plus de 3. pieds chaque, on peut dire que la pyramide a plus de 729. pieds de hauteur en ligne droite, ſans conter ce que l'on deſcend par dedans où il y a encore plus de 40 pieds de profondeur.

Nous fûmes voir enſuite les deux autres pyramides. Elles ne ſont pas ſi groſſes ny ſi hautes, & il n'y a point d'ouverture, quoy qu'elles ſoient baſties par degrez comme l'autre. On n'y ſçauroit monter, parceque le ciment dont elles ſont enduites n'eſt pas aſſez ruiné. Pluſieurs prennent cet enduit pour du marbre, il le paroiſt, mais ce n'eſt qu'un ciment.

Outre ces grandes pyramides on en voit proche un aſſez grand nombre de plus petites de toutes grandeurs. Parmy celles-cy il y en a une ſurmontée d'une teſte prodigieuſe en groſſeur, qui regarde du coſté du Caire; on l'appelle le Sphinx, à cauſe de ſa figure. Sa baſe eſt proportionnée au Coloſſe qu'elle ſoûtient. La teſte de la figure a environ 100. pieds de tour, & environ 70. du menton au haut du front, le nez en eſt fort mangé. Cette figure eſt toute d'une piece, & l'on tient qu'elle eſt creuſe par dedans. Elle paroiſt eſtre de marbre quoy que ce ne ſoit que

de la pierre. Les gens d'apreſent de ce pays diſent qu'il arrive toujours quelque malheur à ceux qui veulent monter deſſus. L'on m'en fit même pluſieurs hiſtoires ; cependant malgré tout ce qu'on m'en put dire, ſi je n'euſſe point eſté ſi las, ou qu'il n'y eût pas eu tant de difficulté pour y monter, j'y aurois grimpé.

Nous reprîmes enſuite nos montures qui n'avoient pas mangé de la journée, & qui ne laiſſerent pas de nous ramener au petit galop. On voit, quand le Nil eſt debordé, que l'on peut aller aux pyramides par une chauſſée où il y a pluſieurs petits ponts.

VI.

Feſte au Caire pour la naiſſance de Mahomet & pour l'entrée de l'eau du Nil dans le Kalis.

LE 5 Septembre jour de la naiſſance de Mahomet eſt une grande feſte parmy les Turcs. Tout le Caire fut illuminé par de petites lampes de verre qui faiſoient un tres bel effet, mais particulierement les minarets des moſquées dont les deux ou trois galleries garnies de lampes, eſtoient une choſe bien agreable à voir. L'on conte 22000. mina-

rets dans le grand Caire.

Toute la réjouiſſance de cette feſte ſe fait à la maiſon d'un des premiers Cherifs, que l'on croit des deſcendans de Mahomet. Cette maiſon eſt devant la grande birque, qui eſt un lieu tout rempli d'eau à cauſe de la croiſſance du Nil, & l'on y va même en batteau. La maiſon de ce Cherif eſtoit illuminée depuis le haut juſqu'en bas ; de maniere qu'elle paroiſſoit toute en feu. Il y avoit des inſtrumens & des Comediens dans cette maiſon ; & l'on avoit baſti dans la birque une petite moſquée de carte, d'où l'on faiſoit partir de temps en temps de belles fuſées volantes, comme de la maiſon où tous les grands de la Ville eſtoient aſſemblez. Pour parade il y avoit quantité d'armures, de picques & de gerides qui ſont des javelots.

Environ ſur la minuit on mit le feu à la petite moſquée toute d'artifice, & qui bruſla fort agreablement, avec quantité de fuſées volantes qui firent de tres beaux effets. Toutes les rües du grand Caire furent pleines de monde toute la nuit, & en ſi grande quantité que l'on avoit beaucoup de peine à y paſſer. Il ſembleroit par là que le grand Caire ſeroit plus peuplé que Paris, car il faut remarquer

remarquer qu'il n'y avoit alors ny Juifs, ny chretiens dans les ruës, quoy qu'il y en ait une grande quantité dans cette ville. Cette feſte eſt une des plus grandes qui ſe faſſent en Egypte.

J'acheptay le lendemain qui eſtoit encore feſte, de belles medailles, & entr'autres un Galba grec, & un Antonin qui avoit pour revers un phenix. On fait auſſi une grande feſte pour l'entrée de l'eau dans le Kalis, & beaucoup de réjouiſſances trois jours auparavant. Quand ce jour eſt venu le Pacha va luy-même en perſonne & en grande pompe accompagné de toutes les puiſſances de la Ville. Il donne le premier coup avec une petite pioche d'argent à l'endroit où il faut que l'ouverture ſoit faite pour faire entrer l'eau dans le canal. Pluſieurs perſonnes continüent enſuite à y travailler aſſez lentement au ſon des inſtrumens.

On laiſſe entrer l'eau peu à peu, & le Soubachi, ſes gens, & pluſieurs perſonnes à pied & à cheval l'accompagnent avec des cris de joye & de grands batemens de mains en danſant. Toutes les feneſtres & les terraſſes le long de ce canal ſont garnies de monde; & quand l'eau vient à paſſer, un chacun jette

quelque choſe dedans, comme de l'argent & des fleurs. Il y a même des hommes nuds qui ſe jettent pluſieurs fois dans l'eau, comme s'ils l'embraſſoient, & luy vouloient faire careſſe. Quand le Soubachi l'a acccompagnée juſqu'au bout de la ville, il s'en retourne chez luy, & l'eau croiſt toujours à veüe d'œil, de maniere qu'elle porte des bateaux dés le ſoir meſme, ſur leſquels on s'embarque pour aller voir un feu de joye que l'on fait ſur un bras du Nil prôche le vieux Caire. Je le fus voir comme les autres, & il y avoit un monde prodigieux tant ſur le Nil que ſur la terre, & dans les maiſons du vieux Caire qui font comme un fort long quay ſur le rivage. Le devant de toutes ces maiſons eſtoit garny d'une ſi grande quantité de lampes bien arrangées que les maiſons en paroiſſoient toutes en feu. Il y en avoit de toutes ſortes de figures de bêtes, de la Lune, du Soleil; & ces lampes ſans ſe pouvoir eſteindre durent toute la nuit preſqu'au milieu de l'eau.

Deux des plus groſſes barques navigent ſur le Nil, avec deux hautes pyramides faites de charpente, & toutes remplies de lampes fort près l'une de l'autre. Ces lampes étoient dans un mouvement perpetuel; les unes deſcendoient pendant

que les autres montoient avec aſſez de viteſſe. D'autres fois elles paſſoient d'un coſté à l'autre, & l'on ne voyoit perſonne qui les fiſt remüer. Rien n'eſtoit plus agreable à voir. Un peu plus loin il y avoit ſur une troiſiéme barque un feu d'artifice en forme de fortereſſe, qui fit un aſſez bel effet, quoy qu'il n'y euſt rien de particulier que quelques fuſées volantes qui montoient aſſez haut. Je revins après, & la clarté des lampes empeſchoit que l'on ne s'apperçuſt des tenebres.

Il y a un quartier dans cette Ville qu'on appelle la Contrée de Venize, parceque le Conſul Venitien y demeuroit autrefois. Les Cordelires y ont une hoſpice, & les Peres de la Propagande qui ſont du même Ordre. Ceux cy me dirent qu'ils avoient trois Religieux dans Oxirynque Ville de la haute Egypte, que l'on nomme preſentement Acquemin. Je leur communiquay le deſſein que j'avois d'en faire le voyage, & même d'aller plus loin. Ils loüerent beaucoup ma réſolution de vouloir entreprendre ce que juſqu'à preſent perſonne, c'eſt à dire aucun Européen, n'avoit oſé faire à cauſe des perils & des fatigues qu'il faut ſupporter. J'en parlay de même à M. le

Conſul, ce qui le fit rire, croyant que je me mocquois ; mais je luy fis connoître que je trouvois beaucoup de plaiſir à aller où les autres n'alloient point, dans l'eſperance d'y trouver des monumens antiques inconnus.

Je m'informay enſuite comment il faudroit que je fiſſe mon voyage, & il n'y eut preſque perſonne qui ne m'en voulût détourner. Cependant plus on me diſoit que c'eſtoit un pays dangereux, & plus je me ſentois de penchant à y aller.

Le neuviéme de ce mois le Pacha nommé Juſſant & Viceroy de tout ce Pays, fut depoſſedé par un Caïmacan qui prit ſa place en attendant que le Pacha nommé à la Porte fût arrivé. Ce Gouverneur fut depoſé à cauſe de ſon peu d'application au gouvernement, & parce qu'il étoit trop attaché à ſa Religion & à ſes femmes. Quand le Pacha fut hors du Château, & que l'Intendant de l'autre eut pris ſa place, l'on vit aller par les rües du Caire, à l'entrée de la nuit, des hommes au nombre de 5. dont 3. portent des réchauds de fer au bout de longs bâtons, dans leſquels les 2. autres mettent des morceaux de bois de pin allumé pour leur ſervir de flambeaux, & tous enſemble ils crient par les rües, la de miſſion du Pacha.

Le 10. au matin plusieurs tambours & autres instrumens annoncerent à la maison du Consul le nouveau Pacha ; on leur donna un sequin. Le 11. il fut fait une défense par un homme en Robe noire à tous les Francs de porter le turban & les Babouches jaunes, & de se promener sur le Kalis. Ces sortes de défenses se font ordinairement quand il se fait de nouveaux Pachas, pour obliger les nations à luy faire quelque present ; ainsi l'on est obligé les premiers jours de rester dans sa maison sans sortir de peur de quelque insulte.

Depuis le 12 jusqu'au 14 je me préparay pour mon voyage de la haute Egypte. Je fus chez plusieurs Sangiacs pour les prier de me recommander par lettres aux amis qu'ils ont dans ce Pays là. Les Sangiacs sont la premiere Noblesse du Caire, ils sont les plus magnifiques de la Ville, ils ont chacun environ quatre à cinq cens personnes dans leur maison. C'est en chevaux neanmoins qu'ils se picquent de faire de la dépense, & l'on en voit toûjours dans leurs écuries quarante à cinquante avec de tres-magnifiques harnois.

VII.

Voyage de la haute Egypte. Route de Boula à Manfalu. Ceux qui paſſent pour Médecins ſont conſiderez en ces lieux.

APrés avoir pris un Janiſſaire pour m'accompagner dans mon Voyage, qui me coûtoit quatre Medinsbons le jour, & fait charger mes proviſions ſur des ânes, je partis le 14, armé d'un bon fuſil à deux coups, de deux paires de piſtolets, d'une épée & d'un ſabre que je donnay à mon Janiſſaire. Nôtre voiture fut des bouriques pour aller à Boula, où nous prîmes une barque ſur les trois heures aprés midy, avec laquelle nous côtoyâmes tout le bourg de Boula, & vîmes de beaux jardins qui ſont de côté & d'autre du Nil.

Quand nous fûmes au-de là du vieux Caire vers la pointe de l'Iſle qui eſt au milieu du Nil, nous vîmes à main droite une belle maiſon que Selim Empereur des Turcs fit bâtir, quand il eut conquis l'Egypte ſur les Soldans qui regnoient en ce Pays. Cette maiſon s'appelle le Machias, nom qui ſemble tiré du Grec, comme qui diroit lieu de combat, ou quelque choſe d'approchant. C'eſt en-

core l'endroit où l'on meſure le Nil dans ſa croiſſance ; c'eſt auſſi là même où ſe fait ſon inondation ; dés qu'il eſt parvenu à une certaine hauteur, on rompt le terrain qui en fait les digues. Il y a une chambre dans cette maiſon où le Sultan a demeuré ; elle eſt encore garnie de tous ſes meubles, & perſonne n'y entre, parce que les Turcs ont un grand reſpect pour ce lieu. On voit de plus à la même pointe, une muraille au milieu de laquelle il y a un marbre environ de ſix pieds en carré qui repreſente un crocodile en relief, & tout autour pluſieurs ſignes du Zodiaque, & pluſieurs autres figures hieroglyfiques. On dit que c'eſt un taliſman pour empêcher les crocodiles de paſſer outre ; & l'on m'a aſſûré que quand ces monſtres viennent en deſcendant de la haute Egypte vers la figure dont je parle, dont la vertu ſubſiſte encore, on les voit ſe renverſer ſur le dos, & remonter le Nil. Les gens du Païs diſent qu'avant ce taliſman ils venoient juſqu'au Caire la nuit, ils y faiſoient beaucoup de tort, & mangeoient quantité d'enfans. Il eſt conſtant qu'au-deſſous de cette muraille, on n'en voit aucun en deſcendant juſqu'à la mer. L'autre côté eſt le Pays que l'on nomme Guiſſe avec

ſa petite Ville par où l'on paſſe, quand on va aux pyramides.

Nous paſſâmes le 15 devant quelques monumens que j'euſſe bien voulu voir de plus prés, j'en parleray en revenant. Au reſte nous allâmes toûjours le vent en poupe juſqu'à Manfalu où nous ſéjournâmes deux jours. Ce qui me ſurprit ſur le Nil, ce fut d'avoir toûjours le vent en poupe, quoyque nous fiſſions pluſieurs contours. Lorſque j'en demanday la raiſon, l'on me dit que quand le Nil commençoit à croître; il venoit un vent de la mer qui faiſoit toûjours remonter le fleuve juſqu'à ſa ſource. Je jugeay de-là que ce vent retardoit beaucoup le cours du Nil vers la mer, & contribuoit merveilleuſement à ſa croiſſance. Une preuve de cela, me dit-on, c'eſt que plus ce vent venoit furieux & gros, plus la croiſſance du Nil étoit conſiderable; au contraire, quand le temps étoit bonace, c'étoit une marque que l'inondation du Nil ne ſeroit pas grande.

Manfalu eſt la premiere Ville de conſequence que l'on trouve en remontant dans la haute Egypte. Il m'y arriva une choſe aſſez particuliere. Comme je m'étois arrêté avec mon Drogueman à quelques boutiques pour y demander des

monnoyes anciennes, je fus regardé comme un Magicien. Je m'entendois appeller par les gens du Pays, *Afrit* ; ce qui me fit demander à mon Drogueman pourquoy l'on me traitoit ainſi. Il me dit, *Monſieur, il eſt dangereux de continuer nôtre Voyage, on vous prend pour un Magicien, & le peuple croit que vous venez icy pour enlever des treſors. J'ay beau leur perſuader que vous n'êtes qu'un Voyageur, qui cherche à voir les antiquitez ; mais diſent-ils, c'eſt-là où ſont les tréſors. Il n'eſt pas ſûr ainſi que vous puiſſiez aller plus avant.*

Je fis donc là-deſſus changer de langage à mon Drogueman, & luy ordonnay de dire que j'étois un Médecin, que je voyageois par le monde pour me rendre habile dans ma profeſſion, & que je venois à cauſe de cela dans ce Païs, où les autres Médecins n'avoient point été, pour y apprendre ce qu'ils ne ſçavoient pas. *Mais ſi vous paſſez pour Médecin*, me dit-il, *& que l'on vienne vous demander des remedes, comment ferez-vous ? Ne t'en mets point en peine*, luy répondis-je ; *j'en ay pour pluſieurs maladies. Cela eſt-il bien vray, Monſieur*, me repliqua-t'il ? Quand je l'en eûs aſſûré, il commença à battre des mains de joye en diſant : *Si vous êtes*

Aquin, qui veut dire Médecin, *nous allons voyager dans tout ce Pays ſans qu'il nous arrive aucun mal ; moy-même comme Drogueman j'y auray du profit.* Je luy ordonnay de dire que je gueriſſois les malades par charité ; enſuite de quoy comme on luy demanda qui j'étois, il debita tout ce que l'on peut dire d'un Médecin.

J'avois beaucoup de peine de m'empêcher de rire des qualitez qu'il me donnoit, & la premiere perſonne qui l'interrogea nous fit entrer dans un caffé où je fus accablé de tous ceux qui y étoient. Ils venoient tous me faire toucher leur poux, & me montrer où ils avoient mal. Je leur rendis à tous une bonne raiſon, & leur indiquay des remedes tels qu'ils me venoient dans l'eſprit. Enfin, aprés avoir demeuré plus de deux heures dans ce Caffé, j'allay faire quelques tours dans la Ville qui eſt aſſez jolie. Elle eſt fermée de murailles, & tous ſes bazars ſont couverts, c'eſt-à-dire, toutes les ruës, à ce que je pus appercevoir. La plûpart des habitans travaillent en toile. Auſſi ay-je appris qu'il s'en faiſoit un gros négoce. Il y a beaucoup de Coptes, Secte de Chrétiens fort répanduë dans l'Egypte : ils n'ont point d'Egliſe dans la Ville ; mais ils en ont pluſieurs dehors tant du côté du Nil que de l'autre.

VIII.

Filles de joye fondées pour les Paſſans. Maiſons pour les Gouverneurs bâties de terre. Pipe & caffé premiers complimens du Pays. Repas ſans boire. Serpent qui ſe métamorphoſe. Crocodile timide.

NOus arrivâmes le 23 à Taata aprés avoir paſſé pardevant beaucoup de Villes ruinées, dont je parleray à mon retour comme j'ay dit. Taata à environ un demi mille loin du rivage eſt toute pleine d'arbres, & particulierement de palmiers. Elle n'eſt point enclôſe de murailles, & deſſus preſque tous les bâtimens il y a un colombier remply de pigeons. Ce n'eſt pas neanmoins que cette fabrique d'édifice ſoit particuliere à ce lieu, puiſque dés les premieres Villes d'aprés le Caire on commence à en remarquer. En entrant dans la Ville je fus ſurpris de voir environ une douzaine de jeunes filles aſſez bien faites qui n'avoient pour tout habillement que leurs chemiſes, & n'avoient point de honte de la relever pour ſe montrer toutes nuës avec quantité de poſtures indecentes. Je demanday aux perſonnes de ma com-

pagnie ſi elles étoient folles. On ſe prit à rire, & l'on me dit que par tous les lieux où je paſſerois dans la ſuite de mon voyage, je trouverois de ces ſortes de filles à l'entrée des Villes & des Villages. Elles étoient là pour les allans & venans qui en voudroient, & cela ſans rien payer. On m'ajoûta qu'en ce Pays l'uſage eſt d'avoir un lieu d'hoſpitalité toûjours rempli de filles avec un revenu pour les entretenir, afin qu'elles ne prennent rien de ceux qui ont beſoin d'elles.

Dans la maiſon où elles demeurent, il y a trois ou quatre garçons de Nubie que l'on appelle au grand Caire des Barbarins. Ils y font une boiſſon qu'ils vendent une ſorte la taſſe, qui eſt environ deux deniers de nôtre monnoye. Cette boiſſon qu'on nomme bouza ſe fait avec du grain & reſſemble aſſez à de la biere, ſi elle n'étoit pas ſi épaiſſe. Ces lieux ne manquent jamais de filles, puiſque les riches du Pays avant de mourir ſe font un devoir de pieté d'y en mettre qu'ils achetent pour cela. Quand ces ſortes de filles deviennent groſſes & qu'elles accouchent d'un garçon, la mere eſt obligée de l'élever juſqu'à trois ou quatre ans qu'on le mene chez le patron ou chez ſes parens où il eſt regardé comme un eſclave. Les

filles reſtent toûjours avec leurs meres, & ſervent de même dans les autres villages, où il en pourroit manquer.

En entrant dans Taata je fus dans un Café où mon Drogueman ne manqua pas à publier que j'étois un grand Médecin; je m'informay là ou demeuroit le Gouverneur nommé Aga-Hibraim; parce que j'avois une lettre à lui rendre d'un de ſes parens. La maiſon de ce Gouverneur étoit aſſez belle en apparence, quoy que de terre comme toutes les autres du Pays, où les appartemens ſont tous à rez de chauſſée. J'entray premierement dans un veſtibule, enſuite dans une eſpece de ſalle, où aprés avoir un peu attendu, le Gouverneur vint me recevoir, & me fit entrer dans un lieu aſſez bien meublé à la Turque, c'eſt-à-dire de tapis aſſez beaux, & d'un divan fort propre garny de couſſins de veloux rouge. Il me fit aſſeoir à côté de luy, & commença, ſelon la coûtume du Pays, à me faire donner une pipe, & enſuite du caffé. Je luy parlay de ſon parent que j'avois vû au Caire, & luy en preſentay une lettre qu'il fit toucher à ſa tête avant que de l'ouvrir; c'eſt une marque de l'eſtime qu'il en faiſoit. Aprés qu'il eut lû la lettre, il me fit beaucoup d'offres de

ſervices, & voulut qne je demeuraſſe chez luy.

Le repas du ſoir fut du pilleau, des poulets bouillis, de petits morceaux de mouton rôti, & d'une eſpece de ſoupe faite de pois chiches, mais fort claire, & des fruits aprés. A ces tables Turques qui ſont la terre couverte d'une nappe de cuir roux, l'on ne ſe ſert ny de cuillieres ny de fourchettes, ny de coûteau, les mains ſervent de tout cela, auſſi a-t'on grand ſoin de les laver. La nappe relevée, on apporta le ſorbet, car on ne boit point en mangeant; le caffé & la pipe vinrent enſuite. L'Aga me dit là-deſſus: *Si tu as du vin je te donne la permiſſion d'en boire*; ce qui me fit un grand plaiſir à cauſe de leur mangeaille que j'avois trouvée fade, & qui me revenoit ſur le cœur.

Comme je tirois une bouteille de ma canavette, l'Aga me fit ſigne d'aller à ma chambre où il me vint trouver. Il congedia ceux qui étoient venus avec luy, & comme nous étions ſeuls, il me demanda ſi le vin étoit bon. Je luy preſentay la bouteille pour y goûter, ce qu'il fit de la bonne maniere, car d'un trait il en avalla plus de la moitié. Ce qui me conſola, c'eſt qu'il me dit qu'il

m'en feroit boire de meilleur, & qu'il en feroit ma proviſion quand je partirois. Nous ne nous quittâmes point que la bouteille ne fût vuide. Dés le lendemain l'Aga fut prié de me mener chez un des principaux du lieu qui étoit malade. *Franc*, me vint dire l'Aga, *je te prie bien fort d'aller voir un de mes freres qui eſt malade.* Je luy marquay qu'il n'avoit qu'à commander. Je pris donc des remedes ſur moy ; & nous fûmes enſemble chez le Chex-Aſſen, qu'une groſſe fiévre avec une gros mal de tête tourmentoient. Comme l'on me dit que depuis trois jours il étoit dans cet état, ſans d'autre cerémonie, je luy fis prendre une fort bonne doze de tartre émetique dans de l'eau un peu tiede, & le fis tenir bien chaudement. Je luy recommanday de boire deux fingans d'eau un peu chaude dans une heure, & que je le reviendrois voir environ ce temps-là.

Nous fûmes nous promener cependant dans de beaux endroits couverts de palmiers, avec un fuſil que j'envoyay querir, & j'y tuay des tourterelles & des pigeons dont il y a une tres grande quantité. En nôtre chemin nous rencontrâmes de beaux morceaux de colonnes de granite, & des marbres où il y avoit des Hiero-

glyfiques deſſus. Comme j'examinois ces monumens, l'Aga me dit : *Tu regarde des ouvrages du temps des premiers Infideles, je vais te mener à une de leurs Egliſes, où tu verras encore des hommes dedans.* On n'eut pas marché 100 pas que j'apperçûs comme dans un fonds les ruines de pluſieurs Palais. Nous entrâmes dans un, où je m'aperçûs qu'il m'avoit dit vray ; car on y voit des figures peintes qui paroiſſoient encore fraîches. A ce que j'ay pû juger ces ſuperbes bâtimens en ruine ont été autrefois des Temples bâtis de tres groſſes pierres, & la plûpart revêtus de marbre. L'architecture en eſt ſi belle que l'on ne ſçauroit regarder les ruines de ces bâtimens ſans chagrin. Nous y vîmes pluſieurs ſerpens, & entr'autres de ces ſerpens aveugles dont la morſure eſt ſans remede.

Je fis ſemblant de chercher des ſimples dans ces vieilles ruines pour faire connoître à l'Aga que j'étois venu plûtôt pour cela que pour autre choſe. Afin de l'engager donc à me faire voir encore d'autres monumens, je luy dis que quelquefois dans ces lieux détruits, il ſe trouvoit des herbes d'une ſi grande vertu, que quand on s'en ſervoit à propos, elles étoient bonnes pour guerir toutes ſortes

de maladies. Il me dit là-deſſus qu'il vouloit me faire mener à une heure loin de Taata dans un endroit où je pourrois trouver de ces herbes que je cherchois. Nous retournâmes de-là voir nôtre malade. Il s'étoit bien paſſé deux bonnes heures & demie pendant leſquelles le remede avoit fort bien operé, il avoit beaucoup vomy, & ſon eſtomac ſe trouva beaucoup ſoulagé. Je crus qu'il falloit le laiſſer repoſer : j'ordonnay donc qu'on ne luy donnât qu'un peu de pilleau ce jour-là, & promis de le voir ſur le ſoir.

Nous nous en retournâmes à la maiſon, où aprés que la chaleur du jour fut un peu paſſée, je fis reſſouvenir l'Aga de de me faire mener dans les ruines dont il m'avoit parlé. Trois de ſes gens my conduiſirent, & je vis comme une grande Egliſe Chrétienne toute découverte par le haut. Il y a un tres-beau portail ſoûtenu de belles colonnes de granite griſe. Nous entrâmes dedans où nous vîmes encore quatorze grands piliers debout, qui apparemment ſoûtenoient la voûte qui eſt preſentement tout-à-fait tombée. Il y a apparence qu'il y a eû autrefois une grande Ville en ce lieu, parce qu'on y voit quantité de ruines. Il y a pluſieurs

pierres chargées d'inſcriptions, mais comme elles ſont en caracteres des anciens Egyptiens je n'y ay rien pû connoître. En conſiderant ce qui en meritoit la peine je faiſois ſemblant d'amaſſer quelques herbes, & je faiſois beaucoup de queſtions à nos gens pour découvrir s'il y auroit quelqu'autre endroit curieux en ce Pays. Ils me propoſerent d'aller voir un ſerpent de l'autre côté du Nil dans une grotte. On croit là que c'eſt un Ange qui ſe transforme quand il luy plaît, ſerpent avec les hommes, & d'une autre figure avec les femmes; ils m'en firent pluſieurs contes ſemblables qui n'exciterent pas beaucoup ma curioſité.

Quand j'eus bien conſideré les ruines où j'étois, & comme je gagnois les bords du Nil, il paſſa devant moi un crocodile environ de trois pieds de long, c'étoit le premier que j'avois vû en vie de cette groſſeur. Il ne court point aux hommes comme l'on dit, car il s'enfuit dans le Nil dés qu'il nous apperçut. Il n'eſt pas vray non plus que cette bête ait la voix comme un enfant qui pleure, j'en ay entendu pluſieurs, & l'on ne peut mieux comparer la voix du crocodile qu'au hurlement de certains chiens de villes quand ils entendent ſonner des cloches. Celuy-

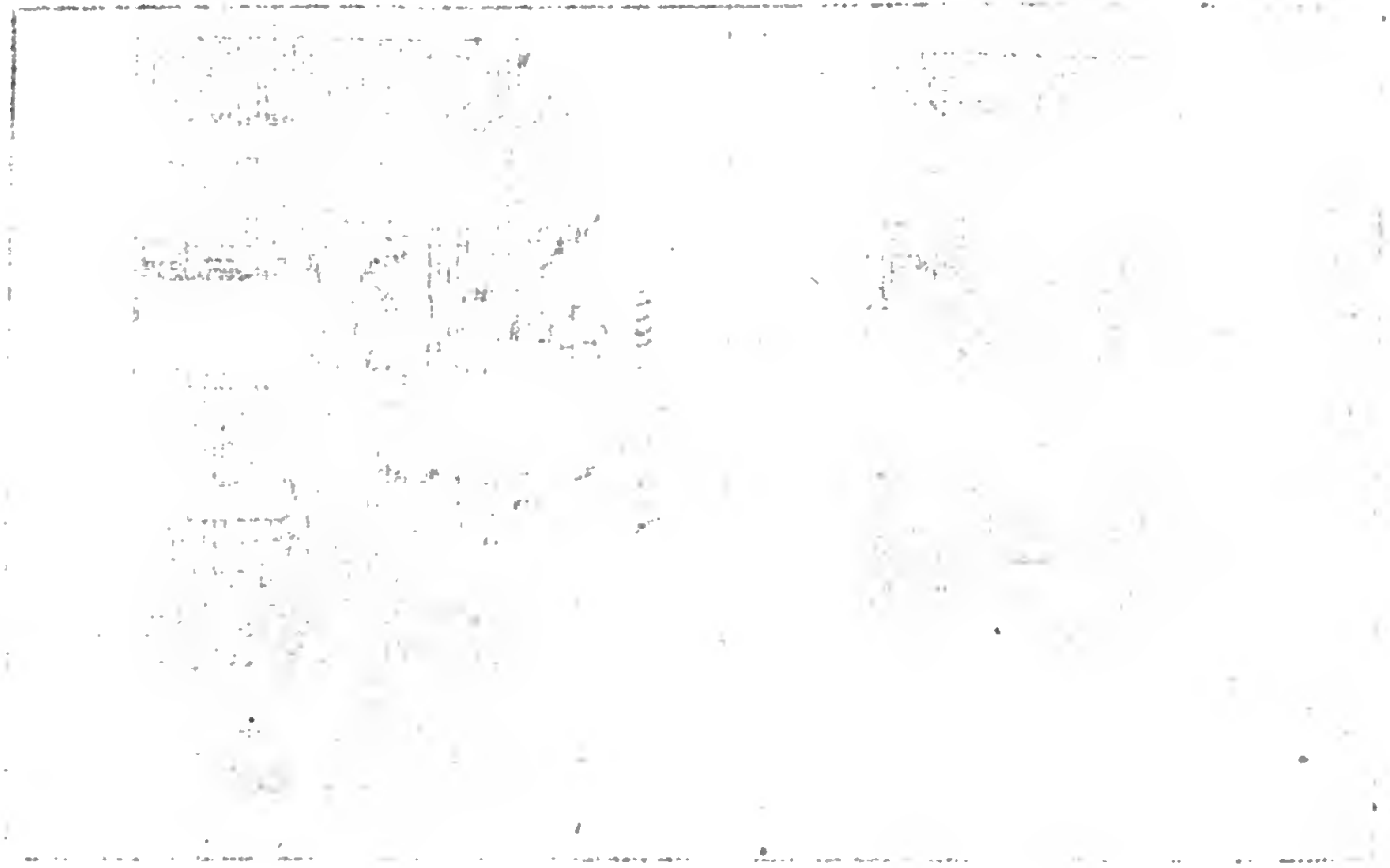
cy reparut deux fois ſur l'eau, & je luy tiray un coup de fuſil ſans lui faire beaucoup de mal, apparament à cauſe de ſes écailles.

Je revins à Soleil couché chez nôtre malade qui ſe trouvoit beaucoup mieux. Le Gouverneur & luy m'en firent beaucoup de remerciemens. On parla de tout ce que je venois de voir, mais je ne pus tirer aucune connoiſſance de ces gens, qui vivent dans une ignorance profonde de tout ce qui n'eſt point de leur manege ou de leur Religion. Ils m'entretinrent des miracles que faiſoit le ſerpent dont on m'avoit parlé ; mais comme tout m'en paroiſſoit ridicule, je n'y faiſois point attention, & ne prenois pas la peine de les écouter. Je fus mené chez pluſieurs autres malades, à qui je donnay aux uns des pillules, aux autres des regimes de vivre, de maniere qu'ils en furent contens. Il y en eut qui me demanderent des remedes pour leur faire faire des enfans. Il eſt vray que ſi l'on avoit ce ſecret, on gagneroit ce qu'on voudroit dans tous ces Pays.

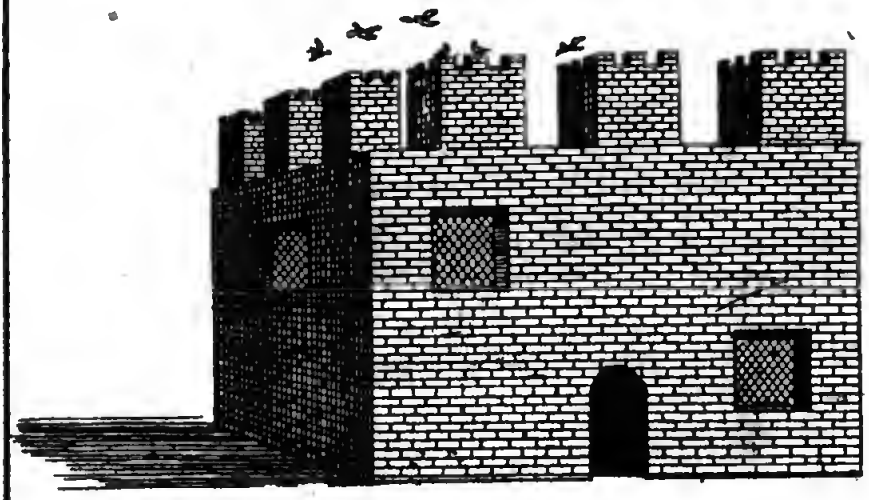
IX.

Montagne de ſix cens mille de long. Pigeons volontaires. Marbres d'un ancien Temple. Turcs aveugles au ſortir d'une Moſquée. Phenomene ſingulier d'un bruit ſoûterrain. Hiſtoire prodigieuſe du ſerpent. On croit que c'eſt le diable Aſmodée.

LE 26 ſur les 4 heures aprés midy il fallut s'aller rembarquer. Le Gouverneur aprés m'avoir bien traité tout le temps que j'ay été chez luy me tint parole. Il me fit emplir ma canavette de fort bon vin, & me fit pormettre auſſi que je ne repaſſerois point ſans le voir. Je luy fis preſent de deux boêtes de confitures, & d'une bouteille d'eau de la Reine de Hongrie dont je luy dis toutes les qualitez. Il me vint accompagner juſqu'au fleuve avec tout ſon monde, & me recommanda beaucoup au patron de la barque. Comme on attendoit encore quelqu'un je contemplay une montagne ſur le bord du Nil à main gauche. L'on me fit remarquer qu'elle eſtoit égale depuis ſon commencement juſqu'à la fin, & pleine de grottes creuſées dans le roc dont on ne voyoit que les portes. Com-

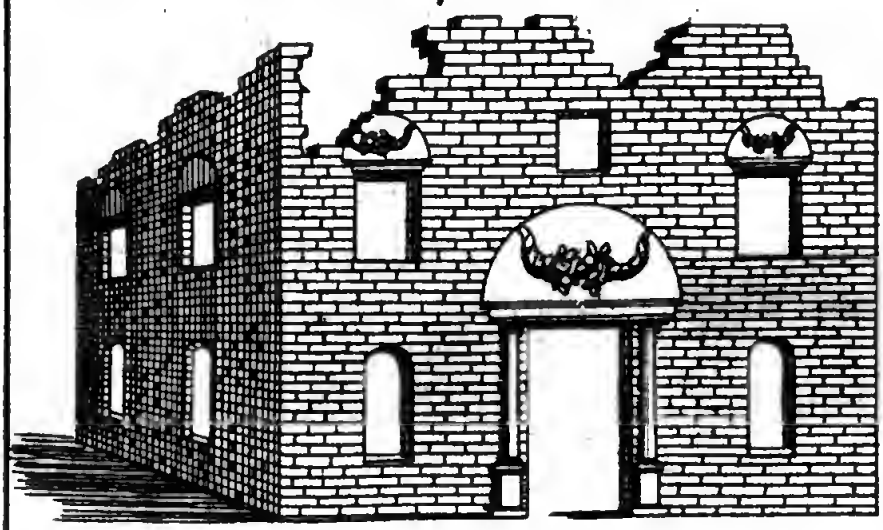


Maisons d'Ackemin



page 96.

Temple ruiné



me elle a plus de 600. milles de longueur, elle reſſemble à une grande muraille le long du Nil.

On ſe mit à la voile enſuite & à une heure & demie loin de Taata nous ne voyons que temples & que colonnes à moitié ruinées, & 5. pyramides aſſez conſiderables. Nous nous trouvâmes le premier d'Octobre à Ackemin où je fus loger chez des Miſſionnaires que le Prince du pays avoit amenez du Caire pour exercer la medecine. Ils eſtoient trois de l'ordre de Saint François de la Propagande. Je fus me promener avec eux dans la Ville qui eſt aſſez jolie. Dans une grande rüe qui la traverſe il y a deux marchez la ſemaine. Les maiſons en ſont toutes de terre, aſſez mal propres. Ce qui les fait paroître quelque choſe de loin ce ſont ces colombiers dont j'ay parlé, baſtis deſſus en forme de tours quarrées avec des creneaux rougis & blanchis. Ces colombiers ne ſont que pour donner retraitte au pigeons qui vont chercher eux mêmes leur mangeaille ailleurs. Preſque toutes les maiſons n'ont que le bas & le colombier au deſſus, comme il paroiſt par ce deſſein. Il n'y a qu'une ſeule moſquée dans cette Ville que le Prince deffunt fit baſtir de pierres,

& qui n'eſt pas tout à fait achevée. Les autres moſquées ſont de terre.

Hors la Ville du coſté du Levant à une portée de mouſquet nous vîmes un amas de morceaux de marbre dont la plûpart ont depuis 3. juſqu'à dix braſſes de longueur, & une braſſe de large ſur chaque coſté, ce qui fait 4. braſſes de tour. Je croy que ce gros monceau de ruines eſt de quelque fameux temple; en effet ſur chaque piece de marbre d'un coſté tout eſt remply de ſymboles des anciens Egyptiens. Il y a plus de 60. de ces pieces de marbre que l'on voit les unes ſur les autres. Le nombre peut eſtre bien plus grand de ce que la terre & les ruines couvrent.

Delà ma curioſité me conduiſit à une Moſquée dont la porte eſt murée. La raiſon qu'on en donne eſt que quand elle fut baſtie, tous les Turcs qui y entrerent pour faire leurs prieres ſe trouverent aveugles quand ils en voulurent ſortir. Nos Peres de la Propagande m'en aſſeurerent ſi fort qu'ils m'offrirent de me montrer un homme, le ſeul qui reſte encore des aveugles de cette occaſion. Il ſemble que Dieu le faſſe vivre dans ſa miſere pour faire éclater un ſi grand miracle depuis plus de 125. ou 130. ans. Quand

je leur demanday s'ils ne ſçavoient pas la cauſe de ce prodige, ils croyoient, me dirent-ils, qu'il y avoit peut eſtre ſous terre en cet endroit quelque choſe de ſaint du temps des Chrêtiens.

Pour me prouver leur penſée ils me rapporterent qu'en bâtiſſant un bain que le Prince fit faire il y avoit ſix ans, on trouva une grande voute qu'on ouvrit & qui parut comme une cave tres profonde, que le Prince deſtina pour l'écoulement des eaux & des immondices du bain. Quand l'ouvrage fut achevé, dès la premiere fois que l'on voulut y faire couler les eaux, il ſe fit un ſi grand bruit, que le bruit de cent pieces de Canon n'auroit pas eſté plus terrible. Toute la Ville en trembla, & comme l'on voulut recommencer à y faire aller l'eau, il ſe fit un bruit encore plus épouvantable que le premier, & pluſieurs maiſons en furent ébranlées. Le Prince fit reboucher l'endroit au plus viſte, ſans qu'il ait voulu penetrer la cauſe de ce phenomene. Tous les habitans du pays aſſurent de cette verité ; & les Chretiens Coptes diſent que ce qui fut cauſe de ce bruit, c'eſt qu'en ce lieu il y avoit eu quantité de Saints martyrs enſevelis, & que Dieu ne voulut pas qu'on le profanaſt par les im-

mondices d'un bain.

En continuant nôtre promenade, un Chretien du païs converty à la Religion Romaine vint avec nous. On ne parla que des curioſitez & des merveilles qui ſont connües dans la haute Egypte. Les Peres & le Copte ſe mirent à parler du ſerpent vis-à-vis de Taata. Comme ils en parloient fort ſerieuſement, je me meſlay de la converſation, & leur demanday s'ils ajoûtoient foy à tout ce qu'on diſoit de ce ſerpent. *Je ne ſçay-pas*, me dirent ils, *ſi l'on y doit ajoûter foy ou non, aprés une choſe que nous avons veuë, & que vous ne ſerez pas faſché de ſçavoir.*

» Le Prince qui nous a amenez, dit un » d'eux, eſtoit un homme d'eſprit, & ne » croyoit rien de leger. Nous eſperions » même en faire un Chrêtien ſi la mort » ne l'eût point tiré du monde. Il com- » mençoit à remarquer trop de fauſſetez » dans ſa Religion. Un jour que nous » eſtions à diſcourir de beaucoup de » choſes, & particulierement des ſingula- » ritez de l'Egypte, il me demanda ſi » j'avois entendu parler du ſerpent de » Taata. Je luy répondis que j'en avois » entendu rapporter bien des fables. » *Cependant*, me repliqua-t-il, *tout ce* » *qu'on en dit ne paſſe pas en ces quartiers*

pour

pour un conte fait à plaiſir. Surquoy je « luy temoignay qu'il faloit qu'il s'en « exceptaſt, que je luy connoiſſois un trop « bon jugement pour donner dans ces « ſortes de recits, qui ne ſont ordinaire- « ment que des rêveries que quelque « fourbe ſçait bien faire valoir dans l'eſ- « prit des petites gens ſimples & credules. « Il ſe teut un moment là deſſus ſans me « rien dire, & j'eus peur de luy avoir de « plû par mon diſcours. J'adjoûtay donc: « *Seigneur, il ne faut pas que ce que je* « *viens de te dire te faſſe peine, comme ce* « *n'eſt pas un article de foy de croire ces* « *ſortes de faits, on les laiſſe comme ils ſont.* « *Non*, dit-il, *je n'ay point de chagrin*, « *mais je ſonge que ſi l'on m'a trompé, je* « *m'en éclairciray, & je veux que ce ſoit* « *en vôtre preſence. On dit que cet animal* « *ſe laiſſe couper par morceaux, & qu'il* « *ſe retrouve entier, je vas l'envoyer cher-* « *cher.* Il donna ordre devant moy à deux « hommes de monter à Cheval, & d'al- « ler à la grotte du ſerpent, de le pren- « dre, & de l'amener. «

Au bout de trois jours il nous envoya « appeller, le Pere & moy. Dez que nous « fûmes chez luy : *A boun*, dit-il, *voila* « *le ſerpent* (qu'il tira auſſi-tôt d'un ſac) « *voyons-en la verité, ou la fauſſeté.* Il fit «

» venir une petite hache, & ſur un
» morceau de bois luy même le coupa en
» trente morceaux que l'on mettoit à
» meſure dans un plat, & nous les con-
» tâmes par pluſieurs fois. Le Prince fit
» mettre enſuite chaque morceau dans
» un fingant de porcelaine qu'il fit couvrir,
» & qu'il fit aranger tous devant nos yeux.
» Moy même aprés que les fingans fu-
» rent arrangés, je fus régarder ſi les
» morceaux y eſtoient encore; je les vis,
» & je dis au Prince qu'il alloit détrom-
» per bien du monde, pourveû que l'on
» ne mît point d'autre ſerpent à la place.
» Nous nous mîmes ſur ſon divan, &
» cauſâmes avec luy plus d'une heure &
» demie. Comme nous voulûmes pren-
» dre congé de luy, voyons dit le Prince,
» comme ſe porte le ſerpent. Il n'y avoit
» plus rien dans les fingans qu'il décou-
» vrit, ce qui ſurprit aſſez. J'en pris un,
» le Pere en fit autant, & n'ayant rien
» trouvé de même dans les autres, je
» vous laiſſe à penſer dans quel eſtonne-
» ment nous demeurâmes. Le Prince le
» fut auſſi, & nous dit: *He bien Aboun*,
» *que diras-tu preſentement*? Je n'avois rien
» à dire & ne ſçavois que m'imaginer:
» il n'étoit pas poſſible que j'euſſe été la
» duppe de ce que je venois de voir. En-

fin je dis au Prince que cet animal eſtoit « ſans doute un Diable. *Pourquoy*, reprit- « il, *ne pouroit il pas eſtre une Ange com-* « *me on le croit ? il ne fait point de mal, &* « *les Diables en font.* Il appella dans le « moment un des ſiens à qui il ordonna « de prendre le Cheval qui couroit le plus « viſte, d'aller à la grotte, & de luy « venir dire au pluſtôt ſi le ſerpent y « eſtoit. Cet homme nous regarda & en- « ſuite les fingans, & partit pour faire la « commiſſion de ſon maiſtre. Je dis au « Prince que j'aurois un entretien avec « luy au ſujet de cet animal. Le Cavalier « arriva en deux jours & demy, & dit « que le ſerpent eſtoit venu fort loin au « devant de luy, & qu'il luy avoit fait « beaucoup de careſſes. «

Ce recit ne me perſuada pas davantage que la premiere fois qu'on m'en parla. *Mes RR. PP.* leur dis-je *je ne ſçaurois me reſoudre à vous croire. J'ay trop de peur que vous n'ayez eſté trompez les premiers.* Ils prirent un ton fort ſerieux, & m'aſſurerent qu'ils ne l'avoient point eſté ; qu'il n'y avoit rien de plus vray que le recit qu'ils me venoient de faire, & même ils me l'aſſurerent par le ſerment de l'Evangile. Aprés cela je n'oſay inſiſter davantage ; *mais*, leur demanday-je,

que penſez-vous de cet animal qui fait des choſes ſi ſurnaturelles ? ils me firent la même reponſe qu'au Prince, que c'étoit un Diable, & que ce pouvoit eſtre Aſmodée qui fut chaſſé par l'Ange du corps de Sara que le jeune Tobie avoit épouzé. *En effet*, adjouterent-ils, *l'Ecriture ne dit-elle pas que ce diable fut relegué & enchaîné dans l'Egypte ſuperieure, & ne ſommes-nous pas dans le pays dont parlent les livres ſaints ; Qui empeſche de croire que ce ne ſoit ce même diable, marqué dans Tobie, icy retenu depuis ce temps là* ? Ces bons Peres me firent le diſcours avec tant de fermeté & de confiance que je me détournay un peu pour leur cacher l'envie que j'avois d'en rire.

X.

Terre devenuë rougeâtre depuis le martyre de 80000. Chrêtiens. Canton d'Ackemin ſans voleurs. Scoepions à Girge, deſcription de cette Ville. Ceremonies funebres du pays. Prix modique des terres & des maiſons. Mouche à face humaine.

QUand le conte fut achevé nous nous levâmes, & fûmes voir un champ

où l'on assure qu'on avoit martyrisé plus de 80. mille Chretiens qui ont esté enterrés dans le même lieu. La terre de ce champ est d'un brun rougeastre ; l'on dit que c'est le sang des martyrs qui l'a rendüe ainsi. L'on me conta encore beaucoup d'autres histoires qui se sentent un peu de la fable, c'est-pourquoy je ne les rapporteray pas icy. La ville d'Ackemin est à un mille loin du Nil sur une petite hauteur. Le Prince a mis si bon ordre dans tout le pays qui dépend de luy que l'on n'y craint nullement les voleurs, & on y peut laisser ses hardes en pleine campagne sans craindre que l'on y touche.

Je partis d'Ackemin le 4 dans une barque où le Prince me fit embarquer luy même pour Girge. Nous allâmes toute la nuit, & le lendemain à midy le patron nous debarqua à quatre milles loin de Girge, de peur que le Sangiac qui gouverne le pays ne l'arrestast. Par fortune nous trouvâmes deux Arabes assez honnestes gens pour s'offrir à porter nos hardes. Quand nous eusmes un peu marché il se trouva un petit canal du Nil sans qu'il y eust aucun passage. Nos Arabes chargez de nos hardes sur leurs testes se mirent dans l'eau, & passerent

de l'autre coſté. Il nous en fallut faire de même moy & mon droguement. Nous nous trouvâmes dans des endroits où nous avions de l'eau juſques ſous les eſſelles.

Pendant deux milles que nous fimes, nous paſſâmes plus de vingt de ces ruiſſeaux, & même un entre les autres où il fallut nager tout habillé. Jamais je n'ay eſté à une telle extremité. J'étois ſi las que de ma vie je ne ſçache pas l'avoir eſté davantage. Enfin j'eſtois reſolu de paſſer le reſte du jour & de la nuit auprés d'une méchante baraque d'Arabe qui ſe trouvoit dans nôtre chemin, quoy que ce fût courir grand riſque ; mais Dieu qui n'abandonne pas les ſiens nous fit découvrir dans la grande riviere une petite barque. J'en priay donc le maiſtre de me vouloir bien prendre & que je luy donnerois ce qu'il me demanderoit. Il ſe laiſſa flechir, & nous entraſmes dans la barque, où je fus fort joyeux de me voir. Aprez avoir vogué environ deux milles ſur le Nil, on nous debarqua à un mille prés de Girge. Mon drogueman avoit dit au maiſtre de la barque que j'eſtois un habile Medecin. Cela fut cauſe qu'il ne voulut jamais rien prendre pour le plaiſir qu'il m'avoit fait. Je donnay ſeulement

quelques medins à ſes mariniers.

Au ſortir de la barque, comme il faiſoit encore bon Soleil, je me deshabillay preſque tout nud, hors la chemiſe, & fis ſecher mes habits qui ne tarderent gueres à eſtre ſecs. Nous chargeâmes nos hardes ſur une bourique, & nous arrivâmes ſur d'autres à Girge avant le ſoleil couché. Il fallut néanmoins loger dans un fondique pour cette nuit. Le Frere Joſeph, que le Gouverneur avoit envoyé chercher à Acxemin pour donner des remedes à un malade de ſa maiſon, nous vint trouver dans nôtre fondique, & me promit de me chercher un meilleur giſte. Le lendemain il nous vint prendre, & nous conduiſit dans un veritable petit Palais pour avoir toutes ſes commoditez. Le premier jour nous y trouvâmes pluſieurs ſcorpions dont les maiſons ſont preſque toutes remplies. Ils nous firent d'abord quelque peur, mais nous en fimes aprés nôtre plaiſir, & nous en tuyons 10. à 12. tous les jours.

Girge éloignée d'un bon mille du fleuve eſt une des belles villes de la haute Egypte, auſſi en eſt-elle la capitale. Elle a 7. grandes moſquées qui ont des minarets; Huit grands bazars couverts, où

l'on vend toutes ſortes de marchandiſes, n'en ſont pas le moindre ornement. On y comte bien 25. mille habitans, & environ 14 à 1500 Chretiens Coptes ; il y a auſſi quelques Juifs. Son principal negoce eſt de bled, de lentille, de féves, de toiles, de laines, & d'une graine que l'on appelle caſze dont on tire de l'huile. Parmy les arbres qui croiſſent en ce pays ſont les palmiers ; le ſemp, qui produit une graine avec quoy l'on tane les peaux; le Pon, qui donne un fruit gros comme le poing, dont le noyau eſt fort dur, mais fort doux à manger. Les habitans y ſont pauvres & trés malhabillés, il n'y a que les Puiſſances qui dominent qui ſont riches. On y cultive des vignes, dont le raiſin eſt meur dans le mois d'Aouſt, & reſte ſur la vigne juſqu'au mois de Janvier. Quelques Turcs & quelques Chrétiens y font du vin paſſable, mais qui ſeroit beaucoup meilleur s'ils le ſçavoient faire. L'on fait de l'eau de vie aſſez bonne du fruit de palmier que l'on nomme datte.

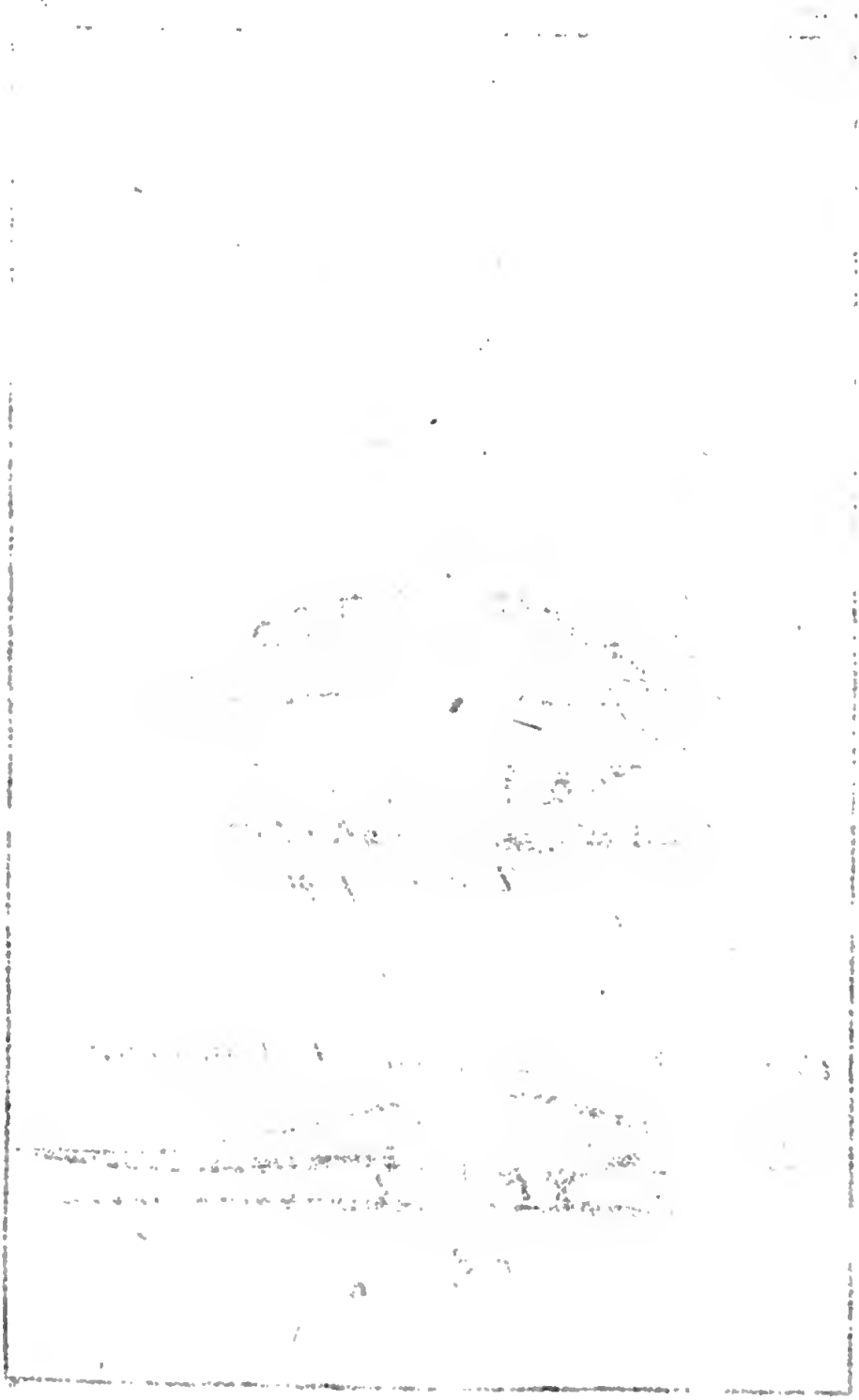
Lors que j'étois à Girge on enterra deux perſonnes de conſideration. Voicy ce que j'en remarquay. Les parens du mort loüent quelquefois juſques à 30. ou 40. femmes que l'on appelle des

pleureuſes. Elles vont par toute la ville, & font ſemblant de pleurer bien fort en tirant un mouchoir qu'elles ont ſur leur col de coſté & d'autre ; il y en a toujours quelques-unes parmi elles qui ont des tambours de baſque, & qui danſent même en pleurant. Celle qui ſe tient au milieu de la troupe porte le ſabre du mort ſur la teſte. On eſt deux jours ſans enterrer le corps, & l'on paſſe une journée à le bien laver, enſuite on l'enſevelit dans de la toile, & on l'expoſe dans la rüe ſur une table plus longue que large qui a quatre pieds & quatre bras. Un nombre de Cheks s'aſſemblent devant la maiſon, & quand tous les parens ſont venus, on enleve le corps la teſte en avant & le Turban deſſus couvert d'une eſtoffe de ſoye, de maniere qu'il paroiſt eſtre dans un berceau. Tous les hommes qui le precedent chantent en Arabe quelque verſet de l'Alcoran ; les femmes vont aprés le corps en grand nombre, & font toutes les pleureuſes. On porte le mort dans un cimetiere hors de la Ville. Dés que le corps eſt dans la foſſe, ils mettent des petites planches de biez tout le long du corps ; en ſorte que quand on y jette la terre on ne la jette point ſur le mort. Aprés quoi ils bâtiſſent deſſus une eſpece

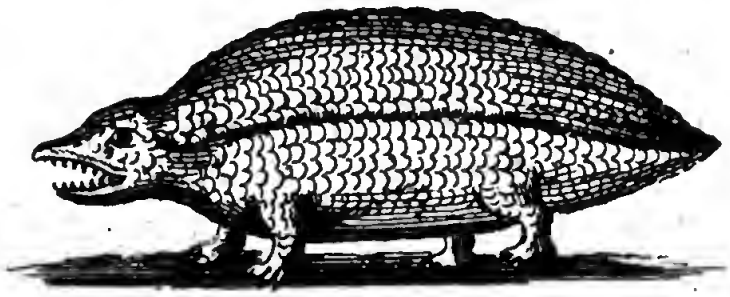
de tombeau. Quand c'eſt un homme, ils y repreſentent un turban. Si c'eſt une femme on y figure des tetons. Les pleureuſes continuent à aller par la Ville faire leur profeſſion quatre, ſix ou huit jours, ſuivant que la perſonne eſt riche.

Il ſe tient tous les Vendredis un tres beau bazard, qui eſt une eſpece de Foire où l'on vend de toutes choſes, particulierement des toiles & des legumes. L'on vit en ce Païs à ſi bon marché que cela n'eſt pas concevable; pour un ſol de pain un homme en peut vivre trois jours. On a trois livres de viande pour 18 d. 40. œufs pour un ſol: une groſſe poulle ne vaut qu'un ſol, deux pigeons de même, & ainſi du reſte.

Comme je paſſois en ce Païs pour le plus grand Médecin qui fût au monde, les remedes & les ordonnances que je donnois ſuivant les maladies, étoient executez avec une confiance originale. La médecine fut cauſe que j'eus un grenat ſur lequel ſont deux belles têtes que l'on croit être Ptolomée & Arſinoé. Le Copte à qui la pierre appartenoit ne la vouloit point vendre, parce qu'il en prenoit les deux têtes pour celles de ſaint Jean, & de la Vierge. Il ſe trouva que

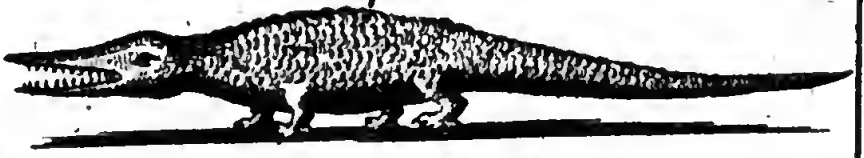


Mouche



Toasse . p. 91.

Crocodile de 25 pieds de longueur



p. 87.

ſon frere étant malade, il me vint chercher pour avoir ſoin de lui. Sans le connoître je luy donnai une petite poudre pour le purger, qui luy fit du bien. J'appris qu'il étoit frere de célui qui avoit la belle pierre, & je me ſervis de cette occaſion pour me la faire vendre, ce que le malade obtint dans l'eſperance que mes remedes le tireroient d'affaire. J'achetay là auſſi la belle Fauſtine que j'ai. Il ſe trouve en ce Pays une mouche tres-ſinguliere. Elle eſt toute noire, groſſe d'un pouce & longue d'un pouce & demi. Elle a auſſi comme un viſage de Négre avec une barbe rouge, une couronne ſur la tête, deux petites cornes, & ſix pieds. Les enfans qui s'en divertiſſent, lui font tourner des petits moulins, & lui envoyent querir de petits morceaux de paille. Ce qui eſt de merveilleux, c'eſt qu'elle a un inſtinct de faire tout ce qu'on lui apprend. J'eus là encore des médailles, des pierres gravées, des Taliſmans, & d'autres figures.

Aprés avoir demeuré huit jours à Girge, & y avoir exercé la Médecine dans les formes, je pris la reſolution de continuer mon voyage le plus loin que je pourrois. Je fis venir celuy à qui appartenoit la maiſon, & luy demanday

ce qu'il falloit pour huit jours que j'y avois demeuré, il me répondit quatre médins. Je crus que c'étoit par jour, mais comme je contois trente-deux médins pour luy donner, mon Drogueman qui vit bien que je n'avois pas entendu, en prit quatre, & les donna au maître de la maiſon qui me fit beaucoup de remerciemens, & m'aſſûra, ſi je revenois à Girge, que je ſerois toûjours le bien venu chez luy. Je n'ay jamais été logé à ſi bon marché. Un médin ne vaut que 15 d. & c'étoit 7 d. & demi par jour pour une maiſon toute entiere qui avoit ſes petites commoditez. Cette Ville autrefois étoit toute bâtie de brique, comme on le voit par pluſieurs ruines qui y ſont.

XI.

Idée originale d'un Prince Arabe touchant la France. Crocodile de vingt-cinq pieds de long. Maniere de prendre cet animal, De la Toaſſe poiſſon qui devore les œufs des crocodiles.

LE 13 je partis de Girge avec un Turc de Caana qui en étoit même le Kadis. Je luy avois donné quelques pillules pour le purger qui luy avoient

fait du bien. Il fallut aller à prez de deux mille de Girge pour s'embarquer. Nous côtoyâmes cette longue montagne (dont j'ay parlé) toute pleine de grottes. Et il étoit bien quatre heures aprés midy quand nous arrivâmes le 15 à Caana fort jolie Ville. Les maiſons en ſont toutes riantes quoiqu'elles ne ſoient que de terre ; elles ſont blanchies par le bas ; & le haut, qui ſert de colombier, eſt tout rougi comme dans les Villes précedentes ; ainſi chaque maiſon paroît un petit Château. Le Cadis me donna chez luy un logement aſſez propre : je ne manquay pas à mon arrivée d'être conſulté par des malades.

Aprés que nous eûmes bu du caffé, & fait collation, le Cadis me mena faire viſite à un Prince Arabe qui s'appelle Chek Omar. Il nous reçut parfaitement bien, & me fit mettre à la place d'honneur ſur le divan. On parla de pluſieurs choſes, & ſur-tout du ſujet de mon Voyage. Comme ces ſortes de gens connoiſſent bien peu le monde, il me demanda ſi la France étoit auſſi grande que la Ville où nous étions. Je luy fis connoître qu'elle l'étoit trois ou quatre fois plus que toute l'Egypte enſemble, qu'un peuple nombreux & vaillant

l'habitoit, & qu'elle étoit gouvernée par un grand Monarque qui avoit actuellement ſur pied des armées de plus de cinq cens mille hommes ſans conter les Garniſons. Le Chek en fut ſurpris merveilleuſement, mais il le fut bien davantage quand je luy parlay de la magnificence de Verſailles.

Comme il y avoit là deux de ſes anfans, il me demanda ſi je voulois les mener dans mon Pays pour leur faire voir toutes ces beautez. Je l'aſſuray que j'étois tout prêt à luy rendre ce ſervice, & qu'il n'avoit qu'à commander. Le Chek ſe mit à rire là-deſſus en me diſant que quand je ferois dans mon Païs je les vendrois. *Non, Seigneur*, luy répondis-je, *il n'en eſt pas de mon Pays comme de ceux du Levant. C'eſt un Pays de franchiſe. Loin d'y vendre les hommes & les femmes, dés qu'un eſclave, quel qu'il ſoit, en aborde les terres il recouvre ſa liberté ſuivant les loix du Prince qui le domine, & le caractere des peuples qui l'habitent. C'eſt delà*, ajoûtay-je, *qu'on leur donne le nom de Francs, qui rejaillit même ſur les autres Nations de l'Europe.* Ce diſcours qui le jetta dans un étonnement inconcevable ne pouvoit manquer de luy faire admirer nos manieres, & de les lui faire

lier encore davantage.

Le Prince enſuite nous fit preſenter le caffé avec des pipes ; & quand nous nous levâmes, il me dit qu'il m'alloit montrer une choſe pour ſçavoir s'il y en avoit dans mon Païs de même. Nous allâmes juſques derriere ſa maiſon où il me montra la peau d'un crocodile longue de vingt-quatre à vingt-cinq pieds. Je luy dis que nous n'avions point de ces monſtres, mais qu'on en voyoit des peaux qu'on y apportoit d'Egypte. J'allois luy demander aprés cela comment on avoit pû attraper une bête ſi furieuſe; mais le Cadis en mettant le doit ſur ſa bouche me fit connoître qu'il ne falloit rien dire. En effet le Chek regardant avec un chagrin extraordinaire la peau de ce crocodile, prit une jezide ferrée, & la luy darda dans l'œil. Je demanday enſuite au Cadis pourquoy il m'avoit impoſé ſilence ſur la demande que je faiſois au Chek ; *en voicy la raiſon*, me répondit-il.

Ce crocodile faiſoit toutes les années « beaucoup de ravage en ce Païs pendant « un mois ou trois ſemaines, & puis il diſ- « paroiſſoit juſqu'à l'année ſuivante. On « ne peut dire combien il avoit mangé « de bœufs, de vaches, de chameaux, «

» de chevaux, de bouriques, de chiens,
» de moutons, d'hommes, de femmes,
» & d'enfans. Le Peuple luy avoit don-
» né plusieurs fois la chasse sans pouvoir
« l'attraper. Cette année-cy les femmes
» du Chek allerent un jour pren-
» dre de l'eau au fleuve un peu avant
» le Soleil couché, selon l'usage du Païs.
» Parmi ces femmes il y avoit une belle
» esclave que ce Prince aimoit par-dess-
» sus toutes les autres. Cette jeune per-
» sonne voyant le lieu où elle devoit
» puiser de l'eau occupé par ses com-
» pagnes, remonta environ trente pas
» plus haut. Dans le temps qu'elle se
» baissoit, le crocodile se jetta sur elle,
» l'emporta au fond du Nil, & la man-
» gea. Les autres effrayées de ce malheur
» se mirent toutes à casser leurs cruches,
» & à jetter des cris qui retentirent jus-
» ques dans la Ville.

» Quand le Chek eut appris que la
» personne qu'il aimoit davantage avoit
» été devorée par le crocodile, il entra
» dans des transports de colere qu'on ne
» sçauroit exprimer. Cela fit qu'il cher-
» cha tous les moyens de faire attraper
» le monstre, ou de le faire tuer. N'en
» pouvant venir à bout, il fit publier
» que s'il y avoit quelque Chrétien qui

bout duquel il avoit fait avec d
détrempé dans de la poix une bo
quatre fois groſſe comme la tête.
cette poſture luy & ſon fils attendoie
le crocodile qui ne manqua pas de pa
roître, environ deux heures devant le

ans des transports de colere qu'on ne
ſçauroit exprimer. Cela fit qu'il cher-
cha tous les moyens de faire attraper
» le monſtre, ou de le faire tuer. N'en
» pouvant venir à bout, il fit publier
» que s'il y avoit quelque Chrétien qui

voulût l'entreprendre, il luy donneroit « la valeur de cent écus. Ils croyent en « effet dans ce Païs-là que les Chrétiens « ont une vertu particuliere pour pren- « dre ces ſortes d'animaux. Sur cette « nouvelle un Chrétien de Girge avec « ſon fils vint à Caana demander au « Chek s'il étoit vray qu'il voulût donner « cent piaſtres à celuy qui tueroit le cro- « codile, qu'il étoit venu exprés avec « ſon fils pour le ſatisfaire. A quoy le « Chek outre les cent piaſtres qu'il of- « froit, promit encore une veſte au « pere & au fils s'ils vouloient executer « ce qui luy tenoit ſi fort au cœur. Le « Chrétien reſolu de venir à bout de cette « entrepriſe, ſe fit montrer l'endroit où « le crocodile paroiſſoit le plus, & fut « ſe preparer. Il vint planter environ à « dix pas loin du Nil un poteau où il « attacha ſon fils tout nud, & ſe mit « derriere couché ſur le ventre. Les « armes dont il s'étoit muni étoient une « maſſuë de bois, & un gros pieu, au « bout duquel il avoit fait avec du lin « détrempé dans de la poix une boulle « quatre fois groſſe comme la tête. En « cette poſture luy & ſon fils attendoient « le crocodile qui ne manqua pas de pa- « roître, environ deux heures devant le «

» jour. L'animal ſortit du Nil ; & ayant
» ſenti la chair fraiche , il ſe lança la
» geule ouverte pour engloutir l'enfant
» attaché au poteau. Dans le moment le
» pere ne manqua pas d'enfoncer le pieu
» qu'il avoit préparé dans la gueule du
» crocodile. L'animal ſerrant de ſes mâ-
» choires affreuſes la boule de lin & de
» poix, ſe l'embarraſſa ſi fort dans les
» dents qu'il ne put s'en défaire. Alors
» le Chrétien profitant de ſon induſtrie
» donna ſur le dos du monſtre tant de
» coups de maſſuë qu'il lui en rompit les
» vertebres, & lui ôta par ce moyen le
» pouvoir de nuire, quand même il au-
» roit pû ſe défaire de la boulle de poix.
» Le jour venu, le Chek & le peuple
» vinrent à ce ſpectacle terrible, & trou-
» verent encore l'animal vivant. Aprés
» l'avoir évantré on lui trouva encore
» dans les entrailles les anneaux d'ar-
» gent que la fille avoit au bas des jam-
» bes.

Voila donc, ajouta le Cadis, *ce qui cauſa tant de douleur à ce Prince, que je voulois éviter de lui renouveller. La priſe du monſtre lui fut de quelque legere conſolation. Mais que cet état eſt pitoyable pour un cœur! Quelle reſſource pour ſa tendreſſe, quand il eſt réduit à ne reſpirer que la vengeance !*

On ne ſçauroit mieux joindre au recit précedent que ce qu'on me raporta d'un poiſſon qu'on me fit voir, & qui merite bien qu'on en parle. Les gens du lieu l'appellent Toaſſe ou Tiaſſe, je l'ai entendu nommer des deux manieres.

Il eſt preſque rond, mais un peu ovale avec quatre pieds fort courts ſemblables à des pieds d'oye, & l'on m'aſſûra que ce poiſſon étoit l'ennemi juré du crocodile. Quand il en trouve les œufs, il les caſſe tous, il en mange les petits, & en fait une grande deſtruction. On ajoûte que cet animal eſt auſſi nuiſible aux hommes, mais à l'endroit ſeul qui fait la difference du ſexe. Il eſt arrivé que des hommes paſſant le Nil à la nage, ſe ſont trouvez ſans preſque s'en appercevoir, Eunuques au ſortir de l'eau. Cet animal en effet a les dents ſi tranchantes que mordre & couper c'eſt la même choſe. Sa couleur eſt d'un gris plombé, & ſa tête eſt preſque ſemblable à celle d'une tortuë, mais un peu plus groſſe.

Je paſſai quatre jours à Caana fort agreablement, une partie à faire la médecine, & à m'aller promener dans les ruines d'une ancienne Ville qui doit avoir été tres-grande, puiſqu'elle paroît avoir eû plus de deux lieuës de circuit. On y

voit quantité de colonnes, & quantité de grandes éguilles toutes chargées de hieroglyfiques. Le 19 ſur les quatre heures je partis de Caana qui eſt à gauche du Nil; & nôtre barque paſſa devant la ville de Coaſſa où il y a quantité de ruines. Nous débarquâmes enfin le 24 à Eſſenay, lieu où les barques ne remontent plus à cauſe des cataractes.

Eſſenay eſt environ cent pas loin du Nil à la droite. On y entendoit la nuit le bruit des cataractes comme un bruit fort ſourd. J'avois beaucoup d'impatience de les aller voir, auſſi bien que la ville d'Aſuana par le recit qu'on me faiſoit des ſingularitez de ces lieux. Comme j'étois en peine de chercher des commoditez pour y aller, un Turc malade me vint trouver, & me demanda quelques remedes. Il étoit accompagné d'un autre Turc ſon frere qui me parla François. J'en fus d'autant moins ſurpris que j'appris de lui qu'il avoit été 8. ans eſclave ſur les Galeres de France. Je donnai une pilule à ſon frere, & luy promis d'autres remedes, ſuivant l'effet que que celui-ci feroit. Ils me dirent là-deſſus qu'ils étoient preſſez de partir pour Naaſſe où ils demeuroient ordinairement. J'appris auſſi que ce lieu

étoit prés de l'endroit où le Nil tombe de la montagne. Cette occaſion me parut favorable, & je leur témoignai que s'ils vouloient me promettre qu'on ne me fît point de tort, j'irois avec eux. Qu'outre l'envie de voir les chûtes du Nil, je pourrois trouver là quelques herbes pour les guerir.

Rien ne leur fit plus de plaiſir que ma réſolution, & aprés de grandes promeſſes de leur part, je me diſpoſai à les ſuivre quand ils voudroient. Le lendemain je fus entendre la Meſſe des Coptes : dont les Egliſes en cette Ville ſont tres-pauvres. Mon Drogueman me loüa deux bons chevaux à dix médins par jour pour l'homme & les chevaux. Le 27 au matin nous traverſâmes le Nil dans un grand bateau, & nous montâmes à cheval. Nous étions ſeize perſonnes, ſçavoir dix à cheval, & ſix à pied, aſſez bien armez pour ne pas craindre les voleurs dont ce Païs eſt plein. Aprés avoir fait environ deux heures & demie de chemin, nous nous arrêtâmes ſous des palmiers juſqu'à trois heures aprés midy pour laiſſer paſſer la chaleur du ſoleil. Je ne laiſſay pas d'aller voir quelques-unes de ces grottes de la longue montagne dont j'ai parlé. Nous

remontâmes à cheval ſur les quatre heures, & marchâmes juſqu'à l'entrée de la nuit que nous rejoignîmes le bord du Nil où nous fîmes manger un peu de feves à nos chevaux & où nous fîmes un leger repas de pain & de caffé. Comme nous marchâmes toute la nuit nous entendiſmes dans le chemin les cris de pluſieurs crocodiles dont nos gens de pied eurent beaucoup de peur.

XII.

Environs de Naaſſe pleins de ruines curieuſes. Grande Ville ſuperbement bâtie toute deſerte. Palais d'une magnificence inouye abandonné. Ce que diſent les anciens conforme à ce qu'on découvre encore ſur les lieux. Cataractes du Nil.

IL y avoit bien deux heures que le ſoleil étoit levé quand nous mîmes pied à terre auprés de méchantes baraques faites de terre & de branches d'arbres habitées par de pauvres Arabes, qui nous apporterent du lait & du fromage, des œufs, & quelque peu de miel. Nous laiſſâmes paſſer en cet endroit la chaleur du jour, ſans ôſer nous écarter à cauſe que les gens du lieu ſont voleurs. On y commence déja à entendre bien fort le

bruit des chûtes du Nil, & l'on voit les montagnes d'où il tombe. Vers la minuit nous arrivâmes à une petite Forteresse des Turcs nommée Naasse, qui est le lieu où demeuroit nôtre Turc malade. Elle est bâtie sur une petite hauteur, & n'a qu'une porte pour y entrer. Ses murailles ne sont que de briques cuites au Soleil. Il n'y a que cinq petits fauconneaux avec un gros canon de fer, & la garnison est d'environ 150 Janissaires.

Mon homme me mena loger chez l'Adoubachy qui étoit de ses amis, & qui me fit beaucoup d'honnêteté. J'eus une petite chambre en particulier pour moy. Le lendemain matin je fus voir le Janissaire, & comme je le trouvay préparé, je luy donnay trois pillules mercuriales; elles firent un si bon effet que dés le lendemain il n'avoit plus de taches rouges par le corps comme auparavant. Cela me mit en si grande estime auprés d'eux tous, qu'ils me venoient consulter sur toutes sortes de maladies. Je leur promis de les guerir avec des simples que je trouverois dans les vieilles ruines du voisinage si je pouvois y en aller chercher sans danger. D'abord ils s'offrient 3. ou 4. à m'y accompagner.

Comme je ne demandois pas mieux, dés que la chaleur du jour fut un peu paſſée, nous allâmes nous promener dans un endroit éloigné de la fortereſſe environ d'un bon quart de lieuë.

Cet endroit eſt plein de tombeaux d'une tres-belle pierre blanche comme du marbre. On voit pluſieurs inſcriptions ſur ces tombeaux d'un caractere tout à fait inconnu. Je fis ſemblant toujours de chercher des herbes en avançant chemin, de maniere que nous ſortîmes hors de ces tombeaux, & entrâmes dans l'une des plus grandes Villes du monde ſituée où commence à ſe perdre la longue montagne. Mes guides me menerent voir un temple qui eſt encore un ſuperbe baſtiment pour ce qui en reſte. Les ruines ont caché ſans doute les marches qui conduiſoient à 4. grandes portes dont chacune étoit ſoutenuë de 8. grandes colonnes de granite rougeâtre, & comme jaſpées. Tout le deſſus des colonnes eſt tombé en ruine. Je montay juſqu'à l'une de ces portes, & je vis qu'au milieu de ce grand édifice il y avoit un bâtiment de marbre blanc plein de figures en bas relief qui me paroiſſoient belles. On y voyoit quantité de petits enfans, d'oyſeaux, de vaches, & d'autres animaux,

& ſur

& ſur tout quantité de chathuans. Il ne me fut pas poſſible d'aller juſqu'à l'entrée de ce petit temple, la quantité de ſerpents au milieu de qui il falloit paſſer pour y aller m'en empeſcha. Je contay 160. colonnes tout autour de cet édifice, mais plus des deux tiers eſtoient tombées. Il y a auſſi aux environs pluſieurs beaux palais bâtis de pierres d'une prodigieuſe groſſeur.

Mes conducteurs remarquant le plaiſir que j'avois de voir ces antiquitez me promirent de me mener le lendemain à un endroit mille fois plus beau que ce que je voyois. Aprés avoir ramaſſé là des plantes & des herbes que je ne connoiſſois point, nous paſſâmes en revenant par une petite Ville qui eſt au pied de la fortereſſe. Les habitans en ſont pauvres, & il y a environ 40. Coptes qui n'ont point d'Egliſe dans le lieu. Celle qu'ils ont eſt ſous terre hors la ville du même nom de Naaſſe que la fortereſſe. Je fis ſemblant au retour de faire pluſieurs remedes pour les uns & pour les autres des herbes que j'avois apportées. Le lendemain le Janiſſaire à qui j'avois donné des pillules, ſe trouva ſi bien qu'il voulut m'accompagner pour aller voir ce grand palais.

Nous fîmes deſcendre de bonne heure nos chevaux de la fortereſſe, & aprés avoir marché aſſez de temps dans les ruines de cette ancienne Ville, dont j'ay parlé, à l'abry d'une montagne juſtement au midy, je vis la plus belle choſe qu'on puiſſe ſe figurer. Je demeuray comme interdit à l'aſpect d'un ouvrage le plus grand & le plus magnifique du monde. C'eſt un palais grand comme un petite Ville ; 4. avenües de collonnes conduiſent à 4. portiques. On voyoit à chaque porte entre deux grandes colonnes de porphyre deux figures d'un beau marbre noir, de geans qui ont chacun une maſſe à la main. L'avenüe de colonnes qui conduit à chaque porte eſt de trois colonnes en triangle de chaque coſté compoſée de plus de 1500. colonnes. Sur le chapiteau de chaque triangle il y a un ſphynx, & ſur l'ordre des trois colonnes qui ſuivent, un tombeau & ainſi ſucceſſivement de chaque coſté dans toutes les 4. allées. On en voit beaucoup de tombées. Chaque colonne a ſoixante & dix pieds de haut, toutes d'une ſeule pierre, de maniere que dans les 4. avenües il faut qu'il y ait plus de 5. à 6000. colonnes.

Je trouvay la premiere ſalle de ce

palais toute peinte de tres-beaux ſujets d'hiſtoire, & il ne paroiſſoit pas qu'il y euſt longtemps que cette peinture fût achevée. On y voyoit des chaſſes de gaſelles; en d'autres endroits des feſtins, & quantité de petits enfans qui joüoient avec toutes ſortes d'animaux. Je paſſay de là à d'autres appartemens tous reveſtus de marbre, dont les voutes eſtoient ſoutenües par des colonnes de porphyre & de marbre noir. Quoyque les decombremens ne permettent pas d'aller par tout, nous trouvâmes le moyen cependant d'aller en haut, d'où j'eus le plaiſir & en même temps le chagrin de promener ma vûë ſur les ruines de la plus grande Ville qui ait été, ce me ſemble, au monde. Je me figurois dans ce temps-là que ce pouvoit eſtre Dioſpolis l'ancienne Thebes, à cent portes; & ceux de mes amis qui ont fait un cours d'Antiquitez ſemblent en convenir. Ils trouvent même dans ce que je rapporte une exactitude & une préciſion qui n'eſt pas venuë dans les Auteurs juſqu'à nous. Je me flate ainſi que cela donnera quelque merite à ma relation & qu'on me ſçaura gré de ma diligence.

On découvroit du coſté du defert qui eſt au levant environ douze grandes

pyramides qui ne cedent rien à celles du grand Caire. Outre quantité de buſtes de plus de 30. pieds de haut, de figures d'hommes, j'y remarquay un fort grand nombre de Palais qui paroiſſent encore tous entiers, mais ſi enſevelis dans les ruines que l'on n'en voit plus les portes ; & même j'ay entré dans quelques uns par les feneſtres. Je partis de ce lieu le cœur tout contrit, de voir que tant de beaux édifices fuſſent deſerts & abandonnez à l'injure des temps, & que la demeure de tant de Rois ſoit devenüe la retraite des ſerpens & des autres animaux ſemblables. En revenant à Naaſſe nous paſſâmes par un endroit qui eſt ſur le penchant de la montagne tout plein de puits quarrez qui ſervoient à enterrer les gens du pays ; tous ces lieux ſont tout à-fait deſerts.

J'avois une envie extrême de voir les cataractes du Nil ; je le témoignay à l'Aga des Janiſſaires à qui j'avois donné quelques remedes. Il me promit une eſcorte pour le lendemain au ſoir. Nous partiſmes donc comme il avoit dit mon Drogueman & moy avec cinq hommes, 3. à cheval, & deux à pied. Aprés avoir paſſé la ville d'Aſſuana nous arrivâmes une heure avant le jour à ces chutes

Tom. 1. p. 100.

Colonne de 100. pieds de haut sans le pied d'Estal qui est de 15. pieds

p. 109.

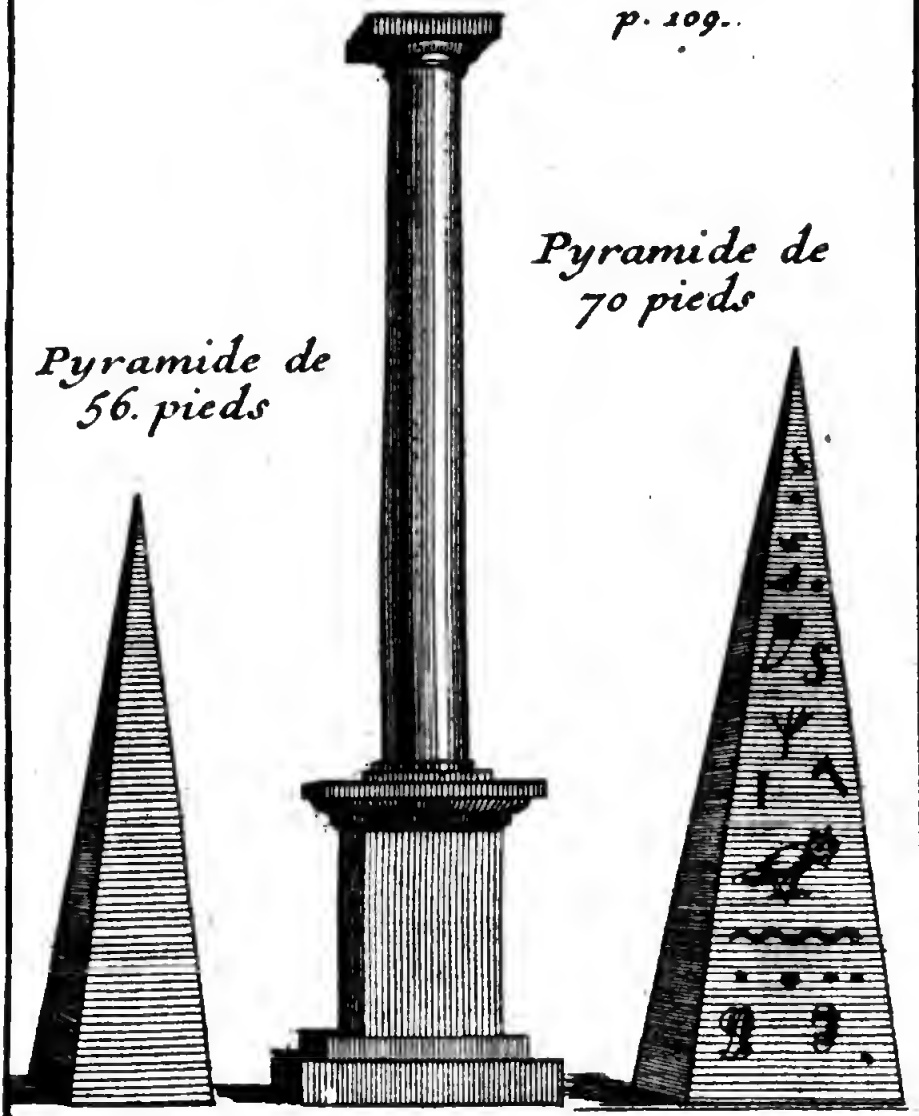
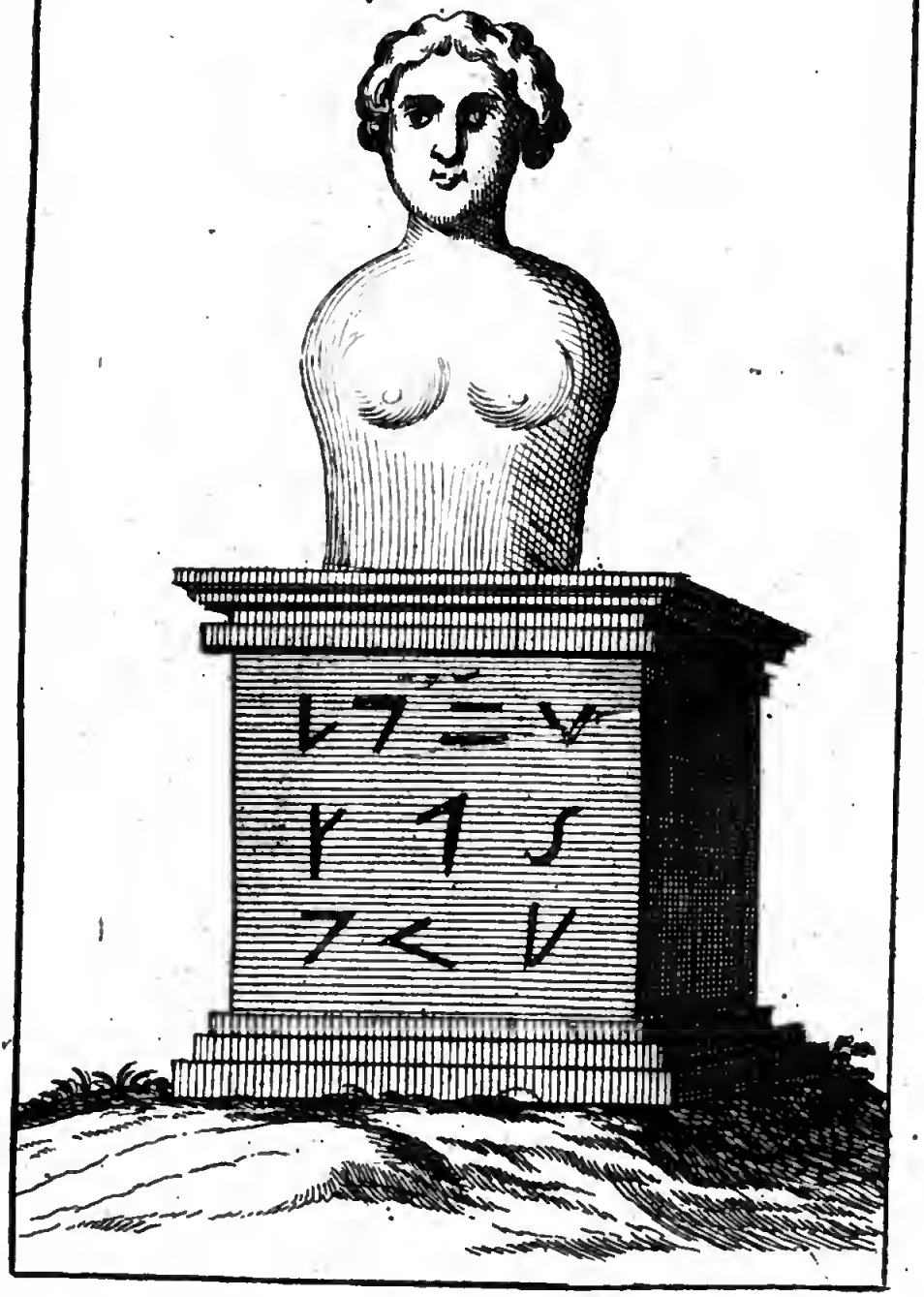
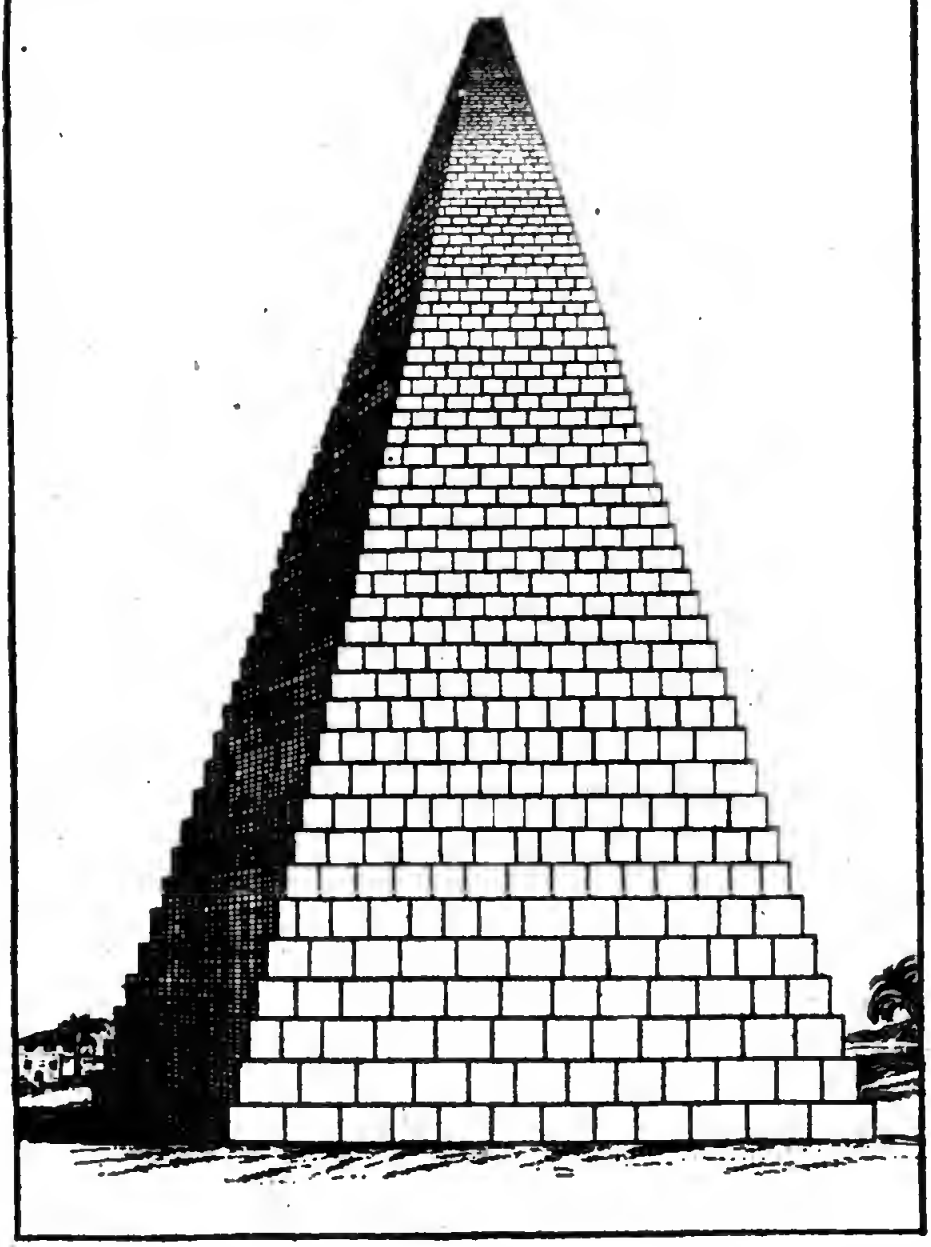


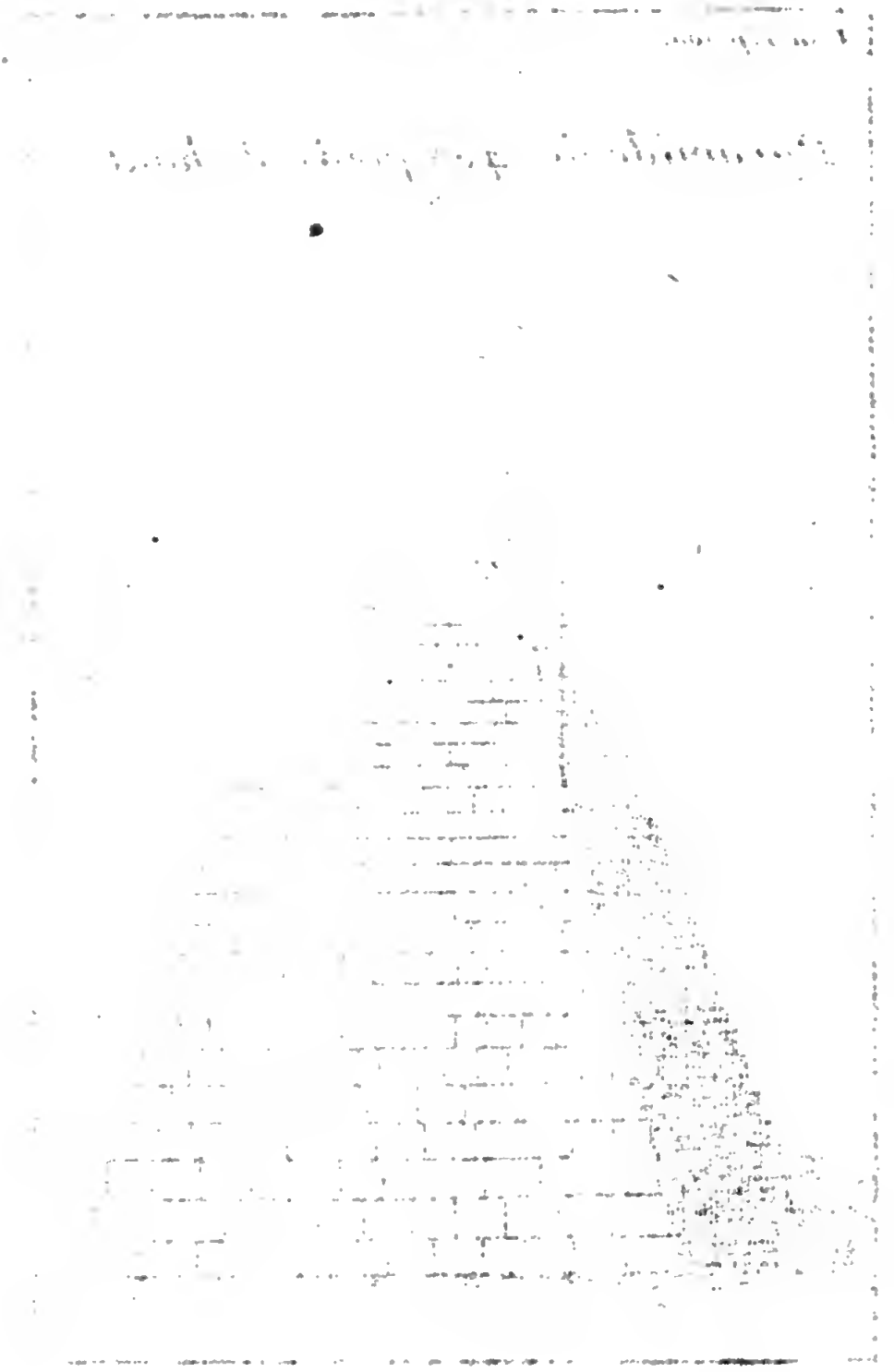
Figure de 72 pieds de haut sans le pied d'Estal



Tom. 1. p. 100.

Pyramide de 1400 pieds de haut





d'eau ſi fameuſes. Elles tombent par pluſieurs endroits d'une montagne de plus de deux cent pieds de haut. On me dit que les Barbarins y deſcendoient avec des radeaux, & j'en vis deux en ce moment qui s'y jetterent de cette maniere avec le Nil. Le ſeul endroit de remarquable eſt une belle nappe d'eau large de 30. pieds qui forme en tombant une eſpece d'arcade, par deſſous laquelle l'on pourroit paſſer ſans ſe moüiller. Il y a apparence qu'on prenoit autrefois ce plaiſir : on y voit en effet comme une petite plateforme où il y a pluſieurs niches pour s'aſſeoir & pluſieurs ouvertures qui conduiſent à des lieux ſouterrains ; mais on n'y ſçauroit aller preſentement, parce que l'eau qui paſſe par pluſieurs endroits en empeſche l'abord. Un de mes amis au reſte, qui voyage dans les livres, croit que ces chutes d'eau dont je parle ne ſont que les petites cataractes ſelon les anciens Autheurs.

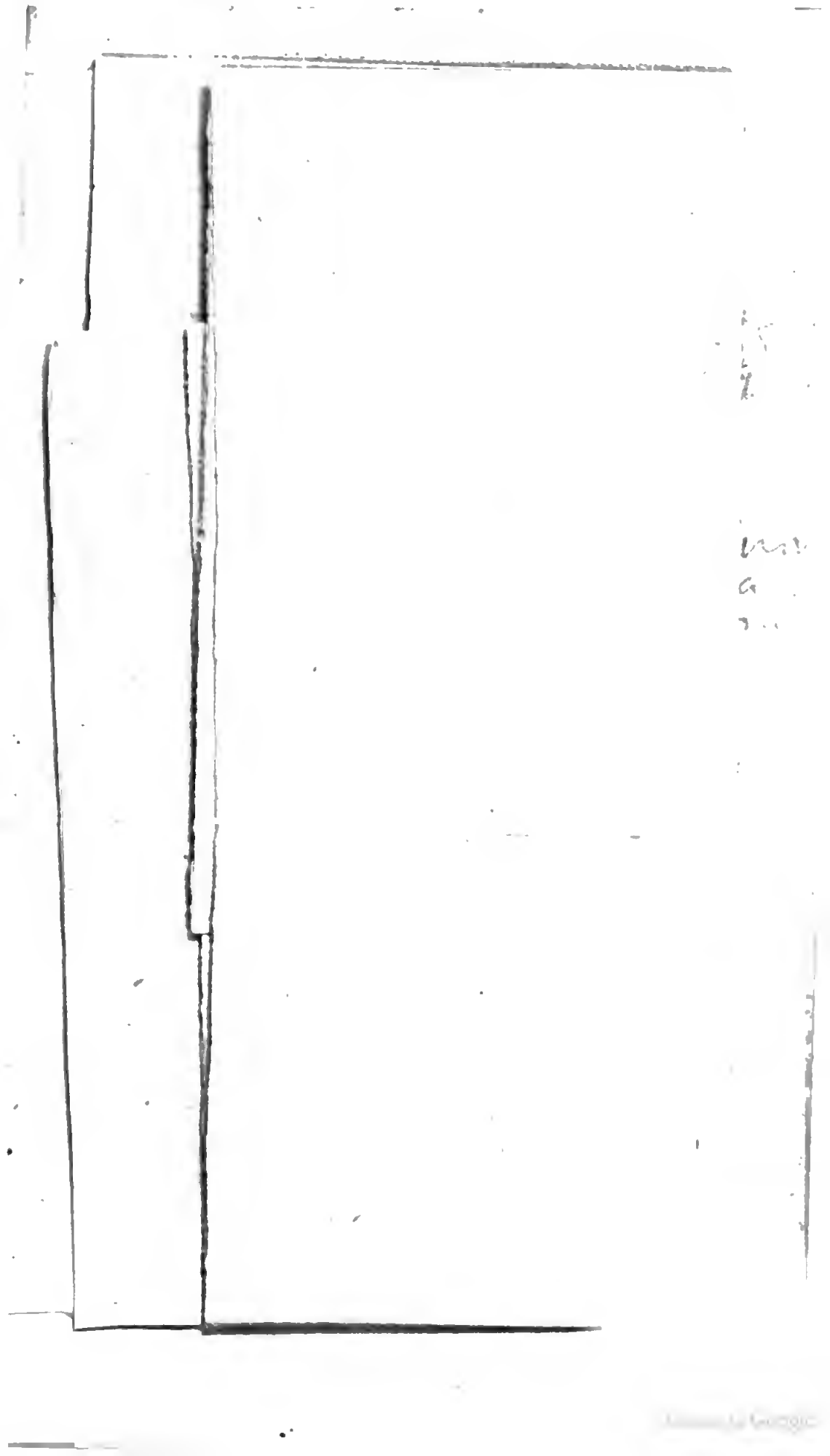
Quoy qu'il en ſoit, quand j'eus contemplé aſſez de temps cet endroit où le fleuve ſe precipite de ſi haut, l'élevation & la commodité du lieu m'engagea à deſſiner le cours du Nil dont voicy en petit une copie de la carte qu'on m'a

fait l'honneur de preſenter au Roy. Je m'informay ſur tout ſi le pays des environs étoit habité ; j'appris que non, & qu'il y avoit ſeulement une petite forteresſe de l'autre coſté du Nil avec quelques Janiſſaires en garniſon. Un de ceux de nôtre compagnie me rapporta une choſe aſſez extraordinaire. On voyoit, dit-il, quelquefois des hommes qui n'ont qu'une jambe courir tres-fort. Comme je ne le croyois pas, d'autres m'aſſurerent que cela eſtoit vray, ce qui ne me perſuada pas davantage, quoy qu'on m'ait dit icy que des anciens Auteurs en parlent.

XIII.

Retour des Cataractes par Syene. Temple ancien encor entiere à Ziſſenay. Monaſtere baſty par Sainte Helene. Un des endroits où il y eut tant de Martyrs qui donnerent lieu à l'époque celebre. Deſert où Moyſe nâquit. Grottes pleines de peintures ſingulieres. Serpent aveugle. Palais & Temples des anciens Egyptiens. Strabon les avoit veus de ſon temps.

COmme j'avois prié nos guides de ne marcher que de jour, nous vîmes



ſur la montagne un aſſez bon nombre d'Arabes, ce qui nous fit redoubler le pas pour arriver à Aſſuana qui eſt l'ancienne Syene petite Ville preſentement habitée par de fort pauvres gens, d'où nous revînmes à Naaſſe. En chemin nous vîmes 3. tombeaux de Cheks qui ſont de petits Princes ou des Seigneurs Arabes. Aprés avoir encore demeuré deux jours à Naaſſe à trancher du medecin & à donner des remedes, j'en partis pour revenir à Eſſenay, où j'arrivay le cinquiéme Novembre. On voit dans cette ville un fort beau temple des anciens Egyptiens qui eſt encore tout entier. Il eſt peint par tout, hors quelques endroits effacez par le temps, & les colonnes ſont chargées de figures hieroglyfiques. Ce ſuperbe bâtiment ſert aujourd'huy d'eſtable pour les bœufs, les chameaux, & les chevres.

Je fus voir les 3. Preſtres des Coptes qui y ſont; ils ſont fort pauvres & fort ignorans. Ils me menerent à une de leurs Egliſes dediée à la Vierge, & de-là à celle d'une autre Sainte. Nous continuâmes enſuite nôtre promenade juſqu'à un lieu qui paroît avoir été autrefois un grand Monaſtere. Ces Preſtres me dirent que c'étoit un Convent que Sainte

Helene avoit fait baſtir en l'honneur des Saints Martyrs que les Lieutenans de Diocletien firent mourir, & m'ajoûterent que le nombre en eſtoit ſi grand, que leurs corps qui demeurerent quelques jours ſur la terre, couvroient plus d'un quart de lieüe de pays. On voit tout autour de ce monaſtere un fort grand nombre de tombeaux d'un travail excellent que Sainte Helene avoit fait élever en memoire de ces ſaints Martyrs.

Dans le deſſein de continuer mon voyage avec plus de liberté, je fis chercher par mon Drogueman une barque dont je pûſſe eſtre le maître pour deſcendre quand je voudrois. Comme on m'amenoit deux peſcheurs pour traiter avec eux, j'appris qu'il partoit d'Eſſenay un Turc de conſideration pour Caana. Je luy fis demander s'il vouloit que je m'embarquaſſe avec luy, que j'eſtois amy du Chek & du Cadis du lieu où il alloit. La réponſe que j'en receus eſtant favorable, un de ces Preſtres Coptes me pria de le faire embarquer avec moy, & je le luy promis. Nous nous miſmes ſur l'eau à 4. heures du ſoir, & quoyque le vent fuſt contraire, nous ne laiſſions pas d'aller aſſez viſte avec le courant & qua-

tre rameurs que nous avions. Sur le ſoir nous abordâmes vis-à-vis un grand temple.

Comme les Turcs deſcendirent à terre pour faire leurs prieres, je fus voir le Temple avec le Preſtre Copte & mon Drogueman. Je croy que c'eſtoit autrefois un Monaſtere, parce qu'il y a comme cinq Chapelles qui ont toutes leurs Autels. Il y a pluſieurs pierres avec des inſcriptions d'un caractere qui n'eſtoit point des hieroglyfiques, & que je n'ay point connu. Nous vîmes autour de ce lieu pluſieurs tombeaux, ſans qu'il y eût autre choſe de remarque. Aprés avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes à la pointe du jour à Tuat qui eſt un aſſez gros lieu. On y voit un beau Temple des anciens Egyptiens, dont les belles pierres ont quantité de figures en bas relief entremeſlées d'hieroglyfiques.

Nous côtoyâmes enſuite la grande & longue montagne, où il y a tant de grottes. Il me fut là impoſſible de ne pas marquer l'envie que j'avois d'en voir quelques-unes. Le Turc avec qui j'étois me promit de faire arreſter la barque en un lieu où j'en trouverois de plus belles. Le courant nous mena en cet endroit de

l'autre coſté du Nil, le long d'un pays aſſez grand & plein de palmiers. Ceux de noſtre barque me dirent que ce pays eſtoit deſert, & que c'eſtoit l'endroit où Moyſe eſtoit né, qu'on appelle pour cela, *Bellade Mouſé*. Aprés avoir vogué environ deux heures, on s'arreſta dés que le jour commença à paroiſtre. Chacun ſortit de la barque, & je courus d'abord à la montagne, où j'obſervay bien le cours du Nil, & remarquay qu'il faiſoit un ſi grand contour, qu'il ſembloit vouloir remonter vers ſa ſource. Je vis auſſi que là où le fleuve retournoit pour prendre ſon cours, il y avoit comme deux grandes villes.

De là j'entray dans ces grottes, dont les portes ſont la pluſpart de pierres toutes d'une piece de la meſme roche, qui s'ouvrent & ſe ferment ſur deux pivots. Ordinairement, ces grottes ont deux, trois à quatre feneſtres taillées dans la roche. Je fus tout ſurpris d'y voir des peintures auſſi fraîches que ſi elles eſtoient nouvelles. Dans la premiere où j'entray, je vis un rang de peintures qui regne tout autour. Les puits d'ailleurs qu'on y voit me perſuadent que ces ſortes de grottes ont ſervy de ſepultures aux gens du pays, & que les peintures en eſ-

toient ou l'hiſtoire, ou la repreſentation des differents eſtats de leur vie.

On remarque en effet que le commencement de la peinture repreſente des enfans dans la plus tendre jeuneſſe, qui joüent enſemble, mais couchez par terre, pour n'avoir pas la force de ſe ſoûtenir; on voit aprés ces mêmes enfants dans une âge plus avancé s'occuper à d'autres jeux, ainſi de ſuite dans tous les eſtats de la vie à quoy ils s'occupoient. On les voit aprés à table comme à de grands feſtins; on y remarque auſſi des gens maſquez. Au deſſous de ce rang de peinture, le cours du Nil qui y eſt repreſenté regne autour de la grotte. Il paroît ſur le fleuve quantité de bateaux qui ont la poupe & la proüe fort haute, & le milieu fort bas. Il y a dans ce milieu un tombeau qui ſemble tout couvert d'étoffe fort riche. Deux hommes conduiſent ce batteau, un devant, & l'autre derriere. On voit auſſi de ces batteaux dans le milieu & au bord du Nil. A ceux qui ſont au bas, on y remarque que l'on y embarque les corps morts, & à ceux qui ſont au bord oppoſé, on voit que l'on debarque les meſmes bieres accompagnées de Preſtres pour les conduire dans ces grottes. Au deſſous de ce cours

du Nil, il y a douze lignes d'écriture qui regnent tout autour de la grotte, qui ne ſont pas en figures hieroglyfiques. A les voir de loin, elles paroiſſent en caracteres hebraïques; mais quand on les examine de prés, on en trouve les lettres d'une autre forme.

Il y a dans toutes ces grottes pluſieurs puits, comme trois, quatre, cinq, ſix tous quarrez, avec des entailles de chaque coſté, qui ſervent de marches pour y deſcendre. L'on peut facilement y entrer, car quand on eſt au bas du puits, il y a un trou ſemblable à celuy où il ſe faut coucher pour entrer dans les pyramides. J'y ay voulu faire aller du monde, mais la crainte des animaux venimeux leur a fait peur, & moy je ne voulus pas m'y expoſer ſeul; j'en ay bien du regret. Je n'auray pas cette timidité, ſi je refais un jour ce meſme voyage. L'on voit dans les plus belles grottes des repreſentations de momies de pierre, de marbre, ou de pierre de touche, quelquefois faite du meſme rocher. L'on y voit auſſi pluſieurs colonnes preſque toutes torſes, & faites du meſme rocher pour l'embelliſſement du lieu, & il y a pluſieurs appartemens qui vont de l'un dans l'autre. Suivant la grandeur de ces

grottes il y a une quantité de puits ; & dans les plus petites il n'y en a qu'un.

Nous vîmes à une porte un ſerpent qui n'eſtoit pas trop grand qu'on appelle le ſerpent aveugle. Sa morſure eſt tres-dangereuſe, puiſqu'on la tient ſans remede. Les perſonnes qui eſtoient avec moy m'aſſurérent, que quand on en eſtoit mordu, on en mouroit toûjours au bout d'une heure ſans ſouffrir de mal. Ce reptile ſe traîne fort doucement ſur la terre, & nous en tuâmes un que nous trouvâmes tout tigré. Nous reprîmes aprés noſtre route vis-à-vis ces deux grands villages, qui eſtoient de grandes villes autrefois.

Comme je priay l'Aga de nous y faire arreſter, il eut cette complaiſance pour moy. Je deſcendis pour paſſer au premier village qui ſe nomme Lauxor, où il y a quantité de monuments antiques, mais ſi renverſez que les pierres en ſont les unes ſur les autres. De là je paſſay au ſecond qui ſe nomme Quadim, où je vis plus de deux cens colonnes, plus groſſes & plus hautes que celles de Pompée à Alexandrie.

Dans un vieux Temple qui paroît avoir eſté reveſtu de marbre blanc & noir, il y a pluſieurs chambres prati-

quées dans la muraille, où il y a des puits qui ont apparemment ſervy de ſepultures. Ces chambres ſont toutes pleines de figures, de bas-reliefs, & de hieroglyfiques gravées ſur preſque toutes les figures. Autour du Temple pluſieurs obeliſques reſtent encore debout. Deux entr'autres de granite rouge & noir avec quelques taches blanches, de plus de cent pieds de haut, ſur quinze de large par le bas, & pleins de caracteres hieroglyfiques. Entre pluſieurs Statües fort grandes rompües & renverſées, l'on en voit deux de pierre de touche plus d'à moitié en terre, qui repreſentent des femmes. Ce qui eſt dehors a plus de ſeize à dix-ſept pieds de haut. Les Arabes en ont gaſté les viſages, & elles ont une boule ſur leur teſte. Nous allâmes voir un peu plus loin un grand Palais tout-à fait preſque ſous terre; il eſt ſi magnifique qu'il ne peut manquer d'avoir eſté la demeure des anciens Roys d'Egypte.

On trouve un peu plus loin un autre Palais plus ſuperbe encore que le dernier. Il y a quatre avenües, qui répondent à quatre portes, de plus de ſoixante pieds de haut. On voit ſur les quatre avenües de ce Palais, qui répondent aux

portes une grande quantité de Sphynx rangées des deux côtez de l'allée, à deux pas l'une de l'autre, les teſtes tournées de maniere qu'elles ſe regardent. Ces Sphynx ont chacune plus de vingt à vingt-cinq pieds de long. J'ay conté dans cette allée cent ſoixante de ces Sphynx, & dans les trois autres il paroît y en avoir autant pour le moins. Il y a tant de belles choſes à examiner dans ces ruïnes, qu'il faudroit avoir beaucoup plus de temps que je n'en eus pour voir tout en particulier, & y faire des remarques ſur tout ce qu'il y a de curieux. Ce Palais enfin eſt tout ſoûtenu par de belles colonnes. Dans une des ſalles, pour marquer ſa grandeur, il ſuffit de dire que j'y en ay conté cent trente-cinq de granite & de porphyre, ſi groſſes que quatre hommes ne pourroient pas les embraſſer.

Dans un lieu qui paroît comme la cour de ce Palais, on voit un grand étang plein d'eau, qui ſert encore aujourd'huy aux habitans du pays pour laver leur linge. Ce grand étang eſt revêtu tout autour de marbre. Nous paſsâmes plus loin, & nous vîmes contre la muraille de ce Palais deux ſtatües de Geans d'une ſeule pierre trés-blanche; elle

ont comme une eſpece d'épée au côté. L'on en voit encore pluſieurs autres qui ont plus de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de haut. De là nous entrâmes dans des appartements qui étoient bâtis de porphyre, & ſi beaux que l'on reſſent de la douleur de voir tous ces beaux lieux abandonnez. L'on nous vint appeller pour nous rembarquer, ce qui me donna beaucoup de chagrin. J'avois grande envie de viſiter tout ce Palais, où je voyois de ſi beaux reſtes. Je connus en m'en retournant, que j'avois fait beaucoup de chemin. Quoy que nous euſſions mis ſans nous arreſter un temps conſiderable à ſortir de ce Palais, je croy n'en avoir pas vû la moitié. Un de mes amis veut que ce Palais dont je viens de parler, ſoit un des Temples que Strabon avoit vûs, & dont il fait une deſcription ſemblable, par où l'on voit qu'il étoit du temps de ce Géographe, dans le meſme état que je l'ay vû.

XIV.

Reſtes conſiderables d'un ſuperbe bâtiment à Dandre. Tribut d'Eunuques pour le Grand Seigneur. Eunuques blancs faits des enfans des filles commodes, fondées en Egypte. Grotte du fameux Serpent. Pierre philoſophale.

NOus remarquâmes de nôtre barque plus de vingt petits villages, & quantité de termes; & entr'autres cinq à ſix qui ſurpaſſoient en grandeur celuy qui eſt auprés des Pyramides du Caire. En paſſant de là devant un autre village, nous apperçûmes pluſieurs Statües, deux entr'autes fort entieres ſur leur pié-d'eſtal au bord du Nil; l'une des deux tient un enfant. Nous continuâmes de là noſtre chemin juſqu'à Negado, qui eſt un gros bourg où l'on s'arreſta. Il y a en ce lieu beaucoup de Chreſtiens Coptes, & le nombre en eſt environ de cinq à ſix cent; ils ont pluſieurs Egliſes preſque toutes abandonnées. Il n'y a rien autre choſe de remarquable dans ce lieu. Rien ne me parut plus extraordinaire, que dans un pays livré à la barbarie depuis tant de ſiecles, il ſoit reſté tant de monuments de ſon

ancienne magnificence, & qu'ailleurs dans les endroits les plus conſervez, les marbres meſmes ayent pery, & avec eux je ne ſçay combien de monuments de choſes faites dans un temps bien poſterieur à celles d Egypte.

De là nous partîmes une heure avant le jour. On paſſe devant Careé, & puis le long du village de Nazou, devant cinq tombeaux de fameux Cheks qui ſont au Levant du Nil, & devant pluſieurs méchantes baraques d'Arabes. Nous arrivâmes à Caana ſur les trois heures aprés midy. Je fus loger chez le Cadis mon premier hoſte, qui me reçut fort bien, & me demanda des nouvelles de mon voyage. Je n'ay rien de nouveau à dire de Caana, ſi ce n'eſt qu'il vient quantité de Caravanes chargées de bled pour le tranſporter par la mer rouge à la Meque & à Medine. Aprés avoir demeuré deux jours à Caana j'en partis pour Girge. Nous paſsâmes en chemin le long d'un grand pays que l'on nomme Barbambou. On commence de là à voir un grand édifice ſi haut, qu'il paroît audeſſus de tout ce qu'il y a de plus élevé dans le pays.

Quand on fut proche du lieu & du bâtiment dont je viens de parler, je fus

à terre conſiderer ce grand édifice. Il eſt tout ruïné d'un coſté, & il y reſte encore deux belles façades, où je contay cent trente feneſtres; on y voit auſſi quantité de colonnes. Le lieu s'apelle Dandre, & ce ſuperbe bâtiment doit paſſer pour une des merveilles d'Egypte. Les gens du pays diſent que ce Palais a été bâti par les Demons, & que l'on voit la nuit pluſieurs fantômes ſe promener dans ſes ruïnes. Nous paſsâmes enſuite pardevant un tombeau qui eſt au levant du Nil, que l'on nomme Abouſ-noa, le village voiſin porte le meſme nom, enſuite par devant Navous beau pays tout remply d'arbres, & nous nous arreſtâmes à Caſſar, où l'on ne voit plus que les reſtes de quelques vieilles Egliſes. Vis-à-vis cependant il y a une ville fort ancienne que l'on nomme Hus.

La ville qui paroiſt quand nous nous fûmes rembarquez eſt Bajoura, un peu éloignée du Nil, & nous continuâmes noſtre route juſqu'à Belliano, où nous nous arreſtâmes. Il y a là quantité de Coptes, qui y ont une aſſez belle Egliſe ſous terre, mais ſoûtenuë de belles colonnes. On arriva de nuit au Port de Girge. En entrant dans la ville, un Chrêtien me mena loger chez luy; il

fallut encore exercer la Médecine pendant deux jours que j'y demeuray. J'y trouvay le Frere Joſeph, avec qui je partis dans la barque d'un de ſes amis, qui nous y reçut avec plaiſir.

Comme j'arrivay à Ackmin ſur le midy, je fus revoir le Chek qui m'y avoit ſi bien reçû, & que je trouvay fort triſte d'un malheur qui luy étoit arrivé pendant mon abſence. Ce Prince eſt obligé tous les ans d'envoyer un certain nombre d'Eunuques au grand Seigneur pour le tribut qu'il luy doit. Il en fait faire chaque année douze ou quinze, qu'il tient dans une appartement particulier. L'on avoit apporté au Prince des grandes Jares de poudre, que l'on avoit miſes dans l'appartement de ces enfans. Eux qui ne connoiſſoient point ce que c'étoit, mirent la meche de leur pipe ſur ces Jares qui n'étoient couvertes que de toile; le feu prit à la toile, & enſuite à la poudre, qui fit ſauter tout cet appartement. Il y eut neuf de ces petits Eunuques qui y perirent, avec un de leurs gouverneurs, & tous les autres furent bleſſez.

On tire de la Nubie ces enfans malheureux, de qui l'on fait des Eunuques, & qu'on achete des Caravanes qui vien-

nent de ces pays-là. Quand le Chex d'Ackemin en veut faire de blancs, il prend les enfans de ces filles commodes entretenüës dans les maiſons dont j'ay parlé ailleurs, fondées par la plaiſante charité des gens du pays. Je demeuray trois jours à Ackemin. Comme je témoignay au Pere le deſſein que j'avois de mettre pied à terre; il me dit que je ne le pouvois mieux faire que ſur une Barque d'un de leurs amis qui alloit au Caire. Cette Barque étoit chargée de bled & de féves, ſi à fond qu'elle étoit toute dans le Nil ſoûtenuë par des fagots de bois à coſté, & de la terre graſſe, qui empeſche que l'eau n'entre dedans. A voir ces Barques ſur le fleuve on diroit qu'elles vont perir à tout moment. Elles ne marchent jamais qu'elles n'ayent le vent contraire, & quand il vient un peu de bonace, elles gagnent le bord, où elles attendent que le vent ſe ſoit remis.

Nous arrivâmes dans cette voiture deux heures devant le Soleil couché, proche un village que l'on nomme Boubas. De là au Soleil levant, nous partîmes pour Taata, où nous arrivâmes ſur le midy. Dés que je fus débarqué, je fus voir l'Aga du lieu, & le priay de me

faire voir la grotte du Serpent. Ce galant homme commanda à l'heure même à ſept de ſes gens de m'y accompagner, avec ſa petite barque. Aprés avoir traverſé le Nil nous marchâmes environ un demy quart d'heure dans la montagne où eſt la grotte que nous allions voir. L'entrée en eſt plus grande qu'une grande porte cochere. Nous vîmes d'abord à droit & à gauche deux tombeaux de bois, mais d'un bois qui ne pourrit jamais. Les gens du pays diſent, que le droit eſt de Daride, & le gauche de ſa fille nommée Aſſane. Je m'amuſois à regarder ces tombeaux, lorſque j'entendis ceux qui eſtoient avec moy dans la grotte faire des acclamations. Cela me fit retourner, & j'apperçûs que c'eſtoit le Serpent qui s'entortilloit autour de leurs jambes. Malgré l'horreur qu'inſpire un pareil ſpectacle, ce qu'on m'avoit dit de cet animal, me fit avancer pour le voir de plus prés. Comme je le regardois avec ſurpriſe, il quitta ces hommes qu'il venoit d'entourer, & vint devers moy. Ma foy n'étant pas aſſez forte pour vaincre ma repugnance, je me reculay en arriere pour ne pas recevoir ſes careſſes. Le Serpent s'arreſta là-deſſus, & s'éleva preſque tout droit

ſur ſa queüe, & ſe fit large comme la main audeſſous de la teſte. Aprés m'avoir bien regardé, il ſe mit à ramper, & s'en alla ſous les tombeaux. Ceux qui m'accompagnoient me dirent, que l'Ange ne me trouvoit pas bon, puiſqu'il ne m'avoit point fait de careſſes. Je les priay enſuite de le chercher, & de le prendre, mais malgré tous les ſoins que l'on prît, on ne le trouva point, ce qui leur fit croire que l'Ange ne me vouloit point de bien.

Voilà tout ce que je vis de ce Serpent dont on parle tant dans la haute Egypte, & qui fait tant de merveilles. Je ne perdis pas tout-à-fait ma peine, car j'entray dans pluſieurs de ces grottes qui ſont toutes peintes, comme j'ay déja dit. L'on voit devant les principales grottes des figures de momies de pierre tres blanche toutes couvertes de hieroglyfiques, & de la figure de leurs divinitez. Nous revînmes nous embarquer, & nous repaſſâmes le Nil qui a bien une bonne lieüe de large en cet endroit. L'Aga ne fit que rire de ce que ſes gens luy dirent que le ſerpent ne m'avoit fait aucunes careſſes. Pour me retenir plus long-temps avec luy, il fit enſorte que nôtre barque ne partiſt point de tout le lende-

demain, ſur le pretexte d'envoyer quelque choſe au Pacha du Caire.

Aprés avoir ſoupé nous nous retirâmes en particulier pour boire du vin. Il me demanda enſuite ſi moy qui étois medecin, & qui voyageois, je ne ſçavois pas faire de l'or. *Outre les talens*, luy dis-je, *le pouvoir & le loiſir qu'il faut pour ce ſecret, j'ay peine à croire que l'homme ſoit capable d'y parvenir parfaitement. Tu te trompes*, me repondit-il, *j'en ay veu qui en ſçavoient faire.* Il me conta pluſieurs hiſtoires là deſſus, & entre autres celle-cy.

» Un Dervis voyageant dans la haute » Egypte, demeura quelque temps à » Girge, parce qu'il avoit fait amitié » avec un jeune garçon barbier à qui il » donnoit tout ce qu'il luy demandoit. » Comme il ſe promenoit un jour dans » un quartier où l'on fait les fontes de » cuivre pour des chaudieres & des marmites, il entra dans une de ces maiſons. En cauſant il s'approcha d'un » des fourneaux où il y avoit plus de » trois cens livres de cuivre fondu, il y » jetta un petit paquet de poudre, & » s'en alla. Quand le maître eut jetté ſa » fonte, il fut bien ſurpris qu'au lieu de » cuivre rouge, tout ſe trouva jaune. Il appella

ſes voiſins pour leur faire voir une choſe « auſſi extraordinaire. Un de ceux-là con- « nut d'abord que c'eſtoit autre choſe « que du cuivre ; & ſans rien dire en fut « avertir le Sangiac qui envoya querir « de cette matiere pour la faire voir. « Les Orfévres l'aſſurerent que c'eſtoit « de l'or fin, ce qui fit arreſter le maiſtre « fondeur. On ſe ſaiſit de tout l'œuvre « converty en or, & l'on demanda au « pauvre homme de quelle maniere cela « pouvoit avoir été fait. Le fondeur n'en « put rien dire, ſi ce n'eſt qu'il étoit ve- « nu chez luy dans le temps que ce cui- « vre eſtoit en fonte, un Dervis inconnu « avec un jeune garçon barbier qu'il con- « noiſſoit. «

On envoya ſur le champ chercher « le Dervis qu'on ne trouva point, mais « on fit venir le garçon barbier devant le « Sangiac. Celuy-cy au lieu de faire au- « cun mauvais traitement à ce garçon, « luy fit beaucoup de careſſes, & luy « promit qu'il auroit ſoin de ſa fortune, « pourveu qu'il l'avertît quand il rever- « roit le Dervis. Le jeune Barbier s'o- « bligea à tout ce que le Sangiac voulut « de luy ; & ce Gouverneur pour luy « donner des marques de ſa bonne vo- « lonté, le fit Commandant dans une «

» Terre éloignée de quelques milles de
» Girge, & luy donna trois Chevaux.
» Le jeune homme fut prendre poſſeſſion
» de ſon petit gouvernement. Aprés y
» avoir demeuré quelques mois, le Der-
» vis le vint demander à Girge. On luy
» dit qu'il eſtoit à quelques milles de la
» ville, & que le Sangiac l'avoit fait
» Aga de la Mena. Le Dervis l'alla trou-
» ver, & luy fit beaucoup de careſſes;
» mais il demeura bien ſurpris lors qu'on
» l'arreſta, & que le jeune homme qu'il
» aimoit tant le conduiſoit luy-meſme
» au Sangiac.

» Ils arrivérent à Girge chez le Gou-
» verneur, qui demanda au Dervis,
» comment il avoir fait pour chan-
» ger une fonte de cuivre en or. Cet
» homme ne nia point le fait, il avoüa
» qu'il en eſtoit l'auteur; mais que c'e-
» ſtoit là le moindre de tous ſes ſecrets,
» & qu'il en avoit un au-deſſus de tout
» ce que l'on pouvoit s'imaginer. Le
» Gouverneur en riant luy demanda ce
» que c'eſtoit que ce ſecret. *Je m'en vas te*
» *le dire*, repondit le Dervis, *& de plus*,
» *je te l'apprendray. Quand j'ay écrit de*
» *certaines paroles que je ſçay, & que j'ay*
» *ces paroles dans la bouche, il n'y a point*
» *de ſabre ſi tranchant qu'il ſoit, qui me*

puiſſe faire aucun tort. Le Gouverneur « luy ordonna de luy en faire voir l'ex- « perience, qu'il écrivît ces paroles, & « qu'il alloit chercher ſon ſabre. Le « Dervis obeït, mit ce qu'il avoit écrit « dans ſa bouche, & dit au Sangiac : « *Plus tu me frapperas fort, & moins le* « *ſabre me fera de mal.* Le Sangiac trop « crédule frappe de toute ſa force, & « mit la teſte du Dervis à bas. Rien ne « ſurprit davantage le Gouverneur, mais « il n'eſtoit plus temps de reparer la faute « qu'il avoit faite. Il fit ouvrir la bouche « du pauvre Drevis, pour voir ce qui « eſtoit écrit dans le papier. On y « trouva ſeulement ces mots ; *Je ſçay* « *mourir, & non pas enſeigner mon ſecret.* « Le Gouverneur en fut au deſeſpoir, « mais il fallut qu'il ſe conſolât. Aprés « cette hiſtoire nous nous retirâmes.

XV.

Antiquitez à Anſola. Village où les Turcs ne peuvent habiter. Grottes pleines de bas-reliefs, de Statuës; de Peintures & de caracteres inconnus. Eau du Nil ſalubre, & ne fait point uriner. Marabous aveugles en Egypte.

LE Sangiac de Taata me vint dire dés le matin, que ſi je voulois il me méneroit à une maiſon qu'il avoit, & qu'il me feroit voir un lieu dans une petite montagne, où il croyoit que dans la terre & les cailloux il y avoit de l'or & de largent. Comme noſtre Barque ne partoit point ce jour là je fus ravy d'avoir occaſion de me promener. Nous montâmes donc à cheval, & nous allâmes à un petit village au pied d'une montagne, diſtant de Taata environ de quatre milles.

Nous fûmes deſcendre chez un parent de l'Aga qui eſt un homme de cent quatorze ans, à ce qu'il m'aſſura, & fort ſain. Ce bon Vieillard nous reçut parfaitement bien, & nous mena ſur la montagne, à une grotte qui ne paroiſt avoir eſté faite que pour en tirer de la terre ſeulement. Les creux dont cette grotte

eſtoit pleine, viennent de ce que des gens de fort loin en ont emporté la terre ſur des Chameaux, ſans qu'on ſçeuſt où ils faiſoient ce tranſport. Il me pria de bien regarder cette terre, & de luy dire en amy, ſi je croyois qu'il y euſt eu de l'or dedans. Je fis ſemblant comme ſi je m'y connoiſſois bien, d'en regarder pluſieurs morceaux. Il s'en trouva quelques-uns d'une pierre verdaſtre, qui me parut aſſez tranſparente. Pour voir s'il ne s'en trouveroit point quelque plus gros morceau, je lui conſeillai de faire foüiller un peu, que peut-eſtre quelque veine nous donneroit la connoiſſance de ce que nous cherchions. Il commanda donc que l'on allaſt querir des outils, & l'on n'eut pas abbatu cent livres de cette terre, que je trouvay une pierre verte de neuf à dix livres peſant; cela me fit un grand plaiſir. Et les gens de l'Aga continuant à travailler, j'en trouvay encore juſqu'à cinq. Je dis là-deſſus à cet Officier, qu'il y avoit quelque choſe de ſurprenant dans cette terre, & qu'il faudroit une perſonne pour pouvoir la ſéparer, que je ne le ſçavois pas, mais que j'avois beaucoup de mes amis ſçavants en cette matiere, que je pourrois bien luy amener quelque jour. Il me

témoigna, que ſi je luy tenois parole, & que l'on trouvaſt quelque choſe en cet endroit, j'aurois lieu d'eſtre content.

Quand nous fûmes de retour à la maiſon, nous ne fimes que parler de la fortune que l'on feroit ſi les mines ſe trouvoient riches. Il me fit emplir ma canavette de vin, & me donna des paſteques qui ſont des melons d'eau; il y joignit auſſi de ces melons qui ſont tres-excellents en ce pays. Aprés avoir pris congé de l'Aga, nous reprîmes noſtre navigation juſqu'à Boutiche, où nous arrivâmes à Soleil couchant. C'eſtoit autrefois une aſſez grande ville, qui n'eſt plus qu'un village. Les voleurs nous empeſcherent de dormir tout la nuit. Ceux de ce païs nagent comme des poiſſons; ils vont autour des Barques, & quand ils apperçoivent quelque endroit où l'on ne fait point garde, ils ſont fort ſubtils à monter dans la Barque, & à prendre ce qu'il leur vient ſous la main, enſuite ils ſe laiſſent tomber dans le Nil, & plongent avec ce qu'ils emportent. Je tiray pluſieurs coups de piſtolets à la moindre choſe que je voyois remuer dans le Nil: Ainſi rien ne fut pris dans noſtre bateau, & les autres Barques perdirent toutes quelque choſe.

Le jour venu nous pourſuivîmes toûjours noſtre chemin juſqu'à Manfalu, qui eſt la ville où j'avois pris la qualité de medecin. Les Barques y payent une petite Doüanne ; aprés quoy elles paſſent toutes de l'autre coſté à bord d'une Iſle, où nous reſtâmes la nuit à faire bonne garde. De là au Soleil levé nous côtoyâmes toûjours la montagne dont j'ay parlé pluſieurs fois. Elle eſt ſi pleine de grottes en cet endroit, qu'il ſemble que ç'ait eſté autrefois des habitations. On en voit de fermées, & dont les portes ſont de pierre comme l'autre que j'ay décrite. Ce qui m'a paru de particulier, c'eſt que la montagne eſt droite comme une muraille, quoyqu'il y ait des grottes dans ſon milieu, & meſme encore plus haut, où il eſt impoſſible d'aller à preſent. Il faut de neceſſité qu'il y ait eu autrefois qnelque machine pour y monter.

Sur les trois heures aprés midy, nous abordâmes à Gerferango, village tout ruïné, où nous paſsâmes la nuit. De là, nous paſsâmes toûjours le long de la montagne devant Meloüé, qui paroît une fort jolie Ville, & nous deſcendîmes prés d'Anſola. Ce village eſt au levant du Nil au pied de la montagne. On

y voit quantité d'antiquitez, comme de Temples à demy ruïnez, & de colonnes abbatües, & une entr'autre qui n'eſt pas moins belle que celles d'Alexandrie. Elle a de plus une caiſſe, ou pour mieux dire, un cercüeil ſoûtenu de quatre boulles ſur un chapiteau de marbre blanc.

On me conta une plaiſante merveille d'un village nommé Beedi, vis-à-vis celuy-cy. Il n'eſt habité que par des Chrêtiens; en voicy la raiſon.

» Pluſieurs Turcs ayant voulu y de-
» meurer, n'y ont jamais paſſé l'année.
» Ils croyent que le nombre prodigieux
» de Chrêtiens qu'on a fait mourir en ce
» lieu en eſt cauſe. Les Chrétiens qui
» l'habitent, diſent qu'en quelque en-
» droit que l'on foüille, on y trouve
» toûjours des os de Martyrs, & que ce
» ſont ces Reliques qui empeſchent que
» les Turcs ne l'habitent. On dit meſme
» qu'ils y ont voulu faire une Moſquée
» ſans la pouvoir finir. Je ſçay bien qu'il ne demeure en ce village & à deux lieües autour que des Chrêtiens Coptes; mais je ne ſçay pas ſi tout ce que l'on en dit eſt vray.

Nous vinmes de là coucher à Bemaſem, qui eſtoit il y a ſeulement une

année, un tres-beau village tout remply de palmiers qui en rendoient l'aſpect agreable. Il eſt au levant du Nil, & au pied de la montagne, habité par un aſſez bon nombre de peuples tous Arabes & voleurs, & qui ne vouloient point reconnoître le Pacha du Caire. Celuy-cy laſſé de leur inſolence & des voleries qu'ils exerçoient trop impunément, envoya des troupes qui s'emparérent de leur village, & en tuérent preſque tous les habitans; le peu qui échapérent s'enfuïrent; tous les arbres furent coupés, & preſque toutes les maiſons abbatuës; de maniere qu'à preſent il n'y a plus que dix ou douze familles qui y ſont demeurées. Cependant malgré tous les chaſtimens qu'ils ont eûs, ils ne laiſſent pas encore de voler.

Comme nous étions arrivez de fort bonne heure, je pris ſix hommes avec moy, tous armez avec des jerides eſpece de javelots, moy & mon Drogueman avec nos armes à feu & nos épées, nous allâmes à la montagne voir encore quelques-unes de ces grottes taillées dans le rocher, parce qu'en cet endroit o n y en trouve des plus belles. Nous entrâmes dans une fort grande & quarrée, où il y avoit cinq puits, & dans le fond de cha-

que coſté, comme deux grands cabinets avec chacun leur puits. Entre les deux portes de ces deux cabinets on voit trois grandes figures de Momies, faites de la meſme pierre de la montagne. Celle du milieu qui eſt plus grande que les autres, a comme une eſpece de couronne ſur ſa teſte, & s'appuye des deux mains ſur les épaules des autres. Elles ont chacune un pied-d'eſtal de marbre blanc, de quinze pieds environ de longueur, & large de quatre ; celuy du milieu eſt élevé plus que les autres d'un pied & demy, & peint de quantité de figures ſi fraîches, qu'elles ſemblent avoir eſté faites depuis peu de temps. Ces peintures repreſentent des Dieux d'Egypte ; on en voit avec des teſtes d'oyſeau, d'autres avec des teſtes de chien, de bœuf, comme de beaucoup d'autres animaux. Le plafons eſten bas-relief qui repreſente toutes ſortes de hieroglyfiques. Le cours du Nil eſt au deſſous despeintures, avec un fort grand nombre de bateaux, qui portent tous comme des mauſolées dans leur milieu. Au centre de tous ces bateaux on en voit un qui excede en grandeur & en magnificence tous les autres ; ce qui fait croire que ce bateau porte le corps embaumé de quelque grand per-

ſonnage. Au deſſous du cours du Nil, il y a, juſqu'à deux pieds du rez de chauſſée, de l'écriture qui règne tout autour de la grotte.

Nous entrâmes dans pluſieurs autres grottes, dont les peintures ſont differentes. L'on y en voit de figures à table; d'autres qui ſe promenent ſous des Palmiers. J'y ramaſſay meſme des morceaux de peinture qui avoient quitté la muraille, & je remarquay que l'on avoit enduy les murs de cette compoſition blanche que l'on trouve ſur les figures de Momies. Il y a de ces grottes qui ont quantité de colonnes torſes travaillées de maniere qu'elles paroiſſent moins avoir eſté faites pour ſoûtenir la voute, que pour l'embelliſſement de ces lieux. J'entray encore dans plus de trente autres toutes belles où l'on trouve quantité de ſerpens qui fuyent. En revenant ſur le penchant de la montagne où tout eſt remply de puits, il y a auſſi quantité de figures tres-grandes, qui repreſentent des Momies & des Sphynx, mais toutes renverſées.

Quand nous fûmes rembarquez, les voleurs nous tinrent fort alertes toute la nuit. Ils volerent encore quelque choſe dans d'autres Barques; mais les coups

de piſtolets que je tirois de temps en temps les empeſchérent d'approcher de la noſtre.

Nous paſsâmes enſuite devant Minio petite ville, & de là vis à vis un Monaſtére baſty vers le commencement de cette montagne, qui va juſqu'aux cataractes. On le nomme le Couvent de la Poulie, à cauſe que d'un endroit on y tire de l'eau du Nil avec une poulie. C'eſt le meſme endroit, m'a-t-on dit, où Strabon Geographe du temps d'Auguſte, rapporte que les gens du païs avoient des machines pour tirer de l'eau du fleuve, & employoient des eſclaves à ce travail. Je vis alors ſur le bord du fleuve un aſſez grand Crocodile qui regardoit fort noſtre Barque. Il avoit les yeux plus grands que n'ont de coûtume d'avoir ſes ſemblables. Je luy tiray un coup de fuſil, & auſſi-tôt il ſe lança dans la riviere.

Nous abordâmes à Benefuées ville fort jolie, où la bonace nous obligea de reſter quelques heures. L'eſpece de baſtiment que nous avions ne marche point, comme je l'ay dit, qu'il n'ait le vent contraire, à cauſe des bancs qui ſont dans le Nil. Quand on touche contre ces bancs de terre, on a recours auſſi-

toſt aux voiles pour ſe retirer de cet endroit, & chercher un autre chemin, ſans quoy le courant du Nil les engraveroit, de maniere qu'ils n'en pourroient pas ſortir. Dés que le vent ſe remit nous continuâmes noſtre chemin, d'où nous commençâmes à voir une des grandes Pyramides, enſuite beaucoup d'autres, marque que nous approchions du Caire.

Une ſingularité de l'eau du Nil, eſt que quand on en boiroit un ſceau l'été, elle ne feroit point de mal; elle ne fait point uriner non plus, mais elle tranſpire par les ſueurs. J'ay remarquay que dans toute la haute Egypte les Marabous qui appellent le peuple, comme on ſçait, ſur les minarets des Moſquées, ſont tous aveugles, pour ne pas voir dans les maiſons où les femmes ſont toûjours toutes nües. Au ſortir du bâtimẽt quand je voulus plier mon petit matelas, il y avoit ſous le couſſin un ſerpent de plus de cinq pieds de long. Les gens de la Barque s'étonnérent comment cette beſte y eſtoit entrée. Dés que Monſieur le Conſul me vit. *Eſt-ce bien vous*, me dit-il en m'embraſſant, *On nous avoit dit que vous étiez mort*. Aprés m'eſtre un peu repoſé, je luy fis le recit de tout mon voyage.

XVI.

Ancien Palais de Joſeph. Puits d'un profondeur immenſe fait par les ordres de ce Patriarche. Sa Sale d'Audience. Deſcription de l'état preſent de ce Chaſteau. Adreſſe pour avoir du vin, tres-rare à Damiette. Deſcription de la ville. Vexation des Doüanniers ordinaire aux gens de ce métier.

IL ſe preſenta enſuite une occaſion pour aller voir le puits de Joſeph qui eſt au Chaſteau, que l'on tient eſtre le Palais meſme de Joſeph. Le puits a bien quarante toiſe de profondeur pour le moins, & il eſt creuſé dans le rocher. Son ouverture qui eſt de quatre toiſes en quarré, continuë de la meſme grandeur juſqu'au fond. L'on y deſcend par un eſcalier de dix pieds de large, & les degrez ſont ſi commodes, que les bœufs peuvent y deſcendre & y monter fort aiſement. La forme du puits eſt quarrée; l'on y deſcend tout autour, & dans le tour que l'on fait des façades, il y a huit feneſtres, c'eſt-à-dire deux ſur chaque façade, pour donner du jour ſur l'eſcalier. On ne peut aller que juſqu'à la moitié du puits où l'on trouve des bœufs

qui tirent l'eau du plus profond de ce puits, pour la faire entrer dans un reſervoir. De là, d'autres bœufs qui ſont en haut font monter cette eau dans un autre reſervoir pour la diſtribuer dans tous les lieux du Château.

Nous fûmes enſuite viſiter quelques endroits de cet ancien Palais, où Joſeph donnoit audience, à ce qu'on dit. C'eſt une ſalè d'une tres-belle architecture, où il y a de groſſes colonnes de marbre qui en font à preſent tout l'ornement. Ce Château eſt baſty ſur une montagne à l'extremité du Caire, & ſa ſituation eſt tres-avantageuſe pour dominer la Ville. Il n'a point de foſſez. La face qui regarde la ville a une mur fort élevé & fort large qui a cinq tours rondes & aſſez hautes. Dans celle du milieu, qui eſt couverte en façon de tulban, eſt le magazin à poudre. Ces tours toutes baſties ſur le roc ainſi que les murailles, ſont éloignées l'une de l'autre de plus de 70. pas. Ce coſté paroiſt aſſez fort, parce qu'il eſt tres-eſcarpé, & la hauteur en eſt tres-conſiderable au deſſus de la plaine. Nous allâmes de l'autre coſté où nous vîmes les murs, qui regardent la campagne, d'un bon tiers plus bas; ils ſont tous ſimples, ſans autre choſe que

quelques petits tourillons qui paroiſſent plutoſt des guerites pour mettre des ſentinelles, que des tours.

Les ſix portes de ce Château n'ont point de défenſe, excepté la principale. Son avenuë eſt extrêmement large, taillée dans le roc avec de petits degrez en quelques endroits, qui n'empeſchent pas que les chevaux n'y montent & n'y deſcendent fort aiſément. Quand on eſt au haut, on trouve une aſſez belle place ſur le devant de la porte la plus frequentée. Au devant du portail de cette porte qui avance hors du mur, pour faire une double entrée, il y a quatre canons en batterie, & au dedans un autre plus gros canon qui bat encore ſur l'avenue; mais ces pieces d'artillerie ſont plutoſt là par parade, que pour s'en ſervir. Aprés la porte on entre dans pluſieurs cours qui conduiſent l'une dans l'autre; il y en a une large de plus de cent pas, & de longueur d'une courſe de cheval. C'eſt dans cette cour que le Pacha fait monter & courir ſes chevaux. Il y a quantité de maiſons dans ce Château habitées par divers ouvriers & d'autre peuple, ce qui reſſemble à une petite ville. On y voit une aſſez belle Moſquée. Du coſté du midy eſt le logement du Pacha dont tou-

tes les veûës regardent du coſté du Caire. Tous ces logemens par dehors n'ont rien qui plaiſe à la vûë, mais par dedans tout y eſt tres-beau & tres-agreable. Il coûte un ſequin pour le voir.

Aprés cela je partis du Caire pour Damiette, en compagnie des P P. Verzeau, Belain & Naquit Jeſuites, & le P. Irenée Capucin, avec l'homme de Monſieur le Conſul, qui alloit en Chypre faire la proviſion de vin pour la Nation. Nous fûmes nous embarquer à Boula, & nous arrivâmes à Damiette où nous croyons trouver un Vaiſſeau François pour paſſer en Chypre ou en Syrie, mais nous le trouvâmes party. Il fallut ainſi prendre patience qu'il ſe preſentât quelqu'autre embarquement. En attendant nous fûmes loger dans une oquelle. Les vivres en ce pays ſont à fort bon marché, mais nous ne trouvions point de vin. L'expedient dont je m'aviſay pour en avoir, fut de me dire encore Medecin.

Il vint pluſieurs Janiſſaires nous voir, à qui l'on dit ce que j'étois. Un entr'autres fort malade, me pria de luy donner des remedes; je luy touchay le poux, je luy fis tirer la langue, enfin je fis toutes les ceremonies ordinaires aux Medecins, pour luy faire eſperer de connoiſtre

ſon mal. Aprés quoy je luy témoignay la peine où j'étois de me voir hors d'état de luy pouvoir procurer du ſoulagement, que ſi j'étois dans un autre pays, je le guerirois en quinze jours. *Il me manque*, luy dis-je, *une choſe qui ne ſe trouve point en cette Ville.* Comme il me preſſa de luy dire ce que c'étoit. *C'eſt du vin*, luy répondis-je, *dont j'ay beſoin pour vous faire des remedes. S'il ne faut que du vin*, repliqua-t-il, *je vous en trouveray tant que vous voudrez*; Je luy dis là-deſſus de m'en envoyer ſix boſes Venitiennes, qui valent douze de nos bouteilles pour commencer à faire le remede.

Aprés m'avoir promis d'executer mes ordres, il me demanda s'il y en auroit aſſez, des ſix boſes. *Non*, luy dis-je, *elles ne reviendront peut-eſtre pas à une demie quand elles ſeront reduites en remede.* Le Janiſſaire me quitta avec promeſſe de m'en envoyer autant que j'en aurois beſoin. Il tint parole. Comme nous n'avions beu que de l'eau à nôtre ſoupé, il envoya un baril de vin qui vint fort à propos.

C'eſtoit une neceſſité d'en uſer de cette maniere, car pour or ny pour argent on ne pouvoit avoir du vin en ce païs. Je l'en recompenſay bien, à la verité.

Mes remedes eurent aſſez de vertu pour le guerir en 10. ou 12. jours, auſſi n'en fut-il pas méconnoiſſant, il ne nous laiſſa pas manquer de vin. Les Janiſſaires ont tout pouvoir en cette Ville, ce qui donnoit lieu à celuy-cy d'aller prendre du vin dans les bâtimens des Grecs; c'eſt pour celà qu'il n'eſt pas bon de demeurer à Damiette. Au reſte ſi c'eſt l'ancienne Peluſe, les peuples y ſont auſſi barbares à preſent que ridicules autrefois dans le choix des leurs divinitez. Cette Ville eſt aſſez belle ſur le bord du Nil du coſté du Levant, environ 8. milles loin de la mer. C'eſt aprés le grand Caire la Ville qui m'a parû la plus belle en Egypte; elle eſt faite en croiſſant, & le Nil paſſe au pied des maiſons. Il n'y a ny muraille, ny fortifications qu'une tour haute & ronde au bout de la Ville en venant de la mer, où il n'y a aucuns ſoldats ny canons. Ses dehors ſont tres beaux; les jardins remplis de citrons, d'orangers, & de fleurs ſont un objet agreable à la veüe. Il s'y fait un grande commerce de ris, de lin, de toile, & de caffé.

Aprés avoir paſſé 18. jours à Damiette il arriva au Boucas une barque Françoiſe ſur laquelle nous nous flattions de nous

embarquer, parce qu'elle devoit aller en Chypre. Quand le patron de la barque eut fait ſon chargement de ris, nous partîmes de Damiette ſur des germes pour aller joindre la barque au delà du Boucas. Nous arrivâmes le ſoir aprés avoir fait 7. milles ſur le Nil à un lieu où il faut eſſuyer la viſite des doüaniers. Le lendemain les Commis vinrent faire leur viſite, & nôtre Patron nommé Roſſet prit querelle avec l'écrivain de la doüanne qui eſt Chrétien. Ils ſe batîrent enſemble, & ſe dirent beaucoup d'injures, ce qui nous attira une viſite tres rigoureuſe. L'on fit vuider les hardes qui eſtoient dans les caiſſes, & quand l'on vint à la mienne, comme j'avois quelques pieces d'horlogerie, & entre autres une pendule à repetitions, les gens de la doüane furent ravis de trouver cette occaſion de nous chagriner. Ils me dirent qu'il falloit retourner à Damiette pour montrer cette horloge au Sou-bachy, afin qu'il l'eſtimaſt.

Je fis mon poſſible pour éviter cet embarras; mais la colere de ces comites de terre eſtoit trop grande, il n'y eut pas moyen de l'appaiſer. Je demanday là deſſus au patron Roſſet s'il vouloit

m'attendre, que j'irois & reviendrois en peu de tems ; que s'il ne vouloit pas, il me le dît, afin que je n'euſſe point la peine de revenir en vain. Il promit donc de m'attendre juſqu'à minuit, avec des ſermens terribles, & que quelque beau temps qu'il fiſt, il ne partiroit pas. Sur cette aſſurance, je pris un Caïque à ſix rames, & fus à Damiette trouver le Souſbachy. Pour une petite montre dont je luy fis preſent, il me donna un cacaret pour paſſer à la doüane d'en bas. Je repartis viſtement, & j'arrivay vers la nuit fermente à la doüane où je montray mon cacaret.

Aprés bien des peines, des prieres & des preſens pour avoir un petit bateau qui nous menaſt au lieu où eſtoit la barque Françoiſe ; nous paſsâmes le boucas heureuſement juſques au lieu où ſont les bâtimens du païs à la fonde. Par malheur pour moy je trouvay que la barque eſtoit partie avant le Soleil couché. Nous étions mon Drogueman & moy plus de 25. milles en mer, & il fallut s'en revenir. Le chagrin me prit bien fort d'avoir trouvé tant de mauvaiſe foy aprés les ſermens qu'on m'avoit faits. La mer devenant orageuſe, nous courûmes riſque de perir, parce que les

gens de la barque nous abandonnerent. Je fus donc obligé de prendre un petit caïque pour faire repaſſer ma caiſſe à Damiette, où je fus chez les Peres de Terre-ſainte qui y ont une aſſez jolie maiſon. Là je me reſolus de retourner au Caire chercher un autre baſtiment pour quelque autre païs, & pour aller retrouver mes effets que cet honneſte homme de Roſſet m'avoit emportez en Chypre.

XVII.

Feſte au Caire pour le mariage du fils de l'Aga. Illuminations ſingulieres. Symphonie Turque miſerable. Danſes ſans regles & de fantaiſie. Vieux Caire habité par des Chrétiens Grecs & Coptes. Couvent où l'on ne reçoit des filles qu'à 50. ans, lieu où la ſainte Vierge & l'Enfant Jeſus ont demeuré. Aucun Franc ne peut aller à cheval au Caire excepté le Conſul François. Deſcription de Nicoſie en Cypre.

QUelque peu ſuperſtitieux que je ſois, je ne pûs m'empêcher de croire que Damiette m'étoit fatale. C'eſtoit la deuxiéme fois que j'avois eu du chagrin. J'arrivay à Boula aprés 5. jours

de navigation ſur le Nil, & de Boula au Caire ſur des bouriques. Monſieur le Conſul qui me reçeut à ſon ordinaire, fut invité le lendemain à une feſte que Mouſtafa Aga Bachy chef des Agas du Caire & de la nobleſſe, faiſoit en réjoüiſſance du mariage de ſon fils. L'Officier Turc fit durer cette feſte 15. jours de ſuite, & il y fit une dépenſe conſiderable. Monſieur le Conſul ne manqua pas d'y aller avec toute la nation. Nous arrivâmes au lieu deſtiné pour la feſte à l'entrée de la nuit. Monſieur le Conſul qui va toujours à cheval, entra dans la maiſon tout à cheval, nous étions montés nous autres ſur des bouriques, & nous deſcendîmes à la porte.

En entrant dans une grande cour nous vîmes plus de 4000. perſonnes toutes aſſiſes ſur leur cul comme des ſinges. Monſieur le Conſul fut juſques au pied de l'eſcalier à cheval, où il fut reçû par le maître de la maiſon avec toutes les marques d'honneur qui luy ſont dûs. Il fut conduit & mené par deſſous les bras, qui eſt la maniere la plus honorable chez les Turcs; & toute la nation le ſuivit juſques dans un apartement fort propre. Il y avoit trois Divans fort riches, les couſſins eſtoient de veloux, & les

tapis à la Perſienne. Les feneſtres de cet appartement donnoient ſur cette grande cour, & ſur l'endroit où ſe faiſoit la feſte. Tout y étoit entierement illuminé d'une prodigieuſe quantité de lampes arrangées avec tant d'art qu'elles repreſentoient pluſieurs choſes, comme le Soleil, la Lune, les Eſtoilles, & toutes ſortes de pieces d'architecture. Il y en avoit qui ſe remuoient perpetuellement de haut en bas, & de droit à gauche; ce qui rend ces ſortes d'illuminations fort agreables à voir.

Quand le maître de la maiſon eut demeuré une demie heure avec Monſieur le Conſul, il s'en alla, parce qu'il y avoit dans un autre appartement des puiſſances du Caire à qui il falloit qu'il tînt compagnie. Il envoya ſon fils le nouveau marié avec deux Agas qui tinrent toûjours compagnie à Monſieur le Conſul. On preſenta le caffé & des pipes, & l'on fit joüer les inſtrumens, dont la ſymphonie eſt miſerable & importune: quand on n'eſt pas accoutumé à cette ſorte de muſique, elle paroiſt un vray charivary. Comme nous étions tous aux feneſtres, nous vîmes paroiſtre quatre hommes habillez en femmes, precedez par un boufon, qui tenoit à ſa main

ſa main un flambeau fait d'une corde gaudronnée ; ils danſerent à la Turque des danſes où il ny avoit ny figures ny cadance ; mais celuy qui fait les poſtures les plus deshonneſtes eſt celuy qui danſe le mieux ; ils danſerent à pluſieurs repriſes de cette maniere, & changerent d'habit à chaque fois.

L'on vint demander à Monſieur le Conſul s'il vouloit manger ; aprés l'honneſteté qu'il fit là deſſus, on apporta une table haute d'un pied que l'on couvrit d'une grande fote, eſpece de nape ; l'on étendit ſur l'autre Divan une des mêmes fotes, & l'on ſervit ces deux tables de quantité de viandes preparées à la Turque, c'eſt-à-dire, des pillaus, des poulles, des pigeons roſtis, & de la viande bouillie, comme du mouton, & du bœuf. Il y avoit auſſi d'autres ragouts compoſez avec du lait & du miel. Il y eut quelques confitures au deſſert. Le meilleur du repas fut du vin que nous avions apporté, qui nous aidoit à faire avaler ces ſortes de mets auſquels nous n'étions pas accoûtumés. Les tables deſſervies chacun ſe lava les mains, l'on donna le caffé & le ſorbec, & nous nous remîmes aux feneſtres pour revoir les danſes qui continuoient à leur ordinaire

au ſon des inſtrumens.

Il vint de ces danſeurs dans la chambre où nous étions, avec quelques inſtrumens, & ils ſe mirent à danſer. Lors qu'ils avoient fini une danſe, ils alloient baiſer la main à Monſieur le Conſul qui leur faiſoit donner par les deputez de la nation deux Sequins, ce qui arriva par trois fois. Enſuite on donna aux joüeurs d'inſtrumens, & au valet qui avoit ſervi le caffé & le ſorbec. Le maître de la maiſon envoya prier Monſieur le Conſul de l'aller trouver dans un grand Divan où il étoit. Nous y deſcendîmes tous, & nous y demeurâmes environ une heure à voir toujours les mêmes danſes; nous en ſortîmes qu'il étoit prés de minuit. Monſieur le Conſul fut accompagné avec toutes les marques d'honneur que l'on pouvoit ſouhaiter.

Pendant que je reſtay dans cette Ville je fus au vieux Caire viſiter le lieu où l'on dit que nôtre Seigneur, la ſainte Vierge & ſaint Joſeph ont demeuré. Le vieux Caire eſt loin du nouveau environ d'un mille & demy. L'on paſſe deſſous un grand Aqueduc qui conduit l'eau du Nil dans le château, & enſuite devant les greniers que Joſeph fit baſtir pour mettre le bled. Les Turcs en font encore

aujourd'huy le même uſage ; & je croy que c'eſt le ſeul de tous les bâtimens antiques qu'ils ont ſoin de reparer. Le vieux Caire eſt tout plein de ruines, tous les habitans en ſont Coptes & Grecs, & ces deux ſectes y ont chacune une Egliſe. Celle des Grecs eſt en maniere de doſme, & n'a rien de particulier : elle eſt dediée à ſaint George. Il y a un Couvent de filles Grecques attaché à cette Egliſe ; elles ſont toujours au nombre de cent, & n'y ſont point reçeües qu'elles n'ayent prés de cinquante ans.

L'Egliſe des Coptes eſt aſſez belle, & baſtie au deſſus de la chambre qui a ſervy d'habitation à Jeſus-Chriſt & à la ſainte Vierge. C'eſt dans cette Egliſe à coſté du Chœur que l'on va par une allée à la chambre de la ſainte Famille. Il faut deſcendre quelques degrez d'environ deux pieds de large, & l'on ſe trouve ſous une voute de vingt pieds de long, & dix de large. C'eſt donc en ce petit lieu, qui eſt tout ſimple, que l'on dit que Jeſus, la Vierge, & Joſeph ont demeuré pendant deux années. Cette petite voute ne reçoit de jour d'aucun endroit. A main gauche en entrant l'on voit une pierre, où l'on dit que la ſainte Vierge lavoit les linges de l'enfant Jeſus ; & devant il a

comme une eſpece de petit four, & une avance qui ſert d'Autel. En ſe retournant dans un coin entre la voute & la pierre du mur, il y a un gros morceau de bois que les Coptes croyent eſtre de l'arche de Noé. Aprés que j'eus fait mes prieres dans ce ſaint lieu, je remontay à l'Egliſe de deſſus.

L'on me fit remarquer que dans la nef de cette Egliſe, il y avoit pluſieurs Francs enterrez. Quand il en meurt quelques uns au Caire, on les y apporte à la pointe du jour ſur un brancard ſans grande ceremonie. Tout le reſte de la nation ſe rend au bout d'une heure à l'Egliſe, & l'on fait les funerailles du deffunt. Les Coptes prennent deux piaſtres pour la place de la foſſe. Nous ſortîmes de cette Egliſe, dont la porte comme toutes celles des autres Chretiens en Orient eſt tres baſſe. Cet uſage n'eſt, à ce qu'on me dit, que pour empeſcher les Turcs d'y entrer à cheval, ce que les Chrétiens même obſervent dans leurs maiſons particulieres.

Un jour j'accompagnay Monſieur le Conſul à l'audience du Pacha; le Conſul va à cheval, & ſix Janiſſaires mitrez marchent devant luy. Il a ſix grands valets en habits uniformes, qui marchent

trois de chaque coſté. Toute la Nation va enſuite montée ſur des bouriques, car il n'eſt permis qu'au Conſul d'aller à cheval ; encore les gens du pays murmurent-ils quand ils le voyent paſſer. J'entendis dire à un Marchand qui étoit à ſa porte quand nous paſſions ; *Ah ! pauvre cheval, quel peché as tu commis pour avoir merité la peine de porter un Infidele* ? car dans toute la Turquie ils traittent ainſi tous les Chrêtiens de *Giaours*, qui veut dire Infidele. Nous fûmes au Château. Monſieur le Conſul fut reçû dans un Divan particulier par le Kiaia. Ils demeurerent environ un quart d'heure enſemble, & fut conduit à l'audience du Pacha qui le reçut fort bien. Monſieur le Conſul luy fit preſent d'une montre ; toute l'Audience ſe paſſa en grands compliments de part & d'autre ; on apporta le Caffé, le Sorbec & le parfum, qui eſt la derniere ceremonie, & puis nous nous en allâmes dans le meſme ordre que nous eſtions venus.

Je partis du Caire pour Roſſet, où j'arrivay le ſoir & fus loger chez Monſieur Durand. Dans le temps que j'y reſtay, Monſieur Chevalier, Monſieur Amet, & Monſieur du Roure, qui avoient accompagné Monſieur l'Ambaſſadeur à

Conſtantinople y arrivérent. Ils étoient venus pour voir l'Egypte. Monſieur Taſel de Roüen, & un jeune Holandois qui s'appelle Monſieur Haufement étoient auſſi en leur compagnie.

Aprés pluſieurs tentatives peu heureuſes pour aller en Chypre je fus contraint de retourner par terre à Alexandrie, où je m'accommoday de la Barque de Monſieur Marin pour Chypre. En trois jours de navigation nous arrivâmes à l'Ernica, qui eſt le lieu où demeurent les Marchands François, Anglois & Holandois. Quand j'eûs rendu mes devoirs à Monſieur le Conſul, je fus trouver le Marchand où le Patron Roſſet avoit remis mes effets & mes hardes. J'y retrouvay tout, excepté deux montres d'or, & deux montres d'argent. Il me fallut prendre patience; bienheureux encore d'en eſtre quitte à ſi bon marché avec un ſi mal honneſte-homme: Dieu le convertiſſe. Comme il n'y avoit point d'embarquement à l'Ernica pour la Syrie, j'allay demeurer à Nicoſie autant pour voir cette ville, que pour ne pas reſter plus long-temps dans le mauvais air de l'Ernica, cauſé par les ſalines qui ſont proche, outre que l'eau que l'on y boit eſt tres mauvaiſe.

Nicoſie eſt une ville dont les murailles ſeroient aſſez fortes ſi les Turcs ne les laiſſoient pas tomber en ruïne. Il y a ſur ces murailles plus de ſoixante pieces de canon, qui ne ſont point ſur des affus, mais par terre; il y en a meſme qui ſont plus de la moitié enſevelies dans la terre. Elle eſt la Capitale de l'Iſle, & la demeure des Pachas qui ſont autant de Tyrans. Toutes les maiſons menacent ruïne, & ne ſont plus faites la pluſpart que de terre cuitte au Soleil. On y voit encore quelques beaux édifices, comme l'Egliſe de ſainte Sophie que ſainte Helene avoit fait baſtir, & qui eſt préſentement la principale Moſquée; auſſi bien qu'une autre Egliſe qui étoit un Couvent d'Auguſtins, convertie de meſme en Moſquée. Les Grecs y ont conſervé quatre Egliſes. Les Francs y en ont deux, dont il y en a une occupée par des Cordeliers de Terre Sainte, l'autre appartient aux Capucins, mais ils n'y habitent point. Les Armeniens y ont auſſi une Egliſe.

Les Grecs ont dans cette ville un Archeveſque, qui prend le titre d'Archeveſque de Nicoſie. Il a ſous luy l'Eveſque de l'Ernica, celuy de Gerine, & celuy de Baffo. Les Maronites qui ſont venus s'y établir du Mont Liban, ſui-

vent la Religion Romaine. Les François, les Italiens, les Anglois & les Holandois qui y ſont, ſuivent chacun leur Religion. Cette ville eſt ſituée dans une tres belle plaine à ſept ou huit lieües loin de la mer ; ſon terroir eſt fertile & arroſé de quantité de petits ruiſſeaux qui rendent le pays fort agreable, & planté d'une infinité de jardins. On peut dire que l'Iſle de Chypre eſt une des plus belles, & des plus délicieuſes de la Mediterranée. Il y croît d'excellens vins, qui peuvent ſe garder plus de cinquante à ſoixante années ; & plus il eſt vieux, meilleur il eſt. On y prépare de la ſoye & du cotton ; & c'eſt le principal negoce que les Européens y font. L'on m'a dit, qu'il y avoit pluſieurs mines d'or & d'argent, & quantité de cuivre, d'où vient qu'on y fait du vitriol. L'on m'a aſſuré auſſi qu'il y avoit une mine de diamans ; mais les Turcs ne permettent pas que l'on aille foüiller dans les montagnes, où je ne doute point que l'on ne trouvât de tres-belles choſes.

XVIII.

Deſcription de Tripoly de Syrie. Jets d'eau dans les maiſons de cette ville juſques dans les chambres. Inclination de l'Aga de la petite Fortereſſe de l'Iſle de Tortouſſe pour les François. Antiquitez de Lataquie, autrefois Laodicée.

JE partis de Nicoſie pour retourner à l'Ernica, ſur les nouvelles que j'eus d'un Bâtiment François, qui faiſoit route pour Tripoly. Je reçûs toutes les honneſtetez poſſibles de Monſieur Pierre Arnault Capitaine du Vaiſſeau, & de Mr. Guion ſon beau-Frere en arrivant à Tripoly. Cette ville éloignée d'environ trois quarts de lieües de la Marine eſt tres-jolie, & partagée en deux, la haute & la baſſe. Elle eſt ceinte de murailles de pierre de taille, particulierement vers la mer, ſur le bord de laquelle il y a pluſieurs Tours quarrées, avec quelques pieces de Canon. Quand on voit quelque vaiſſeau en mer, que l'on croit eſtre Corſaire, on allume des feux dans ces Tours, pour avertir les Bâtimens du pays de venir dans le Port.

Tripoly eſt bien plus long que large, & beaucoup peuplé. Il y a à peu prés

ſept à huit mille maiſons. On fait monter le nombre de ſes habitans, juſqu'à cinquante ou ſoixante mille ames, tant Turcs, que Chrêtiens & Juifs. L'endroit où eſt ſituée la ville eſt en tres bon air. Il paſſe une riviere au milieu qui fait moudre pluſieurs moulins. Et ſur ce fleuve il y a un pont de pierre. La grande Moſquée eſt un tres-beau bâtiment & étoit autrefois une Egliſe Chrêtienne. La plûpart des habitans demeurent l'Eté dans les jardins, qui ſont hors de la ville du coſté de la mer, à cauſe de leurs vers à ſoye. Auſſi eſt-ce le plus grand negoce que l'on y faſſe. Toutes les maiſons ont des fontaines, & meſme des jets d'eau juſques dans les chambres. Il y a quatre maiſons de Religieux Francs. Les Capucins y ont une tres-belle Egliſe, auſſi ſont-ils les Curez de la Nation Françoiſe. Les Jeſuites y tiennent un College. Les Peres de Terre-Sainte y ſont aſſez bien logez; & les Carmes n'y ont qu'une petite maiſon.

Comme on me parla que l'on voyoit des antiquitez à Lataquie, & que meſme l'on y trouvoit des Statuës de marbre, ç'en fut aſſez pour me faire venir l'envie d'y aller. Je m'embarquay pour cela ſur une petite Saïque, moy & mon Drogue-

man, & un François qui y alloit vendre du Caffé. Quand nous arrivâmes devant Tortouſſe, le vent ſe mit tout-à fait contraire, & nous obligea à venir moüiller l'ancre à la rade d'une Iſle, vis-à-vis de Tortouſſe. Il y a ſur cette petite Iſle qui n'a qu'un quart de lieüe de tour au plus, une Fortereſſe aſſez belle. L'Aga de la Fortereſſe envoya une chaloupe à noſtre baſtiment, pour ſçavoir d'où nous venions, & de quoy nous étions chargez. Je dis aux gens de l'Aga que j'étois un Franc, & que s'il n'étoit pas ſi tard j'aurois l'honneur de l'aller ſalüer s'il le trouvoit bon.

Le matin comme je me diſpoſois à aller à terre, je vis arriver la chalouppe de l'Aga & ſon homme, qui vint prier les Francs d'aller trouver l'Aga. Sur cette nouvelle qui me faiſoit plaiſir, je pris deux boëtes de confitures & une livre de Caffé; car c'eſt une coûtume qu'il ne faut jamais aller voir les Turcs les mains vuides, ſi vous voulez en eſtre bien reçû. On nous mena donc à terre, & de là à la Fortereſſe, où l'on monte par un eſcalier de trois pieds de large, qui n'a point de garde-foux des deux coſtez, & il faut ſe baiſſer pour entrer dans la porte. Nous fûmes conduits à un petit appar-

tement où l'Aga nous attendoit. Dés que je luy eûs fait mon preſent, qui le réjoüit, il envoya les confitures à ſes femmes, il me fit beaucoup de compliments, enſuite vint le Caffé & les pipes ; & aprés avoir un peu cauſé & fumé, on nous apporta à manger, qui conſiſtoit en des œufs fris, une poulle boüillie, & du pilleau, du lait, des fruits, & quelques poiſſons rôtis, de la potargue, des olives, & du fromage.

Quand nous eûmes dîné, il nous dit que nous étions libres d'aller où nous voudrions, & que l'aprés midy il nous reverroit. L'Aga fut dans l'appartement de ſes femmes ; & nous fûmes nous promener par toute la Fortereſſe. Elle eſt d'une forme preſque quarrée, & baſtie ſur la roche. Il y a pluſieurs tours quarrées, avec pluſieurs pieces de Canon de bronze. On en voit qui ont les Armes de France, d'autres celles de Veniſe, & ainſi des autres ; ce qui fait connoître qu'ils ont eſté pris ſur les Chrétiens. L'on remarque que cette petite Iſle a eu autrefois quelques édifices tres conſiderables; car l'on y voit tout à l'entour des pierres les unes ſur les autres d'une prodigieuſe grandeur ; il y en a qui ont plus de trente pieds de long ſur ſix de large à

chaque face. Quoique cette Iſle ſoit petite, il ne laiſſe pas d'y avoir une ſource d'eau douce qui en fourniroit à toute une Armée. Il y a environ huit ans que les Corſaires y venoient faire leurs eaux, & s'y tenoient en croiſiere pour y faire priſe de quelques Batimens Turcs; & c'eſt pour cela que les Turcs y ont baſti cette Fortereſſe, qui eſt éloignée de terre ferme d'environ ſix mille, & elle porte le nom de Tortouſſe, à cauſe qu'elle eſt vis à vis de la ville de ce nom à preſent ruïnée. Il y a cent cinquante hommes de garniſon.

L'Aga de cette Iſle y a fait apporter pluſieurs Gazelles de terre ferme. Il y a pluſieurs figuiers, & quelques oliviers. Sur le ſoir l'Aga nous vint trouver, & amena une de ſes petites filles qu'il a euë d'une Chrétienne à qui il a donné le nom de Maria. Il m'emmena avec luy, pour me montrer ſes magazins. Je fus ſurpris de n'y voir que trois barils de poudre, avec trente ou quarante cartouches, qui étoient ſur des planches. Il n'y eut pas un petit endroit qu'il ne me fit voir, & juſqu'à ſon Serrail. C'eſt le premier que j'aye vû qui faſſe tant d'eſtime de la Nation Françoiſe. Pendant trois jours que nous demeurâmes là,

nous mangeâmes toûjours avec luy, & nous en reçûmes toute l'honeſteté poſſible.

Comme il connut que je cherchois des medailles, il m'en fit preſent de deux, un grand Severe de bronze, & au revers une Fortune qui tient un gouvernail, & un Philippe au revers de la ville de Laodicée. Je pris congé de l'Aga le temps s'étant mis bon. Son honneſteté alla juſqu'à me prier de dire aux François qui auroient inclination de paſſer où il eſt, qu'il leur feroit tous les plaiſirs qu'il dépendroient de luy. Il nous vint conduire juſqu'au bord de la mer. Comme je luy dis que d'Antioche où j'allois, je m'en retournerois par terre, il me pria que quand je ſerois à Tortouſſe, je le luy fiſſe ſçavoir.

Il étoit environ midy quand je m'embarquay, & nous allâmes avec un petit vent le reſte de la journée, & toute la nuit, juſqu'à la pointe du jour que nous touchâmes à Lataquie, c'eſt à-dire dans ſon Port. Ce ſeroit le meilleur Port du monde, ſi l'on ne lavoit pas laiſſé combler, de maniere qu'il n'y peut moüiller que des petits Batimens. Son entrée eſt fort étroite, & elle ſe pourroit fermer avec une chaîne. Le plus profond du

Port eſt de deux braſſes, & il tombe tous les jours dans ſon entrée de groſſes pierres d'une vieille Forteresſe ruïnée; cela fait qu'il y a du danger en entrant & en ſortant. On y voit à gauche en entrant un méchant petit Fort, avec quelques pieces de Canon. L'on m'a dit que le plus ſouvent il n'y avoit point de poudre pour les tirer. La Doüanne du lieu eſt un Bâtiment aſſez bien bâty pour le pays. Il y a de meſme une Moſquée, pluſieurs beaux magazins, & quelques maiſons.

Nous marchâmes environ un quart de lieüe juſqu'à Lataquie, qui étoit autrefois cette fameuſe Laodicée. Je fus voir un des principaux Chrêtiens pour qui j'avois une lettre; il me reçut fort honneſtement, & me mena dans la maiſon de l'Eveſque du lieu où il me logea dans une chambre fort propre. Je luy marquay que je n'étois venu dans ce pays que par curioſité, pour y voir ce qui reſte de monumens anciens. Il me dit que je pouvois me repoſer, qu'à midy il m'envoyeroit à dîner, & que la chaleur paſſée, il viendroit me conduire à la promenade. Comme j'avois plus d'envie de m'aller promener que de me repoſer, & que la chaleur ne m'incommodoit point, je fus voir les reſtes d'une ancienne

Egliſe, qui eſt à un demy quart de lieüe de ce lieu dans une grande campagne, où étoit autrefois la ville, parce que l'on y voit quantité de petits monts, qui n'ont eſté faits que par les ruïnes des bâtimens.

On voit en pluſieurs endroits de fort groſſes murailles qui s'achevent de ruïner avec le temps, & pluſieurs colonnes preſque couvertes de terre, de maniere qu'on n'en voit que les chapiteaux. On dit que ſainte Helene a fait bâtir cette grande Egliſe. Ce qui en reſte eſt d'une tres-belle architecture; elle a trois portes; la voute en eſt tout-à-fait tombée, & l'on voit encore ces belles colonnes qui ſoûtenoient le comble. Au deſſous de l'Egliſe ſont de grandes voutes fort longues, qui ſervent aujourd'huy à retirer des bœufs, des chevres & des moutons. La tradition des gens du pays dit, que cette Egliſe étoit au milieu de la ville, ce qui n'eſt pas difficile à croire par les ruïnes que l'on voit autour.

En revenant par un autre chemin que par celuy où j'avois eſté, j'ay compté quatre-vingt colonnes, que deux hommes auroient peine à embraſſer; elles ne ſortent de terre qu'environ à moitié, & ſont toutes de granite. Cela fait bien

connoître qu'il y a beaucoup de bâtimens tous entiers qui ſont ſous la terre. L'on voit quantité de cîternes taillées dans le rocher, & qui correſpondent les unes aux autres. Le païs d'alentour eſt le plus beau du monde, ce ne ſont que plaines, que collines, toutes plantées d'oliviers, de meuriers, de figuiers, & d'arbres de tout genre. Ces lieux ſemez de toutes ſortes de grains s'y font admirer par la diverſité de leurs couleurs. Les campagnes où croît le Tabac paroiſſent comme dans des vallées. Il y paſſe un bras de l'Oronte, qui arroſe en ſerpentant une bonne partie de tout ce païs.

Aprés le dîné je fus voir un lieu qui ſert de bain aujourd'huy; il eſt tout-à-fait ſous terre, & il faut y deſcendre comme dans une cave. J'eus peine à retenir mes pleurs, quand j'y fus entré de voir les diables, pour ainſi parler, dans le plus beau Palais du monde, pour ne pas dire un Paradis. Il y avoit plus de vingt ou trente hommes nuds, qui repreſentoient des affreuſes figures dans une ſalle toute revêtuë de marbre jaſpé & de porphyre. La voute eſt ſoûtenüe par dix-huit colonnes de differens marbres noir & blanc, de porphyre, & de granite; deux entr'autres d'un jaſpe vert s'y font

diſtinguer par leur beauté. Tout le tour de cette ſalle eſt plein de niches qui apparemment étoient la place des Dieux du Paganiſme. De là nous paſsâmes dans d'autres appartemens qui répondent à la magnificence de la ſalle. Mais comme les Turcs ne nettoyent rien, tout eſt fort plein de terre & de bois. Il y avoit ſur pluſieurs pierres des inſcriptions Grecques. Nous ſortîmes promptement de ce bain, parce que la chaleur & la ſenteur n'en étoient pas trop bonnes, principalement à cauſe qu'il y avoit ſoupçon de peſte.

Nous fûmes dans des jardins pleins d'oliviers, ſous les racines de qui l'on trouve des Palais & des maiſons toutes entieres. Un homme en foüillant ſon jardin un peu avant, donna pluſieurs coups de pioche ſur une terre, dans la penſée que ce fût un rocher. Il enfonça une voute, & tomba au fond avec les pierres, & ſe rompit un bras. Ce pauvre homme demeura quelque temps ſans ſecours quelque fort qu'il criât pour en avoir. A la fin il fut entendu, & on deſcendit pour le retirer. Ce lieu étoit tout plein de ſtatües, que les gens du païs mirent en pieces, comme il paroît par les morceaux que nous en vîmes çà & là.

Je voulois deſcendre dans ce trou, mais je ne le pouvois ſans échelle, & comme j'en demandois une, on me dit que ſi l'on m'y voyoit deſcendre, on pourroit me faire une avanie, dans le ſoupçon que j'y aurois eſté chercher quelque threſor. Les Françs en ce païs ont la reputation de les ſçavoir trouver, ainſi j'abandonnay le deſſein que j'avois d'y deſcendre.

Nous fûmes nous promener encore en d'autres endroits, & par tout nous trouvions des morceaux de ſtatües rompües, ce qui fait connoître qu'il y en a eu une grande quantité. Je demeuray encore en cet endroit un jour que j'employay à chercher des medailles, & j'en trouvay quelques-unes d'aſſez rares. La ville eſt pour une ville de Turquie aſſez grande & aſſez peuplée. Il y a beaucoup de Chrêtiens qui y ont leur Eveſque. Il y a auſſi quelques Juifs, mais en petit nombre. Le principal negoce eſt de la ſoye & du tabac que l'on y fait en quantité.

XIX.

Auberges de Syrie à la belle Eſtoille. Gibelay Hermitage Mahometan du fils d'un Roy de Perſe. Avanture de ce Prince qui ſe fait Dervis, & que la Couronne qui luy étoit échüe ne tenta point. Egliſe à l'entrée de la ville de Tortouſſe, bâtie par ſainte Marthe.

JE partis de Lataquie à deux heures aprés midy, avec un Moucre, qui me donna deux Mules, une pour moy, & une pour mon Drogueman, pour nous en retourner à Tripoly. Quand nous eûmes marché environ une heure, nous paſsâmes l'Oronte ſur un tres-beau Pont, qu'on ne repare point, & qui tombe en ruïne; l'on paſſe en effet ſur la moitié d'une arche, l'autre moitié eſt tout à fait tombée. Sur les ſix heures & demie du ſoir, noſtre Moucre nous fit arreſter ſur le bord d'un ruiſſeau pour faire paître ſes Mules, & pour y paſſer le reſte de la nuit; ce ſont là les Auberges ordinaires de ces pays. Quand nous eûmes mangé ſur l'herbe, chacun ſe diſpoſoit à dormir ſur des tapis, que nous avions étendus, lorſque nous entendîmes une voix de l'autre côté du

ruiſſeau dans la montagne. A ce bruit regardant d'où étoit venu la voix, je vis courir un homme habillé de blanc, ou bien il me le parut. Comme nos gens avoient entendu la voix auſſi bien que moy, la penſée que ce fuſſent des Corſaires leur donna l'épouvante, & l'on ſe mit à fuir.

A une heure de là nous arrivâmes à Gibelay, qui étoit autrefois une tres-grande ville par les ruînes que l'on y voit encore. Son Château ſur tout bâty ſur une roche un peu élevée au milieu de la plaine eſt tres-particulier; il ſemble que cette groſſe roche ait eſté apportée là pour y bâtir cette grande Fortereſſe. Les pierres en ſont ſi grandes qu'on croiroit volontiers, qu'il ſeroit impoſſible aux hommes de remuer de ſi groſſes maſſes. L'on me conta à Gibelay une hiſtoire aſſez remarquable.

Un fils aiſné du Roy de Perſe, nommé Hybraïm, s'étant enfuy d'auprés « ſon pere qui luy vouloit faire arracher « les yeux, mena en ce lieu la vie de « Dervis. La beauté du pays luy fit pren- « dre la reſolution d'y demeurer le reſte « de ſes jours. «

Le Roy de Perſe ſon pere étant mort, « on fit des recherches par tout de ce «

» Prince. Dés qu'on l'eut découvert, on
» luy députa les plus Grands du Royau-
» me, pour le prier d'en venir prendre
» la Couronne, & ſatisfaire l'impatience
» de ſes Peuples. Il ne reſtoit plus que
» luy qui pût occuper le Thrône de ſes
» Anceſtres, parce que tous ſes autres
» freres, & tous ſes parens avoient eu
» les yeux arrachez par les ordres de ſon
» pere. Ce Prince peu touché de l'éclat
» d'une Couronne, fit cette réponſe aux
» Députez de la Perſe. *J'ay trop d'obliga-*
» *tion à l'état que j'ay choiſi ; je préfere la*
» *qualité de Dervis à celle d'eſtre Roy de*
» *Perſe. C'eſt pourquoy, vous n'avez qu'à*
» *vous en aller, & me laiſſer vivre dans*
» *ma tranquillité ; & je ne veux avoir le*
» *pouvoir de Roy, que pour vous comman-*
» *der de vous oſter de devant mes yeux,*
» *que je n'aurois plus ſans le deſtin qui m'a*
» *arraché d'auprés de celuy qui me les au-*
» *roit dû conſerver. C'eſt ce meſme deſtin*
» *qui m'a fait embraſſer la vie que je méne.*
» *Portez ces nouvelles en Perſe, & dites*
» *aux Peuples que jamais je ne ſeray leur*
» *Roy. Allez vous-en donc ſans perdre de*
» *temps travailler à en mettre un ſur le*
» *Trône, qui ſoit de ma race ou d'un autre,*
» *je ne m'en inquiete point.* Les Grands de
» Perſe s'en retournérent, & furent

trouver ſa mere, à qui ils dirent qu'ils « avoient trouvé ſon fils ; mais que loin « de vouloir monter au Thrône de ſes « peres, il étoit reſolu de vivre en Dervis « juſqu'à la mort. Ce recit toucha ſi fort « la Princeſſe ſa mere, que malgré les « fatigues d'un long voyage, elle voulut « elle-même aller trouver ſon fils, dans « l'eſperance de le détourner de la reſo- « lution qu'il avoit priſe, ſi peu convena- « ble à un Prince de ſon rang. Dés que « la Sultane fut arrivée à Gibelay, elle « envoya prier ſon fils inutilement de la « venir trouver. Ce refus l'obliga d'y « aller elle-meſme; & ſe jetant à ſes pieds, « en l'appellant ſon Roy ; elle ajoûta « qu'elle s'eſtimeroit trop heureuſe d'eſ- « tre ſon eſclave, & qu'il ne differât « point à venir prendre la Couronne de « ſes Peres. Le Prince releva ſa mere, « & l'embraſſa tendrement. *Vous êtes ma* « *mere*, luy dit-il, *& ma Souveraine, &* « *comme fidele Sujet, je dois vous obeïr ;* « *mais vous voyez qu'il y a de l'impoſſibili-* « *té. J'ay quitté le monde, avec ſes gran-* « *deurs, & mene une vie qui ne fait point* « *d'envie, c'eſt pourquoy laiſſez-moy paſ-* « *ſer en paix le peu de jours qui me reſtent* « *dans ce monde. J'en eſpere une recompen-* « *ſe dans un autre d'un prix infiny, &* «

» *c'eſt avant qu'il ſe paſſe trois fois huit*
» *jours que cela me doit arriver. En cas*
» *que cela n'arrive pas, je vous ſuivray*
» *par tout où vous voudrez ; mais juſqu'à*
» *ce que ce temps-là ſoit expiré, ne me don-*
» *nez, je vous en conjure, aucun trouble, afin*
» *que l'heure n'en ſoit pas prolongée.* Toute
» la ſuite de la Sultane luy conſeilla
» de laiſſer paſſer ce temps ſans donner
» d'inquietude au Prince: qu'en ne le con-
» trariant point, cela pourroit apporter
» peut-être quelque remede au mal à
» qui ils donnoient le nom de folie. La
» Princeſſe conſentit donc d'accorder à
» ſon fils ce qu'il demandoit, à la charge
» qu'il ſe rendroit enſuite à ſes prieres.
» Le Prince à ſon tour promit à la Sul-
» tane de luy obeïr dez que le terme
» qu'il avoit demandé ſeroit expiré. La
» mere qui crût avoir tout gagné ſur l'eſ-
» prit de ſon fils, ſe retira ſous ſes tentes
» dreſſées ſur le bord d'un petit ruiſſeau,
» juſtement à l'endroit où nous avions
» campé. Le Dervis Prince fut s'enfer-
» mer dans la Cabane qu'il avoit au mi-
» lieu de vieilles ruïnes, où il demeura
» prés de trois ſemaines ſans boire ny
» manger, dit-on, à moins qu'il n'y eût
» eu des proviſions. Le vingt-troiſiéme
» jour de ſa retraite il ſortit dehors, &

demanda

demanda à parler à ſa mere, qui ſe preſenta auſſi-tôt avec toute ſa Cour. *Ne m'approchez pas ;* dit il, *mais écoutez ce que je vas vous dire.* Il leur fit un diſcours ſur les plaiſirs que Mahomet leur promet dans l'autre monde ; aprés quoy regardant ſa mere, *j'ay encore*, dit-il, *juſqu'a demain à eſtre à moy, je ſeray à vous enſuite, & ne m'oppoſeray plus à vos deſirs. Je vous aſſeure que demain j'habiteray dans un grand Palais des plus magnifiques* ; enſuite il s'en alla. Sa mere crut qu'il viendroit demeurer avec elle, lorſqu'il parloit d'aller demeurer dans un beau Palais. Le lendemain venu, elle envoya des Officiers pour amener ſon fils dans ſa tente ; mais quand l'on vit que la moitié du jour étoit paſſée, & qu'il ne paroiſſoit point, on l'envoya dire à la Reyne qui en fut fort ſurpriſe. Elle vint elle-meſme pour retirer ſon fils de ſa ſolitude, & commanda enfin que l'on mît à bas la porte de la cabane. On obeït à ſes ordres ; mais quel ſpectacle ! Elle vit ſon fils étendu mort ſur une méchante natte, ſon bâton, & le Livre de l'Alcoran à côté de luy. La Sultane tomba pâmée entre les bras de ſes Eunuques, & elle demeura plus

» d'une heure comme morte. Il fallut
» la reporter dans ſa tente, où dés
» qu'elle fut revenüe de ſon évanoüiſſe-
» ment, elle s'abandonna à des tranſ-
» ports de douleur extraordinaires. Elle
» voulut à toute force que l'on apportât
» le Prince mort devant elle, dans le
» deſſein de ſe tuer ſur le corps de ſon
» fils. Auſſi-tôt qu'elle vit l'objet de ſon
» deſeſpoir, elle inſulta Mahomet, &
» tous ceux qui luy ont ſuccedé. Dans le
» moment qu'on crut qu'elle s'abandon-
» neroit à quelque action extraordinaire,
» la teſte du mort ſe dreſſa, & prononça
» ces mots. *De quoy vous affligez-vous ?*
» *changez toutes vos douleurs en joye, je*
» *vous ay tenu parole, j'habite preſente-*
» *ment dans le beau Palais dont je vous*
» *avois parlé. Jettez des fleurs ſur mon*
» *corps, & donnez-luy la ſepulture ; &*
» *vous, ma mere, pour l'amitié que vous*
» *avez pour moy, on vous prépare auſſi*
» *un beau Palais dans les agreables lieux*
» *où j'habite ; c'eſt pourquoy ne vous affli-*
» *gez point, puiſque vous me retrouverez.*
» En diſant ces dernieres paroles, il laiſſa
» retomber ſa teſte. La Reyne ne man-
» qua pas de faire embaumer ſon fils,
» & bâtit une belle Moſquée où le corps
» de ce Prince repoſe dans un tombeau

que j'ay vû, devant lequel il y a neuf « belles lampes d'or maſſif, que l'on en- « tretient allumées jour & nuit. La Sul- « tane donna des fonds tres-conſide- « rables, pour faire un gros revenu à la « Moſquée, qui ſert à entretenir trente « ou quarante Dervis, & pour donner à « manger tous les matins à tous ceux qui « ſe préſentent. Aprés que la moſquée « fût faite, & que tous les fonds furent « bien établis, cette Reine s'en retourna, « & la couronne des Perſes paſſa dans une « autre famille. «

Je vis le matin que je fus à cette moſquée, plus de cent perſonnes qui attendoient à la porte. Ce qu'on leur donne conſiſte en un bon pilleau, un morceau de viande, & du pain tant qu'un homme en peut manger. L'on vient de fort loin à cette moſquée en pelerinage, & même de Perſe, car les Mahometans tiennent cet homme pour un grand ſaint parmy eux.

Nous continuâmes nôtre chemin l'eſpace de huit heures, & nous paſſâmes dans les ruines d'une Ville qui paroiſt avoir été conſiderable par le nombre de colonnes, & d'autres morceaux precieux qu'on y voit preſque tous enſevelis dans la terre. On appelle ce lieu Micelly. De

là nous paſſâmes un grand pont qui étoit preſque ruiné, & nous côtoyâmes le rivage de la mer juſqu'à Bagniaſque grand château qui tombe en ruine. A deux heures de là nous fûmes camper dans une grande campagne où nous paſſâmes les deux tiers de la nuit, d'où nous arrivâmes à Tortouſſe à neuf heures du matin. Avant que d'entrer dans la Ville l'on voit l'ouverture de pluſieurs lieux ſouterrains taillez dans le rocher. Tout eſt renverſé dans cette fameuſe Ville, tout y eſt maſure. En quelques endroits ſes murailles baſties de groſſes pierres y ſont encore entieres accompagnées d'eſpace en eſpace de groſſes tours quarrées. Un peu hors la Ville on voit une grande Egliſe que l'on dit avoir été baſtie par ſainte Marthe. Cette Egliſe eſt tres grande, & a vingt-quatres pilliers, douze de chaque côté. Elle a de grandes voûtes par deſſous qui conduiſent à des lieux ſouterrains. Cette belle Egliſe ne ſert aujourd'huy qu'à retirer des bœufs & des buffles qui ſont en grande quantité dans ce pays, & qui ſont le principal revenu du Pacha de Tripoly.

XX.

Puces qui mangent les herbes. Le mont Liban. Ville abymée dans un lac où l'on voit encore les maiſons. Antiquitez du chaſteau de Balbec. Temple ſuperbe abandonné. Oppoſition des Turcs à baſtir ſolidement, fondée ſur une prophetie. Avanture de Damas.

DE Tortouſſe à Tripoly il n'y a rien de remarquable que quatre grands ponts ſur leſquels on paſſe, & un tres-grand bois d'oliviers qui a plus de deux lieües de long. Il y a un village à une demy journée de Tripoly ſi remply de puces, qu'elles mangent les herbes qui ſont aux environs des maiſons. L'on m'avertit à Tripoly qu'une caravane preſte à partir pour Damas paſſoit à Balbec; ainſi je reſolus de la joindre & de la ſuivre. Aprés avoir traverſé une grande plaine de trois heures de marche, nous entrâmes avec le jour dans le Mont-Liban tres difficile à paſſer par ſa hauteur & par ſes mauvais chemins ſur le le bord de precipices affreux. De l'autre coſté du precipice à main gauche dans la montagne on voit un Couvent taillé dans le roc tres difficile à aborder; l'on

n'y peut aller qu'un à un par le chemin qui y conduit. Nous montâmes toujours le reſte de la journée, & nous arreſtâmes en un lieu où il y avoit de l'eau & de l'herbe ; nous y dormîmes à la belle étoile. Le lendemain deux heures devant le jour nous continuâmes à monter la montagne & nous y marchions ſur la neige comme dans le cœur de l'hyver.

Sur les trois à quatre heures nous campâmes dans une plaine proche d'un lac qui a environ neuf à dix milles de tour. Ce lac s'eſt formé d'une belle fontaine qui ſort de la montagne à gros bouillons, & l'on voit ſur le bord de ce lac les veſtiges d'un ancien château qui eſtoit baſty de fort groſſes pierres. Les gens du païs aſſûrent qu'à la place de ce lac il y avoit autrefois une grande Ville qui y a été abymée, & par deſſus laquelle l'eau eſt ſurvenüe. En effet comme l'eau de ce lac eſt extremement claire, l'on y voit fort bien quantité de maiſons qui ſont ſous l'eau. Pour contenter ma curioſité je me deshablilay, & nageay dans ce lac en pluſieurs endroits, de maniere que je me trouvay ſur la terrace d'une maiſon où je me repoſay, & eus le plaiſir d'examiner toutes ces ruines qui ſont ſous les eaux, d'où l'on peut juger que la

Ville étoit belle, bien baſtie & bien peuplée.

De là nous partîmes une heure devant jour, & aprés avoir marché deux heures par des montagnes, nous deſcendîmes dans une belle plaine, d'où on commence à decouvrir Balbec. On paſſe dans cette plaine auprés d'une colonne qui ne cede en rien à celle de Pompée d'Alexandrie pour la hauteur & pour la groſſeur. En approchant de Balbec la ſeule veüe de ſes ruines donne de l'admiration. Elle eſt entourée de fort beaux jardins & de pluſieurs ruiſſeaux qui arrouſent ſon enceinte. Tout au tour l'on voit quantité de maiſons taillées dans le roc qui y ont pluſieurs appartemens; & je crois qu'elles étoient fort commodes pour ſe garentir de la chaleur. La Ville a encore ſes propres murailles qui ſont des plus belles & des mieux bâties que l'on puiſſe voir. Elles ont d'eſpace en eſpace de groſſes tours carrées baſties, comme les murailles, de pierres d'une extreme grandeur.

C'eſt dans le chateau qu'eſt ce grand & magnifique temple que l'on voit de ſi loing. Pour y arriver l'on paſſe pardevant une voûte qui a plus de cent cinquante pas de long, & baſtie de fort

groſſes pierres ; d'eſpace en eſpace contre les murs de cette voute des buſtes repréſentent des anciens Rois de Syrie & des Empereurs. Comme l'on ne voioit pas bien clair, je n'en reconnus aucun, quoy qu'ils ne me ſoient pas inconnus par les medailles. En paſſant ſous cette voûte j'en vis pluſieurs autres à droit & à gauche qui conduiſoient en des lieux ſoûterrains. Au ſortir de-là on trouve une gallerie toute bordée de tres belles & hautes colonnes ; & l'on va droit à la porte du temple qui eſt faite de trois groſſes pierres ſeulement. Sur celle du milieu une aigle romaine avec les aiſles eſployées, tient d'un pied le caducée, & de l'autre une guirlande de fleurs & de fruits. Sur les deux autres pierres de chaque côté il y a deux cupidons volans avec chacun à leurs mains une grande guirlande de fleurs & de fruits. La façade eſt toute revêtüe de marbre, & chargée de fleurs en relief. On entre par cette porte dans la grande nef du temple dont la voute eſt toute à fait tombée.

Au milieu du fond de cette nef une grande niche de marbre cizelée de fleurons, de fruits, & d'oyſeaux, étoit aparemment la niche de la principale idole, car tout autour on en voit d'autres

plus petites, & il y en a deux rangs les unes ſur les autres. Les corniches qui en font l'ornement ſont toutes de marbre tres bien travaillé. Je fis allumer deux groſſes chandelles, & aprés avoir marché trente pas en deſcendant ſous une voûte nous entrâmes dans de tres beaux apartemens. Nous paſſâmes dans ſix belles ſalles qui ſont de plein pied, & toutes baſties de ſi belles pierres qu'elles paroiſſent eſtre d'un beau marbre gris. Toutes ont trente à quarante pieds de long ſur ſept de large. Il y en avoit dont les chambres étoient rondes, & les autres ovales & octogones, il y en avoit auſſi quelques-unes en triangle, & de carrées, & tout cela ſi bien bâty qu'il ſemble que l'architecte y vienne de mettre la derniere main, & en beaucoup de lieux tout eſt revêtu de marbre.

Quel deſtin que de ſi beaux lieux ſoient abandonnez! Ils ne ſe trouvent en cet état qu'à cauſe des ruines qui les ont comme enterrez. On y voit des feneſtres dans tous les lieux, mais qui ſont faites comme des meurtrieres des murailles de rampars; excepté qu'elles ſont beaucoup plus longues. Je croy que l'on faiſoit les feneſtres de cette ſorte pour empêcher les chaleurs du Soleil qui ſont grandes en

ce païs. Quand nous fumes remontez en haut nous allames par un trou, couchez ſur le ventre, avec peine à un bel eſcalier de marbre blanc comme les murailles, aſſez étroit & qui va en vis. Au haut de cet eſcalier je vis quantité d'appartemens tous ruinés, mais qui marquent encore par ce qui en reſte tout de marbre, que ces lieux ont été tres magnifiques. Plus haut encore on trouve un chemin fort étroit par où l'on peut aller tout au tour du temple.

Nous redeſcendimes enſuite & nous allâmes de l'autre côté, dans de grands lieux tres vaſtes où l'on voit quantité de tombeaux preſque tous de marbre. L'architecture de ces lieux eſt ſi belle qu'elle fait plaiſir à voir, & qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer avec quelles depences tout y a été fait Je croy que huit jours entiers ne ſuffiroient pas par viſiter toutes ces ruines qui en meritent bien la peine.

Sous la qualité de Medecin je fus viſiter le Cadis dont la maiſon eſt tres belle; il me receut fort bien, & nous fit donner le caffé & le ſorbec. Dans la converſation que nous eumes enſemble, je luy demanday pourquoy il avoit fait tant de deſpenſe à une maiſon comme la ſienne,

qui étoit tres belle à la verité, mais qui n'étant baſtie que de terre dureroit tres-peu ; qu'avec la même depenſe il pouvoit en baſtir une auſſi belle de pierre d'une plus longue durée. *Ce n'eſt pas la coûtume parmy nous*, me répondit-il, *d'avoir des logemens qui durent plus que nôtre vie. Mais*, luy repliquay-je, *cela ſeroit bon ſi les hommes ne laiſſoient point d'enfans aprés eux. Ne ſeroit-il pas mieux que les peres riches fiſſent baſtir de belles maiſons qui leur feroient honneur & qui ſeroient utiles à leurs enfans aprés leur mort ? Encore une fois*, me dit-il, *ce n'eſt pas la coutûme parmy nous, les enfans n'habitent jamais les maiſons de leurs peres, ils les abandonnent & les laiſſent perir. Hé bien*, repris je, *pour vôtre propre ſatisfaction ne vous ſeroit-il pas plus honorable que vos maiſons ſubſiſtaſſent aprés vous pour éterniſer en quelque façon vôtre memoire. Non, non*, interrompit le Cadis, *nous avons une prophetie qui nous menace que les Francs ſeront un jour maiſtres de tout le païs des Muſulmans ; cela étant ils ſe logeroient dans la maiſon que j'aurois fait bâtir, ils y mangeroient du cochon & la profaneroient : ils s'en feront s'ils veulent, auſſi bien les nôtres ne dureront pas tant.* Ce diſcours me ſurprit & m'apprit en même temps

pourquoy les Turcs détruiſoient les maiſons ſolides des anciens, & n'en faiſoient que de boüe.

Je pris congé du Cadis pour aller joindre la caravane, où l'on me demanda cinq écus pour le cafar qu'il me fallut payer fort injuſtement, puiſque les Francs ne doivent rien payer en Turquie. Parmy toutes ces ruines la Ville ne laiſſe pas d'eſtre habitée, & il y a environ trente familles Chrétiennes, quelques Juifs, & bien environ ſept à huit mille habitans Turcs. Nous partîmes avant le ſoleil levé, & paſſâmes par d'aſſez beaux païs, quoyque de montagnes, & par de beaux villages. Nous arreſtâmes ſous des noyers, dans une belle plaine pour y demeurer juſqu'au lendemain que nous partimes devant le jour. De-là nous paſſames par des montagnes affreuſes, arides & ſeches, ſans trouver de l'eau nulle part. Aprés avoir marché trois heures dans ces montagnes par des chemins taillés dans le rocher, nous deſcendîmes dans une plaine ſi grande, qu'elle ne paroiſſoit point avoir de bornes à la veüe par aucun endroit. On me dit que c'étoit la plaine d'Ardara, où les Arabes venoient faire de grandes courſes, & fort ſouvent pilloient les caravanes.

A ce nom je ne pus me deffendre de quelque triſteſſe, par le ſouvenir d'une cruelle avanture qui m'étoit arrivée là dans une autre voyage. Elle eſt aſſez particuliere pour meriter que je la rapporte en cet endroit : en tout cas la diſgreſſion ne ſera que du tems.

XXI.

Ordre du grand Seigneur de depoſſeder l'Emir des Druſes. Ce Prince implore le ſecours des Arabes ſes voiſins. Bon naturel d'un jeune Arabe. Medecins conſiderez chez les Barbares.

J'Avois achepté à Damas, pour ſix cens écus & deux montres d'or, un diamant de vingt-deux karas. Il n'étoit pas bien net à la verité, & ſa couleur étoit un peu jaune ; cela n'empeſchoit pas cependant que je ne l'eſtimaſſe un grand prix à cauſe de ſon poids. Dans ce temps-là le Grand Seigneur avoit ordonné aux Pachas de Syrie d'armer pour depoſſeder l'Emir des Druſes, Prince des montagnes de l'Antiliban, pour en mettre un autre à ſa place. Comme les Turcs étoient en campagne, les caravanes n'oſoient plus ſe hazarder dans les chemins. L'Emir demanda du ſecours

aux Arabes, dont les troupes rendirent encore la route moins pratiquable. Il fallut avoir patience, & demeurer à Damas juſqu'à ce qu'il partît quelque caravane aſſez forte, ou que la guerre fuſt finie. Un jour que je me promenois dans la rüe, j'appris du Moucre qui m'avoit amené à Damas, qu'il partoit ſans faute dans trois jours. Je luy demanday s'il n'avoit pas peur des Arabes ou des troupes du Grand Seigneur. Il me dit que non & qu'il iroit par des chemins où ny les Druſſes ny les Arabes n'avoient coutume de paſſer. Il ajoûta qu'il alloit à Tripoly, & que la caravane ſeroit au moins de quatre cens perſonnes tous bien armés; je ne conſultay pas davantage, & luy donnay deux écus d'arres.

Quand je fus de retour chez les Capucins, où je logeois, je leur contay ce que je venois d'arrêter. *Qui vous conduira*, me dirent-ils, *des oiſeaux dans les airs? Non, mes Peres*, repondis-je, *ce ſera le Moucre avec qui je ſuis venu. Vous ne connoiſſez pas*, reprirent ils, *ces ſortes de gens. Ils ne manquent pas de dire qu'ils ſont preſts à partir, pour avoir vôtre argent; mais dans le temps où nous ſommes il n'eſt pas à croire qu'aucune caravane s'expoſe à marcher à cauſe de la guerre.* Les bons

Peres donc firent ce qu'ils purent pour me détourner d'un deſſein ſi mal concerté. Mon malheur voulut que je ne ſuiviſſe pas ce qu'ils me conſeilloient. L'idée que j'eus que tant de marchands dont la caravane devoit eſtre compoſée ne s'expoſeroient pas, s'il y avoit un ſi grand danger, me determina à partir. Je pris donc un caleçon de toille que je ſalis le plus qu'il me fut poſſible, & je le dechiray de maniere qu'il paroiſſoit ne valoir rien; je couſus mon gros diamant en un lieu où l'on auroit eu de la peine à s'en apercevoir, & priay les Peres d'envoyer ce que je leur laiſſois à l'adreſſe du Conſul de Saide.

On partit à minuit de Damas, & la premiere journée qui fut fort petite ſe paſſa fort agreablement; la ſeconde de même: à la pointe du jour de la troiſiéme à peine étions-nous deſcendus d'une montagne fort rude, dans une grande plaine deſerte, que nous apperceûmes plus de deux mille Arabes de cavalerie avec le ſabre & la lance pour armes. Nous mîmes tous pied à terre auſſi-tôt, & nous fimes une decharge ſur les premiers qui voulurent nous attaquer. Les coups que nous tirions les faiſoient tenir au large, pendant que l'on faiſoit aller à

la montagne les chameaux & les mulles chargées, pour les mettre en ſureté contre les Arabes, à cauſe que leurs chevaux qui ne ſont point ferrez, pourroient ſe gâter le pied parmy les roches & les pierres. Une autre raiſon encore eſt qu'ils ne peuvent ſe ſervir de leurs armes qu'à cheval; mais le malheur dont je ne m'appercus que trop tard, fut que les marchands qui voyoient leurs marchandiſes en ſeureté dans la montagne, nous quittoient, & s'y en allerent auſſi les uns aprés les autres, enſorte que nous ne reſtâmes plus que ſoixante ou quatre-vingt à faire feu.

Un gros de quatre à cinq cens Arabes s'étant determinez enfin à nous attaquer tout de bon, tout le monde prit la fuite dans le moment, & je n'étois pas des derniers: mais par malheur je tombay ſur des pierres, & je me bleſſay ſi fort à la jambe que je n'eûs plus la force de courir. Les Arabes nous joignirent, & je fus pris avec deux autres Turcs. L'on nous depoüilla donc tous nuds; & comme ceux de la montagne faiſoient feu, nous fûmes emmenez au plus-viſte avec trente ou quarante mulets chargez de la caravanne qui n'avoient pas encore pû gagner la montagne. Les ennemis nous

firent marcher prés de deux heures ; & nous arrivâmes à leurs baraques où tout retentiſſoit de cris à nôtre arrivée.

Nous fûmes menez les deux Turcs & moy devant le Chek, l'homme le plus laid & le plus hideux que j'aye jamais veu. Il nous parut que ſon ame correſpondoit à la figure de ſon viſage : *pourquoy*, dit-il, *a t'on ſi long-tems tardé à tuer ces chiens-là* ? Il ordonna donc ſur le champ qu'on nous miſt au milieu de la place, & dit à trois jeunes Arabes de monter à cheval, pour nous tuer avec leurs jerides, & que celuy qui auroit le mieux tiré dans la tête obtiendroit de luy une recompenſe. On nous emmena tous trois en un lieu où il y avoit un bel eſpace pour faire courir les chevaux. Ceux qui nous y menerent, commencerent à dire qu'il ne falloit pas par nos remuemens empeſcher que ces jeunes gens ne gagnaſſent la recompenſe que le Chek leur promettoit, en un mot, qu'il falloit ſe laiſſer tuer ſans remüer. Les pauvres Turs qui croyent à la deſtinée repondirent en Arabe, *Nacip*, qui veut dire, *c'eſt ma fortune*, ſi cela eſt écrit que cela ſoit ; & moy je dis, *ma fiſſe Nacip*, qui veut dire cela n'eſt pas écrit pour moy, ce n'eſt pas ma fortune. Ils s'en allerent

en me disant que je le verrois.

Le fils du Chek étant là pour voir cette tragedie, un des Arabes luy dit : *Celuy-cy croit*, parlant de moy, *qu'il n'est pas écrit qu'il doit mourir.* On fist à ce propos le dernier signal aux trois jeunes Arabes qui partirent à toute bride pour tuer chacun son homme, j'étois dans un cruel état, & je croy que j'aurois fait pitié à plus que des Arabes. Mon intention étoit s'ils m'avoient manqué de me faire tuer sous les pieds du Cheval, mais Dieu voulut bien prendre soin de moy dans ce moment pour me faire éprouver ses miracles. Quand celuy qui venoit sur moy fut vis-à-vis le fils du Chek, ce genereux jeune homme arresta le boureau qui venoit m'oster la vie. Il luy dit qu'il n'empeschoit pas le commandement de son pere, mais que sa curiosité le portoit à sçavoir qui j'estois.

Quand je les vis venir tous ensemble auprés de moy, il me vint un rayon d'esperance. Le Fils du Chek me demanda qui j'étois. Je luy fis connoître que je n'étois pas Turc, mais un Chrétien Franc. *Pourquoy donc*, me dit-il, *t'es-tu battu, plusieurs de nos gens étant blessez, tu merite la mort ? Seigneur*, luy repondis-je, *on m'a pris que je n'avois aucunes armes,*

comment-veux tu que j'aye fait du mal à aucun des tiens; ſi je ne leur ay point fait de mal, je ne merite point la mort. Puiſque tu es Franc, reprit-il *que ſçais tu faire?* Dieu m'inſpira de lui dire que j'étois medecin, & que je ne voyageois par le monde que pour bien connoître les maladies, afin de les pouvoir guerir. Il fit un jurement en me demandant ſi cela étoit vray, & je luy en fis encore un plus grand qu'il n'y avoit rien de plus veritable que j'étois medecin, comme à la verité je l'étois bien dans ce moment de moy même. Il ſe retourna donc du côté de celuy qui étoit tout preſt de me lancer ſa jeride dans la tête, & luy dit: *Je n'empeſche pas le commandement de mon pere, mais cet homme eſt un chrétien, c'eſt un eſclave qui eſt le bien de mon pere, va t'en, je te donneray une recompenſe plus grande que ſi tu l'avois tué?* Les deux autres ne manquerent pas les deux Turcs, & leur percerent la teſte de leur jeride, enſuite ils leur couperent la tête, & la porterent au Chek, & moy je ſuivis mon liberateur qui me fit donner un morceau de toile pour me couvrir.

Nous arrivâmes le fils du Chek & moy dans la tente de ſon pere, à qui il dit. *Mon pere j'ay empeſché que l'on tuaſt cet homme là, c'eſt ton eſclave parce qu'il eſt*

Chrétien. Son pere fort en colere luy dit, *Tu es plus chien que luy d'avoir empeſché que l'on ait accomply ma volonté, qu'on luy oſte la teſte tout à cette heure devant moy.* Il y en avoit deja qui cherchoient le ſabre qui couperoit le mieux pour faire cette belle execution, quand le fils ſe jetta par terre, baiſa le bas de l'habillement de ſon pere, & luy dit. *Apprends avant que de le faire mourir qu'il eſt medecin, & que par luy tu dois connoître que Dieu & le prophete t'envoyent du ſecours, quand tu en as beſoin. Il y a des malades & des bleſſez parmy nous, que deviendront-ils ſi tu le fais mourir? Si tu as deſſein de le tuer, attends du moins quelque tems pour le beſoin que ces pauvres bleſſez en ont, & de cette maniere tu ne mépriſeras point Dieu ny les ſerviteurs de Dieu en qui nous croyons. Je te demande cette grace, accorde-la moy par Mahomet & tous ceux qui ont la vraye croyance à ſes livres.*

J'étois ſurpris que ce cruel homme écoutoit avec tranquillité tout ce diſcours qui me donnoit quelque eſperance de vivre. Enfin il ſe leva fort bruſquement, & dit, *puis qu'il eſt medecin, qu'il gueriſſe les bleſſez.* Le Chek ſortit de ſa tente, & le fils m'emmena auſſi tôt dans la ſienne. Sur le bruit qui s'étoit deja re-

pandu par tout le camp que j'etois un medecin, il y arriva une foule de monde pour me voir. On amena les bleſſez & le Chek me dit, que puiſque j'étois medecin, j'euſſe à les guerir. Alors le ſouvenir de mon diamant me vint dans l'eſprit, & me cauſa une vraie douleur; ainſi, chacun me preſſant de luy donner des remedes, je dis à mon liberateur, *comment veux t'on que j'en donne puis que l'on m'a amené icy tout nud, & que je n'ay rien pour exercer mon art. Si ceux qui m'ont depoüillé peuvent me rapporter mes habits, j'ay une petite boëte d'un baume ſi precieux qu'il rendra la ſanté à ceux qui en uſeront; je te prie donc, fais les chercher.*

Je ne ſouhaitois mes habits que pour recouvrer mon diamant. Il donna ordre que l'on eût à raporter generalement toutes les depoüilles des trois perſonnes que l'on avoit pris. On obeit, & l'on apporta, hors le caleçon que je demandois, preſque tous les habits, mais tous coupez par morceaux. Je dis à Haſen qui eſt le nom du fils du Chek, que je ne voyois point un caleçon que l'on m'avoit oſté qui étoit preſque tout déchiré. Il fit venir ceux qui m'avoient dépoüillé. Sur les menaces, ils luy firent tous des

ſermens qu'ils n'avoient point ce que je demandois, qu'ils avoient jetté pluſieurs choſes dans la campagne, qu'ils eſtimoient ne valoir rien. Il les renvoya aprés, & me dit qu'eſtant Medecin, il falloit que je gueriſſe les bleſſez.

Je vis bien que ces gens-là s'imaginoient que dés qu'on a la qualité de Medecin, on a auſſi la vertu de guerir les malades. Je demanday des œufs & du baume blanc, que je mis dans une chaudiere avec de la terre ; je remüay tout avec un baſton, & fis ſemblant de dire quelques paroles, avec quelques ſignes, comme ſi j'avois fait quelque remede magique, en quoy ces ſortes de peuples croyent beaucoup, car je leur entendois dire que j'étois un homme bien ſçavant. Quand j'eus finy mon remede, dans lequel j'avois mis de l'huile pour le rendre liquide, je fis venir tous les bleſſez dont j'emplaſtray les bleſſures de cette belle compoſition. Cela fit quelque effet à ceux qui n'étoient bleſſez que dans les chairs : mais ceux qui avoient des os caſſez, & des coups dans le corps, cela leur fit de tres-grandes douleurs, & empira beaucoup leur mal. Le reſte du jour ſe paſſa ainſi, & le lendemain je vis mes malades plus mal qu'à l'ordinaire. Ils me

dirent qu'ils ſouffroient beaucoup de mal, & je les conſolois, en leur diſant que c'étoit une marque qu'ils ſeroient bien tôt gueris. Leurs playes cependant devenoient tres-mauvaiſes ; mais qu'y faire ? je ne pouvois leur donner grand ſecours dans leurs ſouffrances. Le troiſiéme jour, le mal devint pire qu'auparavant, & il ſembloit que la cangraine ſe voulût mettre par tout. Comme je manquois des ſecours neceſſaires pour les ſoulager, je les payois toûjours des meilleures paroles que je pouvois.

XXII.

Suite du recit de l'avanture precedente. Eſpions Arabes dans les Villes pour ſçavoir le départ & l'état des Caravannes. L'amour de la liberté plus fort que la crainte du peril. Effets ſinguliers de la peur. Humanité des Caravannes.

ENviron ſur les deux heures aprés midy, un de leurs Eſpions vint d'Alep les avertir qu'une Caravanne riche & peu armée en partoit pour Damas, ſans ſçavoir que leurs Troupes fuſſenten campagne ; il les inſtruiſit auſſi de la route qu'elle avoit priſe. A cette nouvelle le Chek fit plier les Baraques, & charger les Chameaux des malades

que l'on mit dans des eſpeces de paniers. On marcha juſques aprés Soleil couché ; & ſans décharger les Chameaux, on ſe répoſa juſqu'à environ minuit. Dés la pointe du jour on repartit ſans s'arreſter que l'eſpace de trois heures pour faire manger beſtes & gens, & aprés avoir marché juſques à prés de quatre heures aprés midy, nos Arabes camperent proche d'une petite montagne qui en avoit une tres-grande derriere. Je pris là en moy-meſme une reſolution de perdre la vie, ou de me ſauver. Toutes les Baraques dreſſées, je fus voir les malades que je trouvay dans un tres mauvais état, & qui ne ſentoient preſque plus rien pour avoir trop ſenty de mal. Quelques-uns meſme étoient moribonds. Je les payay encore des meſmes paroles, & leur promis qu'ils verroient l'effet de mon grand remede le lendemain. Il faut eſtre Arabe pour vivre avec tout le mal que ces gens-là ſouffroient.

Haſen qui étoit couché dans ſa Tente ſur un tapis, me demanda des nouvelle des bleſſez. Je luy marquay que le lendemain ils ſeroient tous gueris, & que c'étoit le jour que le remede devoit faire ſon grand effet. Comme il fumoit, je luy dis : *Seigneur, depuis que je ſuis avec*

avec toy, je n'ay point fumé ſelon ma coûtume. Sur quoy il tira d'une poche de cuir une poignée de tabac tout haché qu'il me donna. En le remerciant, je luy dis que pour l'amour de luy, je ne ceſſerois de fumer que je n'euſſe tout pris le tabac qu'il me donnoit. Je me mis pour cela à la portede la baraque, à chercher en fumant l'Etoile du Nord pour aller droit à la montagne. Comme je vis qu'il vouloit dormir; je luy dis, Seigneur, *je vas fumer derriere ta tente, afin de te laiſſer repoſer.* Il dormoit déja ſans doute, puiſqu'il ne me répondit rien.

L'occaſion me parut favorable à mon deſſein : la nuit étoit fort noire, & j'étois habillé comme les Arabes, ainſi j'allay derriere la tente de Haſen, de celle-là je paſſay autour d'une autre, & de tente en tente j'avançay juſqu'à la teſte de toutes les baraques. Les chiens qui aboyoient aprés moy redoubloient ma peine & ma peur, mais l'amour de la liberté l'emportoit ſur la crainte du peril où je m'expoſois. Enfin aprés avoir bien obſervé l'Etoile, & m'eſtre recommandé à Dieu, je me mis à courir ſi fort, qu'il me ſembloit que je volois. Je ne ſentis point mon mal de jambe, quoy qu'il ne fût pas guery. La preſence du danger

étoit plus forte. Le bruit de l'air que je fendois m'étoit ſans ceſſe un ſujet d'épouvante. Ma courſe formoit à chaque pas des eſpeces d'échos qui ſe multiplioient, & me faiſoient toûjours croire les Arabes aprés moy. L'ombre même des pierres, & des roches que je trouvois en chemin augmentoient ma frayeur, & le peu de lumiere des étoiles ne ſervoit qu'à me rendre ſouvent les objets, que je croyois voir, plus terribles. Tout ſembloit enfin concourir à m'effrayer. La cruauté des Barbares que j'irritois par ma fuite; l'obſcurité qui regnoit; l'ignorance des lieux où j'étois; l'incertitude du chemin que je devois prendre; la certitude de ma perte ſi j'étois découvert; l'apprehenſion de ne pas trouver l'azyle que je cherchois; de là naiſſoit une terreur qui ne faiſoit que changer d'objets d'un moment à l'autre. Mon imagination ainſi remplie de monſtres que je ne pouvois vaincre, mettoit mon ame dans un état qu'on ne ſçauroit décrire. Quand j'arrivay à la montagne mes travaux ne finirent pas. Loin de chercher les plus beaux chemins, je prenois les plus difficiles & les plus eſcarpez. Toute la nuit ſe paſſa à marcher avec une inquiettude & une fatigue incroyable.

Le jour venu, comme je cherchois des yeux quelque lieu où je puſſe me délaſſer, je me trouvay dans le plus affreux deſert du monde. Ce n'étoit que des roches toutes brûlées du Soleil, ſans abry & ſans herbe en aucun endroit. Il fallut continuer à marcher & grimper juſques au ſommet, pour voir ſi je n'y découvrirois rien qui pût me ſoulager. Ce fut en vain cependant ;& au bout de ma courſe, quoy que le Soleil fut preſt à ſe coucher, le chaud, la ſueur, la laſſitude, la faim & la ſoif me devoroient tour à tour, ſans eſpoir. Il fallut s'armer de reſolution & de courage pour deſcendre la montagne, où de temps en temps je tombois en défaillance. La nuit ſe paſſa preſque à marcher en deſcendant ; mais environ une heure devant le jour, je me trouvay dans une ſi grande foibleſſe, que je crus eſtre à mon dernier moment. Comme je manquois de ſecours pour me tirer de cet état, & que je n'avois plus de force, je demeuray du temps dans une eſpece de léthargie. J'y ſerois encore ſans un bruit qui vint réveiller le peu de connoiſſance qui m'étoit reſtée. Ce bruit qui ſe faiſoit entendre ſous ma teſte, devint un remede efficace contre ma foibleſſe. A meſure qu'il augmentoit

je ſentois revenir mes eſprits ; je me mis enfin à mon ſéant, pour voir ſi j'entendrois quelque choſe. Ce ne fut point une illuſion. Le jour commençoit à paroître, & l'eſperance qui rapella mon courage me fit traîner du côté où j'entendois le bruit ; à peine fus-je parvenu vers un vallon, que je découvris une caravane, qui acheva de me rendre les forces dont j'avois beſoin pour la joindre. Il me fut impoſſible au reſte de crier de joye. Comme on me prit pour un Arabe, dés qu'on m'apperçut ſix hommes vinrent à moy avec des fuſils me demander qui j'étois. Je fus ſi y longtemps ſans leur pouvoir répondre, qu'ils me couchérent en joüe, & m'auroient tiré s'ils ne m'avoient remarqué ſans armes, hors d'état de leur reſiſter, ou de leur faire de la peine. J'allois cependant droit à eux ; & tout ce que je pus faire, c'eſt de leur dire d'une voix aſſez mal articulée, *menez moy au Moucre.*

La penſée qu'ils avoient que je fuſſe quelque Arabe, fit qu'ils me conduiſirent à coups de poing, & à coups de pied vers leur troupe. Dés que je l'eus jointe, à la premiere alte qu'on fit, je demanday un peu d'eau. On me mena auprés du chameau qui la portoit, d'où l'on en

prit un vaſe de cuir qu'on me préſenta. Il me fut impoſſible de boire néanmoins. J'avois le palais & la gorge ſi enflez, que l'eau en reſſortit. Ce que je ſouffrois à cet accident nouveau m'alloit jetter dans le deſeſpoir, lorſqu'un homme paſſant avec du caffé, m'en offrit une priſe par compaſſion. Je la portay avec des mains tremblantes à ma bouche, & je ne l'eus pas plutoſt remplie, que ce remede fit ſon effet. Il ouvrit les conduits, & me donna le moyen de boire enſuite toute l'eau dont j'avois beſoin pour me rendre l'uſage de la parole. Aprés avoir dit au Moucre & aux autres, que je n'étois ny Turc ny Arabe, que j'étois Franc, & que je me ſauvois des mains des Arabes, j'ajoûtay que j'avois bien des choſes à leur apprendre, mais qu'on me fit la grace auparavant de me donner à manger, parce que depuis deux jours & deux nuits, j'étois épuiſé de fatigue & d'inanition. Toute la Caravanne fit là deſſus des exclamations, qui me flatterent; & chacun s'empreſſa de me donner quelque choſe. On commença par une éculée de biſcuit rompu par morceaux avec du fromage, de l'eau & du miel meſlez enſemble. Je mangeay donc ce

ragoût avec tant d'appetit, que de ma vie je n'ay fait un ſi bon & ſi agreable repas.

Aprés cela, comme la parole m'étoit parfaitement revenuë, j'en demanday encore autant, & me ſentis autant d'impatience à conter mon avanture, que j'avois eu de plaiſir à manger. Je leur fis donc le recit de tout ce qui m'étoit arrivé juſqu'à ce que je les eus rencontrez, & les inſtruiſis du mieux que je pus du lieu où j'avois laiſſé les Arabes, & de tout ce que j'avois pû découvrir parmy eux. Ils me donnérent une Mulle enſuite; mais comme ſuivant le recit que je leur avois fait, nous n'étions éloignez des Arabes que de deux lieües, on fit retourner la Caravane en arriere. Nous revinmes ainſi par des chemins détournez, des montagnes & des routes tres-difficiles à Damas au bout de trois jours. L'autre Caravanne avec laquelle j'en étois party, s'y en étoit auſſi retournée. En entrant dans la ville, un Turc fut fort ſurpris de me voir. Il me demanda des nouvelles des deux autres Turcs mes camarades de malheur. Je luy dis qu'ils étoient allez trouver Mahomet. Un peu plus loin je rencontray le P. de la Tuillerie, & le P.

Macas Jeſuites, qui crurent voir mon ombre ; ils m'emmenerent chez eux, où je me remis bien de toutes les peines que j'avois eües.

XXIII.

Sepulchre d'Abel. Paradis Terreſtre moderne. Tour d'où l'on deſcendit ſaint Paul. Chaîne d'une ſeule piece dont les anneaux ſont de pierre. Jets d'eau dans les chambres de Damas. Champ où ſaint Paul fut converty. Grappe de raiſin de quarante livres. Broüettes attachées derriere les Moutons pour ſoûtenir leurs queües. Conte d'une Image incarnée. Serpent à capuchon. Alep Ville des plus marchandes.

POur reprendre ma narration où je l'ay laiſſée ; nous achevâmes de traverſer la plaine ſans méſavanture Dieu mercy. Nous entrâmes dans les montagnes, & nous nous arrêtâmes au pied d'une tres-haute, que les Turcs appellent la montagne de Caïn & d'Abel. On voit ſur ſon ſommet les reſtes d'une ancienne Egliſe, que les gens du lieu aſſurent eſtre la ſepulture d'Abel. Ce Pays là depuis tout planté de vignes & de noyers commence à devenir beau.

Nous en partîmes deux heures avant le jour, & nous arrivâmes à Damas ſur les dix heures du matin. Cette Ville eſt une des plus conſiderables, & des mieux peuplées de la Syrie, auſſi en eſt-elle la Capitale. Il y a un fort bon nombre de Chrêtiens de toutes ſortes de Sectes, & beaucoup de Juifs. Elle eſt ſituée dans une tres-belle plaine, arroſée de pluſieurs rivieres, & de ruiſſeaux. Son terroir produit des fruits ſi delicieux & ſi bons, qu'on le prendroit volontiers, comme les gens du pays, pour le Paradis terreſtre. Il y a un champ un peu hors de la Ville, qu'ils tiennent pour le meſme où l'homme fut créé. Les Caravanes de la Meque s'aſſemblent en ce meſme lieu. Il y a tout proche de grands appartements où l'on retire les pauvres gens, & les pauvres voyageurs. Ces lieux ont des revenus pour ſatisfaire à toutes ces dépenſes.

On dit que Damas eſt une des plus anciennes Villes du monde; elle a trois rangs de murailles bien garnies d'eſpace en eſpace de bonnes Tours quarrées. En quelques endroits les murailles tombent en ruïne. On y voit encore la Tour d'où l'on deſcendit ſaint Paul dans un panier; elle a un Château qui ſeroit aſſez

fort en d'autres mains qu'en celles des Turcs. Il eſt bâty de fort groſſes pierres de taille toutes à pointe de diamant, & entouré d'un foſſé fort large, environ de douze à quinze pieds de profondeur, dans lequel paſſe un petit ruiſſeau. On voit ſur quelques pierres des Aigles en relief. Il y a contre une des murailles du coſté qui regarde le bazar de ceux qui font les foureaux de ſabre & de gangiare, une chaîne de pierre toute d'une piece, de vingt à trente pieds de long. Les anneaux en ſont quarrez, & s'entrelaſſent les uns dans les autres ſans eſtre ſoudez, ny avoir eſté ouverts. Sous la premiere porte du Château, il y a un Corps de garde où l'on voit quantité de cuiraſſes, de caſques & de boucliers, avec un grand nombre de hallebardes & de piques qui y ſont arrangées. Tout devant il y a ſept pieces de canon en batterie. J'entray juſqu'au lieu où l'on fait l'affinage de l'argent, & où l'on fait la monnoye. Comme je voulois aller plus avant, l'on me dit qu'il n'étoit pas permis, à moins que d'avoir à faire avec le Pacha. Je remarquay que dans le Château il y a une belle Moſquée.

Les rües de la Ville ſont preſque toutes couvertes, & ne ſont point droites.

Les maiſons paroiſſent fort vilaines par dehors, mais par dedans elles ſont de la derniere propreté ; toutes revêtuës de marbre, avec des jets d'eau juſques dans leurs chambres. En effet, outre les fontaines dont toute la Ville eſt remplie, les maiſons des particuliers en ont une, deux ou trois, dont les baſſins meſmes ſont de marbre, & ſont comme des petits étangs où il y a du poiſſon. Les Moſquées y ſont tres-belles, & ſont preſque toutes d'anciennes Egliſes des Chrêtiens. La principale eſt admirable & ſoûtenüe de colones de jaſpe & de porphyre. Ils diſent que c'étoit autrefois l'Egliſe de ſaint Jean Damaſcene. La maiſon d'Ananias, & celle où ſaint Paul avoit demeuré, ſont à preſent de petites Moſquées, où il y a des Chexs enterrez. On y voit encore cette grande ruë longue par où ſaint Paul paſſa d'un bout à l'autre. Environ un demy quart de lieüe de la Ville on va voir le lieu où ſaint Paul fut renverſé à la veüe du Seigneur. Il y avoit autrefois une Egliſe ; mais à preſent on n'en voit que des veſtiges. Cet endroit de la Converſion de ſaint Paul eſt ſur le chemin quand on part de Damas pour aller à Jeruſalem.

Il ſe fait en cette Ville un grand ne-

goce d'étoffes de ſoye que l'on nomme Bours. On y travaille beaucoup en ſabres, & en gangiares que l'on y fait fort bons, à cauſe que l'eau eſt admirable pour la trempe. Son territoire eſt des plus fertiles & plein d'agreables jardins. Les raiſins qui y croiſſent ſont des plus gros. Il y a des grappes de raiſin qui peſent plus de quarante livres. Une choſe qui va ſurprendre, & que j'ay veuë, c'eſt une queüe de mouton qui peſoit ſoixante livres ; auſſi les ont-ils tous generalement groſſes, & ſi groſſes qu'on leur met de petites broüettes deſſous pour leur aider à la tirer.

Seide Naja à dix mille de Damas, eſt un village où il ſe fait de tres bon vin. Il y a auſſi une fort ancienne Egliſe, avec un Monaſtere de femmes, & pluſieurs Preſtres Grecs qui y font le Service divin. Dans une petite Chapelle derriere le grand Autel, il y a un petit tombeau, où ceux du pays croyent qu'il y a une Image de la Vierge qui s'eſt incarnée. Dans mon autre voyage, je viſitay ce lieu ; & comme les Prêtres Grecs me firent le conte de l'Image devenuë chair, je leur marquay la curioſité que j'avois de la voir. Sur ce qu'ils me dirent que cela ne ſe pouvoit ouvrir, je tiray un

gangiare que j'avois à ma ceinture ; j'en frappay un grand coup contre le petit tombeau de plâtre, & j'en rompis un gros morceau. J'allois redoubler, lorſque les Peres ſe mirent à genoux. Ils me baiſérent la veſte, & me dirent, *Seigneur, ne nous fais point de tort, nous t'allons dire la verité.* La pitié qu'ils me firent me retint. *La ſainte Image de la Vierge*, dirent-ils, *qui s'eſt fait chair, & qui étoit icy a eſté volée. Le peuple croit toûjours qu'elle y eſt, & y a la meſme devotion. Cette ſeule devotion nous ſoûtient à cauſe des offrandes qu'on y fait.* Le Pere Agathange de Bretagne que j'avois mené avec moy, voulut que je me contentaſſe de ce qu'on m'avoit dit, aprés l'aveu de la fourberie. Je faiſois toûjours le méchant ſur le pretexte qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'on trompât le monde. Alors ces pauvres gens ſe mirent à pleurer. Pour changer l'objet de ma curioſité, je m'amuſay à regarder des Manuſcrits Syriaques qui étoient dans une Armoire. J'en trouvay deux qui me parurent bons ; je leur demanday à les achepter, ils me les offrirent, & n'en voulurent point prendre d'argent. Je pris les Livres, & leur donnay un Sequin. Je ne ſçay ſi les Livres étoient bons, mais

Monſieur Pic Docteur de Sorbonne m'en donna douze loüis. Quand je fus ſorty de cette Egliſe, nous vîmes dans le village beaucoup de monde amaſſé autour d'un grand ſerpent noir étendu mort par terre. Il avoit bien quatorze à quinze pieds de long, & étoit plus gros que la jambe. Comme je remarquay avec une canne qu'une eſpece de capuchon qu'il avoit ſur le col étoit fort peſant, je le fis couper moyennant quelques pieces, & l'emportay. Quand je fus de retour à Damas, j'ouvris ce capuchon, & j'y troûvay une pierre jaunâtre faite comme un pain de ſucre du poids d'une once.

En retournant à Tripoly, nous nous arreſtâmes en chemin ſous des arbres au bord d'une petite riviere, où nous paſsâmes la journée à cauſe de la chaleur. Nous en partîmes à l'entrée de la nuit, & paſsâmes à Tortouſſe, puis à Gibelé où l'on commence à quitter le rivage de la Mer. Aprés avoir marché huit heures par de petites montagnes, on campa au pied du gros village de Belulie ſous des oliviers, où il y a une tres-belle fontaine. Les habitans de ce lieu ſont bien faits, & les femmes tres-belles. Les hommes y portent le

Turban blanc, ils ſont d'une Secte particuliere ſans eſtre Turcs, & payent un tribut au Grand Seigneur, qui les laiſſe vivre à leur liberté. Quelque curioſité & quelque ſoin que j'aye eû pour ſçavoir des circonſtances de la Secte de ceux-cy, je n'en ay peu rien apprendre. Les filles & les femmes ne s'y cachent point le viſage & ſont proprement coëffées.

De Belulie aprés trois jours de marche nous vînmes coucher au village de noſtre Moucre, où nous demeurâmes deux jours, & de là nous allâmes à Alep en un jour. Je fus loger là chez Meſſieurs Soron & Samatant, qui y ſont les principaux Marchands François, & qui me receurent comme de veritables amis. La Ville eſt des mieux bâties que j'aye veüe en Levant. Les maiſons ſont preſque toutes de pierres de taille, les ruës en ſont pavées, il s'y fait un tres-grand negoce, & il y arrive des Caravanes de toute l'Aſie, mais particulierement de Perſe. Trois Nations de l'Europe qui s'y ſont établies pour le commerce, & les François, les Anglois, & les Hollandois y ont chacune leur Conſul. Il y a plus de 40. camps, où les plus gros Marchands demeurent, & particulierement

les Eſtrangers. On conte bien cent Moſquées dans la Ville; dont ſept ſont couvertes de plomb. La pluſpart ont eſté faites des anciennes Egliſes, dont l'on tient que ſainte Heleine a fait bâtir la plus grande, qui eſt d'une tres-belle architecture. Il y a plus de cinquante bains publics, & preſque toutes les ruës ſe ferment le ſoir, de maniere que l'on ne ſçauroit aller d'une ruë à l'autre pendant la nuit. Cela ſe fait pour la ſeureté des Bazars, dont la Ville eſt pleine, & ainſi des boutiques, où ſelon l'uſage du Levant les Marchands ne demeurent point.

Le Château de la Ville tres-beau, & entouré de grands foſſez, eſt bâty ſur un terrain élevé. Les murailles ſont faites de pierres de taille, & ont des Tours d'eſpace en eſpace. Les Grecs, les Armeniens & les Jacobites demeurent dans les Fauxbourgs, auſſi bien que les Maronites. Les Grecs y ont un Archeveſque; les Armeniens & les Jacobites leur Eveſque; les Maronites reconnoiſſent le Pape, & vont à l'Egliſe des Francs. Il y a quatre Egliſes de ces derniers; celle des Jeſuites qui eſt tres-belle, ils y ont auſſi un College; celle des Carmes; celle des Capucins; & la derniere eſt celle des des Peres de Terre Sainte, qui eſt la

Paroiſſe. Comme il y avoit une Caravane preſte à partir pour Tauris, je fis venir le Moucre avec qui je fis marché pour deux montures, une pour moy, & une pour mon valet, à vingt piaſtres chacune. Le P. Bernard de Bourges Capucin qui alloit à Hiſpaham, fut auſſi de noſtre compagnie. Je fis achepter toutes mes proviſions, & nous partîmes le ſoir d'Alep le 20. Aouſt 1700. On fut coucher hors la Ville proche le Cimetiere qui eſt le lieu où toute la Caravane s'aſſembloit, & l'on partit le vingt un deux heures avant le jour.

Dés qu'on a paſſé les jardins d'Alep, on entre dans une grande plaine ſi deſerte, qu'il n'y a pas un ſeul arbre. Nous rencontrâmes une Caravane d'Hiſpaham, nombreuſe de plus de deux mille hommes. Nous marchâmes juſqu'à onze heures, & nous campâmes dans un pré, contre un pont ſur un ruiſſeau qui forme une prairie fort agreable. Le 22. nous paſsâmes par des lieux fort dangereux à cauſe des Arabes qui y faiſoient ſouvent de grands deſordres. Aprés avoir paſſé une petite hauteur, au pied de laquelle il y a une petite riviere qui fait aller un moulin, nous fûmes camper dans une belle prairie prés d'une autre petite riviere.

XXIV.

Pieces de cinq ſols de France monnoye courante d'Emptat. Hauteur du Mont-Taurus. Arbre qui porte la Noix de Galle. Lieux dont les habitans ne connoiſſent point l'argent, & qui ne commercent encore que par échange. Sacs de toile où l'on conſerve le lait. Village ambulant dont les femmes ont des anneaux au nez. Serpent qui ne font du mal qu'aux étrangers. Le Prince de la Palude ne reconnoît point le Grand Seigneur, quoy qu'au milieu de ſes Eſtats. Il donne chez luy liberté de conſcience à toutes ſortes de Religions. Caractere Armenien inventé en ce lieu.

LE vingt-troiſiéme, nous fimes noſtre route ordinaire, qui eſt de marcher toûjours ſept à huit heures le jour. Le vingt-quatriéme, nous vinmes camper deſſous la Ville d'Emptat. J'y trouvay quelques cinquante ou ſoixante medailles anciennes, parmy leſquelles étoit le beau Macrin que j'ay eu l'honneur de metre au Cabinet du Roy, auſſi bien que pluſieurs autres. Cette Ville qui eſt bâtie en forme d'amphitheâtre ſur une petite montagne, eſt aſſez jolie; les

Bazars en ſont beaux & couvers. Le Château bâty de meſme ſur une colline, n'eſt ſéparé de la Ville que par un foſſé grand & profond. Il eſt encore un ouvrage ancien des Romains. Les pieces de cinq ſols de France ſont la monnoye qui a le plus de cours en cette Ville. Le vingt-cinquiéme nous marchâmes par un aſſez beau païs plein d'arbres & de vignes qui rendoient la veüe du païs fort agreable, & nous campâmes auprés d'une riviere qui faiſoit moudre un moulin.

Le vingt-ſix nous paſſâmes dans un fond au pied d'une colline ſur laquelle ſont les reſtes d'un grand Château qui par les ruines que l'on y voit paroît avoir été quelque choſe de grand & de magnifique. Il y a beaucoup d'aparence qu'il y a eu une Ville en ce lieu, car les ruines ont plus d'un quart de lieüe de païs. Ce qui eſt le plus entier de toutes ces ruines, ce ſont des tours que l'on voit en pluſieurs endroits çà & là. Tout le chemin eſt ſi plein de pierres & de gros cailloux ronds que nos chevaux bronchoient à tout moment, & avoient bien de la peine à ſe tenir. En ſortant de ces mauvais chemins nous trouvâmes une montagne qu'il fallut monter à pied,

parce qu'elle eſt ſi pleine de mauvais chemins & de precipices que les valets de la Caravane furent obligez de ſe mettre trois pour pouſſer leurs mulles, & les aider à monter. Nous fûmes trois heures à grimper ſur cette montagne, & je ne crois pas que de ma vie j'en aye monté une plus haute. L'on ne me put dire le nom de cette montagne, mais ce pouvoit eſtre le mont Taurus que nous avions toujours veu à notre gauche, & que nous allons avoir par la ſuite à notre droite. Quand nous fûmes montez, nous trouvâmes une petite hutte & une groſſe pierre creuſée dans laquelle il y a toujours de l'eau que les habitans du bas de la montagne y apportent par charité pour donner quelque rafraîchiſſement à ceux qui y montent. Cela nous fut à tous d'un grand ſecours, & nous donnâmes bien des loüanges à celuy qui avoit fait une ſi belle fondation. La deſcente de cette montagne en eſt beaucoup plus douce. On campe au bas prés d'un village nommé Menaralougue.

Le vingt-ſept nous marchâmes toute la journée par des montagnes toutes couvertes d'arbres, preſque ſemblables à nos cheſnes. Ils portent les noix de galle que nous vîmes abattre avec de longs

bâtons qui avoient de petits crochets par les hommes & les femmes du païs, où ces arbres portent une année de bon fruit, & l'année d'enſuite de méchant qui ne peut ſervir à rien. De là nous campâmes proche un village nommé Belucband. Je voulus achepter dans ce lieu quelques rafraîchiſſemens, comme poulle, œufs, lait & fromage, mais je fusſurpris que ces gens groſſiers, & qui paroiſſent avoir peu d'eſprit, ne voulurent point d'argent, & même ne le connoiſſoient pas; pour avoir donc ce que nous ſouhaitions il fallut donner en change du poivre, du ſavon, quelque méchant peigne de bois, des éguilles, de méchantes bagues de laton, & quelques perles de verre. Voila ce qui ſert d'argent dans ce païs, & ſans cela on ne pourroit rien avoir. Pour l'éprouver je voulus donner un quart de piaſtre de trois œufs; on ne voulut point me les donner, & j'en eus quatre pour une éguille. Pour un petit morceau de ſavon ils donnerent trois ſeaux de lait. Ce qui eſt plaiſant c'eſt que nos Moucres mirent ce lait dans des ſacs ſans qu'il paſſât au travers, & ce lait s'accommode avec ces ſacs d'une certaine maniere qu'il devient comme de la crême fort bonne.

Nous marchâmes le vingt-huit dans une grande plaine bordée des deux côtez de montagnes tres hautes & toutes couvertes d'arbres. Au pied des montagnes à maingauche il y a trois grands lacs, & cela rend le pays fort agreable à la veüe. Nous vîmes dans le chemin une grande & groſſe pierre ronde en forme de colonne. L'on m'a dit que l'on ſçavoit par tradition que cette colone avoit été miſe là pour marque qu'il y avoit eu une ville détruite. L'on ne m'en pût dire le nom. Ce qui rend ce qu'on nous avoit dit vrayſemblable, ce ſont quantité de ruines qu'on voit dans tous les environs de cette pierre. Nous campâmes dans un village nommé Oſſane, où l'échange eſt encore en uſage de même qu'à celuy d'auparavant. Le vingt-neuviéme nous ne partîmes qu'à neuf heures à cauſe de l'Aſſomption que les Armeniens qui compoſoient preſque toute la Caravane celebroient. Nous paſsâmes enſuite une fort haute montagne dont les chemins étoient fort étroits, & ſur le bord des precipices. Quoyque nous marchaſſions à pied, nous ne laiſſions pas neanmoins de trembler. Il y a une petite riviere au bas fort rapide que nous paſſâmes à gué, & nous campâmes au pied de cette montagne

toute couverte de cyprés.

Il nous fallut toujours marcher à pied le trentiéme, & perſonne n'étoit aſſez hardy pour aller autrement par des chemins ſi étroits qu'à peine avoit-on de la place pour mettre les pieds. Aprés tous ces mauvais chemins nous vinmes camper dans une petite plaine prés d'un village nommé Elcana. Le trente-uniéme nous marchâmes par de tres bons chemins, & nous nous arreſtâmes dans une autre plaine entourée de montagnes & de voleurs. Il vint un homme du païs demander un cheval en don. Comme on luy refuſa, il menaça d'en voler plus de quatre; cela fut cauſe que l'on fut alerte toute la nuit. Nous euſmes huit œufs pour un éguille, & une poulle pour une petite bague de verre. Le village de là proche ſe nomme Boulanchair. Le premier Septembre nous marchâmes par un aſſez beau chemin, excepté pendant une bonne demie heure que nous étions ſur un coſteau de montagne où le chemin étoit ſi étroit, & la terre ſi mouvante que je ne croi pas qu'on puiſſe y paſſer ſans avoir peur, car les precipices qui bordent le chemin ſont encore plus affreux que ceux que nous avions paſſez.

Nous trouvâmes enſuite un village qui changoit de lieu, ſuivant la coûtume des habitans de ce païs. L'été il demeurent ſous les arbres & ſous des tentes, & quand ils ne trouvent plus à manger dans un lieu pour leur bétail, ils vont camper dans un autre, en chargeant tout leur attirail ſur des mulles, des chevaux, des chameaux & des bœufs que l'on charge également comme les autres animaux. Les femmes vont preſque toutes à pied; je n'en vis point de belles, elles ont preſque toutes le nez percé, & y ont un grand anneau qui les rend encore plus difformes. Nous campâmes dans une plaine proche un petit ruiſſeau, le lieu ſe nomme Paugra. Le deuxiéme nous montâmes une haute montagne que nous deſcendîmes pendant long temps, & le chemin étoit ſi roide & ſi droit que nous fûmes trois heures à la deſcendre. Nous rencontrâmes dans le chemin pluſieurs Turcomans, gens qui n'ont ny feu ny lieu, & qui campent dans les endroits tant qu'ils y trouvent à manger pour leur bétail dont ils ont grand quantité. Ces gens ne vivent que de laitage & de fruits. Au bas de cette montagne nous vîmes une ſource qui ſortoit de deſſous un rocher, & qui jette de l'eau avec une

ſi grande abondance, qu'à quelques pas d'où elle ſort, elle forme une riviere qui pouroit porter bateaux. Nous campâmes devant Malatia petite Ville toute depeuplée l'eſté, parce que ſes habitans vont demeurer à trois quarts de lieüe ſous des arbres pendant ce temps-là, à cauſe de la fraîcheur qu'y donnent quantité de ruiſſeaux, qui rendent l'endroit fort delicieux. Comme il y a beaucoup de Chrétiens, on y trouve de l'eau de vie dont je fis ma proviſion.

Nous marchâmes le troiſiéme par un aſſez beau chemin, & nous vinmes camper à une bonne portée de fuſil de l'Eufrate. Les gens de nôtre Caravane m'aſſûrerent que les ſerpens, qui ſont en grande quantité là, n'y faiſoient point de mal aux gens du païs; mais qu'aucontraire leur morſeure étoit mortelle aux étrangers. Le quatriéme nous paſſâmes l'Eufrate dans un bateau aſſez grand, mais ſi mal conſtruit qu'il faiſoit eau en beaucoup d'endroits. On employa toute la journée à paſſer la Caravane; & il fallut même reſter de l'autre côté toute la nuit. Le fleuve eſt en cet endroit tres-profond, a bien environ cent cinquante pas de large, & coule entre deux montagnes tres-hautes. Il faut toujours être

ſur

ſur ſes gardes contre ceux du pays qui font métier de voler. Ils ont encore une autre qualité de demander toujours ſans ſe rebuter d'aucun refus. Ce qu'il y a de mal eſt que quand on donne à quelqu'un, il faut donner à tous les autres comme je l'ay éprouvé moy même. Je donnay à un d'eux qui avoit mal aux yeux un peu d'eau de la reine de hongrie, il en fallut mettre auſſi aux yeux de tous les autres, quoy qu'ils n'y euſſent point de mal, pour me delivrer de leur importunité.

Le chemin fut aſſez beau le cinquiéme, toujours ſur des montagnes remplies de bocages & de fontaines. Nous paſſâmes devant une fortereſſe baſtie au haut d'un rocher qui commande tout à fait ſur la riviere; elle eſt encore en aſſez bon état, mais tout à fait deshabitée. Quand nous fûmes hors des bois de toutes ces montagnes, nous trouvâmes un ancien temple qui tombe tout à fait en ruine, & qui paroît avoir été tres-beau. Les Turcs en avoient fait une moſquée. De cet endroit on voit l'Eufrate ſi reſerré entre deux montagnes qu'il n'a pas plus de trente pas de large. Nous campâmes dans un fonds proche un petit ruiſſeau. Le ſixiéme nous par-

tîmes dés deux heures aprés minuit, & marchâmes juſqu'à onze heures dans une belle plaine où il y a quantité de villages habitez par des Armeniens. Prés du lieu où nous campâmes, il paroît ſur une petite colline des ruines de pluſieurs groſſes tours. Le ſeptiéme nous ne marchâmes point, parce que nos Moucres envoyerent un homme à la Palude pour demander au Prince s'il vouloit laiſſer paſſer la Caravane ſur ſes terres, & pour compoſer avec luy du droit qu'il prendroit pour chaque charge. Un homme du Prince arriva la nuit avec ſon conſentement à une demie piaſtre par charge. On a toujours coutûme d'envoyer compoſer avec ce Prince; ſans cela ſi l'on étoit une fois ſur ſes terres il feroit payer de fort groſſes ſommes; mais quand on a fait ſon accommodement, & qu'il a donné ſa parole, il la tient.

Le huitiéme nous côtoyâmes preſque toujours l'Eufrate, & le traverſâmes à gué par deux fois. Aprés avoir paſſé une petite montagne nous campâmes aux bords du fleuve dans une plaine remplie de gibier, comme des pluviers, des becaſſines, des canars, & des ſarcelles. En trois heures de temps je tuay plus de cent pieces de gibier. Des voleurs vinrent

couper la nuit des balots, & emporterent des marchandiſes. On ne s'apperçeut point de quelle maniere ils entrerent dans les tentes ; on ſçait ſeulement que ces ſortes voleurs de nuit entrent dans les Caravanes, ſe traînant ſur le ventre, & tenant un pied en l'air, & qu'ils s'en retournent de même ; de maniere qu'il n'y a perſonne qui ne les priſt pour de veritables chiens. Nos gens firent beaucoup de bruit, mais il n'y avoit point de remede. Le neuviéme nous marchâmes toujours ſans perdre l'Eufrate de veüe, & nous arrivâmes devant la Palude, où nous campâmes dans une belle prairie.

La ville de la Palude eſt ſituée ſur une montagne eſcarpée preſque de tous les côtez. Dans la premiere ruë que l'on trouve en entrant l'on marche ſur le bord de précipices affreux dans un petit chemin fort étroit qui eſt le long des maiſons qui ne ſont que de terre. Cette Ville eſt aſſez peuplée. Le Prince y laiſſe vivre en liberté de conſcience tous les habitans ; & ne préfere pas plus les Mahometans que les Chrétiens : auſſi y boivent-ils tous également du vin. Il y a plus de Chretiens Armeniens que de Turcs. J'y achetay pluſieurs medailles & quelques

pierres gravées. Le chaſteau de cette Ville eſt quelque choſe de ſurprenant. Sa ſituation l'a rendu imprenable à des armées tres groſſes que le Grand Seigneur y a envoyées, & qui n'ont fait que s'y morfondre.

Le Prince de la Palude ne reconnoiſt en rien le Grand Seigneur, & ne luy a jamais voulu payer aucun tribut, quoy qu'il ſoit au milieu de ſes Etats. Ce château où le Prince ſe tient toujours, eſt d'une fabrique tres-ancienne baſty ſur le haut d'un rocher eſcarpé tout autour. Il n'y a qu'un chemin tres-étroit pour y aller, & la porte en eſt taillée dans le roc. Il y a même ſur le haut de ce rocher de la terre qui produiroit de quoy nourrir une petite garniſon. L'Eufrate paſſe au pied de la Ville, de l'autre côté. On dit que c'eſt dans cette Ville que furent inventées les premieres lettres Armeniennes. Le Prince promit de faire rendre à nos Moucres ce qu'on leur avoit volé le jour de devant. Cela nous fit reſter un jour en cet endroit à boire le meilleur vin du monde, dont je fis autant de proviſion qu'il me fut poſſible.

XXV.

Cheſnes particuliers. Precipices affreux. Ruines antiques dans des rochers. L'Euphrate guayable preſque à pied ſec. Curdes voleurs. Armeniens poltrons.

QUoy que l'on n'eût pas rendu le vol qui avoit été fait à nos Moucres, nous ne laiſsâmes pas de partir l'onziéme. Les montagnes par où nous paſſâmes, loin d'eſtre auſſi fertiles que les dernieres, n'étoient ſemées que de groſſespierres rondes qui faiſoient faire à tous momens des faux pas à nos montures. Aprés avoir deſcendu une haute montagne nous arrivâmes proche d'un village ſitué dans une belle plaine où nous campâmes. Le douziéme nous marchâmes pendant douze heures toujours dans des montagnes fort hautes, mais pleines de petits arbres & de cheſnes dont les feüilles tres-longues ſont dentelées comme les ſies. Sans le gland qu'ils portent, & qui eſt fort gros, on ne croiroit jamais que ce ſeroit des cheſnes. Nous campâmes au pied d'une de ces montagnes proche l'Euphrate. Nous eûmes le treiziéme un chemin pareil ſur les montagnes qui regnent le long du

fleuve. On paſſe en deſcendant de ces hauteurs par un petit chemin taillé dans le roc ; nous vîmes des nids d'aigle ſur les ſommets voiſins, & un peu plus loin, parmy les pierres qui s'étoient ſeparées de la roche, pluſieurs morceaux de colonnes, des chapiteaux & des ſoubaſſemens de pierres prodigieuſement groſſes. De là nous vinmes camper proche une petit pont de bois.

Aprés ſix heures de marche le quatorziéme le long de l'Euphrate, nous le paſſâmes à gué quatre fois en peu de temps, à cauſe que le fleuve ſerpente beaucoup en cet endroit. Enſuite nous paſſâmes par des precipices ſi horribles qu'il faudroit les avoir veus pour les concevoir. Que l'on ſe figure une muraille plus haute que les tours de nôtre Dame de Paris le long des bords de l'Euphrate, ſur laquelle il n'y a qu'un petit chemin large d'un pied, encore à beaucoup d'endroits eſt-il à moitié éboullé, & ſi gliſſant que ſi l'on faiſoit le moindre pas de travers on tomberoit dans le precipice. Un de mes étonnemens ce fut de voir comme les mules & les chevaux pûrent ſe ſauver de là. Nous paſſâmes l'Euphrate ſur un pont qui n'avoit que deux arches ; & aprés avoir

monté une montagne aſſez haute, nous campâmes ſur ſon ſommet dans un lieu fort agreable entouré encore de montagnes tres-hautes. Il ſortoit du milieu d'une de ces montagnes une belle ſource d'eau qui s'élançoit fort loin, & qui en tombant formoit de belles caſcades avec un agreable murmure. Il y a quantité de mines de fer, & de forges où l'on travaille au pied de la montagne.

Le quinziéme nous ne fiſmes que deſcendre pendant ſept heures. L'Euphrate eſt au bas & nous le paſſâmes encore à gué fort ayſement, ce fleuve n'étant preſque rien en cet endroit, où quelquefois même il ne paroît qu'un ruiſſeau. En d'autres endroits il eſt ſi rempli de pierres qui tombent des rochers qu'on peut le paſſer ſans ſe moüiller les pieds. Nous fûmes camper environ un quart de lieüe aprés avoir paſſé l'Euphrate prés d'un village habité par des Armeniens, nommé Melican. Une autre Caravane y arriva auſſi; elle alloit à Arzeron acheter des eſclaves. Nous montâmes le ſeiziéme une montagne aſſez haute, dont le chemin étoit aſſez beau, & de là nous traversâmes une grande plaine coupée d'une riviere & bordée de montagnes tout autour. Nous campâmes au bout

de la plaine prez d'un village nommé Bachecou ; il vint quatre voleurs cette nuit qui enleverent un tres-beau cheval à une Caravane campée proche de nous.

La journée du dix-ſeptiéme nous parut une promenade en de beaux chemins & de petits collines. Nous vinmes camper proche d'un village nommé Douche, dont les habitans ſont moitié Turcs & moitié Armeniens. Environ une heure aprés que nous fûmes campez, trois Turcs dont l'un avoit une eſpece de haut-bois, l'autre un tambour, & le troiſiéme de petits baſſins qu'il faiſoit joüer entre ſes doigts, vinrent danſer au ſon de leurs inſtrumens devant nos tentes. L'on me dit que ces ſortes de gens étoient des Curdes, tous voleurs ; qu'ils ne venoient ainſi que pour remarquer la force de la Caravane, & que ce ſeroit un grand miracle ſi nous n'étions pas attaquez le lendemain. Sur cet avis nous preparâmes toutes nos armes pour leur faire voir que nous en avions. Nous fimes tres-bonne garde toute la nuit, & nous tirâmes pluſieurs coups de fuſil en l'air, afin qu'ils connûſſent que nous ne dormions pas.

Le conducteur de nôtre Caravane

vint me dire : *Franc, demain nous rou verons des voleurs, mais il n'y en aura pa- un grand nombre, j'en ay veu cinq ou ſix dans le village. Aſſurez-vous*, luy répondis-je, *je ne ſuis pas homme à me laiſſer voler ſans vendre bien cher ce qu'on voudroit prendre.* Le Moucre étoit un bon vieillard, mais de ces vieillards robuſtes. Il m'embraſſa quand il eut entendu ma reſolution, & me dit. *Tous les Armeniens ne valent rien ; tu les vois bien armez, ſi quatre hommes venoient les attaquer, on les depoüilleroit tous.* Je rentray dans la tente, & mis des pierres neuves à toutes mes armes. Le dix-huitiéme nous partîmes au jour avec la précaution de tenir toujours nos armes preſtes à cauſe des chemins dangereux. Nous paſſâmes par devant pluſieurs tentes noires où demeurent les Curdes qui ſont des races d'Arabes tous voleurs.

Nôtre Moucre avec quatre hommes alloit à la découverte ſur des hauteurs, lorſque tout à coup il ſe mit à crier, & nous les vîmes pourſuivis par une troupe de huit voleurs bien montez & armez de lances. Ces huit hommes traverſerent noſtre Caravane, & quelques coups de fuſil que l'on tira les épouvanterent ; mais voyant qu'aucun des leurs n'étoit

bleſſé, ils revinrent à la charge ſur noſtre Moucre qui les pourſuivoit avec quelques Turcs, & luy donnérent deux coups de lance. La plûpart de nos gens prirent la fuite. Pour moy aprez avoir mis pied à terre je donnay deux piſtolets au Pere Bernard, & le priay de ne point quitter nos chevaux. Ainſi avec mon fuſil à deux coups je joignis ſept à huit Armeniens qui avoient de bonnes armes. Quand je vis paroitre des lances par deſſus une petite hauteur, je courus pour couper le chemin à ces voleurs, dans la penſée qeue les Armeniens en feroient autant, mais ils m'y laiſſerent aller ſeul, & s'enfuirent vers leurs mules.

Il me fallut donc faire figure au lieu où j'étois, & mettre tout mon courage enſemble. Quand le premier qui étoit monté ſur un bon cheval futàdix à douze pas de moy, je miray ſi bien mon coup, que la balle luy paſſa au travers de la teſte. Comme mon fuſil étoit à deux canons, je déchargeay mon autre coup ſi à propos, que je mis encore mon homme à bas. Ces deux coups épouvantérent ſi bien les voleurs qu'ils s'arreſtérent. J'avois rechargé dans le moment, deſorte que je tiray encore ſur les ſix autres, comme ils prenoient la fuite. Ce-

qui fut de particulier, c'eſt que le fuſil prit ſans que j'euſſe mis d'amorce. Le coup ne laiſſa pas de porter, car je perçay la gorge de celuy à qui je tirois, qui mourut le lendemain, comme nous l'apprîmes par ceux du village.

Nos gens de cheval reprenant courage ſe rendirent auprez de moy dans le temps que je venois de tirer ce dernier coup. Un Turc coupa la teſte à celuy que j'avois tué le premier. Tous ceux de la Caravane qui ſervirent, donnérent mille coups à ces corps morts; ils les dépoüillérent, leur coupérent les mains, & firent encore d'autre cruautez à ces cadavres.

Les autres voleurs étoient ſur une montagne, d'où ils voyoient faire ces mauvais traitemens. Je peux dire ſans me vanter, que ſans moy la Caravane auroit eſté pillée. Tous nos gens étoient ſi étonnez qu'ils ne ſçavoient plus où ils en étoient; tellement que leur poltronnerie ne ſe peut exprimer. Ils avoient tous caché leurs armes dans des buiſſons & parmy les balots. Un beau coup entre autres de l'adreſſe de nos Armeniens, fut qu'en voulant tirer ſur les voleurs, il tira dans les beſaces du Capucin, mon compagnon de voyage. Il y en eut à qui

la peur fit faire des choſes qu'on ne ſçauroit dire. Aprés donc que chacun ſe fut raſſuré, c'étoit à qui me baiſeroit les pieds, les mains, & le bas de la veſte, en beniſſant le jour que j'étois né, & les mamelles qui m'avoient donné du lait. On me vint preſenter toutes les dépoüilles dont je ne voulus point, ſi ce n'eſt un ſabre que je pris, & que je donnay à mon valet, qui s'étoit enfuy, auſſi bien que les autres.

Nous marchâmes encore deux heures, & nous campâmes au pied de la montagne, proche un petit village qui n'eſt éloigné que de cinq heures d'Arzeron, où nous envoyâmes avertir que nous avions eſté attaquez par des voleurs, & que nous craignions qu'ils ne vinſſent en plus grande troupe, pour ſe venger de ce que nous leur avions fait. Nous fimes là le Pere & moy les Chirurgiens des bleſſures de noſtre Moucre. Le fils de l'Aga de la Doüane d'Arzeron vint le ſoir avec une bonne eſcorte, & mit des cachets ſur tous les balots. L'Aga voulut me voir, & meſme le fuſil qui avoit tué les trois voleurs; il me loüa beaucoup, & me fit manger avec luy. Le dix-neuviéme, un pauvre homme qui s'étoit écarté de la Caravane environ trois jets

de pierre, fut trouvé par les cinq voleurs qui étoient reſtez du combat precedent; ils le bleſſérent à la teſte, ſur le col, & ſur les bras à coups de ſabre, & luy boucherent la bouche pour l'empeſcher de crier. Quand ce pauvre homme arriva à la Caravane, il faiſoit pitié. Nous partîmes avant midy, mais comme nous croyons rencontrer ces voleurs qui nous étoient venus faire des menaces juſques dans le village, nous allâmes toûjours ſur nos gardes. Nous avions une fort bonne eſcorte avec nous; ce fut en partie ce qui les empeſcha de nous attaquer, car nous apprîmes qu'ils s'étoient joints aux cinq qui reſtoient plus de vingt autres.

XXVI.

Arzeron entrepos, pour ainſi dire, des Caravanes d'Aſie. Les Chrêtiens n'y peuvent demeurer la nuit. Catholiques chaſſez de la Ville. Incompatibilité des Armeniens avec les Miſſionnaires. Francs ne doivent rien payer à Arzeron. Repas ſur le tombeau des morts.

NOus arrivâmes à Arzeron ſur les trois heures. En entrant dans la Ville, les Soldats qui ſont aux portes

prennent toûjours quelque choſe en gage, pour faire payer une petit droit d'entrée, qui eſt la valeur de dix ſols, de tous ceux qui entrent. Nous fûmes voir Monſieur Preſcot Marchand Anglois qui nous fit beaucoup d'amitié, & qui n ous fit donner une chambre dans ſon Caravanſerail pendant noſtre ſejour d'Arzeron. Le lendemain nous apprîmes que les voleurs avoient paſſé de l'autre coſté de la Ville en grand nombre, ainſi il fallut s'arreſter là quelque temps, pour y attendre qu'une autre Caravane ſe joignît à la noſtre, afin de la rendre plus forte.

Arzeron eſt une petite Ville où paſſent toutes les Caravanes de Conſtantinople, & preſque de toute l'Aſie. Elle peut bien avoir environ trois milles de tour, eſt ceinte d'une double muraille, avec de bonnes Tours quarrées d'eſpace en eſpace, & un a bon foſſé revêtu d'un parapet. Les Turcs en beaucoup d'endroits ont laiſſé preſque combler le foſſé. Elle a ſon petit Château au milieu de la Ville, qui tombe tout en ruïne, & l'on peut dire, qu'à preſent ce n'eſt pas une Place bien forte. Il y a beaucoup de Chrêtiens qui demeurent dans la Ville le jour à travailler dans leurs boutiques, mais

avant que la nuit ſoit venuë, il faut qu'ils ſortent tous, & s'en retournent dans le Fauxbourg où ils demeurent. On peut dire qu'il n'y a qu'un ſeul Faubourg à Arzeron, mais il eſt ſi grand, qu'il tourne autour de la Ville.

Autrefois il y avoit à Arzeron une « Miſſion de Jeſuites. Les Armeniens ja- « loux du grand progrez que ces Miſſion- « naires faiſoient, leur ſuſcitoient tous les « jours des avanies. Mais voyans que « tous leurs mauvais traitemens ne réuſ- « ſiſſoient point à les faire chaſſer, leur « Eveſque s'aviſa d'une fourberie ſans « pareille pour en venir à bout. Le Pacha « du lieu étant un avare, l'Archeveſque « pire que l'Infidele le gagna à force d'ar- « gent pour le faire entrer dans ſes deſ- « ſeins. Il ne s'agiſſoit plus que d'en trou- « ver la maniere, ſans que l'on pût faire « de plainte contre le Gouverneur. Les « Jeſuites avoient des commandemens « de la Porte pour demeurer à Arzeron; « ainſi il n'étoit pas facile au Pacha « ny à perſonne de les inquieter ſur leur « ſejour. «

Les Armeniens donc de concert « avec le Pacha, & quelques principaux « de la Ville, s'y prirent de cette maniere. « L'Eveſque un beau jour fit aſſembler «

» tous les Armeniens au nombre de dix
» mille, & leur preſcha qu'il falloit dé-
» truire la Religion des Francs ; que
» Dieu pour cet effet luy avoit com-
» mandé d'aller trouver le Pacha la cor-
» de au col pour luy demander l'expulſion
» des Papas Francs. Que ſi ce Gouver-
» neur refuſoit de les exaucer, il falloit
» que le peuple criât qu'il ne vouloit
» point de Francs, ſinon qu'ils quitte-
» roient tous le pays. Cet Eveſque leur
» aſſura qu'ils n'auroient pas fait quatre
» fois ces prieres au Pacha que Dieu le
» feroit condeſcendre à leur volonté. Il
» adjoûta que s'ils n'en uſoient pas de
» cette maniere, ils ſeroient tous dam-
» nez. Ces pauvres peuples criérent &
» s'animérent en diſant qu'ils étoient
» prêts d'obeïr à leur Eveſque, qui leur
» fit encore un Sermon contre la Reli-
» gion des Francs.

» Ces pauvres abuſez partirent ſur
» les dix heures du matin dans ce bel
» ordre, c'eſt-à dire, l'Eveſque à la teſte
» la corde au col, & tout le peuple Ar-
» menien de meſme qui le ſuivoit. Ils
» furent ainſi trouver le Pacha qui fit
» ſemblant de les bien injurier, & de les
» faire maltraiter ; mais le peuple ſe mit
» à crier qu'ils alloient abandonner tous

le pays, ſi on ne leur oſtoit pas les « Francs. Le Pacha ſur cette émeute con- « certée envoya querir pluſieurs Grands « de la Ville, pour pouvoir dire qu'il « avoit eſté dans une grande extremité, « & meſme qu'il n'avoit rien fait ſans le « Conſeil aſſemblé. Quand les principaux « du lieu furent venus, le Pacha tint ſon « Divan, & l'on dit aux Armeniens de « s'en retourner chez eux : mais ces mu- « tins crierent plus fort qu'ils ne vou- « loient plus s'en retourner chez eux, « & qu'ils iroient habiter d'autres pays. « Les Grands qui virent que la choſe « preſſoit, & que le Pacha ne s'y oppo- « ſoit pas autrement, conclurent à faire « ſortir ſur le champ les Francs, ce qui « fut executé. Les Jeſuites coururent « beaucoup de riſque dans cette ocaſion ; « ils partirent & abandonnérent tout. « Voilà comme trois perſonnes dignes de foy m'ont conté cette hiſtoire à Arzeron meſme, & m'ont dit que les PP. Je- ſuites y avoient tout perdu.

Les Armeniens ont là une tres-belle Egliſe où demeure leur Archeveſque que nous fûmes viſiter. Il nous fit voir toute ſa maiſon & toutes leurs Reliques ; nous fûmes voir auſſi leurs tombeaux. Ces peuples ont coûtume de mettre de

groſſes pierres, mais de differentes figures ſur le lieu où ils ſont enterrez. Il y en a qui n'ont que des inſcriptions, d'autres repreſentent des moutons, d'autres des bœufs & des lyons. L'on me fit remarquer la ſepulture d'un Religieux, l'on ne pût me dire de quel ordre.

» Il faiſoit, à ce qu'on me dît, la Miſſion » dans cette Ville, & étoit le Medecin du » Pacha. Aprés ſa mort ſon corps demeu- » ra trois jours ſans que les Armeniens » euſſent la charité de luy vouloir donner » la ſepulture. Quelqu'un le dit au Pa- » cha, qui menaça l'Archeveſque des » Armeniens, & luy ordonna d'enterrer » ce Pere, avec autant de ſolennité & de » magnificence, que s'il avoit eſté un de » leurs Eveſques, ce qui fut executé fort » ponctuellement.

Sur une montagne prés d'Arzeron, on voit les vieilles ruïnes d'un Temple où les Armeniens du pays croyent qu'il y a quelques ſaints Perſonnages d'enterrez. Les femmes vont tous les Samedis viſiter ce lieu. Nous fûmes là juſqu'au quatriéme d'Octobre, & nous courions riſque d'y reſter davantage s'il ne fût venu une groſſe Caravane de Conſtantinople qui ſe joignit à la noſtre. Avant

que de partir il fallut faire viſiter nos hardes par les Doüaniers, qui ne ſont pas bien fins en ce pays-là. Quand ils eurent un peu cherché dans de grandes enforges qui ſont des eſpeces de beſaces, d'où j'avois oſté toutes les Marchandiſes que j'avois, & mis des hardes à la place, qu'ils cacheterent avec un petit morceau de cire, j'en fus quitte pour un demy écu qu'on leur donna. Lorſqu'ils furent partis je fis découdre mes enforges par le bas, & j'y remis toutes mes marchandiſes. Le Pacha nous fit aprés une avanie en faiſant payer au Pere & à moy, dix piaſtres par teſte, & cela parce que nous étions Francs, quoy que les Francs ne doivent rien payer en ce pays. Il fallut prendre patience & ſe conſoler.

Comme nous fûmes coucher hors de la Ville prés de la ſepulture des Turcs, nous vîmes pluſieurs femmes Turques qui faiſoient un bon repas ſur la tombe de quelqu'un de leurs parens. Les habitans de ce pays ſont aſſez honneſtes & aſſez traitables, excepté quand ils trouvent occaſion d'atraper de l'argent des étrangers par quelque avanie. J'acheptay dans la Ville pluſieurs medailles d'argent & de bronze, & quelques pier-

res gravées, un assez beau rubis, & un bel œil de chat. Cette Ville est sous le quarantiéme degré de latitude Septentrionale, au bout d'une plaine qui a cinq à six lieües de long. Elle est entourée de tous costez de hautes montagnes, sur lesquelles il y a de la neige neuf mois de l'année, d'où vient qu'il y fait grand froid.

XXVII.

Araxe fleuve du Paradis Terrestre. Savon de terre. Infidelité, malediction sur les Commis des Doüannes par tout. Vingt mille Eglises en quatorze lieües. Maisons sous terre où demeurent bestes & gens. Habitans de Carres derniere Ville de Perse, tous voleurs. Friponnerie des Doüanniers qui veulent faire payer des droits pour la sortie de l'Etat.

NOus partîmes le cinquiéme d'Arzeron avec la Caravane qui s'étoit jointe à nous, & nous marchâmes six heures dans une plaine où nous vîmes le reste de deux belles Eglises. On campa le soir audessous d'Assangala, auprés de qui nous passâmes le sixiéme; c'est un Château sur un rocher fort haut & fort

eſcarpé, où l'on a taillé de petites fortifications dont le canon pourroit battre de deux coſtez. Je ne croy pas que l'on puiſſe voir un Château plus fort. Les Turcs y ont une garniſon de trois cens hommes. Au pied du Château eſt une petite Ville du meſme nom, aſſez remplie d'habitans; elle tourne preſque tout autour du rocher du Château; ſes murailles flanqués de Tours quarrées ſont bâties de bonnes pierres de taille, mais fort baſſes. Les foſſez n'ont pas plus de dix pieds de large, encore ſont-ils preſque remplis. L'Araxe paſſeroit dedans ſi l'on vouloit, il n'eſt gueres qu'à trente pas de là; ceux du pays croyent que ce fleuve vient du Paradis Terreſtre.

Dans noſtre courſe ſuivante nous vîmes pluſieurs Egliſes antiques qui tombent toutes en ruïne; ce qui en reſte fait encore voir que c'étoient de grands & de beaux édifices. Nous paſſâmes à coſté d'un grand pont de pierre fort bien bâti, ſous lequel paſſe l'Araxe. Aprés le pont nous trouvâmes des Gardes qui viſiterent les balots & nos hardes pour voir s'ils avoient le cachet. De là nous vînmes camper dans une plaine, où il y avoit quantité de payſans qui amaſſoient de deſſus la terre une certaine farine dont

ils ſe ſervent comme du ſavon. Ce fut en cet endroit que nous ſervit noſtre billet du Pacha d'Arzeron pour nos dix écus. Il y avoit ſept ou huit Doüanniers qui nous le firent montrer, & ne laiſſerent pas de nous faire payer encore une demy piaſtre chacun.

Le ſeptiéme nous partîmes ſur les cinq heures du matin. Ceux qui conduiſoient les premieres charges apperçeurent ſur les montagnes voiſines une troupe de voleurs tous à cheval. Le chef de la Caravane fit marcher toutes les Mulles chargées devant, & rangea ceux qui avoient des armes aux coſtez & au derriere. Comme nous étions environ quatre cent avec des armes à feu, les voleurs n'oſerent jamais nous venir attaquer. Enſuite nous vînmes camper prez d'un village d'Armeniens nommé Coraſan. Sur le ſoir l'Aga du village vint à noſtre camp nous donner avis qu'il avoit veu paſſer le meſme jour plus de trente voleurs, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût pour piller la Caravane. Nous en vîmes paſſer dix en effet, & nous apprîmes qu'ils ſeroient bien cent cinquante.

L'on ne partit qu'au jour le huitiéme, & l'on diviſa les gens d'armes en trois:

ſçavoir, la premiere partie à la teſte de la Caravane, la ſeconde dans le milieu des mulles chargées, & l'autre partie à la queüe de la Caravane. La premiere bande où j'étois marchoit à la teſte, & nous tînmes toûjours bien noſtre ordre de bataille; ainſi nous traversâmes la plaine qui étoit au haut de la montagne dangereuſe à cauſe des voleurs. Sur le midy nous trouvâmes un gros village dans un fond au milieu des montagnes, où il y avoit une Fortereſſe toute ruïnée. Prez de là ſur un petit rocher quarré haut environ de deux toiſes, il y a une petite Chapelle, où l'on ne peut aller qu'avec une échelle. On dit que c'eſt un ouvrage des anciens Chrêtiens. Un peu plus loin nous vîmes les ruïnes d'une autre Chapelle d'un grand Monaſtere tout ruïné. Ce lieu eſt ſi plein de Chapelles & d'Egliſes ruïnées, que c'eſt ſans doute l'endroit où l'on dit, que du temps de S. Gregoire, il y avoit vingt mille Egliſes dans l'eſpace de 14. lieües. Environ à une lieüe de là, nous arrivâmes à noſtre camp.

Les chefs de la Caravane tinrent conſeil, parce qu'ils avoient appris que nous devions eſtre attaquez le lendemain. Ils prirent la reſolution de paſſer

outré, & de riſquer le combat. Ainſi nous continuâmes à marcher, & entrâmes dans la plaine où nous avions tout à craindre. Comme les voleurs ne croyoient pas que nous fiſſions tant de chemin dans un jour, ils n'eurent pas le temps de s'aſſembler; ainſi nous paſsâmes ſans avoir aucune mauvaiſe rencontre. Nous montâmes enſuite une montagne toute couverte de pins, où tous les gens de noſtre Caravanne tirérent pluſieurs coups de fuſil en réjoüiſſance de ce qu'ils étoient échapez du peril. Au bas de cette montagne nous campâmes dans un pré où paſſe un petit ruiſſeau. La journée d'aprés fut de douze heures ſans s'arreſter, & comme le froid commençoit à ſe faire ſentir, nous fîmes de fort grands feux toute la nuit.

Le neuviéme nous partîmes au jour, & nous achevâmes de paſſer le reſte de la grande foreſt de pins, juſqu'à une aſſez grande plaine, où deux voleurs qui fuyoient ne paroiſſoient pas trop contens d'avoir manqué leur coup. On voit là des ruïnes d'une grande Egliſe, & un peu plus loin de ſept autres qui paroiſſent avoir eſté autrefois des hermitages. De là on paſſe une petite montagne, & l'on entre dans une plaine environ de deux lieües

lieües où l'on voit dix à douze villages. Nous campâmes au bout de cette plaine proche un gros village ; dont les maiſons ſont faites d'une plaiſante maniere. L'on fait de grandes foſſes en terre que l'on couvre de pieces de ſapin, ſur leſquelles ont met de la terre, & puis on laiſſe un trou quarré qui ſert de porte & de cheminée. Dans ces maiſons ſoûterraines le pere, la mere, les enfans, toute une famille où il y aura trois à quatre ménages couchent tous enſemble ſur des tapis. Leur bétail, leurs chameaux, leurs chevaux ſont dans le meſme endroit. La nuit un voleur voulut enlever une mulle, mais il fut découvert, & on luy donna lachaſſe.

Le dixiéme, nous partîmes une heure devant le jour, & nous marchâmes dans un pays dont la terre paroît fort bonne, & où il ne paroît cependant aucun arbre. Nous rencontrâmes le Pacha de Carres qui alloit à Conſtantinople, accompagné d'environ trente Cavaliers, avec une Enſeigne blanche déployée. Nous traversâmes enſuite un village habité par des Armeniens. Il y a dans ce lieu une Egliſe aſſez grande qui tombe en ruïne. De là nous arrivâmes à Carres derniere Ville de Turquie. J'ay re-

marqué que depuis Alep juſqu'à cette ville il y a deux fois plus de Chrêtiens que de Turcs.

L'onzieme, nous fûmes obligez de demeurer devant Carres à cauſe de la Doüanne que l'on y paye. Cette Ville eſt petite & quarrée, & fait un amphitheâtre. Un petit lac arrouſe ſes murailles qui ſont doubles. Le dedans de la Ville ne répond gueres à ce qu'elle paroît par dehors. Il n'y a qu'un ſeul Bazar aſſez long, où demeurent ceux qui vendent en boutique; c'eſt la Ville de Turquie la plus proche de la Perſe. Le pays y eſt tres-bon, mais les peuples tres-méchants, & tous enclins à voler. Ils vinrent la nuit par trois fois à nos tentes pour voler, mais l'on tira deſſus.

Comme l'on ſe diſpoſoit pour partir, les gens du Pacha nous firent défenſe de ſa part de partir ſans luy parler. On nous dit que c'etoit pour un Turc que nous avions bleſſé, & qu'il alloit arriver de belles affaires. Il ſe trouva qu'un de ces voleurs de nuit ſur leſquels on avoit tiré, avoit reçû un coup de fuſil au travers du corps. Les principaux Marchands furent au Château trouver le Pacha, qui leur dit qu'on avoit tiré du coſté de la Ville, & qu'on avoit bleſſé un homme

à mort. Nos gens s'excuſérent du mieux qu'ils pûrent, ſur ce que des voleurs étant venus la nuit pour les voler, on avoit tiré deſſus. Enfin, apres pluſieurs raiſonnemens de part & d'autre, le Pacha accommoda l'affaire pour cent cinquante écus qui luy furent donnez, aprés quoy il nous enjoignit de partir au plûtoſt pour nous rendre promptement ſur les terres de Perſe, de crainte que le bleſſé ne vînt à mourir.

On partit donc le douziéme ſur la minuit, & l'on marcha toûjours dans une belle plaine. Dez qu'il fut jour, nous vîmes d'aſſez loin le Mont Ararat, celebre pour ce qu'on dit de l'Arche de Noé; c'eſt la plus haute montagne d'Armenie. Nous rencontrâmes ce jour là des Doüanniers au nombre de ſix à ſept qui voulurent nous faire payer la ſortie de Turquie. Tous les Marchands de la Caravane s'y oppoſérent; & l'on ſe mit en état de leur reſiſter, s'ils euſſent voulu exiger quelque choſe de nous: mais un de la Caravane étant allé dans le petit village qui étoit proche pour achepter quelque choſe, y fut arreſté, & les Doüaniers dirent qu'ils ne le rendroient point qu'on ne leur eût donné de l'argent. Il fallut pour le ravoir payer

quinze piaſtres. Un peu plus avant nous paſsâmes devant trois Egliſes, & nous arrivâmes ſur le bord de la riviere d'Arpachac.

Fin du premier Volume.

VOYAGE
DU SIEUR
PAUL LUCAS
AU LEVANT.

TOME SECOND.

Contenant la Deſcription de la Perſe, avec une relation des troubles arrivez dans l'Empire Othoman en 1703.

Nouvelle edition revûë & corrigée.

A PARIS.

Chez NICOLAS SIMART Imprimeur & Libraire ordinaire de Monſeigneur le Dauphin, ruë S. Jacques au Dauphin couronné,

M. DCC XIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

VOYAGE DU LEVANT.

SECONDE PARTIE.

I.

Entrée en Armenie. De l'Etat de Perſe. D'Eſmiaſin Metropole des Armeniens. Singularitez de leurs Egliſes.

LE Païs où je vas entrer n'a gueres été moins celebre autrefois qu'il eſt peu conſideré preſentement Quoy qu'il ait cela de commun avec bien d'autres lieux, on peut dire neanmoins que ſon malheur particulier eſt plus conſiderable. Les ravages funeſtes qu'il a ſoufferts, & le peu de veſtiges qui reſtent de ſon ancienne ſplendeur, l'ont fait déchoir de ce degré d'eſtime que ſes peuples &

ſes Roys avant le Chriſtianiſme, & les grands hommes qui l'ont amené depuis à la veritable Religion, luy avoient acquiſe. Tout y eſt ruiné, deſert, ou barbarie. Tout n'y reſpire que la tyrannie & l'eſclavage dans l'état civil, que l'interêt, la ſuperſtition & l'ignorance dans la Religion. Qu'apprendre donc en un pays & parmy des gens de ce caractere? Ma curioſité cependant & mon commerce m'y ont conduit. Si j'en rapporte quelque choſe qui ne déplaiſe pas, j'auray obtenu ce que j'y allois chercher.

Aprés avoir paſſé à gué la riviere d'Arpachaë qui ſepare la Turquie de la Perſe, nous campâmes pour la premiere fois ſur les Terres de ce dernier Etat. On avoit marché dix-ſept heures cette journée-là ſans s'arrêter. Je fus ſurpris comment les pauvres animaux de voiture pûrent reſiſter à une courſe auſſi longue. Le treiziéme, étant partis à deux heures de jour, les plaines que nous traverſions étoient deſertes & ne paroiſſent rien produire, quoy qu'il y ait un aſſez grand nombre d'Egliſe. Nous ne marchâmes ce jour-là que cinq heures, à cauſe de la grande journée du jour de devant. La plaine où nous cam-

pâmes eſt arroſée d'un ruiſſeau qui fait aller des moulins. Le quatorziéme on alla toûjours par des lieux pierreux & raboteux, où l'on trouve quatre à cinq petits chemins tres-difficiles à paſſer à cauſe des affreux precipices qui les bordent, & que l'on évite avec beaucoup de peine. Nos Moucres étoient obligez de tenir les Mules chargées, de peur qu'elles ne tombaſſent dans le precipice.

Au ſortir de là nous campâmes à la veuë des trois Egliſes que l'on nomme Eſmiaſim. Pour y arriver cependant on marcha le quinziéme pendant deux heures dans une plaine entrecoupée de ruiſſeaux, ce qui rend le chemin tres-rude. Les trois Egliſes ou Eſmiaſim, eſt le lieu où demeure le Patriarche des Armeniens, qu'ils reconnoiſſent, comme leur Pape & le ſucceſſeur de ſaint Gregoire. Quand nous y fûmes arrivez on nous fit entrer dans une grande cour faite exprés pour le logement des Caravanes.

Le Patriarche & pluſieurs Evêques avec luy que nous allâmes ſaluer nous reçûrent tres bien. On nous fit preſenter de l'eau de vie avec des confitures, & l'on nous invita pour diſner le lende-

main avec le Patriarche. Aprés l'avoir quitté nous fûmes faire nôtre priere dans la grande Egliſe. C'eſt un gros bâtiment fort maſſif, bâty de pierres de taille, & en quelques endroits de brique. Il eſt fort obſcur par dedans, & les piliers qui ſoûtiennent la voûte, ont plus de ſoixante pieds de haut; ils ſont fort gros, mais ſans aucun ornement. On ne voit dans cette Egliſe aucune peinture ny ſculpture, excepté au portail de la grande porte où eſt dépeint le Jugement; mais d'un ſi mauvais deſſein & de ſi méchante peinture que cela fait pitié.

L'Egliſe eſt faite en croix, où il y a quatre Autels, un dans chaque bras de la croix, un dans le haut, & le quatriéme eſt au milieu de l'Egliſe, couvert d'un petit dôme, ſoûtenu par quatre piliers. Devant cet Autel eſt une pierre pour laquelle les Armeniens ont beaucoup de devotion. Ils diſent qu'en ce lieu Nôtre Seigneur s'apparut à ſaint Gregoire en forme de flâme, & qu'il fit là une ouverture de l'enfer, par où il y precipita tous les diables qui étoient dans le pays; ils ajoûtent de plus, que Jeſus-Chriſt traça luy-même avec une lance de feu, le lieu où devoit être bâtie cette Egliſe.

Un Religieux du pays nous fit deſcendre dans une lieu ſoûterrain, où eſt le tombeau d'une ſainte Abbeſſe, qui pour fuir la perſecution de Rome s'étoit retirée en ces quartiers, avec trente filles qui y ont toutes ſouffert le martyre pour la foy. Une bonne partie de leurs oſſemens repoſent dans ce caveau. L'Egliſe a environ trente pas de long, & trente de large. Elle a cinq clochers, quatre aux quatre coins, & un dans le milieu; l'on en ſonne les cloches quand on veut dire l'office. Je remarquay par là que les Chrêtiens ne ſont pas ſi maltraitez ni ſi mépriſez qu'en Turquie. En ſortant de cette Egliſe je vis un Chrêtien qui donnoit de fort bons coups de bâton à un Turc, au lieu qu'en Turquie il n'auroit pas oſé le regarder en face.

Le ſeiziéme le R. P. Bernard dit la Meſſe dans l'Egliſe Patriarchale, nous y vîmes conſacrer quatre Cardinaux à la façon Armenienne. Cela ſe fit avec beaucoup de devotion & de magnificence. Aprés que toute la cerémonie fut finie, nous fûmes dans le Refectoire fort long, dont la table va d'un bout à l'autre, avec des bans de chaque côté. Le Patriarche ſe met tout au bout ſous un petit dôme, ſoûtenu de quatre piliers,

& voit d'une extremité de la table juſqu'à l'autre. Il avoit deux Archevêques à côté de luy, & enſuite deux des principaux Armeniens de la Caravane. On ne ſervit point ces cinq perſonnes ſur la grande table, mais ſur une petite en particulier.

Le Patriarche nous fit aſſeoir le Pere Bernard & moy des premiers à la grande table, où l'on ſervit quantité de pileaux & viande boüillie, des poules rôties, quelques pigeons, & d'autres ſortes de ragoûts à l'Armenienne qui n'étoient pas trop bons. Comme c'étoit un Samedy, on nous ſervit au Pere Bernard & à moy du poiſſon & des œufs, ce qui en fut de meilleur fut le vin. Un peu avant la fin du repas, on fit courir un ſac de place en place, & chacun mettoit quelque choſe dedans, c'eſt-à-dire, de l'argent plus ou moins. Nous étions prés de deux cens à table, & je croy qu'ils reçurent prés de trois cens écus de cette quête. Les moindres donnoient un écu, & il y en eut beaucoup qui en donnerent deux. Nous en fûmes exempts nous autres par ordre du Patriarche.

Aprés le repas l'on nous mena à l'Egliſe, où dés que l'on eut chanté un petit office, on nous fit voir les Reliques. Le

bras de ſaint Gregoire enchâſſé dans du vermeil doré fut la premiere. Dans deux autres châſſes une coſte de ſaint Jacques, un doigt de ſaint Pierre, deux doigts de ſaint Jean Baptiſte, & pluſieurs autres oſſemens de Saints qui ne nous ſont point connus. Nous y vîmes pluſieurs riches ornemens, & de tres-beaux calices, des croix d'or, de grands chandeliers, & de grandes lampes d'argent. Il y a auſſi une belle croix d'or garnie de rubis qui renferme un aſſez gros morceau de la vraye croix.

La plûpart de toutes ces richeſſes viennent des preſens que les Papes leur ont fait. Il y a bien quarante Religieux dans ce Monaſtere, que l'on nomme tous Vartabiets, & c'eſt de là auſſi d où l'on tire tous les Evêques. Il y a bien du logement pour cent Religieux. Le Patriarche a le ſien à part, qui eſt tres-beau & tres-propre, auſſi eſt-il ſervy avec grand reſpect.

Dans la plus éloignée des trois Egliſes eſt le corps de ſainte Rufine dont ce Temple porte le nom. Nous deſcendîmes dans une cave où eſt ſon tombeau; on y voit auſſi une pierre groſſe comme un boulet de ſoixante livres, quel'on dit être une de celles avec quoy

la Sainte fut martyriſée. De là nous allâmes dans une vigne au tombeau qui renferme, à ce qu'on dit, les corps de trois Saintes martyriſées avec ſainte Rufine. Nous fûmes viſiter auſſi l'autre Egliſe où il y a quantité de corps de Saints & de Saintes qui ont ſouffert de même le martyre, & nous revînmes à nôtre tente.

II.

Paſſage en Perſe. Deſcription d'Erivan. Du Mont Ararat. Tradition du Pays ſur ce lieu.

LE dix-ſeptiéme aprés avoir entendu la Meſſe, nous partîmes de là à onze heures du matin. Le chemin fut beau juſqu'à Erivan, où nous arrivâmes à trois heures, & où nôtre Caravanne campa dans le Maidam, qui eſt dans le grand Fauxbourg hors de la Ville. C'eſt la premiere Ville de la Perſe. Comme l'on nous dit qu'il y avoit des R. P. Jeſuites établis, nous fûmes les voir, & nous en fûmes parfaitement bien reçûs. Ils nous arrêterent pour manger, & vouloient même que nous priſſions un logement chez eux. Nous les remerciâmes à cauſe de nos hardes que nous ne pouvions

abandonner ; mais nous leur promîmes que tout le temps de nôtre ſéjour à Erivan, nous aurions l'honneur de venir boire & manger avec eux. Le P. Champion, le P. Langlade, & le Frere Boyer nous y exhorterent fort.

Je laiſſay mon Compagnon avec les Reverends Peres ; & le Frere Boyer & moy, nous fûmes nous promener dans la Ville & voir pluſieurs grands Seigneurs. Comme je me donnois la qualité de Medecin, je fus pris pour un homme bien ſçavant. Cette Ville, ou pour mieux dire, la forteresſe de tout le Pays, a doubles murailles. Ses portes ſont doublées de fer, & il y a quelques paliſſades entre une muraille & l'autre ; mais ces murailles ne ſont que de terre. Les tours qui la flanquent ne ſont auſſi que de terre, & les foſſez en ſont comblez La figure de la Ville eſt preſque ovale, & a bien cinq milles de tour. Il peut y avoir environ mille deux cens maiſons, où il ne demeure que des Mahometans. Les Chrêtiens y ont pluſieurs boutiques, & preſque tous les Artiſans y ſont Armeniens. Ils occupent leurs boutiques depuis le matin juſqu'à trois heures ou environ aprés midy, & s'en retournent dans leurs maiſons, qui ſont dans les fauxbourgs.

Nous paſſâmes par une autre porte, où nous remarquâmes qu'elle avoit eu trois murailles autrefois ; mais toûjours de terre, hors quelques endroits où elles ſont de brique. Du côté du couchant eſt le Palais du Gouverneur que l'on nomme Kam. Il eſt ſitué tout au bout de la Ville, ſur un rocher ſi eſcarpé que des fenêtres du Palais en bas, il y a deux fois haut comme les tours de Nôtre-Dame de Paris. Cet affreux précipice eſt fort large en cet endroit, auſſi n'a-t-il de ce côté-là pour toutes fortifications que des terraſſes ſur leſquelles il y a quelques pieces de Canon qui commandent ſur toutes les avenuës. La riviere qui paſſe au bas de ce precipice ſert à quantité de bains dans la Ville. Il y a auſſi pluſieurs Moſquées, dont quelques-unes ſont aſſez belles. La garniſon de la place eſt d'environ quinze cens hommes.

L'on voit ſur une petite hauteur qui paroît être à un quart de lieüe de la Ville, une petite fortereſſe, dans laquelle on m'a aſſuré qu'il y avoit du canon, & cent hommes de garniſon. Pour venir de la Ville dans les Fauxbourgs il y a un grand eſpace entre deux, mais cet eſpace eſt occupé par pluſieurs marchez, & de petites huttes de planches ou de

terre où ſe tiennent des gens qui vendent de toutes ſortes de denrées, d'uſtenciles de ménage de toutes façons. Les Armeniens n'y ont que deux Egliſes qui ſoient conſiderables. J'ay entré en effet dans ſept ou huit qui paroiſſent plûtôt des tanieres que des Egliſes, puis qu'elles ſont toutes comme ſous terre.

L'endroit où nôtre Caravane étoit campée eſt le plus beau. On l'appelle Maidan, qui veut dire une grande place; elle eſt quarrée, & ſur chaque face elle a bien quatre cens pas de longueur, ce ſont ſeize cens pour tout le tour. Il y a un fort grand mâts planté dans le milieu. Elle eſt preſque par tout entourée d'arbres, & c'eſt le lieu où la jeuneſſe vient s'exercer, c'eſt-à-dire, tirer de la jeride, faire des courſes à cheval & tirer de la fleche à un prix qui eſt au haut de ce mâts, où des gens montent avec une agilité ſurprenante. Enfin cette place ſert pour tous les ſpectacles & les réjouïſſances qui ſe font dans la Ville. Il y a de tres-beaux Caravanſerails; ce ſont les lieux où logent les Marchands étrangers, & y vendent leurs marchandiſes dans de petites boutiques faites exprés.

La Ville d'Erivan eſt ſous le quarante à quarante-un degré. L'air y eſt fort bon ; mais un peu épais & fort froid. L'hyver y eſt long, & l'on m'a dit qu'il y neigeoit quelquefois au mois de May ; c'eſt ce qui fait que l'on enterre les vignes tout l'hyver de peur qu'elles ne gelent. Les vivres en ce pays ſont à tres-bon marché ; la viande, le pain & le vin n'y coûtent preſque rien. Je fis emplir mes trois outres qui tiennent bien trente-cinq ou quarante pintes d'excellent vin pour trente ſols. On y mange auſſi entre autres de bonnes truites & de bonnes carpes. Un gros poiſſon qui avoit prés de deux pieds, ne m'y coûta que dix ſols. L'on me dit qu'on prenoit ces ſortes de poiſſons dans une grand lac, dont on auroit de la peine de faire le tour en quatre journées. Ce lac eſt éloigné de la Ville d'environ dix ou douze heures de chemin du côté du Nord.

On m'a dit de plus que dans une Iſle au milieu du lac, dont je viens de parler, il y a un couvent d'Armeniens qui a ſon Patriarche particulier qui ne reconnoît point pour ſon Superieur celuy d'Eſmiaſim, ou des trois Egliſes, ce que beaucoup de gens m'ont aſſuré. Enfin ce qu'on peut dire, c'eſt que ce pays eſt

tres-agreable ; la terre y produit de tout en abondance, des fruits qui y ſont à grand marché, & d'excellent vin rouge & blanc de même. Auſſi les Armeniens croyent ils que c'eſt le lieu où Noé planta la vigne, ils en montrent même le champ, & diſent encore de plus, que c'eſt le Paradis terreſtre. Ce pays le pourroit bien être veritablement, s'il étoit habité par des Européens, & s'il étoit cultivé comme il faut.

Je me trouvay entre autres avec le Frere Boyer chez quelques Grands de la Ville, où aprés le recit que je leur avois fait de la grandeur du Roy & de ſes conquêtes, un de la compagnie ſe mît à dire que tous les François enſemble ne pourroient pas prendre Erivan ; comme l'auteur d'un ſi ſot diſcours attendoit ma réponſe, il fut payé ſur le champ. *Les François*, luy dis-je, *ne voudroient pas s'en donner la peine ; mais ils n'auroient qu'à y envoyer la plus petite partie de leurs chiens piſſer contre les murailles pour les mettre en bas.*

Le Maître de la maiſon chez qui j'étois me dit que celuy à qui j'avois répondu ne connoiſſoit rien de l'hiſtoire du monde, & qu'il croyoit même que tous les autres pays ne valoient pas Erivan

Je le vois bien, luy dis-je ; *& pour luy apprendre quelque choſe, il faut luy dire que le grand Turc contre qui les Perſes n'ont pû obtenir d'avantages, étant en guerre avec l'Empereur d'Allemagne, en a été battu & obligé de luy demander la paix aprés la perte d'un Royaume entier ; que l'Empereur des François a fait la guerre à ce dernier, & à quatre des plus puiſſans Roys de l'Europe en même temps, qu'il les a vaincus, pris leurs meilleurs places, & forcez de luy demander la paix : jugez à preſent ſi l'Empereur des François eſt puiſſant, victorieux comme il eſt de pluſieurs Roys dont le moindre ſeroit capable de ſubjuguer la Perſe, ſi elle leur étoit voiſine.* La compagnie convint là-deſſus qu'on avoit toûjours entendu parler de l'Empereur des François, comme du plus puiſſant Monarque de l'Europe.

Des fenêtres de la maiſon on voit le mont Ararat, qui eſt ſans conteſtation la plus haute montagne que j'aye jamais veuë. Elle n'eſt éloignée que de ſeize à dix ſept milles, mais elle paroît tout proche ; car la plaine s'étend juſqu'au pied de cette montagne. Les Armeniens aſſurent que l'Arche de Noé s'eſt arrêtée ſur ſon ſommet, & qu'elle y eſt encore. Beaucoup de gens le croyent comme eux. Les

Perſes appellent cette montagne d'Aſis, qui veut dire en leur langage *chery*, ou *bien aimé*. Ils diſent que Dieu même avoit donné ce nom à cette montagne, à cauſe du choix qu'il en avoit fait pour aſſeoir l'Arche, d'où les hommes devoient avec plus de facilité repeupler le monde dans la belle plaine qui eſt au pied.

Les Armeniens font mille contes de cette montagne, & diſent que jamais perſonne n'a pû monter juſqu'au lieu où s'arrêta l'Arche ; ils croyent même qu'elle y eſt encore. Un Moine, diſent-ils, nommé Jacques, eût une ſi grande devotion d'aller voir le lieu où eſt l'Arche, qu'il ſe mit en chemin pour cela, avec la reſolution d'y mourir ou d'y arriver. Il ne ſe munit que d'un ſac de pain, & d'une bouteille d'eau de vie. Aprés avoir monté toute une journée, il fallut ſe repoſer & dormir la nuit. Le lendemain il ſe retrouva preſqu'au bas de la montagne. Il perſiſta neanmoins pluſieurs jours à vouloir monter plus haut ; mais il avoit beau faire, à peine étoit il arrivé à la moitié du chemin qu'il étoit reporté en bas. Comme il faiſoit de fortes prieres pour obtenir de venir à bout de ſon deſſein, le Ciel eut pitié de ce pauvre Moine.

» Dieu luy envoya un Ange qui luy » commanda de ſa part de ne ſe plus fa- » tiguer ; & luy donna une piece de bois » de l'Arche pour le recompenſer de ſa » peine. L'Ange ajoûta, que Dieu avoit » dit qu'aucun homme ne monteroit » jamais au ſommet de la montagne, & » diſparut ; ainſi le Moine redeſcendit » & fut au Convent faire le recit de » tout ce qu'il avoit veu, ce qui le fit » prendre pour un Saint, & le fit élever » à l'Epiſcopat.

Le conte n'a pas beaucoup d'apparence. D'ailleurs il eſt impoſſible de monter au haut de la montagne toûjours couverte de neiges qui ne fondent jamais. On voit au pied de l'Ararat quantité de Villages des Armeniens, & quantité de petites huttes où demeurent des Hermites. Dans un de ces Villages il y a un grand Couvent où les Armeniens ont une merveilleuſe devotion. Ils diſent que c'eſt le lieu où Noé fit ſa priere & ſes ſacrifices aprés la ſortie de l'Arche. Vis-à-vis de l'Ararat au Couchant on voit une montagne fort haute, & de même toûjours couverte de neiges à ſon ſommet. La tradition des Armeniens dit que plus de dix mille Chrêtiens ont été martyriſez ſur cette montagne.

III.

Puits de S. Gregoire. Roy d'Armenie changé en cochon. Chapars Courriers du Roy de Perſe & leurs Privileges. Belles femmes d'Aſlapat. Ractas ou Doüanniers. Noé enterré à Marante.

NOus partîmes de là le vingt-cinquiéme à une heure aprés minuit. Aprés avoir traverſé pluſieurs ruiſſeaux qui coupent une grande plaine, nous vînmes camper prés d'un Village, où dans une grande Egliſe eſt le puits de ſaint Gregoire. Le trou en eſt à côté du maître Autel, & nous y deſcendîmes par une échelle à trente-quatre échelons toute droite contre le mur. Quand nous fûmes en bas, on nous dit que ſaint « Gregoire avoit été mis dans ce puits par « l'ordre d'un Roy d'Armenie, & qu'il y « avoit demeuré l'eſpace de treize an- « nées. Que ce puits étoit rempli de ſer- « pens & d'autres bêtes venimeuſes qui « ne firent nul mal au Saint. Qu'une « femme luy jettoit tous les jours du « pain par un trou, & luy deſcendoit « avec une petite corde une cruche d'eau; « Et que ce Roy d'Armenie qui perſecu- « toit les Chrêtiens, devint cochon par «

» punition de Dieu.

» La fable du pays ajoûte, que quoy-
» que ce Prince fût métamorphosé en
» bête, il avoit cependant l'usage de la
» parole, & connoissoit que son mal-
» heur luy venoit de la persecution qu'il
» avoit faite aux Chrêtiens. Il fit donc
» publier que s'il y avoit un Chrêtien
» qui voulût prier Dieu pour sa guérison,
» qu'il se feroit Chrêtien. La bonne fem-
» me qui nourrissoit saint Gregoire, fut
» trouver le Roy, & luy dit que s'il vou-
» loit délivrer Gregoire de sa prison, il
» intercederoit auprés de Dieu pour
» luy, & que s'il vouloit veritablement
» se faire Chrêtien, il recouvreroit sans
» doute la figure humaine. Le Roy dit
» là-dessus qu'il y avoit long-temps que
» Gregoire étoit mort; mais la femme
» l'assura du contraire, & que si on al-
» loit au puits descendre une corbeille,
» on le retireroit en vie. Elle persuada
» tellement le Roy qu'il y envoya du
» monde pour voir si ce que la femme
» luy avoit dit étoit vray. On appella
» Gregoire, & saint Gregoire répon-
» dit.

» Comme le Prince eut ordonné de le
» retirer, on descendit une grande cor-
» beille, & on cria à saint Gregoire de

s'y mettre; il dit qu'il ne ſortiroit point « qu'il n'eût fait ſortir tous les animaux « venimeux qui étoient dans le puits. Il « commanda donc à toutes les bêtes « d'entrer dans la corbeille, ce qu'elles « firent; on les tira en haut, & il pria « qu'on leur donnât la liberté. Aprés « quoy la corbeille luy étant redeſcen- « duë, il ſortit du puits où il avoit de- « meuré treize ans. Enſuite il baptiza le « Roy, & pria Dieu pour luy. Le Roy « reprit ſa figure d'homme, & ſe fit ap- « peller le Roy Jean. On voit dans le « puits une groſſe pierre noire ſur laquelle ſaint Gregoire appuyoit ſes bras quand il prioit Dieu. Le creux qui ſe voit dans cette pierre qui paroît un marbre fort dur, eſt dit-on, où le bras du Saint s'appuyoit. La quantité de ruines qu'on voit en ces quartiers, font bien connoître qu'il y a eu autrefois une grande Ville.

Le vingt-ſixiéme nous marchâmes ſept heures par des campagnes toutes couvertes de ſel, ce qui paroiſſoit comme de la gelée blanche. Nous campâmes dans une aſſez belle plaine, & nous y reſtâmes tout le vingt-ſeptiéme à cauſe de nos Chameaux que nous attendions. Les payſans des Villages voiſins nous avertirent qu'il y avoit douze voleurs

dans les montagnes voiſines. Nos chameaux arriverent, & nous partîmes le vingt-huitiéme à une heure aprés minuit. Nous marchâmes pendant douze heures, & campâmes dans une plaine proche une petite élevation d'où ſortoit une groſſe ſource d'eau vive. Le vingt-neuviéme nous partîmes à la même heure pour aller à Nacchivan, nous paſſâmes en chemin pardevant un beau Caravanſerail: & comme nous approchions de Nacchivan, nous rencontrâmes deux Chapars, dont un avoit pris le cheval d'un Turc qu'il avoit rencontré. Ce ſont des Courriers du Roy qui portent ſes ordres. Ils ne laiſſent pas de faire beaucoup de diligence, quoy qu'ils ne trouvent pas de chevaux quand ils en ont beſoin, parce qu'il n'y a point de poſte établie dans toute la Perſe.

Ces Officiers ont le privilege de prendre tous les chevaux qu'ils rencontrent en chemin. Ceux qui commandent dans les Villages ſont obligez de leur en fournir; & quand ils trouvent quelqu'un par les chemins qui eſt bien monté, il le font deſcendre, & montent ſur ſon cheval, & l'emmenent tant qu'il peut aller, à moins que l'on ne donne de l'argent pour empêcher cette violence. Quand

on

on eſt le plus fort on ne leur cede pas. Ces deux Chapars dirent à nôtre Moucre qu'il y en avoit dix-huit à Nachivan qui ne trouvoient point de chevaux, & que ſi nous y allions, nôtre caravane leur en fourniroit. Ces Chapars ſont reconnoiſſables, parce qu'ils ont une écharpe qui leur paſſe au col, & qui vient faire la croix devant leur eſtomach. Sur la nouvelle que ceux-cy nous donnerent, nous nous détournâmes de nôtre chemin à travers des plaines remplies de hauteurs, & nous marchâmes aſſez vîte de peur d'être apperceus.

Nous vîmes dans ces plaines une quantité de petits animaux faits comme de petits leſars, excepté qu'ils ont la tête ronde, & ſerrée dans le col; leur morſure eſt ſi dangereuſe qu'elle eſt pire que celle des ſerpens. Nous paſſâmes devant un rocher fort haut & fort eſcarpé fait comme un pain de ſucre. On fait un plaiſant conte de cette roche. Quand on eſt mordu d'un ſerpent, « dont il y a grand nombre en ces quartiers, « il faut courir promptement à cette « montagne, & dés que l'on y eſt arrivé, « l'on eſt guery. Mais ſi le ſerpent y étoit « avant l'homme qu'il a mordu, le bleſſé mourroit; & tout au contraire, c'eſt «

» le ſerpent qui meurt ſi l'homme s'y » trouve avant luy. Les gens du païs diſent qu'ils ont fait cette experience fort ſouvent ; & nomment pour cela cette roche la montagne des ſerpens.

Sur le bord de l'Araxe que nous côtoyâmes quelque temps, eſt un gros bourg nommé Aſlapat, où nous campâmes. Les habitans du bourg ſont tous Armeniens. Ils y ont deux Egliſes, & parce que les femmes y ſont tres-belles, le Roy de Perſe y en envoye chercher fort ſouvent pour mettre dans ſon Serrail, ou Haram, comme on l'appelle en Perſe. Le fleuve paſſe au pied des maiſons du bourg. Par ce chemin-là nous évitâmes de paſſer à Nacchivan où l'on a de coûtume de faire des avanies aux Francs qui y paſſent.

Le trentiéme nous partîmes à cinq heures au matin, & nous entrâmes dans une Vallée, toûjours entre deux montagnes, qui nous conduiſit à Julfa le vieux ſur les deux heures aprés midy. C'eſt une Ville toute ruinée, dont les habitans ont été emmenez à Hiſpaham où le Roy leur fit bâtir le faubourg du même nom. L'ancienne Julfa étoit bâtie en amphitheâtre au pied d'une montagne ſi eſcarpée, qu'il auroit été impoſ-

ſible d'y approcher de ce côté-là. L'Araxe paſſe à ſon pied ; & il y a ſur le haut de la montagne une grande colonne de pierre blanche quarrée avec une inſcription qui marque que c'eſt le grand Scha Abbas qui a détruit la Ville, & qui en a emmené tous les habitans.

Nous voulions paſſer cette même journée l'Araxe ; mais les paſſeurs ne s'accorderent point de prix avec nôtre Moucre. Le trente-uniéme les Bateliers ſe relâcherent un peu, & nous paſſâmes dans un grand batteau, où il pouvoit bien tenir 20. chevaux enſemble. Enfin toute la Caravane étant paſſée ſur les dix heures du matin, nous continuâmes nôtre route, & aprés avoir marché cinq heures nous campâmes dans une plaine où il y a une quantité prodigieuſe de ſepulcres. Les pierres qui les couvrent ſont d'un tres bel albâtre tranſparent, dont quelques montagnes voiſines ſont toutes pleines. Les eaux de ces lieux ne valent rien, & ſont toutes un peu ſalées.

Tous les Marchands ſe reſolurent en cet endroit de quitter les Mulles, & de charger leurs marchandiſes ſur des chameaux pour ne pas payer à Marante tant de Doüanne. En effet, on n'y paye pas

davantage de la charge d'un chameau que de celle d'un Mulet, & le chameau porte le double, c'eſt pourquoy il y a du profit. Il ſemble que la terre ſoit là ſemée de ſel par tout, tant elle en produit. On me dit que tous ces tombeaux étoient de ceux qui feure tuez dans une bataille qui ſe donna dans cette plaine entre les Turs & les Perſes.

Le deuxiéme de Novembre nous partîmes à minuit toutes les Mules à vuide. Nous marchâmes pendant dix heures toûjours entre deux montagnes dans un Vallon fort bas & fort reſſerré. Le chemin étoit par tout coupé de torrens qu'il falloit traverſer, ce qui le rendoit tres-difficile. Environ deux heures avant d'arriver à Marante nous quittâmes le grand chemin, & nous nous retirâmes à l'écart dans de petites montagnes pour y camper juſqu'à la nuit, afin de n'être point apperceus des doüaniers de Marante qui font toûjours payer de l'argent à tous ceux qui paſſent, & qui ont des paquets. Ils ne laiſſent pas quelquefois de faire des avanies aux étrangers. En ce lieu nôtre Moucre voulut auſſi nous en faire une, & nous dit que pour éviter Marante il vouloit qu'on luy donnât une demy piaſtre. Perſonne ne le voulant faire, il

ne demanda plus rien, & nous promit qu'il ne passeroit point à Marante.

Sur les dix heures du soir nous montâmes à cheval, & aprés plusieurs tours & détours dans une grande plaine, & plusieurs fossez où il y avoit de l'eau qui nous firent beaucoup de peine, nous nous trouvâmes dans le grand chemin de la Ville que nous voulions éviter. Comme il n'étoit plus temps d'en prendre d'autre, nous passâmes à Marante à une heure aprés minuit. Les doüaniers que nous appellerons par la suite Ractas, étoient endormis, & nous traversâmes le milieu de la Ville sans être aperçûs, sans quoy il nous auroit fallu payer trois à quatre écus chacun. On me dit que cette ville avoit bien 3000. maisons. Elle est au pied d'une petite montagne dans une plaine à peu prés de vingt milles de long, & ne paroît pas large de quatre milles. Cette plaine est trés fertile, & remplie de beaucoup de villages & de jardins qui forment le plus beau payſage que j'aye veu. Une petite riviere nommée Saélousou passe au milieu, mais elle ne laisseroit pas d'être grosse si elle n'étoit pas partagée en plusieurs Canaux qui servent à arroser les terres & les jardins du pays.

Il croiſt en ces lieux les meilleurs fruits qui ſe trouvent dans la Perſe, & en abondance. Les Armeniens aſſurent & veulent que Noë ſoit enterré dans cette Ville. Quand nous en fûmes ſortis nous entrâmes dans les montagnes, où aprés environ trois heures de marche nous trouvâmes des Ractas qui étoient dans une petite hutte. Ils nous demanderent ſi nous avions payé la Doüanne. On leur fit réponſe que l'on n'avoit pas à leur en rendre compte ; ils rentrerent dans leurs caſes, ſans nous dire autre choſe. Un peu plus avant nous rencontrâmes un Chapar qui demanda un cheval de nôtre caravane ; ce qu'on luy refuſa, parce que nous étions les plus forts. Le Chapar rencontra un peu derriere nôtre Moucre ſeul à qui il voulut oſter ſa monture, mais il mit le ſabre à la main, & le Chapar s'enfuit au plutoſt. Nous marchâmes treize heures ſans diſcontinuer, & nous mîmes pied à terre dans un camp, où nous fîmes repoſer les Mules & les chevaux pendant deux heures ; enſuite on remonta à cheval. Aprés deux heures encore de courſe nous campâmes dans un Village en un endroit clos de murailles ; nous avions marché ce jour-là quinze heures.

IV.

Deſcription de Tauris ou d'Ecbatane. Manufactures du pays. Lieu où Tobie vint ſe marier. Riviere douce ou ſalée ſix mois de ſuite. Chrétiens n'oſent ſortir en temps de pluye. Prince Tartare qui va à la Mecque voleur de grand chemin. Son équipage burleſque.

LE quatriéme jour nous partîmes à minuit, afin d'être de bonne heure à Tauris, où l'on arriva à cinq heures du matin. Les PP. Georges & Pierre Capucins nous y receurent fort agreablement dans leur hoſpice. Comme il n'y avoit point de Caravane pour Hiſpaham, nous fûmes obligez d'y reſter trente trois jours, ce qui me donna le temps d'y voir tout ce qu'il y a de plus ſingulier.

Cette ville eſt une des plus grandes de la Perſe. Elle n'a point de muraille, & ſes maiſons ſont toutes baſties de terre. Les Moſquées y ſont trés belles, & revêtuës de briques peintes en maniere de porcelaine, & qui ajuſtées enſemble repreſentent pluſieurs Lettres & pluſieurs figures. Le ville a pluſieurs grands Bazars. Les Marchands n'y demeurent pas dans leurs boutiques comme en

plusieurs autres pays dont j'ay parlé. Les Persans ont leurs maisons à part où il y a presque toûjours un jardin, de maniere que l'on tient qu'il y a vingt mille maisons, & vingt mille boutiques qui sont toutes dans le cœur de la ville.

Il s'y fait un grand commerce de toile peinte. La ville est remplie de gens qui travaillent en Soye, en Coton, & à filer de l'Or. Il s'y fabrique toutes sortes d'étoffes de Soye que l'on estime être les plus belles de toute la Perse. On m'a assuré que l'on y employe tous les ans dix mille balles de Soye qui sont fort grosses en ce pays, puisqu'un Chameau n'en porte que quatre. Le commerce de cette ville s'étend par toute l'Asie, dans la Moscovie, la Tartarie & la Turquie; on m'a dit même qu'il va jusqu'aux Indes. L'on tient que cette ville est la fameuse Ecbatane qu'un Roy des Medes fit bâtir. Il n'en reste plus qu'une tour qui a encore cent coudées de haut. Tout son Dôme est tombé, & menace ruine de tous costez.

Il y a un village prés delà où l'on dit que le fils de Tobie vint avec l'Ange où il épousa Sara. La riviere qui est proche de cet endroit est assez particuliere. Six mois de l'année elle est douce, &

les autres ſix mois elle eſt ſalée ; ce qui fait ſans doute que dans châque quartier il y a des caves profondes de cinquante à ſoixante marches où l'on va puiſer de l'eau que l'on y fait venir je ne ſçay pas comment. La riviere eſt preſque grande comme la Seine dans les ſix mois qu'elle eſt ſalée, ce qui vient apparemment de ce que les torrens d'eau qui ſe jettent dedans, paſſent par des terres qui ſont toutes de ſel, puiſque l'on en voit des montagnes entieres. Il y a un fort beau pont deſſus, dont quelques ruines marquent qu'il a été fortifié autrefois. Une autre riviere qui paſſe au milieu de la ville, fait beaucoup de ravage quand elle groſſit ; En effet elle entraîne aiſément les maiſons qui ne ſont que de terre. Le Fleuve ſe nomme Pinecha.

Le Maidan ou la grande place eſt ſi grande qu'il y pourroit bien tenir trente mille hommes en bataille. Pendant le jour cette place eſt pleine de petites hutes où l'on vend toutes ſortes de denrées. Sur les trois heures aprés midy on débarraſſe tout, & des Charlatans s'emparent des lieux pour donner du plaiſir au public. Le marché aux chevaux ſe tient auſſi dans cette place. Il y a des Luteurs, des Danſeurs, & des gens qui re-

citent des vers. Cette ville eſt ſituée au bout d'une plaine au pied d'une montagne que l'on appelle Oronte, ſur laquelle on voit pluſieurs ruines.

L'air de Tauris eſt trés bon & fort ſain; l'hyver y eſt aſſez long, parce que la ville eſt expoſée au nord, & que ſur les montagnes qui l'environnent il y a des neiges neuf mois de l'année. Le vent y eſt toûjours gros le matin & le ſoir. Pendant que j'y ſejournay, il y fit beaucoup de pluyes. Les Chrétiens ne ſortent point quand il pleut, parce que les Perſans ne le veulent pas. Ils croyent que ſi un Chrétien mouillé touchoit un Perſan, il le rendroit immonde; ainſi quand les Chrétiens voyent la pluye, ils s'enferment chez eux. Les vivres y ſont à fort bon marché. Le pays y eſt trés abondant en toutes choſes neceſſaires à la vie. Les legumes s'y donnent preſque pour rien. Nous partîmes delà le douziéme Décembre, & nous marchâmes cinq heures par d'aſſez beaux chemins quoyque couverts de neiges, & entourez de toutes parts de montagnes.

En chemin nous rencontrâmes un Prince Tartare qui alloit à la Mecque, il avoit bien cent hommes avec luy, partie à pied, partie à cheval, armez ſeulement

de lances & de ſabres. Cette marche paroiſſoit être aſſez en deſordre. Il avoit cinq à ſix femmes qui étoient à cheval, & des Chaouls qui marchoient devant luy. Ces Chaouls ont des ſonnettes à leurs Bonnets & d'autres bagatelles, ce ſont les bouffons du Prince. Ces ſortes de Princes dans cet équipage volent impunément ſur les grands chemins ſans qu'on leur puiſſe rien dire.

L'on nous raporta qu'il avoit tué 3. hommes de qui il avoit voulu oſter les chevaux, & ſeulement pour avoir fait un peu de refus de les donner. Quand il a dans ſa troupe quelque cheval qui ne vaut rien, ou qui eſt eſtropié, il prend le cheval de celuy qu'il rencontre, & mange le ſien. Les Gouverneurs des places leur en fourniſſent, & leur donnent des proviſions juſqu'à une autre ville. Cela n'empêche pas que quand ils trouvent des moutons, des poules, des chevres, & d'autres choſes qui les accomodent, ils ne les prennent fort librement.

Du plus loin qu'on nous vit il ſe détacha un homme de leur troupe qui nous vint dire de nous oſter du chemin. Je ne m'en voulois pas oſter, afin de voir ce que feroit ce plaiſant Prince qui paroiſ-

ſoit luy & toute ſa ſuite une vraye maſcarade. Mais le R. P. Bernard me pria tant de le ſuivre que je joignis les autres, & nous nous retirâmes du chemin environ cinquante pas : encore fallut-il s'arreſter là ; ce qui me fit plaiſir, car je vis paſſer les plus plaiſantes figures du monde.

Aprés avoir marché environ quatre heures nous arrivâmes à un village nommé Vaſpinge, & nous logeâmes dans des maiſons qui ſont deſtinées pour les Caravanes ; nous y reſtâmes juſqu'au ſeiziéme matin que nous partîmes à quatre heures. Les Ractas du lieu nous demanderent un droit qu'ils font payer à tous les Chrétiens, de quatre abaſſy. Nous y avions preveu par un billet du Principal Racta de Tauris qui n'avoit exigé de nous qu'un abaſſy chacun ; ainſi ces Meſieurs les Ractas de Vaſpinge furent bien dolens de ne recevoir que des billets. Malgré cela neanmoins il fallut leur donner cinq à ſix ſols à chacun. A un quart de lieuë de là nous paſſâmes ſur un pont de pierre le torrent qui eſt au pied de la montagne. Le froid eſt ſi fort dans ce pays que le chemin étoit tout couvert de glace, & nous eûmes beaucoup de peine à monter la montagne ſur laquelle

nous logeâmes dans le Caravanſerail qu'on y trouve. Il y a prés de ce lieu un village qui ſe nomme Fabreloy ; cette journée fut de ſept heures qui eſt la marche ordinaire des Caravanes.

Le dix ſeptiéme nous partîmes au jour par des campagnes aſſez unies, mais deſertes, & nous vinmes loger dans un Caravanſerail nommé Guilaclar. Le dix-huitiéme nous eûmes fort mechant chemin, & nous logeâmes dans un village nommé Catrachiman. Le dix-neuviéme comme il dégela, les chemins n'en devinrent pas meilleurs. Nous fûmes juſqu'à un gros village nommé Turcoman, dont les logemens ſont fort mal propres. Le mauvais tems nous força le lendemain de reſter dans le village, d'où aprés avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes à Miana le vingt-un ſur les dix heures du matin, & nous y logeâmes dans un fort beau Caravanſerail.

Miana eſt une petite ville ſituée au milieu d'une grande plaine entourée de fort hautes montagnes. Il y a en cette ville des Ractas qui veulent toûjours tiraniſer les Voyageurs, auſſi vouloient-ils exiger de nous deux écus par teſte outre le droit des charges. On leur dit que j'étois un Gentil-homme qui alloit

à Hiſpaham porter des lettres au Roy, & qu'ils ſe gardaſſent d'exiger rien de plus que leurs droits. Cela les retint par la crainte qu'ils eurent qu'on ne s'en fuſt plaindre : ce qui les fait revoquer quelquefois de leur employ avec de bonnes baſtonnades. Aprés avoir marché le vingt-troiſiéme environ une heure nous paſſâmes à gué la riviere de Miana qui eſt large & profonde. On y conſtruiſoit un pont deſſus pour lors.

Nous entrâmes enſuite dans une montagne dont les chemins étoient rudes : on fut quatre heures à traverſer cette montagne qui eſt fort droite & trés haute. Comme nous commencions à la deſcendre, nous vîmes ſur un rocher fort eſcarpé deux petits forts aſſez proches l'un de l'autre ; on apelle ces forts les Châteaux de filles d'honneurs ; perſonne ne m'en put donner l'explication. Ces Châteaux ſervoient de retraite à des Voleurs qui pilloient, & rançonnoient les Caravanes. Scha-Abas détruiſit ces Voleurs; il en fit mourir une bonne partie, & fit ruiner ces Châteaux. Les Perſans ont beaucoup racommodé les chemins dans cette montagne au bas de laquellenous paſſâmes ſur

un beau pont à trois arcades. Le fleuve qui coule deſſous eſt trés large & trés rapide, il paroît auſſi trés profond : on le nomme Querſiiheuſé. Au delà de ce pont à quelque diſtance on trouve un Caravanſerail, & deux heures aprés de chemin un autre fort beau où nous logeâmes, qu'on appelle Jamalaba. Il n'y habitoit perſonne, & il ne paroît aucune habitation proche.

V.

Les Confins de la Medie & de la Perſe incultes & ſteriles. Les Caravannes vont preſque toûjours de nuit dans cette route, quoy qu'en hyver. Rattas de Zarigan rangez à la raiſon. Riviere ſalée à Saxava. Trois ou quatre villages ſe conſervent la liberté de cultiver leurs vignes. Montagne à deux petites journées de Saxava, d'où l'on dit que perſonne ne revient.

LE pays de la Perſe que nous avons veu juſqu'à preſent eſt fort deſert, & il ſembloit que nous allaſſions toûjours de pire en pire. Nous ne trouvions pas ſeulement en ces derniers lieux de-

quoy faire du feu. La neceſſité nous contraignit de prendre la fiente ſeiche de Chameau & de Mulle pour y faire cuire un peu de ris. Le terroir eſt preſque ſabloneux, & les montagnes toutes arides n'y produiſent aucune choſe. Le vingt-quatriéme nous marchâmes depuis minuit juſqu'à ſept heures du matin par un chemin aſſez beau toûjours entre deux montagnes. On reſta dans le Caravanſerail nommé Falcham, juqu'au ſoir qu'on partit & qu'on marcha toute la nuit par quantité de haut & bas, de tours & de retours, dans un chemin qui ſerpente, & tout couvert de neige, ce qui nous morfondoit extrêmement.

Nous arrivâmes ſur les ſix heures du matin vingt-cinquiéme à un village nommé Merbad, d'où ſur les dix heures du ſoir aprés neuf heures de beaux chemins nous allâmes à Zarigan. Il paroît que cette petite ville a été fort grande autrefois par les ruînes conſiderables que l'on y voit tout au tour. Dés que nous y fûmes entrez, les Ractas voulurent faire les méchans, ce qui fit que nos Catregis menerent toute la Caravanne dehors où l'on étendit des Tapis ſur la neige; j'y fis donc bonne provi-

ſion de bois, & fis toûjours bon feu. Le pays eſt aſſez fertile aux environs. Il y a beaucoup de jardins, & les vivres y ſont à bon marché. Cette ville eſt ſituée dans une plaine qui n'a guere que trois quarts de lieüe de large.

Un des gens des Ractas voulut voler un cheval de la Caravane. Il fut aperceu & bien frotté des nôtres. Nous reſtâmes ainſi tout le vingt ſixiéme campez dehors où il fallut ſe coucher ſur la neige. Il eſt vray que nous avions une couverture ſur nous le Pere & moy; mais dans le tems que nous dormions il neigea tant, que nous fûmes même réveillez par la peſanteur de la neige qui nous couvroit. Ce qui eſt de ſingulier au reſte nous n'avions point de froid, aucontraire nous avions grand chaud. A deux heures aprés minuit on chargea, & il fallut partir quoy qu'il neigeaſt toûjours : Nous marchâmes ſix heures dans une belle plaine où il y a pluſieurs petits ruiſſeaux qui rendent ce pays fertile ; auſſi cette plaine eſt elle ſemée de villages.

Le Caravanſerail où nous logeâmes le vingt-ſeptiéme s'appelle Queurqueboula & n'eſt qu'à demye lieüe de Sultanie. Cette ville paroît fort belle de

loin, ce qui me donna envie de l'aller voir. Quand je fus dedans je ne trouvay rien de plus laid. Quelques Moſquées & quelques maiſons particulieres en font toute la beauté : le reſte paroît des nids à rats. Les dehors & les jardins ſeulement en ſont beaux. Par les ruïnes qu'on y voit, il eſt aiſé de juger que cette ville étoit autrefois plus grande qu'elle n'eſt aujourd'huy.

Sur les quatre heures du ſoir les Ractas de Zarigan vinrent au Caravanſerail demander leurs droits : comme ils vouloient trop exiger de la Caravane nous étions partis de ce lieu ſans les payer. Ils firent d'abord grand bruit, & voulurent avoir beaucoup plus qu'on ne leur devoit. Les Catregis là deſſus, & les valets de la Caravane s'armerent de gros bâtons qu'ils ont coutûme de porter. Comme les Ràctas ſe preparoient à tirer le ſabre, un de la Caravane me vint dire que nous allions être inſultez & que je priſſe mes armes. Auſſi-toſt fait ; avec mes piſtolets à ma ceinture, mon ſabre, & mon fuſil à deux coups, je fus au lieu où ſe faiſoit le bruit. La chaleur me fit leur dire toutes les injures que je ſçavois en Turc & en Arabe.

Un d'eux venant m'attaquer je le cou-

chay en joüe, & il ſe laiſſa tomber de frayeur ſon ſabre à demy tiré. Secondé enfin par quelques autres de la Caravane, je fis ſi grand peur aux Ractas qu'ils ſe radoucirent beaucoup. Les principaux Marchands leur dirent que j'étois un Franc qui n'entendoit point de raiſon, que j'en tuerois ſix ou ſept ſans me ſoucier de ce que je deviendrois. Que j'en avois tué d'autres par les chemins, & que de plus je portois des lettres au Roy de Perſe. Ce diſcours rabatit beaucoup de leur fierté, & ils offrirent de s'acómoder comme les Marchands voudroient. Je fus donc prié de me retirer. Je m'éloignai de quelques pas, aprés quoy l'on me vint dire que j'avois fait merveilles, & que les Ractas s'acommodoient pour tout ce que l'on vouloit. Ces ſortes de gens ſont fort cruels quand ils ſont les plus forts, ce qui fait que la Perſe eſt un mauvais pays pour voyager. Il y faut toûjours avoir les injures à la bouche, & les armes à la main, ſi on ne veut point recevoir d'affront.

Le vingt-huitiéme on marcha huit heures toûjours dans la plaine de Sultanie. C'eſt le pays de la Perſe que je trouvay le plus fertile, le plus remply de villages, de terres labourées, & de prai-

ries. Nous logeâmes dans un gros Bourg nommé Sangala. Il n'y a point dans ce lieu de Caravanſerail, mais on loge dans des maiſons plus mal propres que des étables à cochons, & pour ſon argent a-t'on bien de la peine à trouver des vivres. Nôtre Caravane eut encore le lendemain quatre heures de la même plaine auſſi fertile & auſſi plaine de villages, & logea dans une maiſon proche une petite ville nommée Emtier fort jolie par ſa grande quantité de jardins & la petite riviere qui y paſſe. Il tomboit tant de neige que je ne pûs m'écarter pour l'aller voir. La belle plaine continua toûjours juſqu'au village de Parſac que nous joignîmes aprés ſept heures de marche & d'où nous allâmes le lendemain neuf heures durant dans un pays auſſi agréable que les jours precedens. Ce fut dans ce chemin que je me ſouvins d'avoir traverſé toute la Suiſſe dans le cœur de l'hyver, ſans y avoir ſenty tant de froid.

Les chemins étoient ſi couverts de neges gelées, que nos chevaux avoient de la peine à ſe tenir. Nous paſſâmes dans un fond où il y avoit pluſieurs petits torrens tous glacez ſur les bords, ce qui fut cauſe que pluſieurs de nos

Mules de charge tomberent. Une Caravane qui avoit été volée il n'y avoit pas huit jours en cet endroit, nous y fit apprehender les voleurs, & précipita nôtre marche juſques à Klara. Cette petite Ville ſituée ſur une petite élevation paroît être quelque choſe de loin ; mais quand on eſt dedans, c'eſt la plus grande pauvreté du monde.

Le premier Janvier 1701. étant partis à trois heures du matin, nous marchâmes cinq heures par un aſſez beau chemin, quoy qu'il tombât encore de la nege bien fort. Les Maiſons du Fauxbourg de Saxava où nous logeâmes, étoient incomparablement plus propres que toutes celles de la route precedente. Saxava eſt une aſſez grande Ville, ſituée dans une plaine ſabloneuſe. Elle a prés de deux mille de tour, & n'eſt guere peuplée. Les murailles de ſon enceinte tombent en beaucoup d'endroits. Les reſtes de pluſieurs grands édifices font connoître qu'autrefois elle a été belle. Il y paſſe une petite riviere preſque toute ſalée, d'où vient qu'on y fait venir de l'eau douce par pluſieurs canaux. Nous y demeurâmes juſqu'au quatriéme, & de là à une heure aprés minuit, nous marchâmes douze heures toûjours par de

petites Montagnes couvertes de neges, & nous traverſâmes pluſieurs fois un ruiſſeau qui ſerpente beaucoup. On logea aprés dans un aſſez beau Caravanſerail qui tombe en ruine nommé Zioug. Il n'y a aucunes maiſons ny Villages aux environs, & il n'y habite perſonne, ce qui fait que l'on n'y trouve quoy que ce ſoit, pas même du bois.

La plaine où nous paſſâmes le cinquiéme aprés minuit paroiſſoit aſſez fertile, & le chemin auroit été aſſez beau s'il n'avoit pas été couvert de neiges. Un Caravanſerail aſſez beau tient au Village nommé Dangue; dans ce Village & dans deux ou trois qui ſont proches de là, nous eûmes d'aſſez bon vin à bon marché. Je marque cela comme une choſe rare; parce que l'on n'en trouve point ailleurs où nous avions paſſé. Le Roy qui défendit aux Perſes à ſon avenement à la couronne de boire du vin, donna ordre même que l'on arrachât toutes les vignes de ſon Royaume. Quand les Officiers du Roy vinrent en ces lieux pour executer ces ordres, les habitans de trois Villages les tuerent. Depuis ce temps-là on ne leur en dit rien, & il continuent à cultiver leurs vignes. L'on peut dire que ce ſont les ſeuls de toute la Perſe

Mahometane qui boivent du vin en toute liberté. De là nous marchâmes la nuit du ſixiéme pendant huit heures par des chemins entrecoupez de ruiſſeaux. Le Caravanſerail eſt à l'entrée d'une petite Ville nommée Sava, qui marque par ſes ruines qu'elle a été conſiderable autrefois. Il n'y a que deux Moſquées aſſez belles qui la rendent celebre à cauſe de quelques grands perſonnages qui y ſont enterrez, & de la devotion des Perſans qui viennent y viſiter leurs tombeaux. Nous en partîmes le ſeptiéme à quatre heures du matin, & aprés neuf heures de courſe par des chemins comme les precedens, on arrive à un lieu où il y a huit grands Caravanſerails qui tombent en ruine. Celuy où nous logeâmes ſe nomme Jafarava. Un Chapar y voulut prendre un cheval de la Caravane; mais il fut bien battu, & contraint de ſe ſauver.

Quand nous eûmes marché le huitiéme environ quatre heures, toûjours dans la plaine, nous paſſâmes devant une petite montagne fort proche du grand chemin; elle eſt ronde, & au milieu de la plaine. On fait mille contes de cette montagne; mais une choſe que l'on en aſſure eſt que tous ceux qui y vont n'en

reviennent plus. Elle tire ſon nom de là ; car elle s'appelle en Perſan, *Guedan-Guery-Guetnas*, & en Turc, *Guidel-Quel-Maiſe*, qui veut dire montagne d'où ceux qui y vont ne reviennent jamais. La raiſon la plus ſpecieuſe qu'on m'en a dit, eſt qu'il y a des terres mouvantes dans de certaines heures du jour qui engloutiſſent ceux qui ſe hazardent d'y aller. Les gens du pays diſent que le Roy de Perſe y a envoyé pluſieurs perſonnes, & que jamais il n'en eſt revenu aucune. L'on y a fait aller pluſieurs chameaux qui n'en ſont pas revenus non plus. J'avois grande envie d'y aller moy même, mais les gens de nôtre Caravane ne le voulurent jamais permettre.

VI.

De Com, lieu de la ſepulture des Roys de Perſe. Tombeaux des deſcendans d'Aly. Moſquées ſuperbes par l'or qu'on y a prodigué. Deluge ſoûterrain à Com. Manufactures de Cachan.

DEs environs de la montagne dont on fait tant de contes, on commença à voir la Ville de Com. Avant que d'y arriver, il faut paſſer devant cinq endroits de beaucoup d'étenduë, pleins de ruines,

ruines, dont les débris ſont encore fort élevez. L'on m'a dit que c'étoient les ruines des Temples des anciens Perſes, Adorateurs du feu. En approchant de la Ville de Com, l'on voit de tous côtez pluſieurs petites Moſquées & pluſieurs tombeaux où ſont enterrez tous le deſcendans d'Aly. Il y en a une ſi grande quantité qu'il eſt impoſſible de les compter, à moins que l'on ne voulût faire le tour de la Ville. Sur les onze heures du matin nous paſſâmes un grand pont pour y entrer.

Le Caravanſerail où nous logeâmes eſt aſſez beau. C'eſt dans cette Ville qui paroît fort grande, où l'on enterre les Roys de Perſe dans des Moſquées tres-riches, par la quantité de vaſes d'or, des lampes d'or, & des grilles d'argent qui regnent tout autour des tombeaux. Les étoffes riches n'y ſont pas épargnées. La plûpart de toutes ces Moſquées ſont revêtuës de jaſpe, de marbre, & de porphyre, avec quantité d'inſcriptions en lettres d'or. On y voit auſſi le tombeau de Fatime parente d'Aly, pour laquelle les Perſans ont une grande devotion. Ce tombeau eſt dans une Moſquée ſi belle & ſi riche que je ne croy pas qu'on en puiſſe eſtimer la valeur. En lampes & en boules

d'or, il y a, dit-on, plus d'un million de livres de poids. Ce ſont des magnificences enfin qui répondent à l'idée qu'on a des richeſſes de l'Orient.

Il eſt arrivé depuis deux ans à cette Ville un grand malheur qui l'a preſqu'à moitié ruinée. Des ſources d'eau vinrent en ſi grande abondance de deſſous terre, & avec tant de violence, qu'outre la plus grande partie des maiſons qui ne ſont que d'argile qu'elles renverſerent, elles firent enfoncer entierement les belles & riches Moſquées qui y étoient. Ainſi quantité des plus belles y ont pery, & la plûpart des autres en ont été beaucoup endommagées. On travaille preſentement à les reparer. Il y avoit auſſi pluſieurs Bazars, dont il n'en reſte plus qu'un aſſez beau, tout couvert, & dont les boutiques ſont aſſez propres.

Le grand negoce de ce pays eſt de quantité de fruits ſecs. On y fait de tres-bonnes lames de ſabres. Les dehors de cette Ville ſont tres-beaux & pleins de Jardins, avec quantité de lieux de devotion pour les Turcs; auſſi y en vient-il beaucoup en pelerinage. Nous trouvâmes les peuples de cette Ville aſſez affables, & nous y reſtâmes juſqu'au onziéme que nous partîmes à dix heures

du matin. On marcha pendant cinq heures par des chemins tres-mauvais, nos chevaux y enfonçoient juſqu'au ventre. Le chemin fut toûjours plein de bouë juſqu'au Village nomme Sangarou, où nous logeâmes ſous des voutes dehors un Caravanſerail qui étoit plein d'une autre Caravane.

Le douziéme nous partîmes à une heure aprés minuit. Nous marchâmes douze heures toûjours dans la plaine, & nous paſſâmes devant pluſieurs beaux Jardins enclos de fort hautes murailles qui ſont des lieux de plaiſance des Roys de Perſe, où ils viennent quand ils veulent aller à la chaſſe. Le Village où nous logeâmes ſe nomme Deſſinſim. Le treiziéme étant partis à deux heures aprés minuit, nôtre courſe fut de neuf heures. Au commencement le chemin fut fort mauvais, & nous trouvâmes pluſieurs Villages deſhabitez, avant que d'arriver à Cachan, dont le Caravanſerail eſt tres beau.

Cette Ville eſt ſituée dans une grande plaine proche d'une haute montagne. Elle a bien une lieuë de long ſur un quart de lieuë de large, & eſt bâtie en demi-lune. Il n'y paſſe point de riviere; mais l'on y fait venir de l'eau par des canaux. On deſcend auſſi dans de profondes caves

où il y a de belles ſources d'eau vive. Il y a encore quantité de Moſquées de toutes grandeurs où ſont enterrés des deſcendans d'Aly, que les Perſans reverent beaucoup. On y voit auſſi quantité de Bains, d'Ecoles ou Colleges, & un Bazar fort élevé & bien éclairé qui regne preſque d'un bout de la Ville à l'autre. Il y en a encore d'autres tres-beaux où l'on vend de toutes ſortes de marchandiſes; mais ſur tout il s'y fait un fort gros commerce d'étoffes de ſoye. Ce ſont les Manufactures qui font toute ſa richeſſe. Les brocards d'or & d'argent qu'on y fait, ſont les plus beaux de la Perſe, auſſi en porte-t-on par tout. On y fait quantité de taiolles & de mouchoirs de ſoye.

Il n'y a gueres de Ville où l'on vive à meilleur compte qu'à Cachan. Les habitans y ſont de pluſieurs Nations, comme Turcs de la Secte d'Aly, & de celle d'Omar. Il y a quantité de Chrétiens, pluſieurs Juifs, des adorateurs du feu, & des Banianes qui ſont Idolâtres; mais de pluſieurs ſortes. Cette Ville eſt ceinte d'une double muraille flanquée de pluſieurs tours à l'antique. On nous dit que l'Eſté cette Ville eſt remplie de Scorpions qui ſont fort dangereux. Le Cara-

vanſerail où nous étions logez eſt un des plus beaux de toute la Perſe, & il y a toutes les commoditez que l'on peut ſouhaiter. Il eſt à double étage, avec un magnifique baſſin d'eau dans le milieu. La Maiſon Royale qui eſt vis-à-vis a de tres-grands Jardins, comme dans tout le territoire.

Nous reſtâmes à Cachan juſqu'au ſeiziéme que nous en partîmes à deux heures aprés minuit, & aprés huit heures de beau chemin, nous montâmes une montagne au haut de laquelle eſt un grand lac, qui fournit à ce qu'on dit toute l'eau dont Cachan a beſoin. Nous logeâmes là dans un Caravanſerail preſque tout ruiné, prés d'un Village nommé Gouſapa. Une autre Caravane en chemin nous avertit qu'elle avoit rencontré des voleurs, ce qui fit que nous partîmes à cinq heures aprés midy, & chacun mit ſes armes en état en cas de rencontre. On marcha ainſi juſqu'à ſix heures du matin que nous arrivâmes à un Village nommé Corf, dont le Caravanſerail eſt tres-méchant & tout découvert. Dans les montagnes prochaines il y a des voleurs qui font ſouvent des deſcentes dans ces Villages, & volent tout ce qu'ils peuvent attraper, même

juſqu'aux perſonnes qu'ils prennent pour faire eſclaves.

Nous marchâmes le lendemain dix-ſeptiéme pendant douze heures dans des montagnes toutes pleines de buiſſons, ce que nous n'avions point encore rencontré en Perſe, & nous arrivâmes à un Caravanſerail nommé Sardaen. Nôtre marche du dix-huitiéme, depuis quatre heures du ſoir juſqu'au Village nommé Ric fut de huit heures. Nous y reſtâmes tout le dix-neuviéme, & le vingtiéme nous en partîmes à deux heures aprés minuit. La plaine que nous traverſâmes eſt toute ſemée de Villages. On trouve là en chemin faiſant je ne ſçay combien de petits ponts d'eſpace en eſpace ſur des canaux faits exprés pour arrouſer les terres. Nous y rencontrâmes dix-ſept chameaux chargés des femmes du Roy. Les Eunuques qui les eſcortoient, nous firent ôter du grand chemin en nous faiſant prendre dans les terres plus d'une bonne portée de fuſil. Trente ou quarante hommes alloient cent pas devant ces chameaux, & raccommodoient les chemins avec des outils propres à cet uſage. Ces femmes étoient dans des cages toutes couvertes de tapis rouges, il y en avoit une de chaque côté, ce ſont-

là les caroſſes du pays. Quand nous eûmes paſſé bien avant ; car ces équipages vont fort doucement, nous nous remîmes dans le grand chemin.

VII.

Arrivée à Hiſpaham. Le Galopiner *des Francs. Maiſons bâties de terre. Deſcription des principaux édifices d'Hiſpaham. Tour bâtie de cornes de Daims & d'os de Gazelles. Exercices du Maïdan ceſſez. Adreſſe d'un Archer. Du Sorbac, & du Pont d'Hiſpaham.*

APrés huit heures de courſe depuis le Village de Ric, nous arrivâmes ſur les dix heures du matin à Hiſpaham. Les Capucins que nous fûmes voir ſur le champ nous reçûrent fort bien. Les trois à quatre premiers jours de nôtre arrivée ſe paſſerent à recevoir des viſites & à en rendre, ſelon la coûtume des Francs en ce pays-là. Tous les Européens ſont fort unis enſemble & avec les Religieux, ce qui rend les viſites frequentes, où l'on ne ſe quitte jamais ſans boire. Cela fait qu'on a donné le nom à ces viſites, de *Galopiner*, de maniere qu'au lieu de dire allons faire viſite, l'on dit allons *Galopiner*. Auſſi quand on eſt chez quel-

qu'un, on vous dit, Meſſieurs les *Galopins*, ſoyez les bien venus, & d'abord la bouteille vient ſur la table.

Hiſpaham eſt une Ville fort grande ſituée dans une belle & grande plaine tres-fertile, & qui produit beaucoup de bled. Les maiſons n'y ſont bâties que de terre, & les ruës n'en ſont point pavées; ce qui fait que l'hyver on n'y ſçauroit marcher que l'on n'ait de la boüe juſqu'à my jambe, & que l'eſté on y eſt tres-incommodé de la pouſſiere. Il y a encore une plus grande incommodité, c'eſt que toutes les immondices des lieux communs tombent dans des foſſez qui ſont dans les ruës, ce qui eſt fort dangereux. Quand on marche de nuit l'on court riſque de tomber dans ces trous, qui rendent une tres-mauvaiſe odeur, & il faut que l'air y ſoit auſſi bon qu'il eſt pour que la peſte ne s'y engendre pas. S'il meurt un cheval, on le laiſſe dans la ruë, un chien & un chat de même. Toutes les tripes que l'on vuide de toutes les bêtes qu'on tuë ne ſont pas jettées autre part: mais l'air y eſt ſi ſubtil qu'il diſſipe tout. Les ruës outre cela en ſont fort étroites, parce qu'elles ont la plûpart des voutes & des avances ſur chaque aiſle, afin que l'on puiſſe marcher à couvert du Soleil.

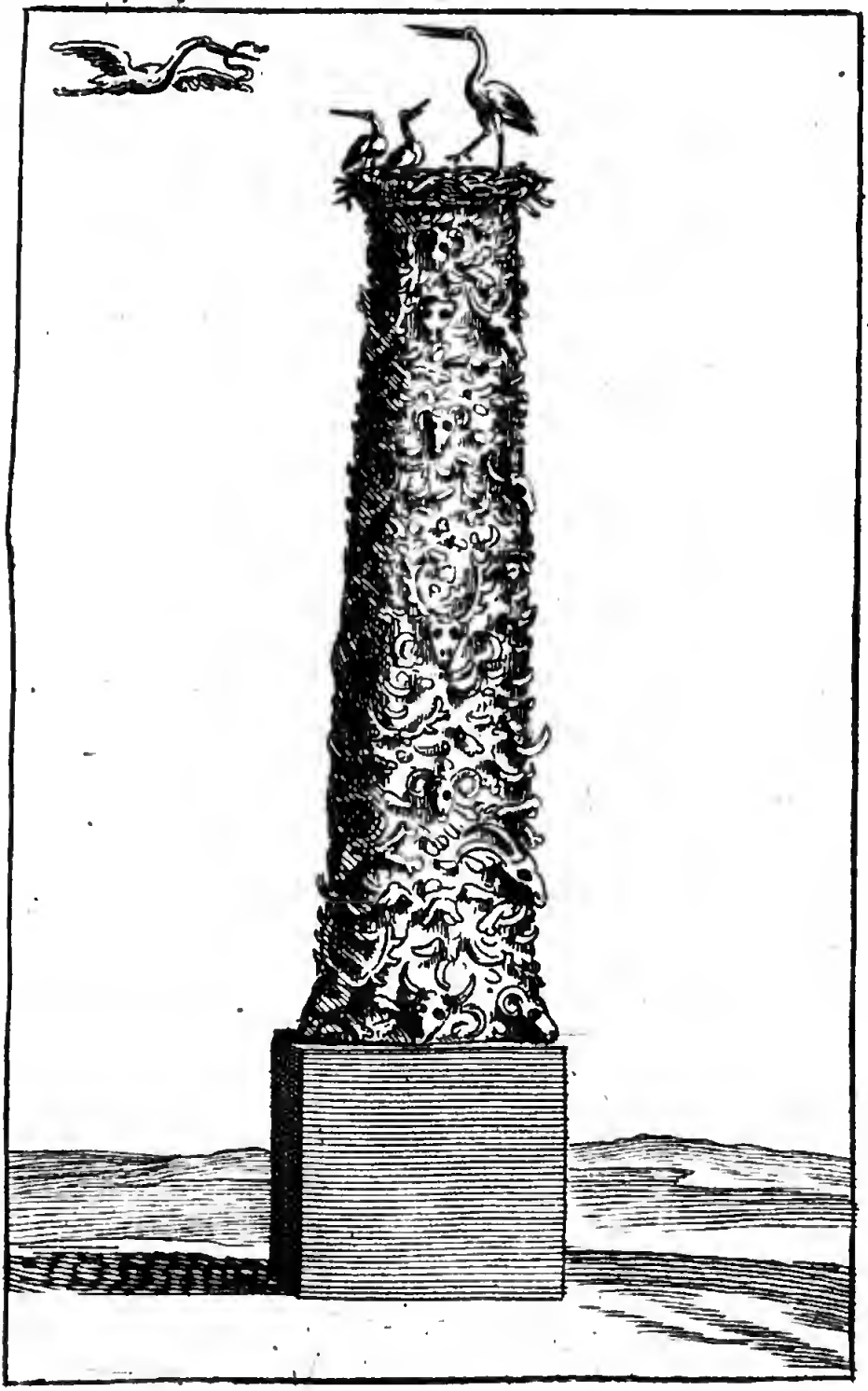
Il y a beaucoup de Moſquées ; mais de cette grande quantité on n'en peut compter que trois qui ſont tres-belles, ſçavoir la Moſquée du Roy Scha-Abas, celle du Roy d'apreſent, & celle de ſa Mere. Elles ſont magnifiques & ornées dedans d'une quantité conſiderable de lampes d'or ; tout y eſt peint en or & en azur. Les colonnes ſont de porphyre, de marbre, & de Jaſpe. Au lieu de ferrures aux portes, tout y eſt d'argent, même juſqu'aux clouds ſans une quantité de bandes de même métail. Il y a un grand parvis devant la Moſquée tout pavé de marbre de pluſieurs couleurs, & ſi proprement arrangez enſemble, qu'ils repreſentent pluſieurs figures. Aprés les Moſquées ce ſont les Bazars & les Caravanſerails. Les Bazars ſont de grandes ruës voutées, où il n'y a que des boutiques.

Preſque chaque métier a ſon Bazar ; c'eſt ce qui fait qu'il n'y en a que quatre ou cinq de conſiderables ; ceux où ſe vendent les toiles qui viennent des Indes, les étoffes, pierreries, & les marchandiſes fines. Outre les Bazars des gens de métier, il y a des Bazars par toute la Ville, où l'on ne vend que des denrées pour manger, comme pluſieurs

bouriques où l'on vend des pâtez ; des douceurs de toutes façons, des bouriques où ſe vend l'huile, le beure, le fromage ; & d'autres où l'on ne vend que des fruits frais & ſecs.

Les Caravanſerails ſont des lieux quarrés où il y aura 20. chambres de chaque côté plus ou moins ; ils ſont ordinairement à deux étages. Le premier étage ſert de Magazin pour les marchandiſes, & le ſecond étage pour loger ; l'on y eſt en grande ſeureté, comme j'ay dit. Il y a des gardes aux portes qui prennent connoiſſance de tout ce qui ſort & de ce qui entre. L'on voit dans Hiſpaham une tour qui paſſe pour une rareté. Elle eſt en un lieu clos de murailles. Le Roy Scha-Abas ayant fait un jour une chaſſe generale, il y fut tué une ſi grande quantité de gazelles & de dains qu'il voulut que des cornes, des têtes, & des os, il en fût fait une tour qui eſt celle que l'on voit encore aujourd'huy haute environ de quarante cinq à cinquante pieds.

Ce que l'on trouve de plus beau à Hiſpaham eſt le Maïdan ou la grande place, dont la figure eſt un quarré long qui a ſur chaque côté cinq cent pas de longueur, & de large deux cent cinquante. Ses aîles ont à peu prés ſix toiſes de haut,



& forment deux étages d'une même ſimetrie. Le premier étage eſt ſoûtenu par des Arcades qui regnent tout autour, & qui ont dans leurs enfoncemens des boutiques de Marchands, des Orfévres, des Lapidaires, des Clincailliers, des Libraires, des Changeurs, & les meilleurs Ouvriers qui travaillent aux arcs & au fleches : comme auſſi de fort bons Fourbiſſeurs de toutes ſortes de ſabres. Au deſſus de ces arcades les petites chambres y ſont occupées en partie par les Officiers du Roy ; & dans les autres c'eſt ſouvent la demeure des filles de joye.

Tout le long des aiſles de la place, il y a quantité de lampes attachées contre la muraille pour faire des illuminations dans le temps des fêtes publiques. L'on voit regner tout autour de cette place un canal revêtu de pierres de taille qui reſſemblent fort à du marbre. On avoit fait ce canal pour donner de la fraîcheur à des arbres que l'on y avoit plantez tout autour ; mais qui n'y ont pû venir. Au milieu de la place il y a un arbre haut comme un mâts de navire qui y eſt planté. On avoit coûtume d'y attacher tout au haut un prix qui y reſtoit pendant ſix jours : Les Perſes s'exer-

çoient à qui le mettroit à bas à coups de fléches. Ils ne decochoient neanmoins leurs fleches que quand ils avoient paſſé l'arbre à courſe de cheval, & par derriere ils tiroient au prix. Ces Jeux qui exerçoient beaucoup la jeune Nobleſſe de Perſe, ne ſe font plus depuis quelques années. A propos de tirer de la fleche par derriere en courant, l'on me fit une hiſtoire qui merite que j'en faſſe le recit.

» Le Roy faiſant la reveuë des troupes » de ſa Maiſon qui conſiſtent en infante- » rie & en cavalerie (L'infanterie eſt armée de ſabre & de gangiare, avec des mouſquets qui ſont fort legers & la méche dont ils ſe ſervent eſt de cotton. La cavalerie l'eſt de deux manieres, une partie de lances, de ſabres & de groſſes maſſes de fer, l'autre porte l'arc & le carquois. J'oubliois à dire qu'ils ont tous » des rondaches.) Ces troupes donc paſ- » ſans en reveuë devant le Roy, faiſoient » voir leur adreſſe. Les Mouſquetaires » tiroient à un but qui étoit ſur une » petite hauteur. Ceux qui avoient la » lance caracolloient devant le Roy, & » montroient leur ſçavoir faire à la bien » manier. A l'égard des Archers, cha- » cun tiroit ſa fleche à un but, l'un aprés

l'autre en courant à toute bride. Il y « avoit entre autres un de ces derniers « aſſez petit, & qui n'avoit pas grande « mine. Quand ſon tour vint, il ne piqua « point ſon cheval, & ne ſe mit point en « devoir de tirer ſa fleche; mais en paſ- « ſant devant le Roy il fit ſeulement une « inclination profonde. Le Roy indigné « de cette eſpece de negligence donna « ordre ſur le champ qu'on demontât cet « Archer, qu'on luy ôtât ſes armes, & « qu'on le caſſât honteuſement. Un des « principaux Officiers qui le connoiſſoit, « dit au Roy qu'il ne ſçavoit pas pour- « quoy cet homme en avoit uſé de cette « maniere; mais qu'il étoit un des meil- « leurs ſoldats du Royaume; que ſon « pere avoit été un vaillant homme, & « qu'il avoit fait de ſi belles actions que « Sa Majeſté luy avoit accordé trois « payes. Cet Officier l'ayant enſuite « nommé au Roy, ce diſcours fit que « le Prince voulut qu'on le luy amenât. »

On l'avoit déja démonté, & le Roy « luy ayant demandé pourquoy il n'a- « voit pas tiré ſa fleche comme les autres: « *Je ne ſçay*, luy répondit-il, *tirer mes* « *fleches que contre les ennemis de Voire* « *Majeſté.* Comme cette réponſe plût au « Roy, il luy dit: *Allez reprendre vôtre* «

» *cheval, & faites-nous voir vôtre adreſſe.*
» L'Archer fit un profonde reverence,
» fut remonter ſon cheval, & aprés quel-
» ques caracolles pour montrer qu'il le
» ſçavoit bien manier, il le pouſſa à
» toute bride, juſques à une certaine
» diſtance au-de là du but où il décocha
» ſa fleche par derriere qu'il mit au mi-
» lieu. Au retour il vint encore paſſer
» devant le Roy, & repouſſant une ſe-
» conde fois ſon cheval avec autant de
» dexterité que de vîteſſe, il tira de
» même une fléche nouvelle qui fendit
» la premiere par le milieu. Le Roy ſur-
» pris de voir tant d'adreſſe dans un
» homme qui n'avoit point de mine, lui
» fit preſent d'une veſte, & luy augmen-
» ta ſa paye.

Or cette belle & grande place eſt à preſent ſi pleine de méchantes petites hutes de toutes ſortes de gens qui vendent de quoy manger, qu'elle reſſemble à une foire de Village. Quand ces vendeurs de mangeailles ſont partis, qui eſt d'ordinaire l'aprés-midy, des troupes de Batelleurs y vendent de méchantes drogues pour guerir de tous les maux que l'on n'a point. De certains gueux outre cela, diſeurs de Romans, y prenent auſſi leur place. Enfin en tout temps ce beau

lieu eſt tres-mal occupé. La grande porte du Palais du Roy donne ſur cette place. Il y a deux autres portes de ce Palais qui y donnent auſſi, & la principale eſt dans le milieu. L'on voit audeſſus un gros pavillon élevé environ cinq toiſes plus que les édifices qui enferment le Maïdan. Il eſt compoſé de quatre étages, & quand le Roy veut voir quelque fête qui ſe fait dans la place, il ſe met toûjours dans l'étage le plus haut. Ce dernier étage eſt fermé par un grand rideau d'une tres-riche étofe avec une grande frange d'or. Tous ces appartemens ſont comme ouverts. L'or & l'azur y paroiſſent prodiguez par tout avec la peinture. Au travers des Jalouſies qui regnent autour, on voit en bas des deux côtez de ces portes qui regardent ſur la place cent trente pieces de canon de pluſieurs groſſeurs, fort en deſordre, beaucoup ne ſont pas même ſur leurs affuts. Au bout de la place on trouve cette belle Moſquée du Roy, dont j'ay parlé. J'ay oublié de dire que ſon dôme & ſes minarets, & preſque tout le dehors de ſes murailles ſont revêtuës de briques faites en façon de fayance de diverſes couleurs, qui font pluſieurs inſcriptions Arabes & en langue du pays. Delà il faut s'aller

promener au Sorbac, belle & grande allée d'arbres tres-hauts & touffus qui donnent une grande fraicheur ; rien n'eſt plus commode quand on va à Julfa dans le chaud. On ſçait que ce dernier lieu eſt le fauxbourg d'Hiſpaham où demeurent tous les Chrêtiens, excepté quelques Francs qui demeurent dans la Ville. Cette belle allée a plus de deux mille pas de longueur. Tous les arbres ſont plantez en droite ligne. Le Roy qui les fit planter voulut qu'ils le fuſſent tous en un même inſtant, afin qu'ils euſſent tous le même ſort. Pour cela il fit faire les creux tous prêts, & fit tenir les arbres proche du trou avec des hommes pour les planter. Il avoit donné ordre qu'à un coup de canon, l'on plantât tous les arbres, c'eſt ce qui fut executé dans l'inſtant. Je ne ſçay ſi cela y a fait quelque choſe ; mais je ſçay bien qu'ils ſont preſque auſſi beaux les uns que les autres. On a fait deux petits caneaux qui conduiſent de l'eau ſur la racine de ces arbres. Il ya de belles fontaines jailliſſantes dans le milieu, un grand baſſin d'eau avec deux beaux canaux à droite & à gauche qui conduiſent à des Maiſons de plaiſance du Roy. L'allée n'eſt interrompuë que par un pont magnifique ſous lequel paſſe

la riviere nommée Sandareu. Ce pont a trente quatre arcades, & eſt bâty tout de brique cuite. Il y a ſix chemins par où l'on paſſe ſur le pont, un dans le milieu, & deux à côté ſous deux petites galleries couvertes, deux autres pardeſſus les deux galleries, & un deſſous le pont percé par le milieu de ſes arcades; il y a des pierres qui s'élevent hors de l'eau ſur leſquelles on paſſe auſſi en enjambant. Aprés quoy la belle allée va finir à la porte d'une des Maiſons de plaiſance du Roy.

VIII.

Cherimany Armeniens riches. Le neveu de Tavernier par ſa femme & Proteſtant leur ſuppoſe des dettes. Il ſe fait Mahometan pour les exiger. Les Cherimany ſuccombent à la perſecution, & ſe font Mahometans. Gaures adorateurs du feu. Circonſtances de leur religion. Portrait du Roy de Perſe. Tyrannie du Courroux. Chrétiennes mariées à ſix ou ſept ans. Moines Ambaſſadeurs défrayez. Têtes coupées au bout de lances dans les pompes; fourbe de ceux qui les portent.

AU ſortir du pont en tournant à droit on entre dans Julfa qui eſt le fauxbourg d'Hiſpaham, mais qui feroit bien une belle Ville tout autre part. Les maiſons en ſont bien bâties, & les ruës fort droites. Il y a preſque dans chaque ruë des allées d'arbres qui y font un tres-beau cours. Au pied de ces arbres, un petit ruiſſe au qui coule de chaque côté leur donne une tres-grande fraîcheur en tout temps. Julfa eſt le lieu où demeurent tous les Armeniens d'Hiſpaham. Il y a quatre Egliſes pour les Catholiques, où demeurent des Miſſionnaires.

Francs, c'eſt à dire, Européens. La premiere, eſt celle des Jeſuites, de qui l'Egliſe eſt tres-grande & tres-belle. Ils ont un College où il y a grand nombre d'Ecoliers, & leur Maiſon qui eſt tres-ſpacieuſe, a auſſi un beau Jardin. Les Prêtres du Seminaire des Miſſions Etrangeres y ont un établiſſement où Monſieur l'Evêque de Babylonne demeure d'ordinaire. Les Carmes Déchauſſez de même y ont une Maiſon & une Chapelle. Ils ſe preparoient à y bâtir une Egliſe, avec le ſecours de trois Armeniens nommez les Cherimany qui étoient les principaux de Julfa. Ces Peres, qui les avoient convertis à la Religion Catholique Romaine, en eſperoient un grand bien. En effet, beaucoup d'Armeniens à leur exemple renonçoient à leur ſchiſme.

Le malin eſprit jaloux de tant de bien qui ſe procuroit, fit venir à Hiſpaham un malheureux avanturier. Ce fourbe qui ſe donnoit le nom de Philippe Comte de Sagly, étoit fils d'un pauvre Armenien du pays, mais qui avoit été élevé en Europe, & avoit épouſé une niéce de Tavernier. Il avoit veu dans pluſieurs papiers de l'oncle de ſa femme qu'il avoit eu beaucoup de commerce & de correſpondance avec les Cherimany.

Dans le deſſein d'en profiter, il contrefit leur ſeing, leur cachet, & leur écriture, & fit de grandes obligations qui paroiſſoient être dûës par ces Cherimany. Outre cela il ſe donnoit à Hiſpaham la qualité d'Ambaſſadeur, parce qu'il avoit une Lettre de recommandation de l'Empereur pour engager le Roy de Perſe à luy faire fair juſtice des ſommes qu'il pretendoit.

Dés qu'il fut arrivé à la Cour, il ſe fit Mahometan pour avoir plus d'autorité à demander ces fauſſes dettes qui ne ſe montoient qu'à quatre cent mille livres ſeulement. Les Cherimany ſoûtinrent les premiers aſſauts avec courage, & firent connoître qu'ils ne devoient rien. Mais le fourbe interreſſa dans ſon party des principaux du Royaume, ce qui fut cauſe que les pauvres Armeniens furent mis en priſon, & condamnez à payer des ſommes conſiderables. Ils ſatisfirent à quelqu'une ; mais quand ils virent que la perſecution continuoit, & qu'on leur donnoit tous les jours la baſtonnade, pour mettre fin à leurs tourmens qu'ils ne pouvoient plus ſupporter, ils embraſſerent la religion du Prince, afin d'avoir la liberté de plaider contre un homme qui vouloit s'emparer de tout leurs biens ſi injuſtement.

L'on peut dire que cela fit une diverſion terrible pour le progrez de la Religion Catholique, qui avoit eu de ſi beaux commencemens. Les Peres Carmes travaillent à faire revenir ces pauvres malheureux, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils y réuſſiront ; puis qu'un d'eux a déja pris le party de s'en aller à Veniſe pour y paſſer le reſte de ſa vie, & y faire penitence de ſa faute. Il y a auſſi dans Julfa un Couvent de Dominicains qui ſont la plûpart Perſans, d'un lieu que l'on nomme Abaranelle où tous les peuples ont toûjours ſuivi la croyance Romaine malgré les revolutions qui ſont arrivées dans tous ces pays.

De Julfa je paſſay au fauxbourg de Garabat où demeurent les Gaures qui ſont les anciens Perſes adorateurs du feu. Ils ont de la veneration pour cet élement, parce que leur Prophete étant « jeune y avoit été jetté par un de leurs « Roys, à ce qu'ils diſent, ſans en ſouf- « frir aucun mal. Leur Prophete ayant « pris de ce feu, ils l'ont toûjours con- « ſervé & l'entretiennent encore aujour- « d'huy ; & c'eſt de là qu'on les appelle « adorateurs du feu. Ils ajoûtent, que « leur Prophete tout petit qu'il étoit, « avoit fait mourir ce Roy par une mou- «

» che qu'il luy fit entrer dans l'oreille.
» Le fils de ce Prince pour venger ſans
» doute la mort de ſon pere, fit mettre le
» Prophete en priſon. L'on vit aprés cela
» que tous les plus beaux chevaux du
» Roy devinrent immobiles, ſurquoy le
» Prince ayant conſulté ſes Aſtrologues,
» ils luy repondirent que Dieu le puniſ-
» ſoit d'avoir fait mettre en priſon l'hom-
» me que Dieu avoit envoyé. Le Roy
» le fit mettre d'abord en liberté, & le
» conjura de prier Dieu pour la ſanté
» de ſes chevaux ; que ſi cela arrivoit, il
» croiroit en luy comme à un homme
» envoyé de Dieu. La priere du Prophete
» fut exaucée, & le Roy luy demanda
» une nouvelle preuve de ſa miſſion que
» je ne raporte point, parce qu'elle ſent
» trop la fable comme le reſte, aprés
» quoy, diſent-ils, le prophete diſpa-
» rut, & s'en alla dans le Ciel. Il a laiſſé,
» dit-on, trois de ſes enfans ſur la terre qui
» doivent un jour paroître avec de gran-
» des qualitez & autoritez, & qui doi-
» vent les remettre dans leur premiere
» ſplendeur.

Voilà quelques-uns des contes qu'ils me firent que je rapporte en courant pour faire admirer les illuſions où la credulité & l'ignorance des hommes les fait

tomber. Ils expoſent, me dit-on, leurs morts nuds dans un lieu entouré de murailles aux oyſeaux carnaſſiers. On remarque que ces oyſeaux ſe jettent d'abord aux yeux des cadavres, & ſelon qu'ils devorent d'abord ou le gauche ou le droit, les Gaures en tirent un bon ou mauvais augure du ſalut ou de la reprobation du mort. On m'aſſura encore qu'ils épouſoient quatre ou cinq femmes ordinairement, quoy qu'une Relation d'une Miſſion en Perſe de 1702. diſe le contraire, dont l'Auteur avance avec aſſez peu de certitude, que la polygamie n'a été introduite en Perſe que depuis le Mahometiſme. Ce lieu où demeurent ces Peuples eſt tout beau, pour les belles allées d'arbres qui ſont dans leurs ruës. Les filles & les femmes y paſſent pour être fort amoureuſes, auſſi en fait-on beaucoup d'hiſtoires. Voilà tout ce que je ſçay de ces Gaures qui ſont tous fort pauvres.

J'ay veu le Roy pluſieurs fois, & je l'ay accommodé de trois montres des plus belles que j'avois. C'eſt un bel homme de moyenne taille, la barbe noire, il ne porte à preſent que de fort grandes mouſtaches. Il a ſept femmes qu'il reconnoît pour legitimes, & ce ſont de ces

femmes dont les enfans peuvent être Roys. Il en a plus de trois cens autres qui ſont toutes ſes concubines, c'eſt ce qui fait toute ſa Cour dans le dedans, avec les Eunuques qui les gardent. Quand le Roy ſort avec quelqu'une de ſes femmes, l'on fait faire *couroux* par où il doit paſſer. Il faut que tous les hommes ſortent de leurs maiſons, & qu'il n'y reſte que des femmes; s'il s'y rencontroit un homme, il ſeroit tué ſur le champ. Le Roy fait faire quelquefois couroux dans Julfa, & il faut que tous les hommes s'en aillent.

Souvent les Eunuques entrent dans les maiſons, & quand ils y trouvent quelque belle fille, ils la prennent & la menent au Roy. Si elle luy agrée, il faut qu'elle ſe faſſe Mahometane pour être miſe dans le Haram avec les autres concubines. Il eſt arrivé quelquefois que le Roy en a pris juſqu'à 20 & à 30, & c'eſt un mal où l'on ne peut metre de remede. Tout ce que les Armeniens font pour ſe garantir de ce malheur, ils marient leurs filles dés l'âge de ſept à huit ans, comme le ſieur Macara qui a marié ſa fille qui n'a que neuf ans, par une ſemblable peur.

L'on voit toûjours de Ambaſſadeurs à Hiſpaham de preſque tous les Princes

ces de l'Europe, ſi l'on peut donner le titre d'Ambaſſadeur à des perſonnes qui ne portent ſeulement que des Lettres qui demandent au Roy protection ou paſſage. Ce ſont toûjours des Religieux qui viennent en cette qualité. Dés qu'ils arrivent en Perſe, ils quittent leurs habits de Moine, & s'habilent en ſeculiers, avec le chapeau bordé & le plumet. Ils prennent cinq à ſix pauvres Armeniens qu'ils déguiſent le mieux qu'ils peuvent afin de s'en ſervir de Valets. Quelques Marchands Armeniens ſe joignant avec eux, paſſent pour être de leur ſuite: & pour frauder les doüanes, ils diſent que leurs marchandiſes ſont les preſens que l'Ambaſſadeur porte au Roy. Dans cet équipage ils vont trouver le Kam de la premiere Ville de Perſe où ils arrivent, & font dire qu'ils ſont des Ambaſſadeurs de quelque grande Puiſſance d'Europe. Ils demandent une grande paye avec un grand nombre de chevaux & de chameaux pour porter leur monde & les preſens qu'ils portent au Roy.

L'on fait d'abord quelque difficulté d'accorder à ces repreſentans déguiſez, ce qu'ils demandent; mais aprés pluſieurs conteſtations l'on convient d'un nombre de chameaux & de chevaux pour l'équi-

page de l'Ambaſſadeur, & d'une ſomme d'argent qu'on luy paye tous les jours. Cela ſe fait par une ancienne coûtume en Perſe de nourrir & de défrayer tous ceux qui portent des Lettres au Roy, dés qu'ils commencent à mettre le pied dans ſes terres juſqu'à ce qu'ils en ſortent. Cet uſage qui procure un gain conſiderable, y attire un grand nombre de ces porteurs de Lettres qui prennent toûjours la qualité d'Ambaſſadeurs. C'eſt auſſi ce qui donne ſujet aux Perſans de dire que leur Roy eſt le plus grand Roy de la terre, puiſque toutes les autres Puiſſances luy envoyent des Ambaſſadeurs, ſans qu'il en envoye nulle part. Dans le temps que j'étois à Hiſpaham le Pere Felix Maria Capucin, avoit en cette qualité trente écus par jour, & une belle maiſon appartenante au Roy pour ſe loger. Il avoit apporté au Prince des Lettres de recommandation de l'Empereur, du Pape, & du grand Duc de Florence qui le prioient de proteger la Miſſion de Teflis. Ce Religieux eut trois Audiences du Roy.

Voicy l'ordre qu'on tient toûjours dans ces ſortes d'Audiences. A la premiere, l'Ambaſſadeur preſente ſes Lettres de creance, qui ſont priſes par le premier Miniſtre. Le Roy parle enſuite

pour l'ordinaire des Princes de qui l'on apporte des Lettres, & demande comment ils ſe portent, l'état de leurs affaires, s'ils ont guerre, & s'ils ſont victorieux. L'on ſert aprés cela une grande nape par terre, qu'on couvre de pluſieurs plats, & l'Ambaſſadeur y mange avec ceux de ſa ſuite qu'il a choiſis. Le Roy dans un lieu plus élevé eſt ſervy de même. Tout ce repas ne conſiſte qu'en Pilleau, quelques poules boüillies, quelques poulets, de l'agneau rôty, & quelques autres ragoûts à la Perſienne qui ne ſont pas trop bons. Les mêts ſont ſervis dans de la vaiſſelle d'or fort maſſive. L'Ambaſſadeur a toûjours coûtume d'envoyer ſes preſens avant que d'aller à l'Audience; & pendant le repas, il peut voir par une fenêtre que le Roy les fait paſſer devant luy, afin que l'Ambaſſadeur connoiſſe qu'il en fait cas. Enſuite paſſent les Elephans du Roy, & pluſieurs beaux chevaux que l'on mene en laiſſe. L'on porte auſſi pluſieurs têtes au bout des lances. Ces têtes ſont ou de perſonnes de remarque rebelles au Roy, ou de quelques voleurs redoutables. Quand toutes ces choſes ont paſſé, & que le Roy a fait déſervir, l'Ambaſſadeur prend congé du Roy qui promet de faire réponſe aux Lettres.

L'Ambaſſadeur aprés reſte dans ſa maiſon juſqu'à ce que le Roy l'envoye querir. Quand on donne les Lettres à l'Ambaſſadeur, on les luy met ſur la tête, & il les emporte de cette maniere juſqu'à ce qu'il ſoit dehors. On luy envoye enſuite les preſens en échange de ceux qu'il a donnez. Le Roy obſerve toûjours de donner le double de ce qu'il a reçû. Dés que l'Ambaſſadeur a pris ſon Audience de congé, il peut partir quand il veut, & il eſt défrayé juſqu'à ce qu'il ſoit hors des terres de Perſe. Le Roy eſt d'un fort bon naturel, on luy fait accroire tout ce que l'on veut, témoin une choſe qui ſe paſſe à preſent.

Le Roy a de certaines troupes deſtinées à courir ſur les voleurs. Quand ces gens en ont tué quelques-uns, ils en apportent les têtes qu'ils font paſſer devant le Roy, dont ils reçoivent toûjours quelque recompenſe. Ils ont l'adreſſe, dit-on, pour tromper le Roy, d'aller déterrer des morts nouvellement enſevelis, de leur couper la tête, & la mettre au bout d'une pique. En cet équipage ils viennent ſe preſenter au Roy en luy diſant que ce ſont des têtes de certains voleurs que l'on nomme Usbecs, pour en tirer quatre à cinq tomans. Ces ſortes de gens neant-

moins furent découverts dans le moment qu'ils paſſoient avec trois têtes qu'on diſoit être des têtes de voleurs. L'on avertit le Roy qu'ils étoient des fourbes, & que les têtes qu'ils portoient n'étoient point de voleurs, mais des morts qu'ils avoient deterrez dans le cimetiere des Chrêtiens. Ce qui eſt de particulier, c'eſt que l'on en reconnut une pour être la tête d'une noire qui appartenoit à Monſieur Jourde, François, Orfévre du Roy, avec quatre mille livres de penſion, preſentement le ſeul Orfévre François dans ce pays. Ces fourbes neanmoins pour avoir voulu tromper le Roy n'eurent pour toute peine que des coups de bâton.

IX.

Fête du Chameau. Fonction du Roy dans cette fête. Bâtimens du Roy ſans qu'il luy en coûte rien. Ouvriers travaillent au ſon des inſtrumens. Tallars des Palais. Egliſes Catholiques dans la Ville. Union & humanité des Francs à Hiſpaham. Travers d'un malheureux qui ſe diſoit fils du Roy de Perſe. Abondance de tout à Hiſpaham. Maniere d'y faire la glace.

LEs Perſans font une fête tous les ans, que l'on nomme la fête du ſacrifice d'Abraham. Je ne ſuis peut-être pas le premier qui en parle, mais je ſuis mon Journal, & je rapporte ce que j'ay veu. Ceux qui ne l'auront pas lûë ailleurs ſeront bien-aiſes ſans doute d'en trouver en ce lieu le recit. Cette fête donc ſe fit le dix-neuviéme May 1701. Le jour de devant la fête on promene un chameau par toute la Ville, & quantité de peuples l'accompagne au ſon des inſtrumens. Le chameau fut conduit le lendemain hors de la Ville, & paſſa par-deſſus le Pont de Julfa. Environ à deux cens pas du Pont à main gauche l'on arrêta le chameux dans une petite place proche de quelques

cimetieres. Les quatre quartiers de la Ville s'aſſemblerent en ce lieu, le Roy s'y trouva auſſi avec toute ſa Cour qui étoit des mieux parée ce jour-là. Aprés quelque ceremonie autour du chameau, le Roy donna le ſignal en faiſant ſemblant de jetter une fleche contre le chameau. Le Deroga lança enſuite un javelot à l'animal, que quatre perſonnes ſur le champ avec de grandes haches mirent en quatre quartiers. Tout cela ſe fit en preſence du Roy qui donna ordre à chaque quartier de la Ville d'en prendre chacun leur morceau, ce qui fut executé fort promptement. Aprés cela dans un inſtant chaque quartier fut mis ſur un mulet tout remply de ſonnettes. La terre qui étoit abreuvée du ſang du chameau fut auſſi ramaſſée par les petites gens pour être conſervée.

Ce jour-là eſt une tres-grande fête à Hiſpaham, & il n'y a guere de famille qui ne ſacrifie au moins un mouton, dont on jette les têtes & les pieds dans la ruë pour les chiens. Leur grand régal eſt la chair de ce chameau qu'ils font cuire avec du ris dans une grande marmite, & dont ils font un pilleau : bienheureux qui peut en manger ſeulement une cueillerée. Le Roy étoit monté ce jour-là ſur

un beau cheval noir tres-richement harnaché. On luy tenoit un paraſol pour le garantir du Soleil. Son habit étoit ſimple, mais il avoit à ſon turban une aigrette tres-riche, compoſée de cinq rubis d'Orient qui peſoient cent carats chacun. Il tenoit à ſa main une fleche blanche, marque de devoüement au Prophete, & à la loy.

Quand toute la ceremonie fut finie le Roy s'en alla un peu loin de là, & entra dans un de ſes Jardins que l'on appelle Satabac, où il demeure fort ſouvent. Ce Prince-cy ſe plaît beaucoup à faire bâtir, ce qu'on fait actuellement dans ſon Palais d'Hiſpaham, où l'on a mis à bas la treſorerie pour faire à ſa place un appartement pour luy. La maniere dont il s'y prend eſt tres-particuliere, il ne luy en coûte rien pour les ouvriers. Chaque quartier eſt obligé de venir travailler une journée, & l'on va querir tous les ouvriers le matin avec enſeignes déployées, des tambours, des trompettes, & d'autres inſtrumens. Pendant que ceux-cy travaillent, la ſymphonie continuë toute la journée, & l'on peut dire qu'ils travaillent en cadence. Ils y prennent, dit-on, tant de plaiſir qu'ils ne ſongent pas ſeulement à boire ny à

manger ; mais c'eſt plûtôt, comme je le crois, qu'on ne leur en donne point. Auſſi ne font-ils pas grand travail, & dix Maçons d'Europe en feroient autant que trois cens de ces ſortes d'ouvriers. Quand ils ont finy leur journée, on les remene dans leurs quartiers au ſon des mêmes inſtrumens, & le lendemain, comme perſonne n'en eſt exempt, on va reprendre un autre quartier.

Le Palais du Roy n'eſt bâty que de briques, la plûpart cuites au Soleil. J'ay entré dans pluſieurs apartemens de ce Palais, & particulierement dans ces lieux que l'on nomme Talars, qui ſont comme de grandes niches enfoncées devant quelque canal ou baſſin d'eau. Tout y eſt doré & remply d'aſſez mauvaiſes peintures qui repreſentent des hommes ou des femmes qui s'enyvrent, & des poſtures laſcives. Lors que le Roy vient dans ces Talars, ils ſont enrichis de tapis magnifiques que l'on met par terre avec une quantité de couſſins tres-riches. Les Jardins du Palais ne valent pas la peine qu'on en parle. Ce ne ſont que des arbres, & des brouſſailles éclaircis en quelques lieux par du gazon. L'on peut dire que l'induſtrie n'a point de part à les embellir. Il n'y a gueres de maiſons dans

Hiſpaham qui n'ayent un Jardin remply de grands arbres, ce qui fait que quand on regarde la Ville de deſſus quelque hauteur, on la prend toûjours pour une foreſt l'eſté, & l'hyver pour une terre labourée. Cela paroît ainſi, parce que les maiſons ſont fort baſſes, & toutes en terraſſe. Il y a trois Maiſons de Religieux dans la Ville d'Hiſpaham. Celle des Capucins, dont le Jardin produit du fruit. Les Carmes Déchauſſez y en ont une tres-grande, que le Roy leur a donnée. L'Egliſe en eſt belle, & le Jardin eſt ſi grand que ces PP. y ont planté de la vigne. La derniere eſt celle des Auguſtins Portugais que le Roy leur a auſſi donnée. Ces Peres ont toûjours la qualité d'Ambaſſadeurs auprés du Roy de Perſe, à cauſe de Bandarcongne que le Roy a remis aux Portugais. Ces Egliſes ne ſont à Hiſpaham que pour l'honneur du Chriſtianiſme, puiſque tous les Chrétiens demeurent tous à Julfa.

Les Anglois ont un Agent là qui eſt fort conſideré, & qui y fait une belle figure. Ils ſont logez dans une maiſon du Roy qui a ſes beautez, & ils y font un gros negoce d'Epiceries & de draps, d'étain, & d'autres ſortes de marchandiſes qui viennent d'Europe. Les Hollan-

dois y ont auſſi un Reſident à qui ils donnent le nom de Capitaine & qui y fait le même negoce à peu prés que les Anglois. On vit aſſez familierement avec tous ces Meſſieurs, quoique l'on ſoit de differente Nation. Les Anglois y ſont tout-à fait humains, comme on le verra par cette hiſtoire.

Un certain homme qui s'eſt dit en France & ailleurs le fils du Roy de Perſe, & qui portoit le nom d'Abaſon, qui veut dire petit fils du Roy, étant à Hiſpaham, où il n'auroit jamais oſé ſe dire d'une telle famille, y dépenſa tout ce qu'il avoit. Cette conduite le reduiſit dans un état ſi miſerable que les Religieux le nourriſſoient les uns aprés les autres dans la crainte qu'il ne ſe fit Mahometan, ce qui n'auroit pas fait plaiſir aux Francs. On pria enſuite l'Agent des Anglois de luy donner quelque employ pour le tirer de la miſere. L'Agent à la priere des Religieux le fit venir chez luy, où aprés quelque temps on luy propoſa un employ à Surate dans lequel il pouroit faire quelque choſe s'il y faiſoit ſon devoir.

Le party étoit trop avantageux pour ne le pas accepter. On l'habilla donc, on luy fit ſon petit équipage, on luy

donna de l'argent & des lettres. Il ſe joignit à une Caravane qui alloit à Bandar-Abaſſy où il fut bien receu du Gouverneur des Anglois, qui luy fit faire toutes ſes proviſions & le fit embarquer. Le lendemain ayant changé de reſolution il demanda à retourner à Hiſpaham, ce qui irrita ſi fort le Gouverneur, qu'il le chaſſa. Cet homme de retour à Hiſpaham vint aux Capucins dans un équipage à faire peur. Comme j'étois logé pour lors dans cette maiſon, le P. Jean-Baptiſte m'appella pour me le faire voir. Rien n'étoit plus ſingulier que ſa figure, & les haillons dont il étoit revêtu. *Si vous avez entendu parler*, me dit-il, *du fameux Abaſſon fils du Roy de Perſe, voilà l'homme.* Quelque pitié que cet homme me fiſt, je ne pûs m'empêcher de luy demander s'il étoit vray qu'il ſe fût donné la qualité de fils du Roy de Perſe, il me l'avoüa ingenûment; mais aprés quelques reproches de cette impoſture, j'appris dans la converſation qu'il étoit Juif, né d'une Ville de l'Etat du Pape, qu'il s'étoit fait Chrétien, & que ſon nom étoit Eraſme. Il demandoit ſa vie dans l'équipage dont j'ay parlé à Hiſpaham. Comme cela ne faiſoit pas d'honneur aux Francs, quoique les Perſans le priſſent.

pour un fou, à la priere du même Capucin l'Agent des Anglois l'équipa encore de toutes choſes, & on luy promit ſix ſols par jour à la charge qu'à la premiere Caravane qui iroit du côté d'Europe, il partiroit avec elle. Je l'ay laiſſé dans cet état à Hiſpaham, où il me demanda ſi je voulois l'emmener avec moy, mais je n'avois garde de m'embaraſſer d'un tel homme.

Hiſpaham eſt une Ville où toutes choſes ſe trouvent en abondance. Les vivres y ſont à grand marché; on y mange de bon pain, de bonne viande, & l'on y boit d'excellent vin. Ce qu'il y a de fort agreable, c'eſt que l'on boit frais en Eſté. La glace y eſt à ſi bon marché que pour deux liards on en a 5. à 6. livres. Elle s'y fait auſſi d'une maniere toute particuliere. Ceux du pays bâtiſſent une muraille d'environ 150. pieds de long, & 40. pieds de haut, oppoſée au Soleil du midy. Au pied de cette muraille regne comme un grand Jeu de boule de deux pieds environ de profondeur; mais fort droit & fort uny. Quand il y a de l'apparence qu'il doit geler la nuit, ils tirent de l'eau d'un puits voiſin, & en rempliſſent l'endroit dont je parle quatre doigts de haut ou à peu prés, ſelon qu'ils jugent des

degrez du froid ; ils en uſent de même toutes les fois qu'il regele juſqu'à ce que le reſervoir ſoit plein d'autant de lits de glace qu'il en peut tenir. Aprés cela ils couvrent cet endroit de paille, juſqu'à ce qu'on en ait beſoin. Il y a pluſieurs de ces glacieres à Hiſpaham, ce qui fait que les Perſans prennent un grand plaiſir à manger tous leurs fruits, dont ils ont quantité, à la glace.

Les hommes d'Hiſpaham ſont beaux & tres bien faits ; ils ont preſque tous l'air noble, & il y en a qui reſſemblent à de vrais Mars pour leur bonne mine. Les habillemens qui ſont courts approchent aſſez de ceux de l'Europe. On y a des bas & des eſpeces de ſouliers qui ont un talon ; le turban eſt grand & d'une étoffe de ſoye. Ceux qui ne vont point à cheval n'ont pas apparemment le moyen d'en avoir un. Le peuple d'Hiſpaham, ôté le pretexte de la Religion, eſt liberal, honnête & civil. On y reſpecte beaucoup les étrangers, & particulierement les Francs qui y ſont regardez comme hôtes du Roy. Les femmes y ſont d'une grande beauté. Le ſeul défaut que l'on y peut trouver, c'eſt qu'elles ſont trop blanches, & preſque toutes plus maigres que graſſes.

Je fis pluſieurs achats de conſequence à Hiſpaham, comme un beau rubis qui peſoit dix-ſept karas, que j'eus du Tréſorier du Roy de Perſe, & que je troquay pour des montres & 25. tomans d'argent. J'y acheptay trente-cinq belles perles rondes de quatre à cinq karas chacune; une belle taſſe de prime d'émeraude garnie d'or & de rubis à la façon des Indes. Enfin j'eus tout lieu d'être content d'avoir été dans cette belle Ville.

X.

Départ d'Hiſpaham. Tombeau de Mardochée à Amadam. Mont Natbane, où l'on vit deux à trois cens ans. Ville ſuperbe abandonnée, de trente milles de tour. Serpent à cornes qui l'habitent. Contes du pays ſur ſon origine. Maiſon du Roy de France dans Bagdat. Ruines de l'ancienne Babylone.

DAns le deſſein de revenir voir ma chere patrie, & de profiter de mon voyage; je jugeai à propos, pour ſatisfaire ma curioſité & mon empreſſement, de paſſer par Babylone; ce qui acourciſſoit mon chemin d'un mois. Un jeune Hollandois qui cherchoit à revenir en Europe, accepta l'offre que je luy fis

de le conduire juſqu'à Alep, dans l'eſperance de trouver là des gens de ſa Nation qui le remeneroient dans ſon pays. Ainſi nous partîmes enſemble d'Hiſpaham le 5. de Juillet 1701. pour Amadam avec une petite Caravane qui y alloit. Aprés avoir paſſé par pluſieurs Villes & Villages qu'il ſeroit ennuyeux de nommer, nous y arrivâmes le dix-neuviéme du même mois. Comme il y a en cette Ville un Miſſionnaire nommé Monſieur Roc qui eſt Prêtre du Seminaire des Miſſions Orientales, avec qui demeure Monſieur Hermet Medecin, nous fûmes loger chez eux, & ils nous reçûrent avec toute la bien-veillance poſſible.

Quoy qu'Amadam ſoit aſſez grande, on voit par je ne ſçay combien de ruines toutes de brique, qu'elle l'a été autrefois beaucoup plus qu'elle ne l'eſt aujourd'huy. Il y a là plus de Juifs qu'en aucune Ville de Perſe, & il y en vient de beaucoup d'endroits du Levant en pelerinage, pour y venir reverer le tombeau de Mardochée & d'Eſther que les Juifs aſſurent y être encore. J'ay veu ces deux tombeaux qui ſont dans le lieu qui leur ſert de Synagogue aujourd'huy. C'étoit autrefois quelque édifice fort grand, mais il n'y reſte plus rien d'entier que la

petite Chapelle où ſont les deux tombeaux faits de brique & revêtus de bois peint en noir.

Il y a devant cette Ville une montagne qu'on appelle Nalbane, & qui merite bien que j'en parle pour les choſes ſingulieres que l'on en dit. Cette montagne eſt éloignée d'Amadam à peu prés d'une petite lieuë. Il y en a qui l'appellent la montagne du Soleil à cauſe que le Soleil la regarde toûjours depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher. Elle n'a guere que 5. quarts de lieuë de long avec autant de hauteur, & ſe joint à d'autres montagnes fort hautes; mais il n'y a que ce petit eſpace qui s'appelle Nalbane. Celle-cy donc a la reputation de produire des herbes tres-precieuſes pour la ſanté. Ceux du pays m'ont aſſuré que des perſonnes avoient eu le bonheur d'y en trouver qui les avoient fait vivre deux cens ans; l'on dit même qu'il y en a qui ont vécu davantage. J'y ay monté pluſieurs fois pendant mon ſéjour à Amadam, & je puis aſſurer qu'il y a dans cette montagne dequoy ſatisfaire un curieux dans les ſimples. Il ſemble en effet, que l'on y ait ſemé de toutes les plantes qui ſont au monde. Pour peu qu'on s'y éloigne d'un endroit où l'on voit une certaine plante, on ne

la retrouve plus dans les autres endroits de la montagne, quelque part qu'on la cherche. On y reſpire de ſi ſuaves odeurs, & un air qui paroît ſi bon, qu'on ſe ſent dans un état plus agreable & plus tranquille que par tout ailleurs. On ajoûte à tout cequ'on en rapporte qu'il n'y croît aucune herbe qui ait de la malignité.

Il s'y voit des ruines d'habitations en pluſieurs endroits. L'on dit que des Hermites habitoient cette montagne ; pour moy je crois plûtoſt que c'étoit la demeure des Sçavants qui venoient apprendre la vertu des ſimples ; & il me ſemble que l'on ne doit conter pour rien les grands voyages que les curieux ont entrepris pour la recherche des plantes, s'ils n'ont pas été au mont de Nalbane. Dans le Printemps, on y voit venir de toutes parts des malades qui ſe couchent ſeulement ſur les herbes, & y recouvrent leur ſanté. Les moutons qui y paiſſent ont la laine plus longue & plus fine que les autres. Comme l'on me diſoit tant de merveilles de cette montagne, j'y voulus retourner pour la troiſiéme fois, & j'y fis porter la collation. Quand nous y fûmes, & que je vis que l'on avoit apporté de l'huile & du vinaigre, il me prît envie d'aller cueillir des herbes pour

en faire une ſalade; j'en cueillis de plus de quatre cens ſortes dont je fis une tres-grande ſalade que nous trouvâmes excellente, & qui fit toute nôtre collation. Tout croît en abondance dans ce pays. Le pain, le vin, la viande, & toutes ſortes de fruits y ſont à grand marché; mais ſur tout le vin y eſt tres-excellent.

Nous partîmes d'Amadam le huitiéme d'Août avec un Voiturier ſeul pour Carmancha, afin de joindre une Caravane qui devoit aller à Bagdat. On paſſe par la Ville de Jeniara fort grande, mais fort pleine de ruines; & l'on trouve aprés pluſieurs Villages. L'onziéme nous nous logeâmes dans une beau Caravanſerail qui eſt au pied d'une montagne, où je vis quantité d'inſcriptions, ſur des tombeaux. On juge par les ruines qu'il y a eu là une grande Ville. Il y reſte encore une grande porte bâtie de fort groſſes pierres de taille, contre leſquelles on voit des figures toutes armées. Nous arrivâmes à Carmancha le douziéme ſur les huit heures du matin. Cette Ville eſt la derniere de Perſe, & n'a rien de particulier ſinon que c'eſt une grande Ville où l'on voit quantité de ruines. Je croy que c'eſt le lieu de toute la Perſe, où il y a un plus grand nombre de cimetieres;

ce qui fait connoître que cette Ville a été autrefois fort peuplée. Nous y demeurâmes juſqu'au vingt-uniéme que nous partîmes avec la Caravane d'Hiſpaham pour Bagdat, & vinmes coucher dans un fort grand Caravanſerail nommé Clin.

Le vingt-deuxiéme nous deſcendîmes une montagne toute couverte d'arbres, c'eſt une choſe rare en ce pays. Nous fûmes prés de cinq heures à la deſcendre pour aller camper dans une grande plaine nommée Guirim. On commence de là à ne plus trouver de Caravanſerail. Le 23e nous campâmes ſur les frontieres de Perſe & de Turquie, ce lieu ſe nomme Aniqui, où il y a une petite riviere qui ſepare ces deux Empires. Le vingt-quatriéme nous partîmes devant le jour, & traverſâmes une aſſez groſſe riviere à gué, aprés laquelle on entre par une grande porte bâtie de pierres de vingt pieds de longeur, & plus de cinq à ſix ſur chaque façade, dans une Ville dont les ruës étoient pavées de pierres, mais ſi belles qu'elles paroiſſoient de marbre.

Je ne pûs m'empêcher de m'atriſter de voir une Ville ſi grande toute ruinée. L'on m'aſſura que le tour de ſes murailles avoit 26. à 30. milles. Il y

paſſe une riviere auſſi groſſe & auſſi belle que la Seine, ſur laquelle on voit encore qu'il y a eu quantité de ponts. Pluſieurs beaux Palais, & pluſieurs Temples entiers ſervent de demeure aux ſerpens qui y ſont en grand nombre, d'une eſpece particuliere ; car ils ont tous des cornes. Comme je m'écartay un peu de la Caravane pour aller voir le dedans de ces beaux édifices, en y voulant entrer plus de cent ſerpens ſe preſenterent comme pour m'en défendre l'entrée. Je leur fis un grand ſalamalec, & ne fus pas plus avant. Il y en a dans toutes ces ruines, à ce que me dirent ceux de nôtre Caravane, & l'on m'en compta cette fable. La Ville, me dit-on, avoit été « bâtie par des eſprits, & une Reine « nommée Samaran y ayant amené beau- « coup de peuple pour l'habiter, luy « avoit donné ſon nom ; mais que de- « puis les ſerpens l'avoient tout-à-fait « détruite. «

Le nom que luy donne la fable, ſi c'en eſt une, eſt ſi peu éloigné de Semiramis, qu'il ſe pourroit bien faire que la Reine de ce nom l'auroit fait bâtir. Cependant comment n'auroit-elle point été connuë des Geographes & des Voyageurs an-

ciens qui nous reſtent ? Quoy qu'il en ſoit, il paroît qu'elle a été une des grandes Villes du monde. Nous mîmes deux heures & demie à aller de la porte par où nous étions entrés à une autre par où l'on en ſort. Je remarquay que tout d'un côté ſes murailles ſont toutes d'une ſeule pierre, c'eſt-à dire, d'un ſeul rocher que l'on a travaillé en forme de muraille. Les dehors font connoître que c'étoit un lieu delicieux. L'on y voit encore comme les traces de magnifiques Jardins, & cela ſe connoît par quantité de terraſſes qui ſont les unes ſur les autres. L'on voit quantité de gros canaux quarrés bâtis de pierre, qui marquent n'avoir été faits que pour conduire de l'eau dans ces lieux de plaiſance ; l'on y voit encore des reſtes de murailles peintes de payſages & de grands arbres.

Peu éloignez de ces beaux endroits, nous campâmes en un lieu nommé Cachacherin. Le vingt-cinquiéme nous partîmes avant le jour, & nous arrivâmes à Canaquin Village fort gros, où l'on travaille beaucoup en ſoye. Nous apprîmes là que le chemin étoit dangereux juſqu'à Bagdat, ce qui nous obligea de reſter dans ce Village huit ou dix jours. Le troiſiéme de Septembre

nous partîmes avec une eſcorte de cent cavaliers. Cette eſcorte ne marcha que deux jours avec nous ; & ils ſe retirerent le cinquiéme dés que les troupes à pied & à cheval du Bacha de Bagdat parurent.

Aprés avoir un peu côtoyé le Tygre, le ſeptiéme au matin nous fûmes loger à Bagdat chez les Capucins qui occupent une maiſon du Roy, qui luy appartient, dit-on, depuis plus de 150. ans. Cette maiſon ſert à recevoir les Couriers des lettres d'Alep pour la Compagnie des Indes Orientales qui paſſent par Balſora, & delà à Surate. Les Capucins qui prennent le ſoin de ce lieu, nous y reçûrent parfaitement bien. Leur maiſon eſt aſſez grande, les Chambres en ſont commodes, & l'on eſt fort heureux quand on vient de loin de trouver un endroit où l'on peut en toute ſeureté ſe délaiſſer de ſes fatigues, particulierement de celles qu'on a eſſuyées en paſſant les deſerts. Les Peres ne nous firent que parler de la tranquillité dont ils joüiſſoient, eſtimez qu'ils étoient du Pacha, parce qu'ils luy avoient ſauvé la vie, & conſiderez generalement de toutes les Puiſſances du pays. Il ſembloit enfin à les entendre parler qu'ils avoient tout pouvoir, & qu'il n'y avoit

rien qu'ils ne puſſent faire s'ils le vouloient. Comme ils ſont les ſeuls Miſſionnaires qui ſoient à Babylone, l'on peut dire que ces Religieux font un grand fruit parmy les Armeniens, & les Jacobites, & les Neſtoriens dont ils convertiſſent tous les jours quelques-uns.

Le huitiéme, fête de Nôtre-Dame je fus ſurpris de voir dans l'Egliſe plus de cent perſonnes à leur grande Meſſe. Ils ne ſont que deux Religieux qui travaillent à cette Miſſion. Il fut dit trois Meſſes ce jour-là, parce qu'un Pere Cordelier eſclave du Pacha, eut la permiſſion de venir dans la maiſon des Francs. Ce pauvre Religieux qui ſouffre beaucoup auprés du Pacha, mais avec une conſtance de Saint, fait pitié. Il dîna avec nous, & ſe nomme le Pere Paul. Il eſt de Dalmatie, & il y a été fait eſclave. Le neuviéme, nous fûmes nous promener par toute la Ville.

Babylone, comme l'on ſçait, bâtie ſur le bord du Tygre, eſt entourée de murailles qui ne ſont en beauconp d'endroits que de terre, & en quelques autres de brique. Elle eſt flanquée de pluſieurs tours fort groſſes, mais la plûpart de terre; auſſi ſon foſſé eſt preſque tout comblé. Autant que j'ay pû remarquer, les

les canons en ſont fort petits. Le Château n'eſt bâty de même que de terre; il a quelques baſtions par les dehors, mais ſi mal faits qu'ils n'en ont preſque pas la forme. Il y a toûjours aſſez bonne garniſon dans le Château & dans la Ville. On paſſe le Tygre ſur un fort beau pont ſoûtenu de quarante bateaux pour aller dans le Fauxbourg qui eſt tres-grand. Cette Ville peut bien avoir deux lieües de tour; mais elle n'eſt pas peuplée comme elle eſt grande. Elle n'eſt ny belle ny bien bâtie; les maiſons n'y ont qu'un étage, & la plûpart ne ſont que de terre. Il y a quelques Moſquées qui ſont belles, & quelques Bazars, qui ſont là des ruës couvertes & voutées où les Marchands font leur commerce, & où tous les gens de métiers ont leurs Boutiques. Ces lieux ont été bâtis par les Perſans dans le temps qu'ils étoient en poſſeſſion de cette Ville. Ce qui fait paroître les Moſquées & les Bazars, c'eſt qu'ils ſont revevêtus au dehors de carreaux de fayance de pluſieurs couleurs.

L'on vit à Bagdat à bon marché; le vin y eſt rare. La tour de Babel eſt, à ce qu'on dit, à ſept ou huit milles de-là, aprés avoir paſſé le Tygre en allant du côté de l'Eufrate. Le reſte prétendu de cette grande

tour paroît comme une montagne faite en pain de ſucre, qui a environ de tour par le pied 1500. pas. Cette tour paroît avoir été quarrée autrefois. L'on y voit quantité de briques cuites au feu, & maçonnées avec du bitume. Il y a d'autres briques qui ne ſont que de terre ſeulement ſans jamais avoir été recuites. Je ne ſçay veritablement ſi l'on peut prendre cette grande élevation pour la tour de Babylone, parce que dans toute cette grande plaine on y voit pluſieurs élevations preſque ſemblables,& même beaucoup plus entieres. Ce ſont peut-être les reſtes de l'ancienne Babylone dont les tours étoient faites en pyramides, revêtuës de pierres de taille. J'en ay veu même qui ont de tres-bonnes murailles, dont les pierres ſont taillées en pointe de diamant,&ſur leur hauteur des logemens propres pour des Soldats; mais à preſent tout y tombe en ruine; & il n'y habite perſonne. Quelques-unes de ces Tours étoient ſi magnifiques qu'elles étoient revêtuës de marbre.

XI.

Vol & demolition de la Maiſon du Roy de France à Bagdat par le Pacha. Cruautez inoüyes de ce mèchant homme, depuis grand Viſir. Un Renegat donne avis des mauvais deſſeins du Pacha. Tombeau de Jonas à Ninive. Terre mouvante où l'on perit ſi l'on s'éloigne du chemin.

LE 12. Septembre comme nous étions reſtez ſeuls dans la maiſon, le Hollandois & moy, environ ſur les dix heures du matin prés de cinq cens Turcs y entrerent, & ſe mirent à piller. Lors qu'ils voulurent en faire autant dans l'Egliſe où ropoſoient les vaſes ſacrez, le ſieur du Bordieu & moy nous nous y oppoſâmes tant que nous pûmes. Nous y fûmes aſſez maltraitez, mais nous empêchâmes qu'ils n'entraſſent dans l'Egliſe. Dans ce tems le R. P. Bernadin de Loche arriva, & comme il connoiſſoit celuy qui commandoit ces Janiſſaires, il fit ceſſer le tumulte en promettant une recompenſe, pendant quoy il ſauva le ſaint Sacrement. Toute la maiſon étant inveſtie de monde, un Renegat nommé Baptiſte, & de ſon nom Turc Oſman-Aga Bombarbier, vint reprendre de l'argent qu'il

avoit donné à garder aux Peres, & leur dit que le Pacha venoit avec beaucoup de monde pour abbatre l'Egliſe. Perſonne que luy n'auroit pû ſortir de la maiſon ſans courir riſque de la vie, ou du moins d'être dépoüillé.

Le Pacha arriva auſſi-tôt, & nous crûmes que cette tyrannie ceſſeroit, parce que les Peres avoient des capitulations, des Commandements, & des Catecherifs à luy montrer pour luy faire connoître qu'il ne pouvoit faire aucun tort à la maiſon. Ce Traître neanmoins, ſans faire aucun compte de ces commandemens donna ordre de piller, & monta luy-même en haut avec ſa troupe. Il prit une pioche, & en frappa contre les murailles & les portes pour ſignal qu'il falloit mettre tout à bas. Ce fut alors que le pillage ſe fit tout de bon. Quand nous voulûmes nous y oppoſer nous fûmes maltraitez au dernier point; on nous mit hors de la maiſon aprés nous avoir foüillez, & déchiré nos habits avec les dernieres violences. Rien n'étoit plus triſte pour moy que de voir qu'on me voloit tout mon bien ſi injuſtement ſans que je pûſſe le defendre. Nous fûmes obligez de nous retirer dans la maiſon d'un pauvre Chrêtien.

Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que l'on a veu ſortir le Pacha de la maiſon qui emportoit luy-même un ſac d'étoffe rouge. Ce ſac m'appartenoit, & c'étoit où j'avois la plûpart de mes plus riches effets. Il fit mettre ce ſac luy-même ſur un cheval blanc, comme beaucoup de monde l'ont rapporté. Les ſoldats s'augmenterent tellement qu'ils étoient plus de quatre mille à emporter tout à droit & à gauche. Jamais tyranie ny volerie n'a été pareille, & tout cela fut fait par les ordres ſeuls du Pacha, ſans qu'on fût averty de ſon deſſein. Bien loin d'y penſer, l'on ſe croyoit dans une grande ſeureté à cauſe de la protection que les Peres croyoient avoir. Ce fourbe de Pacha n'en avoit point parlé au Pere Jean-Baptiſte qui avoit été le matin chez luy comme Medecin. Il n'y eut point de grace, la maiſon fut pillée, & enſuite abbatuë. On ne pouvoit pas eſperer autre choſe du plus cruel de tous les hommes. Voicy une hiſtoire qu'on me dit de la barbarie qu'il avoit exercée quinze jours avant mon arrivée à Bagdat.

Un Chek du voiſinage paſſoit pour « être riche, ç'en étoit aſſez au Pacha « pour luy donner envie de le dépoüiller. « Il envoya querir cet homme, & le fit «

» mettre en priſon, avec ordre de déclarer tout ce qu'il avoit. Le Chek ayant » dit que ſon bien ne conſiſtoit qu'en » beſtiaux, le Pacha luy fit donner devant » luy un grand nombre de coups de bâton ſur la plante des pieds, ſur les reins » & ſur le ventre, pour luy faire dire où » étoit ſon argent. Comme il voyoit » que ce pauvre malheureux ne decouvroit rien, il faiſoit recommencer le » ſuplice. Les coups enfin furent tant » redoublez, que le pauvre homme » mourut ſous le bâton.

» Le Pacha deſeſperé de n'avoir pû » ſçavoir du Chek où étoient ſes treſors, « envoya querir ſa femme qui étoit » groſſe de huit mois. Qnand elle fut devant le Pacha, il luy fit apporter devant elle le corps de ſon mary mort, » & la menaça de luy en faire ſouffrir » autant, ſi elle ne diſoit où étoit l'argent de ſon mary. La pauvre femme ſe » mit à faire des cris épouventables, & » à ſe plaindre de l'injuſtice qu'on vouloit exercer contre elle. Le Pacha qui » n'écoutoit que ſon avarice inſatiable, » luy ordonna, ou de luy découvrir ce » qu'il luy demandoit, ou de ſe preparer » au même ſort de ſon mary. Comme » elle ne diſoit rien, la colere de ce Ty-

gre s'alluma. ſi fort, qu'il luy fit don- «
ner des coups de bâton ; mais cette «
malheureuſe femme ne pouvoit reveler «
ce qu'elle ne ſçavoit peut-être pas. «
Sur quoy le barbare plus enragé que «
jamais, envoya chercher des ſerpens & «
des viperes qu'il fit mettre dans les cal- «
çons de cette femme. Aprés les y avoir «
fait enfermer, il les fit battre au tra- «
vers des calçons, afin que leur morſure «
ajoutât une nouvelle douleur à celle des «
coups. Le Pacha devenu plus cruel, ſi «
cela ſe peut, voyant que la pauvre «
femme ne diſoit rien, il la fit coucher «
par terre pour luy faire apprehender «
des maux plus horribles : Elle «
étoit plus morte que vive, & hors «
d'état d'entendre ou de parler. Enfin le «
Pacha écumant d'une rage diabolique, «
ordonna qu'on luy fiſt entrer des ſerpens «
dans le ventre, où le pauvre enfant «
dont elle étoit groſſe ſouffrit le martyre «
avant que d'être né. A tant de douleurs «
inconcevables, à tant de tourmens «
que le Paganiſme dans ſa plus grande «
fureur n'avoit pas imaginez, la pauvre «
femme ſuccomba & mourut. Elle fut «
miſe enſuite dans un ſac elle & ſon ma- «
ry, & jettée dans le Tygre par l'ordre «
du Pacha. Les cruautez de cet infame

avare ſont ſans nombre, auſſi ay-je été fort heureux de n'en avoir éprouvé que ſur mes biens; & je peux dire que c'eſt Dieu qui m'a ſauvé de la fureur d'un ſi méchant homme.

Le treiziéme, comme nous faiſions nos procez verbaux avec les P P. Capucins dans la maiſon de ce pauvre Chrêtien qui nous avoit retirez, le Renegat nommé Oſman-Aga vint nous avertir que le Pacha avoit donné ordre à ſon Kaia de nous faire arrêter. Le bruit qui couroit dans la Ville qu'il avoit pris beaucoup de pierreries à un Franc qui venoit de Perſe en étoit la cauſe. Le deſſein du Pacha étant de s'en mettre à couvert. Il étoit ſeur, ajoûta Oſman, que ſi nous êtions arrêtez, nous peririons. Ce danger nous jetta dans des allarmes terribles, & nous obligea de luy demander quelques ſecours. Il nous dit de demeurer cachez, & qu'un de ſes amis allant conduire une troupe de gens du côté de Ninive par des deſerts qui n'étoient pas trop pratiquez, jamais on ne nous croiroit avec eux. Nous le priâmes donc de ne nous point abandonner dans un beſoin ſi preſſant. Son humanité nous fut bien neceſſaire, & il fut trouver ſur le champ Mehemet-Aga ſon amy. C'é-

toit un Venitien Renegat qui devoit conduire la troupe dont Oſman nous avoit parlé. Celuy-cy le pria de vouloir bien laiſſer ſuivre ſes gens à trois de ſes amis qui vouloient aller à Mouſſoul, ſans luy dire que nous êtions les Francs qui venoient d'être ſi bien pillez. Le Venitien luy dit que nous n'avions qu'à venir, & que même à ſa conſideration, il nous rendroit ſervice. Oſman-Aga vint la nuit nous apporter cette bonne nouvelle, & nous dit de nous tenir prêts, qu'il viendroit avec des chevaux d'un moucre de Mouſſoul, & que nous fiſſions nos proviſions au plus viſte.

Nous ramaſſâmes donc un peu de ris, un peu de feves, du biſcuit, & un peu de vin que des Chretiens nous donnerent. Le quatorziéme, il amena nos chevaux, & nous ſortîmes à pied dela Ville: à deux bonnes portées de fuſil, nous montâmes à cheval, & nous prîmes congé du Renegat, en le remerciant beaucoup du plaiſir qu'il nous faiſoit. Aprés nous être recommandez à Dieu, & l'avoir prié de nous tenir en ſa ſainte garde, nôtre Moucre nous conduiſit par le defert. Comme nous allions aſſez bon train, au bout de deux heures, nous aperceûmes ſur le bord du Tygre l'eſcadron que nous allions joindre, juſ-

tement comme il entroit dans un village pour loger. Nous allâmes ſaluër auſſi-tôt celuy qui conduiſoit cette troupe, & il nous fit donner un logement comme à tous les autres ſoldats. Nous marchâmes toujours avec luy juſqu'au vingt-troiſiéme ; nous logions un jour dans des villages, un autre dans des baraques d'Arabes, & nous campions quelquefois juſqu'à Quircou, qui eſt une Ville toute détruite, auſſi eſt-elle toujours la premiere place de priſe, quand les Perſans & les Turcs ſont en guerre.

Le vingt-quatriéme nous partîmes avec une petite caravane qui alloit à Ninive, & nous vinmes camper ſur une petite montagne aprés avoir marché ſix heures ; nous y paſſâmes toute la nuit. Le vingt-cinquiéme aprés huit heures de marche, nous logeâmes à Coupre où il y a un tres beau pont ſur le Tygre. Le vingt-ſixiéme nous paſſâmes devant la Ville d'Arville, & à une lieüe plus loin, nous logeâmes dans un village de Chretiens où nous trouvâmes de fort bon vin. Nous y demeurâmes juſqu'au vingt-huitiéme que nous en partîmes à trois heures du matin. Aprés avoir marché quatre heures, nous arrivâmes ſur le bord d'une grande riviere que l'on nom-

me la Suabe ; cetre Riviere a plus de deux portées de fuſil de large ; nous la paſſâmes à gué ; elle eſt tres dangereuſe par ſa rapidité & par de gros cailloux ronds qui ſont au fond, ſur leſquels les chevaux ont de la peine à marcher, & font à tout moment des faux pas. Le courant de l'eau eſt ſi fort, qu'il oblige les chevaux à marcher de côté. Nous paſſâmes cette Riviere fortheureuſement Dieu mercy, & à trois heures au-delà on logea dans un petit village de Chretiens. C'eſt toujours la plaine qui continuë, qui n'eſt à proprement parler qu'un deſert, & qui n'eſt deſert qu'à cauſe qu'il n'eſt pas habité. L'on voit dans cette plaine un grand nombre de petites montagnes, à peu prés comme celle de la tour de Babel, mais qui ſont la pluſpart toutes reveſtuës de pierre.

Le vingt-neuviéme nous arrivâmes à Mouſſoul qui eſt l'ancienne Ninive. Aprés avoir traverſé un aſſez grand faubourg à l'Orient du Tygre, nous paſſâmes un pont de bateaux qui eſt ſur ce fleuve, pour entrer dans la Ville. Comme nous y étions logez chez le Pere Pierre dans la maiſon d'une pauvre Veuve qui nous receut fort bien, nous apprîmes par une lettre du Capucin reſté à

Bagdat à cauſe de la medecine, que nous avions été fort heureux de nous eſtre ſauvez, que l'on nous avoit fait chercher pour nous mettre en priſon, que le Pacha ayant appris que nous êtions partis ſans ſçavoir quelle route nous avions tenuë, avoit envoyé deux cens hommes courir aprés nous, & que le bruit couroit qu'on nous avoit aſſaſſiné par les chemins. Cette nouvelle nous fit demeurer à Mouſoul juſqu'au ſixiéme d'Octobre. J'eus le temps d'en voir une partie des ruines, qui font connoiſtre encore aujourd'huy quelle a été ſa grandeur & ſa ſituation comme elle eſt marquée dans l'ancien Teſtament. L'on y voit à ſon midy des reſtes de murailles qui ont prés de trente pieds de large, & d'une exceſſive hauteur, & je croy même qu'un homme ne pourroit pas jetter une pierre d'en bas par deſſus. Il reſte un tres bel édifice parmy ces ruines, qui paroiſt avoir été autrefois un tres beau Temple; il eſt reveſtu de jaſpe, de marbre & de porphyre: les Turcs en ont fait une moſquée, & ils aſſûrent que le tombeau de Jonas y eſt, & que ce Prophete y repoſe encore.

Cette Ville eſt ſi ruinée que l'on ne voit que des pierres & du marbre, & des Colonnes les unes ſur les autres.

Quelques édifices qui ne ſont pas entierement tombez, font connoiſtre que cette Ville a été une des plus riches & des plus magnifiques du monde. L'on y voit en un lieu comme hors de la ville, pluſieurs petites pyramides que l'on dit être le lieu de la ſepulture des anciens Roys de Ninive. Le quartier de toutes ces ruines preſentement habité eſt ſur le bord du Tygre, & l'on pourroit comparer ſa grandeur qui n'eſt pas mal peuplée à la Ville de Valence en Dauphiné. On appelle aujourd'huy cette Ville Mouſoul; elle a même un Chateau ſur le bord du Tygre, qui ſeroit aſſez fort s'il étoit entretenu, mais les Turcs ont de coûtume de laiſſer tout tomber en ruine.

Nous partîmes le ſixiéme, & fûmes joindre hors la ville des deſerteurs de Babylone, des voleurs, & des Arabes. Nous marchâmes huit heures de nuit juſqu'à une petite riviere qui ſe nomme Maria au bord de laquelle nous nous repoſâmes; & nous continuâmes nôtre route dans cette plaine deſerte. On paſſa enſuite par Merdin, qui eſt une Ville bâtie ſur une montagne: la fortereſſe en eſt ſur le ſommet. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que cette fortereſſe a ſes mu-

railles faites toutes de la même Roche, ſes portes mêmes, & pluſieurs bâtimens ſont taillez dans le Rocher, & les avenuës pour arriver à cette fortereſſe ſont tres difficiles. Delà étant arrivez à Diarbekir le douziéme aprés avoir paſſé le Tygre à gué, nous fûmes loger chez les Capucins qui nous receurent avec toutes les marques poſſibles d'amitié.

Je n'ay point veu dans toute la Turquie de ville où les fortifications & les murailles ſoient plus entieres qu'à celle-cy. La Ville eſt ceinte d'une double muraille, & bâtie ſur le haut d'un rocher qui n'a rien à portée de canon qui le domine. Quoy que ſes murailles qui ſont flanquées de tours d'eſpace en eſpace paroiſſent fort belles, elles ne laiſſent pas de tomber en ruine en quelques endroits, & même il y a des breches ſi conſiderables, qu'elles ſervent d'entrée à la ville, & dans le château. J'ay fait le tour de cette Ville qui eſt tres facile à faire, & qui eſt même tres agreable, car la veuë n'eſt bornée d'aucune choſe. L'on marche toûjours au pied des murailles, & en ſe promenant l'on en fait le tour en deux petites heures. Il y a pluſieurs pieces d'artillerie ſur les murailles & dans le château qui ſont aſſez belles. La Ville

eſt beaucoup peuplée, & ſon principal negoce eſt de peaux de maroquin rouge & d'autres couleurs. Les Capucins de cette Ville avoient peur qu'on ne leur donnaſt un pareil aſſaut que celuy que nous avions eu à Babylone.

Nous reſtâmes à Diarbexir juſqu'au dix-ſeptiéme que nous en partîmes à midy; & aprés avoir marché trois heures, nous arrivâmes ſur une petite hauteur où étoit campée la Caravane avec qui nous devions aller à Alep: ce lieu ſe nomme Cerguiebour. Nous vinmes camper, aprés avoir marché neuf heures, hors d'une petite ville nommée Eſcypour, qui eſt preſque toute ruinée. Il y a une fortereſſe comme une petite montagne toute revêtuë de pierres, auſſi belles que du marbre; mais tout y tombe en ruine, & il n'y habite perſonne. Le dix-neuviéme nous partîmes une heure avant le jour, & marchâmes huit heures par des chemins dont la terre dans de certains lieux eſt ſi mouvante qu'il y a pery des Caravanes. L'on dit une choſe aſſez particuliere de ces ſables, c'eſt que quand on a enfoncé deſſous la terre, la terre va remettre dehors ce qu'elle a englouty plus de deux mille plus loin. Il eſt à croire que ce paſſage eſt fort dangereux, c'eſt

une plaine qui a bien trente milles de tour, & plus longue que large. La terre y eſt ouverte preſque par tout par de grandes crevaſſes dont on ne voit point le fond, il n'y a qu'un petit chemin fort étroit, nous y penſâmes voir par experience que ce que l'on nous avoit dit étoit vray. Le Pere Bernardin de Lochie ſe voulut un peu detourner du chemin pour laiſſer paſſer une mulle chargée : tout à coup il ſentit ſa mulle qui enfonçoit ; il ſe jetta au plus viſte en bas, & il ſe trouva qu'il enfonçoit auſſi, ce qui luy fit promptement gagner le petit chemin qui eſt aſſez ferme : l'on donna precipitament quelques coups à la mulle, & elle ſe depeſtra du lieu où elle étoit, & rentra dans le rang avec les autres. Le Pere m'a dit que de ſa vie il n'avoit reſſenty tant d'épouvante, mais il en fut quitte pour la peur. Les Moucres luy dirent quelques injures à cauſe qu'il avoit penſé perdre la mulle. Nous marchâmes par ces chemins trois heures.

Quand on eſt obligé de prendre une autre route, l'on allonge le chemin de plus d'un jour & demy. Nous vinmes camper proche d'une petite ville ruinée nommée Seuret. Il y a eu trois fortereſſes, qui marquent par leurs ruines qu'elles

ont été autrefois tres conſiderables. Nous y reſtâmes juſqu'au vingt uniéme que nous en partîmes & marchâmes huit heures toûjours dans une plaine.

XII.

Ancienne habitation d'Abraham. Humanité du Gouverneur d'Orfa. Villes mouvantes des Turcomans. Europeans ſujets à une maladie ſinguliere ſur les coſtes de Tripoly. Chipre fertile en vin & en gibier. Tempeſte horrible ſans vents. Vœux à l'enchere aux ames du Purgatoire pour en obtenir.

APrés avoir paſſé pluſieurs villages juſqu'à Orfa, nous campâmes ſous ſes murailles qui ſont baſties de groſſes pierres de taille flanquées de bonnes tours carrées avec des creneaux; les foſſez en ſont tous comblez. La Ville eſt aſſez jolie & aſſez peuplée, mais tres mal baſtie; les maiſons en étant fort petites, & les ruës fort étroites. Les gens du pays diſent que c'eſt la Ville qu'Abraham habitoit lors-que Dieu luy commanda de ſacrifier ſon fils Iſaac. Le Pacha d'Orfa nous envoya prendre, & nous demanda d'où nous venions. Le P. Bernardin de Loche prit la parole, & luy

dit que nous venions de Bagdat : il nous demanda là-dessus quel chagrin nous avions donné au Pacha, & pourquoy nous nous enfuyons : le Pere repondit que nous ne nous enfuyons point, & que c'étoit la coûtume des Francs quand ils avoient resté quelque temps dans un pays de s'en retourner dans le leur. *Le Pacha de Bagdat*, repliqua celuy-cy, *m'a envoyé une lettre pour te faire arrester, mais il n'a rien à me commander, qu'il mange de la plus fine*, qui est leur maniere de parler ordinaire ; *continuez*, ajouta-t-il, *vôtre voyage, je ne vous en empêcheray point & ne vous feray aucun tort.* Nous remerciâmes autant que nous pûmes ce Pacha de sa bonté, il nous fit boire aprés le caffé & nous nous en allâmes.

Il fallut cependant rester à Orfa jusqu'au vingt septiéme que nous en partîmes une heure devant le jour, & marchâmes sept heures pour arriver à Charmelic où il y a un beau Cam pour loger les passans. Nous campâmes dehors ce Cam proche une petite riviere, & y restâmes tout le vingt-huit à cause que l'on avoit volé en partant d'Orfa une mulle toute chargée. On en partit le vingt-neuviéme, & aprés avoir marché six heures par des collines en un lieu où il y a plu-

ſieurs grottes, la nuit qui nous y prit nous obligea d'y reſter. Il fut volé en cet endroit une balle de marchandiſe. Comme un chien faiſoit beaucoup de bruit, quelques-uns s'éveillerent & s'apperceurent du vol. Pluſieurs perſonnes s'étant miſes en campagne pour la chercher, on trouva la balle à moitié vuide au bas de la petite montagne: celuy à qui elle appartenoit eut beau ſe tourmenter, il fallut prendre patience.

Aprés avoir marché le trentiéme l'eſpace de cinq heures, & avoir deſcendu une fort longue vallée, nous arrivâmes à la Ville de Birc où nous paſſâmes l'Eufrate dans des bateaux, & campâmes dans la plaine de l'autre coſté. Cette Ville eſt petite & baſtie ſur le panchant d'une colline faite en amphitheâtre. Son Chaſteau paroît aſſez fort. Le trente-uniéme nous marchâmes ſept heures toûjours dans une tres belle plaine ſemée de villages, & nous campâmes proche d'un nommé Maſar. Le premier de Novembre nous partîmes un heure devant le jour, & en paſſant dans une plaine remplie de groſſes pierres qui rendoient le chemin tres difficile, nous y rencontrâmes quarante Arabes, qui en tout autre endroit nous auroient attaquez.

Comme ils ne pouvoient pas faire courir leurs chevaux dans ces pierres, ils passerent, & nous continuâmes nôtre chemin jusques dans la plaine de Quintana, où nous eûmes de la peine à trouver de l'eau.

Le deuxiéme nous partîmes de même une heure avant le jour, & passâmes par une autre plaine remplie de Cabanes de Turcomans qui n'habitent jamais dans des Villes. L'on peut appeller leurs habitations des Villes mouvantes, qu'ils transportent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre. Nous arrivâmes proche d'un Village nommé Tapely, où la Caravane campa; & comme il étoit encore de bonne heure, & qu'il n'y avoit que quatre lieües delà à Alep, nous dîmes à nôtre Moucre que nous luy donnerions un écu s'il vouloit nous y faire aller coucher. Il le voulut bien; ainsi nous laissâmes la Caravane, & nous arrivâmes à Alep justement comme on alloit fermer les portes. Le Pere mon compagnon de Voyage fut à son Couvent, le sieur du Bordieu chez le Consul Hollandois, & moy chez Messieurs Sauron & Samatant principaux Marchands du lieu, & fort de mes amis.

Je fus saluer Monsieur le Consul qui

me fit beaucoup d'amitié, & me témoigna ſa peine des malheurs qui m'étoient arrivez. Nous luy montrâmes nos procez verbaux, nous les ratifiâmes en Chancellerie ; & l'on nous en donna des extraits que j'envoyay en France, & à Monſieur l'Ambaſſadeur à Conſtantinople. Je n'oubliay rien pour obtenir de la protection, & pour recouvrer ce qui m'avoit été volé à Babylone. *J'avois lieu de croire*, dis-je à Monſieur le Conſul, *que j'étois en ſeureté à l'abry des capitulations du Roy mon Maître avec le Grand Seigneur ; mais dans tout ce qui a été fait, & ce que j'ay ſouffert à Babylone, ces capitulations ont été violées.* Je luy dis que le P. Bernadin de Loches Superieur de la Miſſion de Babylone, partoit pour en porter ſes plaintes à la Cour, & que mon deſſein étoit de me tranſporter à Conſtantinople pour y avoir juſtice, ſachant que Monſieur l'Ambaſſadeur ſçait fort bien la faire rendre aux Sujets de LOUIS LE GRAND.

D'Alep, d'où je partis le douziéme Novembre, aprés ſix jours de marche par les mêmes chemins, j'arrivay à Tripoly où je pris les dépôts que j'y avois laiſſez des raretez ramaſſées dans la haute Egypte, & ailleurs. J'y trouvay le Fre-

re Paul Carme Dechauſſé que j'avois connu autrefois à Alep. Ce pauvre Frere étoit attaqué du mal qu'ont preſque tous les étrangers qui viennent en ce pays. Il eſt mort trois Conſuls de ſuite de la même maladie. Elle eſt ſi dangereuſe que quand une fois elle eſt enracinée, on ne croit plus être malade, on refuſe tout ce qui pourroit guerir, & l'on meurt, pour ainſi dire, tout en vie. Le ſeul remede quand on eſt encore dans le bon ſens, eſt d'abandonner le pays au plûtôt. Je ſçay que pluſieurs Marchands ont fait le voyage de France pour recouvrer leur ſanté. On attribuë aux eaux la cauſe de ce mal; c'eſt pourquoy le Frere Paul me pria de l'emmener avec moy, & que je luy redonnerois la vie. Comme mon penchant a toûjours été de faire plaiſir, je le luy promis. Ainſi au bout de quatre jours le vingt-deuxiéme du mois nous nous embarquâmes à neuf heures au ſoir dans une tartane qui ſe preſenta pour Chypre, où nous abordâmes fort heureuſement le vingt-troiſiéme à l'Ernica ſéjour des Marchands François.

J'eus le chagrin de demeurer un mois tout entier dans cette Iſle ſans qu'il parût aucun vaiſſeau qui allât du côté de Conſtantinople. Enfin lorſque j'étois

prêt de m'embarquer ſur un petit bâtiment chargé de Savon qui alloit à Satelie, on m'écrivit qu'un vaiſſeau partoit inceſſamment de Famagouſte pour Rhodes. L'occaſion qui me parut plus favorable, me fit prendre ſur le champ un chariot & des Mulles pour nous conduire le Frere Paul & moy à Famagouſte. L'avis neanmoins ſe trouva faux, quelques ſoins que nous prîmes de nous informer de ce qu'on m'avoit écrit; ainſi il fallut encore reſter là avec douleur. Mon chagrin augmenta encore de voir une ſi belle Ville dont tout eſt preſque renverſé. Les gens du pays diſent qu'il y avoit autant d'Egliſes que de jours dans l'année. L'on en voit encore des veſtiges de quelques-unes. Il y en a pluſieurs qui ſervent de Moſquées aujourd'huy. Son port eſt un des meilleurs que je ſçache, & l'on peut le fermer avec une chaîne, comme on faiſoit autrefois. Il n'eſt rien reſté d'entier de toute cette Ville que les murailles & les fortifications qui ſont tres-belles. Les foſſez en ſont taillez dans la roche vive & ſont tres-profonds. Je ne doute nullement que ſi elle avoit été fournie de vivres & de Soldats, jamais on ne l'eût pû prendre. Il n'y a environ que quatre cens Turcs de garniſon dedans.

Aprés avoir demeuré quelques jours dans la Ville nous retournâmes le lendemain à l'Ernica, où je fus quereller beaucoup celuy qui m'avoit fait faire un voyage ſi inutile. J'avois bien tort cependant, puiſque Dieu ſans doute me voulut conſerver par cet avis, quelque faux qu'il fût. Mon amy ne ſçavoit pas même qui le luy avoit donné le premier; mais le bâtiment ſur lequel je devois m'embarquer perit ſans que perſonne s'en ſauvât. Ainſi j'en dois rendre mille graces à Dieu de m'avoir garanty d'un naufrage inévitable d'une maniere ſi ſinguliere & ſi miſericordieuſe. Je reſtay donc à l'Ernica juſqu'au onziéme Janvier 1702. que je m'embarquay ſur une tartane pour Setilie avec le Frere Paul qui m'étoit d'une grande conſolation. La bonace retarda un peu nôtre courſe ; & nous moüillâmes l'ancre devant Baf à l'abry de petits rochers qui y ſont. Baf étoit autrefois une grande Ville, on en voit encore quelques veſtiges. Nous mîmes là pied à terre, & je fus à la chaſſe, où je tuay une fort grand nombre de Francollins, pluſieurs perdrix, & quelques liévres, tant ce pays eſt plein de gibier.

Nous fûmes le ſeziéme à l'entrée du Golfe

Golfe de Setilie ; mais il vint un vent ſi contraire qu'il nous fit relâcher à Limaſſe autre Ville de l'Iſle de Chypre. Outre une chaſſe abondante nous y fîmes auſſi proviſion d'excellent vin ; ce lieu eſt de toute l'Iſle celuy où il en croît de meilleur. La bonace qui dura depuis fit que nous étions encore le vingt-ſixiéme à la veuë de Setilie. Nous en voyons les Jardins & les maiſons, & nous n'en étions éloignez tout au plus que de cinq lieües. Comme la nuit s'approchoit, nous renverſâmes un peu dans le Golfe où nous demeurâmes toute la nuit à la cape. Le vingt-ſeptiéme on ne peut pas comprendre ſans l'avoir veu comment la mer avec ſi peu de vent a pu s'irriter au point qu'elle le fut.

Il ſe trouva ſept groſſes mers auſſi hautes que des montagnes qui ſe battoient les unes contre les autres, & nôtre pauvre petit bâtiment leur ſervoit comme de joüet. Il ne faiſoit point de vent, & il falloit nous laiſſer emporter aux vagues. Par bonheur nôtre bâtiment étoit tout neuf, ce qui fit qu'il reſiſta aux grands coups de mer qui devoient le briſer mille fois pour une. D'un autre côté nous ne voyons pas moins la mort aſſurée. La mer nous menaçoit à tous

coups de jetter nôtre barque contre des rochers plus noirs que du charbon. Le temps qui devint plus gros & plus obſcur à peine nous laiſſoit entrevoir la lumiere des éclairs, & le tonnerre qui ſe faiſoit entendre en plus de dix endroits combattoit avec le bruit des flots à qui nous épouvanteroit davantage par des éclats terribles, & des coups inoüis.

Nous apperçûmes encore pour ſurcroit cinq groſſes trompes peu éloignées de nous, & qui ne nous faiſoient pas moins apprehender un naufrage dans ces flots du ciel que dans ceux de la mer. On ſçait que ces trompes ſont des tourbillons qui s'élevent juſques dans les nuages, & qui abyment les bâtimens qu'ils rencontrent. Ce fut alors que la peur nous fit reciter l'Evangile de ſaint Jean par pluſieurs fois. Chacun fit des vœux dans ſon particulier, & l'on commença à jetter à la mer ce qu'il y avoit de plus peſant dans la barque, comme le fougon, les ancres, la chaloupe, tout le bois, & à vuider les bariques d'eau. A peine étions-nous dans cet exercice, qu'outre l'horrible feu dans les airs qui ſuccedoit de temps en temps à l'obſcurité profonde, la pluye avec la grêle partageant la fonction de nous accabler de

maux, ne faiſoient que rendre la tempête plus affreuſe & redoubler nôtre effroy.

Comme tout nous menaçoit d'un naufrage prochain, le Patron de la barque s'enquit de tout l'équipage s'il ne vouloit pas bien faire un vœu de faire prier pour les ames du Purgatoire, à quoy tout le monde ayant conſenty, on commença à reciter les Litanies des Saints, & les autres prieres que l'on dit à la mer. Enſuite le Patron invoquant les Ames du Purgatoire, ſe mit à les prier ainſi, *cheres Ames du Purgatoire, donnez-nous un peu de vent, nous vous donnerons deux piaſtres.* Comme il n'en venoit point, il recommença plus haut ſa même priere, en augmentant toûjours d'une piaſtre, de maniere qu'il marchanda avec les ames qu'il invoquoit, & leur en offrit juſqu'à 25. ce fût dans ce moment que je connus que Dieu écoutoit benignement la priere des ſimples. Il daigna nous faire voir en cette occaſion les effets de ſon indulgence & de ſa miſericorde, une petite haleine de vent nous donna beaucoup d'eſperance.

Le Capitaine fit ratifier la promeſſe qu'il avoit faite des 25. piaſtres pour les Ames du Purgatoire, & dés que chacun

fut convenu d'en payer ſa part, le vent devint un peuplus fort, on mit une petite voile quinous éloigna de la terre & nous fit gagner l'embouchure du Golfe. La nuit étantſurvenuë, & le vent continuant nous nous mîmes à la cape, c'eſt-à-dire, en état de n'avancer ny reculer. Aprés quoy les feux ſaint Elme vinrent nous anoncer la fin de la tempête, nous les voyons courir pour ainſi dire le long de nôtre barque, & il y en eut qui demeurerent fort long-temps ſur le mâts du bâtiment. Ce que l'on appelle feu ſaint Elme, ſont des exhalaiſons qui s'élevent toûjours aprés des groſſes tempêtes.

Quand le jour fut venu le vent ſe mit un peu plus frais, & ſervit à nous tirer hors du Golfe. Le 28. nous nous trouvâmes proche le cap Selidrone, le vent étoit aſſez frais, mais nous avions toûjours quatre à cinq mers fort groſſes à combattre, ce qui nous fit prendre la reſolution d'aller moüiller avec une ſeule ancre qui nous reſtoit dans le port Adraſan. Neanmoins quand nous fûmes dedans l'embouchure du port, le vent nous refuſa, & ſe mit contraire. Ce contraſte nous obligea de couper entre la terre ferme & les rochers de la Figiere, & de paſſer devant pluſieurs Iſles où il y avoit

beaucoup à craindre à cauſe de certains rochers qui ſont à fleur d'eau. Aprés que nous eûmes ſurmonté toutes ces Iſles, nous nous trouvâmes hors du Golfe, & tout-à-fait hors de danger. Enfin un vent de poupe vint enfler nos voiles, & nous porta proche du Cacomo ; mais comme il étoit tard, nous ne pûmes pas y entrer.

XIII.

La Ville de Rhodes. Le Gouverneur de l'Iſle eſt de Marſeille. Religion Catholique défenduë dans la Ville de Chio. Conſul des Hollandois à Chio Catholique. Tremblement de terre. Juifs ne touchent point d'argent le jour du Sabat.

LE vingt neuviéme au matin le temps étoit ſi obſcur que nous ne pouvions voir la terre ; dés qu'il fit un peu clair, nous aperçûmes Château rouge, ou Caſtel-Roſſo, petite Iſle où nous fûmes moüiller l'ancre dans un des meilleurs ports du Levant. Nous ne nous fîmes pas prier de mettre pied à terre, & nous allâmes loger dans le Village du même nom Caſtel-Roſſo. Il a un Château ſur le haut de la montagne, & pour toute garniſon neuf à dix Turcs. Le Village

eſt en deſcendant du Château, bâty parmy des rochers, de maniere qu'il eſt inconcevable commenton a pû ſe reſoudre à y bâtir pour y demeurer. En effet, il faut aller de rocher en rocher chercher les maiſons de ce lieu, ſans qu'il y ait aucune trace de chemin. Je me fis mener delà le premier de Février dans une petite Felouque juſqu'à Caramache diſtant de Caſtel-Roſſo de vingt milles. Il ſe fait en ce lieu un grand negoce de planches, auſſi vient-il toutes les ſemaines pluſieurs Saïques Turques en charger. Un de ces bâtimens qui y vint le troiſiéme pour ce ſujet, nous conduiſit à Rhodes le neuviéme ſur les ſix heures du matin, où je fus ſaluer Monſieur Maſſé qui y exerçoit le Conſulat, & delà je me logeay chez Monſieur l'Abbé Philippe Aumônier des Eſclaves.

La Ville de Rhodes eſt bâtie partie ſur la pente d'une hauteur, & partie dans une plaine. Ses ruës ſont larges & droites, & pavées de pierres entre-mélées de marbre blanc. L'on voit encore dans la plus grande ruë toutes les Auberges des Chevaliers de ſaint Jean de Jeruſalem. Le Palais du Grand Maître y eſt encore tout entier, il ſert à preſent à loger les Turcs de conſideration que le grand

Seigneur exile. Il n'y a gueres de maiſons qui n'ayent des Auvents, de maniere qu'ils ſe touchent les uns les autres, & cela eſt fort commode pour marcher à l'ombre ; car le Soleil s'y fait beaucoup ſentir. La Principale Moſquée qui étoit autrefois l'Egliſe de ſaint Jean, eſt un bâtiment d'une belle ſtructure. Les Turcs y ont laiſſé pluſieurs figures de bas-relief qui repreſentent les myſteres de nôtre Religion. L'on y voit auſſi pluſieurs Armoiries des Chevaliers ſur les murailles des maiſons & des forteresſes ; les Turcs les laiſſent exprés pour leur plaiſir, & pour ſe ſouvenir toûjours agreablement de la conquête de cette importante place. Les murailles bâties de groſſes pierres de taille paroiſſent être tres-fortes, & ſont défenduës par beaucoup de canon, auſſi bien que les forts qui y ſont. Je n'y ay compté que trois portes, ſçavoir une à la marine, & deux du côté de la terre. Ces portes ſont toûjours garnies de toutes ſortes d'armures.

Il y a deux ports, un pour les Galéres, qui eſt tres-aſſuré & tres-bon ; l'autre où ſe retirent les Vaiſſeaux ne l'eſt pas tant, parce que les Turcs laiſſent déperir des murailles qui empêchoient que les mau-

vais vents n'entraſſent dedans. Il n'habite aucuns Chrêtiens dans la Ville ; & ſi on en rencontroit quelqu'un la nuit, on le feroit mourir. Tout le pays eſt tres-fertile en bons vins ; il s'y fait quantité de miel, & de cire. On y fabrique des Camelots, & des tapis. Les olives auſſi bien que les citrons, y ſont ſi admirables, qu'on en porte même juſqu'à Conſtantinople pour leur excellence. Le long de la côte il y a fort peu de ports ; mais il y a quantité de rades qui ſont tres-bonnes.

Adraman Pacha Gouverneur de Rhodes, & Vice-Amiral, eſt Marſeillois de nation, fils d'un Boucher. Nous en fûmes fort bien reçûs ; & il nous fit offre de ſervice en tout ce qu'il pourroit. Il ſe ſouvint que les Religieux ne ſont pas trop fournis d'argent, il fit preſent au Frere Paul de quatre écus pour ſon voyage ; & nous recommanda au Rey d'un bâtiment Turc ſur lequel nous devions nous embarquer. Aprés avoir mis à la voile le quinziéme de Février à quatre heures aprés midy, nous reconnûmes que la recommandation d'Adraman Pacha nous avoit ſervy ; car le Rey nous donna une petite chambre de proüe où nous étions fort commodément.

Le seiziéme au matin nous passâmes devant Stanchaux, & sur les cinq heures nous donnâmes fond devant Escala-Nova à l'abry d'un écueil sur lequel est une tour avec du canon pour défendre les bâtimens de l'insulte des Corsaires. Ensuite aprés avoir passé par devant plusieurs Isles, nous debarquâmes à Chio sur les quatre heures aprés midy, parce que nôtre Rey nous dit, qu'il y séjourneroit quelques jours. La Ville de Chio a beaucoup changé depuis qu'elle a été prise par les Venitiens, & repriſe par les Turcs. L'usage de la Religion Catholique y est tout à fait défendu depuis ce temps-là, aussi l'exercice n'en est-il permis que chez les Consuls. Monsieur Drien Consul de France fait servir d'Eglise une grande Salle qu'il a, & qui est toûjours remplie de monde quand on y celebre la Messe.

Le vingt-cinquiéme Février environ sur les huit heures & demie du matin, il se fit un tremblement de terre assez fort, mais qui ne donna que la peur. Nous étions à la Messe chez le Consul de Hollande sujet de la Province Catholique de cet Etat, lorsque le phenomene se fit sentir. Le Prêtre qui étoit au *Memento*, en fût si éfrayé qu'il quitta. Je ne le fus

gueres moins moy-même, la maiſon balançoit de maniere que l'on avoit de la peine à ſe tenir droit, & la charpente avec les pierres faiſoient une eſpece de bruit de mauvais augure. Heureuſement cela ne fut pas de longue durée. C'étoit le temps du Bairam des Turcs, ainſi nous ne pûmes partir de l'Iſle que quand il fut finy.

L'air de Chio eſt fort bon & ſec, les eaux y ſont rares, il n'y pleut guére; on y recuëille beaucoup de vin, mais il n'eſt pas trop delicat; on y recuëille du maſtic en larme qui eſt tres excellent. Cette gomme blanche ſort d'un arbre par les inciſions qu'on luy fait dans le mois d'Aouſt & de Septembre. Quand on le mâche comme on fait le tabac, il ſert à blanchir les dents, & à rendre l'haleine agreable. Le grand Seigneur en retire un grand tribut. Il n'y a que des Chrêtiens par toute l'Iſle. Les femmes y ſont bien faites & belles. Il n'y en a point dans toute la Turquie qui ayment plus les ajuſtemens & les parures de bracelets & de bijoux. Leurs habits y ſont fort galans, mais leurs coëffures ſurpaſſent tout ce que l'on peut dire, elles leurs donnent un agrément qui n'eſt pas commun. Il s'y fait un grand trafic de

soye. On y travaille en brocars & en satins de toutes façons, & ils imitent assez ceux que l'on fait ailleurs. Les Turcs de la Ville de Chio se retirent toute les soirs dans le Chasteau qui est fort grand, & fait comme une autre ville.

Le cinquiéme Mars, le temps étant favorable, nous fîmes voile vers Metelin Isle tres fertile qui a plusieurs bons ports & un fort Chasteau. Le pays fournit beaucoup de bêtail, il s'y fait de bons fromages, & le vin y est excellent. Les chevaux de cette Isle sont petits, mais fort estimez à cause de leur force & de leur viteſſe. Nous vinmes mouiller delà à Tenedos sans y mettre pied à terre. Le septiéme Fevrier comme nous passions devant les premiers chasteaux des Dardanelles, un coup de vent dechira nôtre grande voile latine, & nous mîmes la quarrée pour donner fond à Gallipoly. Nous demeurâmes là tout le huitiéme, & le neuviéme au matin nous fimes voile avec un petit vent de Siroc qui se changea sur le soir en tramontane, & nous obligea d'aller mouiller à une des Isles de Marmora.

Il y a là un petit village d'environ soixante maisons dont les habitans sont tous Grecs. Comme le port n'est pas trop

bon, nous levâmes l'ancre le onziéme, quoyque nous euſſions le vent contraire; auſſi nous ne pûmes jamais gagner-la pointe pour moüiller dans le port Saliman : mais le lendemain douziéme, deux heures devant le jour, un vent favorable nous conduiſit à Conſtantinople. Je fus mener à Galata le Frere Paul chez les Jeſuites qui le reçeurent fort bien. La premiere viſite que je fis aprés, ce fut à Monſieur l'Ambaſſadeur, qui me receut avec toutes les marques de bien-veillance poſſibles. Il me fit la grace de me dire qu'il n'avoit rien negligé pour me faire rendre juſtice du tort que j'avois ſouffert à Babylone; qu'ayant obtenu un commandement pour aller informer de toute l'affaire ſur les lieux, un premier Capigi avoit été chargé du commandement pour l'aller faire executer, & qu'il y envoyoit un de ſes premiers droguemans pour veiller ſur la conduite du Capigi, afin qu'il ne ſe paſſaſt rien contre mes intereſts. Comme c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire, j'avois lieu de tout eſperer étant ſur que Monſieur l'Ambaſſadeur n'oublieroit rien pour avoir raiſon de cette inſulte. Je luy fis des remerciemens comme je dus des bontez qu'il avoit pour moy. Voicy la traduction des

ordres de la Porte que Monſieur l'Ambaſſadeur avoit obtenu pour informer à Babylone contre le Pacha de cette Ville.

COMMANDEMENT adreſſé au Gouverneur, au Cadis & au Koul Kiayaſi ou Commandans des Janiſſaires de Babylone.

LE ſieur de Ferriol &c. a envoyé une Requeſte à ma Porte de felicité, par laquelle il nous a fait ſçavoir que cy-devant pendant qu'on demoliſſoit une Egliſe qui a été bâtie de nouveau dans Babylone, demeure des Muſulmans, on auroit pris & pillé dans la maiſon de quelques Religieux Francs qui ſe trouvoient là, & environ 45. bourſes de joyaux & quantité de choſes precieuſes que le Sieur Lucas Marchand François avoit apportez d'Hiſpaham pour l'Empereur de France, & 143. ſequins Venitiens dans une bourſe; & nous ayant requis de faire juſtice & de faire trouver par juſtice en conſideration de la bonne correſpondance qui eſt entre nous, les hardes, depôts, argent comptant, joyaux & autres choſes telles qu'elles puiſſent être apartenans auſdits Marchands.

& Religieux François, qui ont été perduës ; & parce que l'Empereur de France depuis long-temps eſt en bonne intelligence avec mon heureuſe Porte, les inſtitutions de nôtre gouvernement exigent qu'on ne faſſe aucun dommage aux effets des Marchands de l'Empereur de France, mais au contraire qu'ils ſoient protegez & conſervez à l'ombre de nôtre équité ; ainſi vous Viſir, Cadis & Commandans des Janiſſaires ſuſdits, vous ferez une exacte perquiſition en juſtice, & de toute maniere vous ferez trouver l'argent comptant, joyaux, depôts & autres hardes qui ont été priſes aux François contre les capitulations. Vous enregiſtrerez & ferez des actes de tout ce qui ſe trouvera, & garderez ſoigneuſement les choſes trouvées, afin qu'elles ne ſe perdent pas, & de tout ce qui aura été prouvé ſur ce ſujet, vous en donnerez connoiſſance au juſte de ma Porte de felicité par les extrais de regiſtres. Donné à Andrinople au milieu du mois de Janvier 1702.

Dans une eſperance ſi raiſonnable j'attendis avec impatience des nouvelles du Capigi & du Drogueman partis pour Babylone. Mais le Capigi avoit des commandemens à Damas, à Sey-

de, & à Tripoly; ce qui fit que Monſieur Fornette l'attendit à Alep. Pendant qu'il étoit allé faire ſa tournée, le douziéme May j'appris que le Capigi étoit toûjours à Damas, & qu'il mettroit encore long-temps à ſe rendre à Bagdat. Ainſi je me propoſay d'aller à Brouſſe ville dans l'Aſie Mineure autrefois la Capitale & la demeure des Empereurs Turcs. Aprés que j'eus demandé à Monſieur l'Ambaſſadeur ſi je pouvois faire ce voyage, & qu'il m'en eut donné la permiſſion, je m'embarquay le quinziéme May dans un Caique à onze heures du matin. Comme le vent nous fut tres-favorable nous arrivâmes à Montagnia à cinq heures aprés midy. En ſix heures de temps nous avions fait quatre-vingt milles, & nous fûmes fort heureux d'être arrivez. A peine étions nous débarquez, qu'il ſe fit une groſſe tempête.

Le Bourg de Montagnia a un mille de long, avec deux ruës dans ſa largeur. Il eſt bâty au pied d'une montagne, & la mer bat contre ſes maiſons de l'autre côté. Les habitans ſont Turcs, Chrétiens ou Juifs. Les Turcs demeurent dans le milieu tous enſemble: les Chrêtiens au Ponant, & les Juifs à l'op-

poſite. Je fus loger chez un de ceux-cy, parce qu'un Juif de ma connoiſſance m'y mena. C'étoit le Vendredry au ſoir que le Sabat avoit commencé ; je ſoupay avec les Juifs, dont le Cacan avant que de manger fit une longue priere. Il fallut coucher à la mode du pays, c'eſt-à-dire, ſur des Sofas ſur leſquels on met des matelas. Le treiziéme au matin je partis aprés avoir donné un tiers d'écu à l'Hôteſſe qui fut plus que contente; mais à quoy elle ne voulut point toucher à cauſe du Sabat. Deux chevaux pour Brouſſe me coûterent quarante ſols. En ſortant la porte un Janiſſaire qui exige quelque choſe, fut content de deux paras que je luy donnay.

Nous paſſâmes dans nôtre route par des lieux pleins de verdure, ce qui fait voir que le pays eſt tres-fertile. Il abonde en vignes, en oliviers, & en figuiers. Les plaines y ſont ſemées de toutes ſortes de grains ; il y a quantité de gros villages. Nous marchâmes cinq heures toûjours par un beau chemin qui a été pavé autrefois, & qui l'eſt encore en beaucoup d'endroits. L'on trouve huit belles fontaines d'eſpace en eſpace dans cette route qui y ont été bâties pour rafraîchir les Voyageurs. Environ à moitié che-

min l'on paſſe ſur un beau pont de pierre la riviere de Lufer qui eſt aſſez grande. Quand on a encore marché environ une bonne heure, l'on trouve un autre pont, & au bout une grande chauſſée d'environ cinquante pas ſur la même riviere qui fait une autre branche. A une lieuë au delà, on commence de deſſus une petite hauteur à découvrir Brouſſe, où nous arrivâmes aprés cinq heures de marche.

XIV.

Deſcription de Brouſſe ancienne capitale des Turcs. Fontaines dans toutes les maiſons. Evêque Armenien appellé Vartabied. Armes & bottes de Geans. Tombeaux des premiers Empereurs Turcs. Les Bains magnifiques de Brouſſe. Nouvelle perfidie du Pacha de Babylone.

NOus entrâmes dans le fauxbourg où ſont tous les bains magnifiques dont nous parlerons aprés, & par une porte toute doublée de fer qui en a une petite à côté de même parure. Ces portes ont de grandes Inſcriptions Turques au deſſus.

Aprés avoir paſſé par de grandes ruës & des Bazars, j'arrivay au Cam nom-

mé Jenycam, où demeure le Sieur Marc-Antoine Medecin. Comme il n'y étoit pas, je fus rendre des lettres à un Juif auquel Monſieur Jougla m'avoit fort recommandé. Ce Juif me fit beaucoup d'honnêteté, & voulut à toute force me loger chez luy. Le ſieur Marc-Antoine étant revenu nous fûmes enſemble nous promener à une belle fontaine au pied du Mont-Olympe. Cette fontaine paſſe par un beau canal revêtu de marbre blanc, & va donner ſes eaux à toute la Ville par pluſieurs autres caneaux qui font de tres-belles fontaines dans tous les quartiers, & dans preſque toutes les maiſons de la Ville. On appelle cette ſource Bournous-Bachy, auprés de laquelle on voit une petite Moſquée du même nom. Des bords de cette fontaine on découvre une belle prairie & pluſieurs jardins qui forment un payſage charmant.

Le quatorziéme nous fûmes entendre la Meſſe à l'Egliſe Armenienne où l'on fait les mêmes ceremonies que dans toutes celles du même rit que j'ay veuës. Il y a un Evêque que l'on appelle là, *Vartabied*, quoy qu'en Armenie ce ſoit le nom des Docteurs ou des Prêtres, parce que ce nom ce ſemble, veut dire *Ancien*. Nous le fûmes voir, c'eſt un fort honnê-

te homme, & l'on m'a aſſeuré que dans le cœur il eſt Catholique Romain. Il nous preſenta de l'eau de vie, du vin, & du biſcuit, & nous fit promettre que nous viendrions dîner avec luy. Nous retournâmes à la maiſon où le Juif nous attendoit pour nous mener dîner chez luy, & où je fus obligé d'accepter l'appartement qu'il m'avoit fait preparer. On nous ſervit au dîné un grand plat de viande & de pâte où il y avoit du fromage deſſus, c'eſt le premier mêts des Juifs, à cauſe qu'ils n'en peuvent manger aprés la viande. Quand nous eûmes mangé de ce plat, on nettoya bien la table, & il fallut ſe laver les mains, & enſuite on ſervit les autres mêts. Les Juifs ne ſe ſervent point, pour couper autre choſe, du couteau qui a ſervy à couper le fromage.

Aprés le dîné nous fûmes nous promener dans la Ville où nous vîmes pluſieures Cams, lieux où tous les Marchands de l'Aſie viennent loger à cauſe de la ſûreté qu'on y trouve. Il y a dans tous ces Cams une petite Moſquée avec une tres-belle fontaine qui fournit beaucoup d'eau: & ſur la plûpart des portes de ces Cams, des eſpeces de bâtons de fer au bout deſquels il y a pluſieurs bou-

lets de canon attachez. C'eſt dit-on, pour montrer qu'il y a eu des hommes aſſez forts pour lever d'une main ces ſortes de poids. J'en ay vû de plus de trois cens livres peſant, que l'on aſſuroit avoir été levez d'une main par des hommes. On y voit auſſi des rondaches fort peſantes avec des arcs & des fleches qui peſent plus de trente à quarante livres, dont on dit que des hommes ſe ſont ſervis. On y voit auſſi quelques bottes qui paroiſſent tres anciennes, dont les pieds ſont de deux pieds de long ſur un de large, qu'on nous dit avoir ſervi à des geants.

Nous allâmes le cinquiéme du matin nous promener hors la Ville pour voir les tombeaux de pluſieurs Sultans qui y ſont enterrez. Ce ſont comme de grandes Chapelles toutes revêtuëes de marbre & de jaſpe. Ils ont un dôme peint en azure avec des ornemens à la Turque relevez en or & en rouge, le pavé eſt couvert d'un grand tapis. Il y a dans chaque Chapelle 2. 3. 4. à 5. cercüeils couverts de grands draps verds, noirs ou rouges, à la tête deſquels ſont les propres Turbans des Sultans, de mouſſeline blanche. Il y en a où à côté de ces turbans il y a des piques, à d'autres des

queuës de cheval au bout des lances. Le premier de ces tombeaux eſt de Sultan Orcan deuxiéme Empereur des Turcs, le lieu où il eſt étoit autrefois un Monaſtere de Religieux Grecs. En entrant deſſous la voute de la porte il y a un gros tambour qui peſe plus de cent livres, remply de grelots & de machines de cuivre qui font un cliquetis quand on frappe ſur ce tambour. Enſuitte nous entrâmes comme dans le chœur d'une Egliſe où eſt le tombeau d'Orcan couvert d'un velours verd avec quelque broderie d'or. A côté de celuy-cy eſt le tombeau de Coçou fils de Bajazet. De l'autre côté celuy de la Sultane Rufer femme d'Orcan. Au même lieu dans une petite Chapelle eſt le tombeau de Sultan Hilderin.

En reſſortant de ce lieu je vis une Inſcription grecque ſur un marbre, & la copiay du mieux que je pus.

ΕΣΚΕΥΑΣΑΤΟΜΝ ΙΜΕΙΟΙ.
ΝΕΕΡΟΝΒΑΛ ΗΔΩΣΕΙΠ ΡΟΣΤ
ΙΝ Χ ΨΝ. ΚΑΙ ΟΛΙΘΟΥΡΓ
ΤΟΣΒΑΛΟΙΜΙΕ-ΙΓΥ

Preſque toutes les dernieres lettres y manquent.

Environ à trois pas de là eſt le tom-

beau du premier Sultan nommé Oſſeman-Gyr pere d'Orcan qui prit ainſi le Château de Brouſſe par fineſſe.

» Comme depuis long-temps il le te-
» noit aſſiegé ſans ſuccez, il fit tréve avec
» ceux du Château ; car pour la Ville il
» en étoit le maître. Dans l'intervalle de
» la tréve il feignit d'être malade, & en-
» ſuite mort. Il avoit écrit un papier qu'il
» ordonna de porter au Château, dés
» que le bruit de ſa mort prétenduë ſe ſe-
» roit répandu. On ne manqua pas d'exe-
» cuter ſes ordres. Le papier s'adreſſoit
» aux Religieux Grecs du Château, qu'il
» prioit inſtamment par ſon écrit de don-
» ner la ſepulture à ſon corps dans leur
» convent, & les en prioit par Jeſus-chriſt.
» Que pour reconnoiſſance s'ils accom-
» pliſſoient ſa derniere volonté, il avoit
» ordonné à toute ſon armée de ſe reti-
» rer dans les lieux d'où ils étoient venus,
» & de ne jamais inquieter les Chrétiens.
» Qu'au contraire s'ils n'accordoient
» rien à ſa priere, il leur avoit enjoint
» de recommencer la guerre mieux qu'au-
» paravant, & que ſon armée obtien-
» droit de force ce qu'ils n'auroient pas
» fait d'amitié. On conſentit donc que le
» corps fût apporté au Château. Ce traî-
» tre avoit fait emplir la biere de ſabres,

& d'autres armes, & luy déguiſé fut un « du nombre des 40. qui accompagnoient « la biere. Dés qu'ils furent entrez au « Château, ils jetterent ce cercueil par « terre, & les quarante hommes tous « braves gens, & qui avoient leur Empe- « reur à leur tête, ſe ſaiſirent prompte- « ment des armes qui étoient dans ce « cercueil, & ſe rendirent maîtres de la « porte par où ils firent entrer autant de « troupes qu'ils voulurent. «

Ce fut de cette maniere, comme on me le dit, que le Château fut pris, auſſi Orcan s'eſt-il fait enterrer dans ce même Monaſtere. Les Turcs ont coûtume de tenir dans des boëtes prés leurs tombeaux les livres qu'ils ont lûs pendant leur vie, & l'on m'a dit que ce n'eſt que des livres de leur loy.

Je fus voir enſuite les magnifiques bains de ce pays, qui doivent paſſer pour une merveille. Ils ſont éloignez de cette Ville d'une bonne lieuë. Le premier qui ſe nomme eſquicapiïa, eſt un fort grand bâtiment tout de marbre. Nous entrâmes dans une grande Salle où il y a une belle fontaine d'eau faîche dont le baſſin eſt revêtu de marbre tout autour, & au milieu il y a de grandes tables, où les gens ſe vont deshabiller pour aller au bain d'eau chaude. L'on y va par une

porte vis à-vis la fontaine de la Salle, & l'on entre dans une petite Salle dont la voute eſt ſoûtenuë par huit colonnes. Elle a auſſi dans le milieu une petite fontaine d'eau froide. Enſuite l'on paſſe par une petite porte, & l'on entre dans un lieu où il y a un grand baſſin que cinq fontaines toutes boüillantes qui ſortent de la muraille, entretiennent toûjours plein. Pour temperer cette grande chaleur, on y fait couler un canal d'eau froide ; car ſans cela je croy que l'on ſeroit bien-tôt cuit dans ces eaux.

Chacun ſe baigne dans le grand baſſin qu'un dome couvre, & qui eſt ſoûtenu par huit colonnes entre leſquelles & la muraille il y a une eſpace pour aller tout autour. Nous paſsâmes à un autre auſſi ſuperbe & tout de marbre, nommé Cucurtely, mais ce ne ſont que des eſtuves dans ce lieu. Il y a pluſieurs appartements dans leſquels il y a de grandes pierres de marbre qui ſervent aux perſonnes pour ſe deshabiller tous nuds pour s'y coucher. Ces marbres ſont arroſez ſur la ſuperficie d'une eau toute boüillante. J'y entray, & la grande chaleur m'y fit preſque perdre la reſpiration, ainſi je n'y demeuray pas long-temps. Ce qui eſt de particulier dans tous ces bains, c'eſt

que

que les eaux chaudes ſortent par tout ; & chaque maiſon en a une ſource chez elle. De ce bain nous paſsâmes à un autre, que l'on nomme Caramouſtafa, qui eſt abandonné depuis ſix mois, à cauſe que les eaux ſe ſont refroidies, de maniere qu'elles ne ſont que trés-peu tiedes ; & avant le temps dont je parle, elles étoient les plus chaudes de toutes les ſources. L'on fait une plaiſante hiſtoire du rafraîchiſſement de ces eaux.

Comme ce bain avoit ſes eaux les « plus chaudes, il y alloit beaucoup plus « de monde. Il y vint donc un Dervis « étranger prendre le bain avec les au- « tres. Aprés qu'il ſe fut baigné, comme « il en ſortoit ſans rien dire & ſans payer, « le maiſtre du bain l'arreſta, & luy de- « manda de l'argent ; cet homme répon- « dit qu'étant un pauvre Dervis il n'avoit « pas de quoy payer. Le maître du bain « peu content de cette réponſe luy ôta un « petit manteau qu'il avoit, & luy dit : « *Si tu n'as pas d'argent, voilà qui me* « *payera.* Le Dervis parmy beaucoup de « maledictions luy dit que ſon bain ne « luy ſerviroit plus gueres. Il arriva en » effet, dit-on, qu'au bout de quatre « jours les eaux ceſſerent d'eſtre chaudes, « & ſont devenuës preſque froides. »

Le quatriéme bain, qui ſe nomme Enicaplegy, eſt le plus grand & le plus chaud, il a quatre domes avec pluſieurs appartements, & il y a un grand baſſin où l'on ſe jette pour ſe baigner comme dans les autres. Ces eaux paſſent par des mines de vitriol; en effet ſur le bord de l'endroit, d'où les eaux ſortent, on y voit quantité de couperoſe. Le cinquiéme bain ſe nomme Cainarge, plus petit, mais fort chaud. Rien n'eſt plus propre que ces bains ſi delicieux tous pavez de beau marbre blanc.

La ville de Brouſſe eſt preſque ſituée comme la ville de Lion; elle a une grande lieuë de longueur. Il y paſſe une riviere ſur laquelle il y a trois ponts, dont l'un eſt couvert, & l'on dit qu'un nommé Organde l'a fait par magie. Les vivres ſont à fort bon marché dans ce lieu; ſon negoce y eſt conſiderable en ſoye, en coton, & en laines qui y ſont trés-fines. C'eſt le lieu de toute la Turquie où il ſe travaille de plus belles étoffes de ſoye en or & en argent, & en brocards de veloux. Je fus voir pluſieurs manufactures où l'on en fait pour le Serail. J'en vis de ſi belles, que j'avois du chagrin de n'en pouvoir pas apporter quelques pieces en France. Les deſſeins en ſont ſi beaux &

ſi particuliers qu'ils auroient fait plaiſir à voir. Il me fallut contenter d'y acheter quelques médailles rares, & quelques pierres gravées que je trouvay chez diverſes perſonnes de cette Ville où je demeuray juſqu'au vingt-troiſiéme que j'en partis pour Montagnia, d'où je revins.

Comme j'étois dans l'inquiétude de ſçavoir des nouvelles de mon affaire, j'appris que ceux que Monſieur l'Ambaſſadeur avoit envoyez à cet effet étoient partis d'Alep pour Babylone. Il arriva en ce temps à Conſtantinople le nommé Oſman Aga bombardier, à qui j'avois tant d'obligations de nous avoir ſauvez des mains du Pacha de Bagdat, mais ce fut avec des ſentimens bien differens. Loin d'eſtre venu pour me rendre ſervice; je ne doute point qu'il n'eût eſté gagné par le Pacha qui craignoit l'embarras que je pouvois luy faire, & mettoit le tout pour le tout en ce temps-là pour devenir ce qu'on l'a veu depuis. Le renegat donc étant chez Monſieur l'Ambaſſadeur tâchoit de diminuer l'idée que j'avois donnée de la perte qu'on m'avoit fait ſouffrir.

Dés que je fus averty qu'Oſman Aga étoit à Conſtantinople, je courus luy

donner par de nouveaux remerciemens des preuves de ma reconnoiſſance. Je le trouvay chez M. l'Ambaſſadeur ; mais rien ne me ſurprit davantage que de voir un homme qui ne faiſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Je ne pus m'empêcher de le luy témoigner, luy, dis je, qui m'avoit, pour ainſi dire, ſauvé la vie. Ce malheureux dans le deſſein de ſervir le Pacha de Babylone, ne pouvoit donner que de mauvaiſes raiſons de ſon procedé à mon égard. Quoyque je fuſſe bien ſeur de confondre ce traître avec le temps, & de faire voir la perte conſiderable que j'avois faite, ſon manége de ſcelerat ne laiſſoit pas de me donner du chagrin ; mais Dieu qui ne vouloit pas que je fuſſe accablé, y mit remede. Je fis voir à Monſieur l'Ambaſſadeur une lettre d'Hiſpaham, que j'avois reçuës le huitiéme Décembre de l'Année derniere en temps non ſuſpect, qui juſtifioit ce que j'avois eu l'honneur de luy marquer, contenant l'état de mes effets quand je partis de France & quand j'étois en Perſe. Une autre lettre que je recûs de Bagdat du P. d'Orleans qui y eſtoit demeuré, me découvrit une nouvelle perfidie du Pacha de Babylone, qui aprés avoir gagné le renegat Oſman, l'avoit envoyé

exprés à Conſtantinople pour me traverſer. Je portai ſur le champ cette lettre à Monſieur l'Ambaſſadeur.

XV.

Fontaine qui préſage le bon ou le mauvais ſort des Chrêtiens quand ils ſont en guerre avec les Infideles. Collation à la Grecque. On fait deſcendre les Voyageurs de cheval vers les Châteaux par reſpect pour eux. Daltabane ennemy des Francs, voleur de leurs effets à Babylone, fait grand Viſir par les menées du Muphty. Mort du Viſir dépoſé par le poiſon de Daltaban nouveau Viſir. Conduite violente de ce Miniſtre qui fait augurer mal de la durée de ſon gouvernement.

L'Inquiétude où j'étois de la longueur du voyage du Capigi, & de Mr. Fournette, & de la peſte qui commençoit à ſe faire ſentir, m'obligea de quitter Galata, comme avoient fait tous les François. Je me retiray à Pera chez le Sieur Marin avec qui je fus quelque jours aprés me promener dans les Villages qui ſont ſur le canal de la Mer noire, comme à Bartoliment qui n'eſt qu'à deux petites lieües de Pera ſur le bord de la Mer. De là à Mavremolle, où nous arri-

vâmes aprés avoir marché trois heures, & par les Châteaux où l'on ne nous dit rien. En quittant la marine nous fûmes ſur une Montagne d'un bon quart de lieüe de hauteur. On trouve au haut comme un grand Couvent compoſé de pluſieurs appartemens tous ſeparez les uns des autres, ce qui le fait reſſembler à un petit Village. Il y a bien environ cinquante à ſoixante Prêtres Grecs, & vingt ou trente ſerviteurs. Mon Valet que j'avois envoyé faire quarantaine, m'y avoit acheté la belle Médaille de Gordien & de Serapis.

L'Egliſe de cet Hermitage eſt aſſez belle; un tableau de la ſainte Vierge preſque tout effacé & tout revêtu d'argent, en fait la principale devotion; & les Religieux diſent qu'il fait beaucoup de miracles. L'on me montra toutes les Reliques dans des petites coffres de bois ſur du coton. Il y a entr'autres un doigt de ſaint Jean l'Evangeliſte, un doigt de ſainte Barbe; un morceau d'os du bras de ſaint Gregoire; de l'huile de ſaint Demitre; & une main toute entiere d'une Sainte qu'on ne m'a pas nommée. Il y a une belle fontaine en entrant à la porte taillée dans le rocher, & revêtuë de marbre. Ils font mille hiſtoires de cette fon-

taine. Quand la Chrétienté, diſent-ils, « ſouffre quelque dommage, elle éleve « ſes eaux & ſe deborde, pour marquer « qu'elle compatit au malheur des Chré- « tiens ; mais lorſque les Chrétiens ob- « tiennent quelques victoires ſur les Infi- « deles elle fait entendre pluſieurs bruits « ſemblables à des coups de canon. «

Delà je fus viſiter un Religieux qui avoit une Bibliotheque, où je ne vis que des livres imprimez ; & comme je regardois dans un lieu obſcur, j'y trouvay un manuſcrit du nouveau Teſtament couvert de noir, & fort ancien. Je demanday ſi l'on me le vouloit vendre, mais on me dit qu'il y avoit excommunication à le laiſſer ſortir du lieu. Delà nous revînmes au petit Kioſtre où l'on nous avoit reçû d'abord, & où la table étoit chargée d'œufs, de fromage, de lait caillé, de poiſſon ſalé, de paſteque, de meringenne, de ſalade marinée, de poires & de pommes. Aprés le repas un bon Religieux me vint conduire aſſez loin.

Comme nous repaſſions à cheval par le Village où ſont les Châteaux, on nous fit deſcendre par reſpect pour eux. On trouve aprés environ une heure de marche un grand rond compoſé de dix-huit

arbres que l'on appelle *les Freres*. Ce lieu eſt fort beau & fort agreable. Nous fûmes voir enſuite le Serail d'un Pacha où il y a un fort grand jardin & pluſieurs baſſins d'eau tous revêtus de marbre. Le petit Pateque qui m'y avoit mené tomba dans un de ces baſſins où il y avoit plus d'une pique d'eau. Sa mere qui étoit avec nous jetta de grands cris, mais le fils n'eut d'autre mal que la peur.

De retour á Pera je fus au Palais de France voir Monſieur l'Ambaſſadeur, où j'appris la nouvelle que le grand Viſir avoit été dépoſé, & qu'on parloit de trois perſonnes pour remplir ſa place. Le premier étoit Coprogly Pacha d'Erzeron ou Arzeron. Le ſecond Daltabane Pacha, celuy qui avoit démoly la maiſon des Francs à Babylone, & qui m'avoit volé. Il avoit été dépoſé du gouvernement de cette Ville, & fait Pacha de Cutayée Ville prés de Brouſſe. Le troiſiéme étoit Caalicos cy-devant Caymacan de Conſtantinople, & relegué à Brouſſe. Je fus allarmé d'apprendre que ce ſeroit Daltaban qui l'emporteroit comme creature du Mufty tout puiſſant à la Porte. En effet, le neuviéme de Septembre 1702. la nouvelle vint que le grand Viſir étoit celuy que je devois le plus apprehender.

Monſieur l'Ambaſſadeur reçut un paquet d'Andrinople, où on luy marquoit que la dépoſition du grand Viſir étoit vraye, & que c'étoit veritablement Daltaban Pacha mon voleur qui luy ſuccedoit. Son élevation m'ôta tout à fait l'eſperance de recouvrir mon bien. A ce coup ſi cruel pour moy, j'appellay toute ma raiſon à mon ſecours pour le ſupporter. Monſieur l'Ambaſſadeur cependant me dit que je ne devois pas deſeſperer de tout ; qu'il falloit attendre que Monſieur Fournette fût de retour, & que l'on verroit ce qu'il y auroit à faire.

L'onziéme Septembre il fit une ſi groſſe pluye que pluſieurs Maiſons en furent inondées ; & même au Palais de France il y eut une muraille qui en tomba. On parloit par tout à Conſtantinople des cruautez du nouveau Viſir ; on auguroit même qu'il ne le ſeroit pas long-temps & que les Janiſſaires & les Spahis ne le recevroient point. Ce fut l'unique eſperance qui me reſta dans mon malheur.

Le douziéme on vint bouleverſer la maiſon du Caïa du Viſir dépoſé, ce qui l'obligea de s'enfuir. L'on inquieta auſſi ſon Cazuadar, ce qui ne ſe faiſoit, diſoit-on, que par l'ordre du nouveau grand Viſir. On ajoûtoit encore que le Viſir dé-

posé n'en seroit pas quitte à si bon marché ; cependant c'étoit l'homme de tout l'Empire qui avoit le mieux servy ; c'est par son Ministere que se fit la paix. Il se nommoit Hussen Pacha fort honnête homme, & dont tout le monde parloit bien. Il y avoit plus d'un an qu'il demandoit à se demettre de sa charge. Une grande maladie qu'il eut en dernier lieu, l'empêchant de vaquer aux affaires, on le déposa, le Caymacan de Constantinople nommé Osman Pacha, qui fut déposé en même temps, passa en Asie sous ses tentes où il attendit l'ordre pour aller à Damas. On ne sçavoit point pourquoy il avoit été revoqué de son employ.

Le Visir déposé se retira le quinziéme à Selevrié où il avoit une maison. Quoy qu'il eût bien servy son Prince il ne laissa pas d'éprouver la tyrannie du gouvernement, c'est-à-dire, du Mufty qui disposoit de tout. On luy ôta plus de 60. beaux chevaux qu'il avoit, & pour plus de cent bourses de pierreries. On disoit de plus qu'il n'en seroit pas quitte pour cela, qu'il luy en coûteroit tout ce qu'il possedoit, & qu'il seroit tres-heureux si on luy laissoit la vie. Plusieurs Chrêtiens Renegats qui étoient à son service se sau-

verent. Le 21. on envoya les preſens au devant du grand Viſir, & les Caïques partirent pour l'aller prendre; le Caymacan, le Boſtangy, & le grand Doüanier, furent audevant de luy. Le vingt-deuxiéme il paſſa au Fanal, & delà par Selevrié. Le Viſir dépoſé mourut dans ce temps-là, & le bruit courut que le nouveau Viſir l'avoit fait empoiſonner. Il a été enterré à Conſtantinople ſans aucune marque de grandeur & ſans ceremonie dans un tombeau qu'il avoit fait faire.

Le grand Viſir étant arrivé à Andrinople commença à ſe faire craindre, & menaça toutes les Puiſſances. Ce qui eſt d'original c'eſt qu'il ne ſçavoit ny lire, ny écrire. Le Caïa même qu'on luy donna qui eſt ſon premier Secretaire, n'en ſçavoit pas plus que luy. Le P. Amilton arriva en ce temps d'Hiſpaham à Conſtantinople, & rapporta que le Roy de Perſe avoit retranché une bonne partie des penſions qu'il faiſoit aux Etrangers, & aux gens de ſa Maiſon; qu'il levoit de l'argent & des troupes pour s'oppoſer à une armée que commandoit un Prince Perſan & qui ſe diſoit le frere aîné du Roy défunt; que c'étoit le grand Mogol qui luy avoit donné cette armée pour le mettre ſur le trône.

Le procedé du grand Visir & la conduite que ce méchant homme tenoit avec les puissances de l'Empire Othoman ne me donnoit pas lieu d'esperer quelque justice. Il y avoit même sujet de craindre, si j'en faisois quelque démarche à Constantinople aprés ce qui s'étoit passé à Babylone. Je crus donc qu'il étoit à propos que je me cherchasse une protection qui me mît à couvert des cruautez d'un Ministre si cruel, & qui pût me procurer avec le temps la restitution de ce que j'avois perdu. Je ne fis rien cependant de mon chef, & Monsieur l'Ambassadeur trouva bon que je m'adressasse pour cela à Monseigneur le Comte de Pontchartrain. Je me donnay donc l'honneur de luy écrire.

Je joignis à ma lettre les Memoires qui justifient ce que j'ay eu l'honneur d'avancer à Monseigneur le Comte de Pontchartrain; mais je ne sçaurois mieux faire selon mon sens, que d'ajouter icy le Memoire des Missionnaires de Bagdat dans lequel il est dit que mes effets en depôt dans leur Maison furent la cause innocente qui engagea l'avarice du Gouverneur à la démolir pour s'emparer de ce qui y étoit. Ce Memoire d'ailleurs est plein de faits qui ne déplairont

pas, & qui n'ont rien d'opposé au caractere d'un Journal qui n'en doit être qu'un tissu.

XVI.

MEMOIRE DRESSE' sur les Hudgets, & commandemens restez entre les mains des Capucins de Bagdat aprés la démolition de leur Maison.

Les Capucins étoient à Bagdat en l'année 1619. *dix-neuf ans avant la conquête de cette Ville par Sultan Murat ; qui s'en rendit le maître en* 1638. *Les Capucins avoient dans cette Ville une habitation qui fut achettée par le Pere Juste de Paris en l'année* 1631. *cette habitation comprenoit le lieu de leurs demeures, & celuy où ils faisoient leurs prieres, & où les Chrêtiens s'assembloient pour l'exercice de la Religion. La vente de cette maison fut contestée en l'année* 1637. *& l'accommodement en fut fait au nom du Roy*

moyennant quelque argent. Quelques mois aprés la priſe de Bagdat vers le mois de Fevrier 1639. *Sultan Murat (bien loin de chaſſer les Capucins de Bagdat & de confiſquer les lieux de leur demeure, comme l'a fait à Sio Sultan Mouſtafa) leur donna un commandement adreſſé à toutes les Puiſſances de l'Aſie, portant deffenſe d'inquiéter leſdits Capucins lors qu'ils enſeigneroient leur Religion. Ce premier commandement fut confirmé trois mois aprés par un ſecond de même teneur, &* 16. *ans aprés en l'année* 1655. *il leur fut donné par ſon ſucceſſeur un autre commandement en vertu des capitulations & en conformité des commandemens cy-deſſus qui deffend d'empêcher que leſdits Capucins ne prêchent dans les Egliſes des Chrétiens tant dans les lieux où ils ont des Conſuls que dans ceux où ils n'en ont pas. En l'année* 1658. *Kascki Mehemmet Pacha Gouverneur de Bagdat prit par force l'habitation des Capucins & en fit une moſ-*

quée. Un mois aprés il leur donna un autre endroit pour leur demeure & pour leurs prieres vis-à-vis celuy qu'il leur avoit uſurpé, dont il fut fait un budget qui porte donation dudit endroit quoy qu'on luy ait payé trois fois plus qu'il ne valoit. Leſdits Capucins ont joüi de cette demeure & y ont fait leurs fonctions de Miſſionnaires avec les Chrétiens du Pays l'eſpace de quarante-deux ans aſſez tranquillement, quoy que dans ces intervalles de temps il ſe ſoit élevé diverſes perſecutions contre les Chrétiens & contre les Catholiques dans pluſieurs endroits de l'Empire Othoman, dans une deſquelles les Capucins ayant fait difficulté de recevoir les Armeniens qui venoient au ſervice divin chez eux, y ayant repreſenté au Pacha & au Kadi qu'ils n'avoient pas d'autre endroit pour faire l'exercice de leur Religion que chez les Capucins, ledit Pacha nommé Hali-Aſtrelument Pacha de Baſſora & le Kadi firent appeller leſdits

Capucins, & leur ordonnerent en plein Divan de recevoir lesdits Armeniens qui ont continué d'y venir jusques à la derniere persecution qui a commencé à Andrinople avec ce siecle qui occasionna vers le mois d'Aoust de l'année derniere 1701. *un commandement de la Porte adressé au Pacha & au Kadi de Bagdat, portant que n'étant pas permis de bâtir des Eglises dans l'Empire Othoman, & ayant ouy dire qu'on en avoit nouvellement construit à Bagdat, dans lesquelles les infideles faisoient publiquement leurs prieres, ordonne à l'arrivée dudit commandement de démolir les Eglises qui auront été bâties de nouveau, & d'informer la Porte dans quel temps, & sous quel gouvernement elles ont été édifiées. Ce commandement fut accompagné d'une lettre du Grand Visir de même teneur & de même datte pour l'execution des ordres qu'il contenoit, lequel aussi-tôt arrivé, le Pacha & le Kadi firent leurs perquisitions &*

appellerent les Juifs, & les Néſtoriens, leſquels moyennant quelque argent obtinrent qu'on ne toucheroit point aux lieux de leurs prieres, quoi qu'ils ne fuſſent pas d'un établiſſement plus vieux que celuy des Capucins, qui eſt une ancienne voûte de brique cuite, & pavée de marbre en forme de magaſin, peut-eſtre auſſi antique que la Ville, ſur laquelle leur maiſon étoit bâtie en partie. Ce fut ſur cette maiſon que le Pacha fit tomber les ordres de la Porte, la traittant de nouvel eſtabliſſement & d'Egliſe nouvellement bâtie. Ce qui luy fut un pretexte ſpecieux de l'aſſaillir comme il fit avec plus de deux milles Janiſſaires & la faire démolir ſans vouloir examiner les titres qui luy furent preſentez par le Superieur, qui n'eut que le temps de les chercher & d'aller à ſa rencontre les luy porter aprés avoir appris que le Pacha venoit chez luy pour abatre ſon égliſe. Dans ce tumulte impreveu, preſque tout ce qui ſe trouva dans ladite

maiſon ſoit aux Capucins ou à d'autres fut pillé ou enlevé, action qui fait juger que le principal objet de la deſtruction de cette maiſon étoit moins l'execution des ordres du Grand Seigneur que le pillage qui y fut fait: puiſque les Turcs ne penſerent qu'à enlever tout ce qui y étoit & à la détruire, laiſſant ce qui ſervoit d'Egliſe auſſi entier qu'auparavant, à l'exception d'une feneſtre dont ils abatirent cinq ou ſix briques. Si l'intention du Pacha & du Kadi eût été droite, n'euſſent-ils pas appellé les Capucins comme ils avoient fait appeller les Juifs & les Neſtoriens, pour s'informer d'eux qui les avoit établis à Bagdat, depuis quel temps ils y étoient, en vertu de quoy, & ſous quelle protection ils y étoient, & qui étoit leur protecteur, quelle étoit leur nation, quelles étoient leurs fonctions où étoient leurs titres & leurs commandemens, en vertu deſquels ils faiſoient l'exercice public de leur Religion. Cette information pri-

ſe ſelon les voyes ordinaires de la Juſtice eût été reguliere ; mais elle ne leur convenoit pas : ils auroient éventé leur deſſein, & les Peres euſſent été ſur leurs gardes. Par là ils ſe ſeroient rendus encore plus coupables à la Porte ; où ils auroient été obligez de rendre conte des titres deſdits Peres, & même de l'informer de la violence d'un des Pachas de Bagdat qui a cy-devant uſurpé la maiſon des dits Capucins. Information qui auroit ſans doute affermy davantage leſdits Peres dans la poſſeſſion de leur maiſon, & dans l'exercice de leur Religion, puis qu'il paroît par les titres & les commandemens qui ſont entre leurs mains qu'ils étoient à Bagdat long-temps avant que les Turcs s'en rendiſſent les maiſtres, qu'ils y avoient acheté une habitation, qu'ils avoient même été confirmez dans la poſſeſſion de cette habitation au nom du Roy : que depuis la priſe de Bagdat Sultan Murat a deffendu qu'on troublât les

Capucins dans l'exercice de leur Religion, qu'il a même ordonné qu'on ne les empeſchât pas de l'enſeigner dans les Egliſes des Chrétiens, que ſes ſucceſſeurs confirmant ces privileges ordonnent par leurs commandemens, en vertu des capitulations, que leſdits Capucins ne ſeront point moleſtez & pourront enſeigner leur Religion tant dans les endroits où ils ont des Conſuls que dans ceux où ils n'en ont point. Ayant fait l'examen & le raport fidelle de tout ces titres ils falloit commettre ouvertement une injuſtice formelle, en ôtant enſuite aux Capucins, & ruinant un bien ſi ancien qui leur appartenoit ſi legitimement. Il falloit prévariquer aux ordres de leurs Empereurs qui portent de ne point inquieter leſdits Peres. Il falloit contrevenir formellement aux capitulations qui deffendent de faire de la peine & de maltraiter aucun François dans l'Empire Othoman ; c'eſt neanmoins ce qu'ils ont fait, en refuſant de lire

leſdits titres & d'avoir aucun égard à pas une des choſes qui peuvent faire la ſureté des François dans cet Empire, diſant au Superieur qui luy preſentoit ces titres, qu'il n'étoit pas temps de les examiner; que ce jour là étoit un jour de malheur pour luy, & qu'il venoit abbattre la maiſon des Idoles (nommant ainſi le lieu où les Chrétiens s'aſſembloient pour l'exercice de la religion) qu'ils ont neanmoins laiſſé dans ſon entier, car ce n'étoit pas là où étoient les effets des Peres, les depôts des gens du pays, & les pierreries des paſſans nouvellement arrivez de Perſe. Et ce ſont ces Voyageurs qu'on peut dire avoir été la cauſe innocente de la perte de la maiſon; car deux jours avant qu'elle fût pillée le Kiaja du Pacha cherchoit un pretexte de leur faire quelque avanie, mais Oſman Aga renegat le detourna de la penſée qu'il avoit que ce fuſſent des eſpions comme il les en accuſoit: titre ſous lequel il les eut peut-eſtre

fait ouvertement aſſaſſiner pour les dépoüiller, ſi le commandement de queſtion ne fût pas arrivé, qui leur ſervit de pretexte pour venir à leurs fins, qui n'étoit pas d'abbatre une Egliſe nouvellement conſtruite, puiſque l'endroit quien ſervoit eſt peut-être auſſi ancien que la Ville, & qu'ils l'ont laiſſé dans ſon entier. Si elle étoit nouvelle, cette Egliſe, pourquoy la laiſſer? Si elle étoit ancienne, pourquoy vouloir l'abbattre? & ce qui eſt pire, pourquoy ne s'informer ny de l'un ny de l'autre? Enfin les Turcs ſont venus à leurs fins, ils ont pillé à la faveur de la démolition d'une ancienne maiſon qu'ils font paſſer pour une nouvelle Egliſe; les Voyageurs logez alors chez leſdits Capucins, par la chambre deſquels le pillage a commencé, ſe plaignent de ce qu'on leur a pris leurs pierreries & leur argent; les Capucins ſe plaignent de la démolition de leur maiſon, des depôts qu'on a emportez appartenans aux gens du pays qui les redemandent, & les

choſes qui leur appartenoient qui ont eſté volées. Le Pacha de Bagdat auteur de ce pillage qui a eſté fait en ſa preſence & par ſes gens, ayant eſté élu depuis grand Viſir, eſt devenu Juge & partie. Ce qui ôte tout moyen de demander juſtice, & ſuivant les diligences que le ſieur Fournetti Drogman envoyé exprés, a fait à Bagdat pendant les dix jours de ſéjour qu'il y a fait des ordres & des inſtructions de ſon Excellence, n'a pas même pû avoir un acte du Kady pour prouver le pillage de la maiſon, quoy qu'il ne doute pas qu'elle n'eût eſté pillée, puiſque tous les jours les Capucins faiſoient porter chez luy des choſes de leur maiſon qu'on vendoit publiquement dans les marchez; mais s'apuyant ſur la declaration du Mufty qui a dit n'avoir vû dans l'Egliſe qu'un rideau & une natte, diſant luy Kady n'avoir pas eſté temoin à ce qui s'eſt paſſé dans la maiſon, il ne pouvoit pas donner datte du pillage, mais

que ſi on luy produiſoit des témoins & les gens qui ont pris les pierreries qu'on redemande, il les feroit rendre comme l'ordonne le commandement de la Porte & non autre choſe. Mais le Mufty ayant fait intimider les témoins perſonne, de ceux qui étoient prêts de rendre temoignage n'a plus oſé paroître. Ce qui eſt appuyer une violence & une oppreſſion, par une injuſtice encore plus criante. Après une telle conduite, qu'eſt-ce qui peut faire la ſeureté des François dans l'Empire Othoman. Commandemens mépriſez, capitulations tranſgreſſées, droit des gens violé. Deny de Juſtice, maiſon ruinée & pillée, François inſultez & opprimez par une violence inique, ſont les motifs des juſtes reſſentimens de ſon Excellence contre la Porte, qui ſeul a droit ſur les Sujets du Roy qu'on maltraite & qu'on opprime ſans luy donner le moindre avis des raiſons qu'on a de le faire.

XVII.

XVII.

Severitez de Police exercées à l'avenement des Grands Viſirs avares pour en tirer du gain. Preſent de ſix mille livres par l'Ambaſſadeur de France au grand Viſir. Avarice d'Aviettis Patriarche des Armeniens. Zele outré des Catholiques contre luy. Charivary des Armeniens lorſqu'ils croyent des Sorciers en l'air. Connivence du Mufty pour les crimes du grand Viſir. Ordonnance bigotte & ridicule de ce dernier contre les femmes. Coup de tête d'Huſſen Pacha.

PEndant ce temps-là les bontez & les conſolations de Monſieur l'Ambaſſadeur me firent attendre avec patience le retour de Monſieur Fournette pour prendre des meſures ſur ce qu'il auroit fait dans ſon voyage de Babylone. Je ne puis me taire icy de la bienveillance dont Monſieur le Marquis de Feriol Ambaſſadeur de France m'a toûjours honoré en toutes ſortes d'occaſions. Comme il traitoit en ce temps-là l'Ambaſſadeur de Veniſe, j'eus l'honneur de dîner avec leurs Excellences. La table y fut ſervie avec un magnificence & une delicateſſe merveilleuſe. Le

grand Visir fit défense de boire du vin à Andrinople, & les ordres étoient si severes que l'on fut dans les maisons rompre tous les tonneaux. Si quelqu'un avoit été attrapé, soit en apportant du vin à Andrinople, ou en bûvant, il auroit été condamné à plus de mille coups de bâton, & on luy auroit confisqué tout son bien. Il ordonna encore que toutes les nations eussent à s'habiller à la mode de leur pays, & defendit aux Chrétiens du pays de mettre des babouches jaunes & des vêtemens rouges, ou bleus. Cela causa un grand desordre; car l'on arrêta à Andrinople plusieurs personnes avant même qu'ils eussent eu le temps de se faire faire des habits. Ce Ministre fit aussi donner des coups de bâton au Drogueman du Carabouse, parce qu'il avoit des babouches jaunes. Ce Carabouse est ce traître Italien de nation qui vendit la forteresse de Carabouse au Turc. Il a une paye du Turc pour cette belle action.

On ne faisoit que parler des cruautez du Visir pour faire trouver de l'argent; l'on dit même que pour ce sujet il déposa le Prince de Valaquie, & en a élevé un autre à sa place. Le dixiéme Son Excellence me dit qu'il alloit envoyer un

preſent au grand Viſir de la valeur de 2000. écus Il étoit compoſé de tres-belles étoffes & d'une pendule. Le ſeiziéme le grand Doüanier fut dépoſé juſtement comme il venoit de faire un preſent au Viſir de cent bourſes, & que le Viſir luy avoit donné le Cafetan. Le dix-ſeptiéme Coprogly Numan Pacha d'Erzeron fut Pacha de la Natolie dont la Ville Capitale eſt Cutayé éloignée de Conſtantinople de huit journées. L'on faiſoit pour lors de grandes reparations aux Châteaux de la mer Noire, & l'on y charioit ſans ceſſe des munitions & de l'artillerie. Les plus éclairez diſoient que toutes les précautions des Turcs de ce côté là, n'étoient que pour amuſer, & que tout le grand armement qui ſe preparoit, regardoit quelques Princes Chrêtiens.

Nous apprîmes le vingt-uniéme que le Patriarche des Armeniens nommé Aviettis avoit fait mettre en priſon les Prêtres Armeniens Catholiques, chargez de chaînes au col & aux pieds pour avoir de l'argent. Quelques principaux Armeniens ayant appris cette violence furent au Patriarche redemander leurs Prêtres qu'il refuſa de rendre. Leur zele trop outré, & peu ſelon la ſcience les emporta à ſe jetter ſur luy & à le battre

comme il le meritoit, aprés quoy ils allerent délivrer les priſonniers. Le Patriarche qui voulut s'en plaindre au Viſir fut ſuivy des Armeniens. Ces gens-cy repreſenterent au Viſir qu'ils n'avoient fait que délivrer des pauvres gens que l'injuſtice du Patriarche avoit fait mettre en priſon. Le Viſir s'étant mis en colere là-deſſus, demanda au Patriarche pourquoy il avoit des priſons, & luy dit : *Ne ſçais tu pas chien, qu'il n'y a que le grand Seigneur qui en ait.* Il le fit donc ſur le champ mettre en priſon luy-même, cependant il n'y demeura pas beaucoup, le Mufty envoya dire au Viſir de le faire ſortir.

Le Viſir fit arrêter un Juif en ce temps-là qui étoit le Sanſal ou agent du Viſir dépoſé, & à qui on demanda mille bourſes. Le vingt quatriéme on chargea ſur une barque 40. canons pour les Châteaux de la mer Noire : & le vingt-ſixiéme il y eut comme une éclipſe de Soleil & de Lune, qui parurent comme de ſang. Tous les Armeniens prirent ſur cela des poëles & des chaudrons, & commencerent à en faire un grand bruit ſemblable au charivary, qui dura juſqu'à minuit. Je m'informay d'eux pourquoy ils en uſoient ainſi. *Quand on voit*, me

dirent ils, *le Soleil & la Lune rouges, c'eſt une marque qu'il y a des Sorciers & des Magiciens en l'air occupez à faire des malefices, & nous eſperons par ce bruit les en empêcher.* Le trentiéme on coupa la tête à un Janiſſaire Aga, & l'on mit quatre des principaux Armeniens aux Galeres, parce qu'ils étoient bons Catholiques. A une heure de nuit j'entendis un coup de canon du Serail, c'étoit une marque que l'on jettoit le corps du Janiſſaire Aga dans la mer.

Le deuxiéme Novembre le P. Bernardin de Loches Superieur de Babylone, & qui y étoit quand la maiſon des Francs fut démolie, revint de France à Conſtantinople. Il avoit repreſenté au Roy qui le reçut fort bien, que dans ce qui étoit arrivé à Babylone on avoit violé les capitulations faites avec la Porte; mais il fut bien ſurpris d'apprendre que le Pacha qui nous avoit pillé étoit devenu nôtre Juge. Quelques lettres & quelques recommandations que le Pere eût obtenu du Roy pour nous faire rendre juſtice, nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas lieu de l'eſperer. Ainſi je n'attendis plus que l'arrivée du Drogman pour venir en France, & pour y chercher quelque remede à mes pertes.

Enfin Monſieur Fournette de retour aprés neuf mois de voyage ſans avoir rien fait, nous apprit que le changement du Pacha de Babylone avoit renverſé le ſuccez de ſa commiſſion; que ce cruel luy avoit fait dire que s'il avoit la hardieſſe de ſe preſenter devant luy, il le feroit pendre; ainſi il n'y eut pas moyen de faire aucune information. On avoit défendu de depoſer contre le dernier Pacha. Monſieur Fournette ajoûta cependant, que beaucoup de témoins luy avoient aſſuré qu'on m'avoit volé conſiderablement, mais qu'ils n'oſoient rien dire, parce que le Mufty leur en avoit fait faire des défenſes ſur peine de la vie.

Le ſixiéme on publia une Ordonnance par laquelle on defendoit aux femmes Turques de porter des tarpouches; elle leur ordonnoit encore de mettre un bandeau noir ſur le front, que leur guinpe deſcendît ſur le nez, & de ne porter que des veſtes vertes fort larges même, afin que leur derriere ne parût point. Le huitiéme Monſieur Fonton ayant preſenté les preſens de Monſieur l'Ambaſſadeur, le grand Viſir les reçut avec joye, & fit un preſent à Monſieur Fonton de cinquante ſequins. L'on

apporta en ce temps un commandement au Patriarche des Armeniens qui luy défendoit de moleſter les Catholiques. Le mépris qu'il fit de ne le pas recevoir avec toute la reverence en uſage pour les commandemens du grand Seigneur, luy attira un fort mauvais traittement, aprés quoy il fut mis en priſon. Le quinziéme on reçut une lettre de Diarbekir du Reverend Pere Joſeph par laquelle il mandoit que la tyrannie & la perſecution étoient ſi grandes qu'elles les obligeoient d'abandonner cette Miſſion. C'eſt l'avarice du Mufty qui en eſt la cauſe.

Le ſeiziéme on emmena Aviettis Patriarche des Armeniens pieds & mains liées à Andrinople. Le dix-huitiéme on envoya à Huſſen Pacha qui s'étoit retiré en Aſie un Chiaoux luy demander ſa tête, & à trois autres Grands qui étoient dans ces quartiers. Huſſen averty de l'ordre par un des ſiens qu'il avoit laiſſé à Andrinople, ſe mit ſur les chemins par où devoit paſſer le Chiaoux. Il avoit une bonne troupe avec luy, & quand le Chiaoux vint, Huſſen luy demanda où il alloit, à quoy l'autre luy répondit qu'il alloit à Babylone. Sur ce déguiſement Huſſen le fit battre, & luy fit con-

feſſer qu'il venoit avec l'ordre de luy demander ſa tête, & la porter au grand Seigneur. Celuy cy paſſant à côté du Chiaoux, la luy coupa à luy-même, la fit écorcher, & l'envoya à Conſtantinople en mandant par une lettre que ceux qui demandoient ſa tête miſſent celle-là dans le cul de leurs femmes, maniere injurieuſe de s'exprimer parmy les Turcs. Il ajoûtoit enſuite que tant qu'il y auroit un Mufty Jiaours, il n'obeïroit jamais aux ordres qui en viendroient. Comme la lettre s'adreſſoit directement au Prince elle fit du bruit à Andrinople, & le Grand Seigneur blâma fort le Viſir de ce qu'il envoyoit des ordres ſemblables.

J'appris ſur la fin de Novembre que le grand Viſir avoit donné un repas au Grand Seigneur fort magnifique, & qu'enſuite il luy avoit fait preſent de 20000. ſequins, &de quantité de pierres precieuſes, parmy leſquelles il y avoit un gros rubis. Comme on me dit le poids & la forme de ce rubis, je connus que c'étoit le même que le Viſir m'avoit volé à Babylone. Pour en être plus aſſuré j'en marquay le poids de dix-ſept karas, & j'en fis la forme que j'envoyay à Andrinople. Tout ſe trouva conforme au ru-

bis qui étoit chez le Joüaillier du Grand Seigneur.

XVIII.

Inclination de preſſentiment d'un Enfant de Conſtantinople né de parens illuſtres d'origine. Loy touchant les eſclaves des Mahometans. Les Turcs une fois trompez ne croyent plus rien. Preparatif de guerre à Conſtantinople. Le grand Viſir traite avec les Ambaſſadeurs de Moſcovie à Adrinople ſecretement. Le Tartare indigné de l'injure qu'on luy fait & du party qu'on prend à la Porte, en fait retirer ſon Ambaſſadeur. Canal de Conſtantin ſous terre à quatre rangs de colonnes. Viſites des vaiſſeaux aux Dardanelles.

COmme je logeois chez la nommée Chieras Madelaine, Grecque de naiſſance & Catholique de Religion, je ne pouvois m'empêcher d'admirer l'excellent naturel & les talens ſinguliers d'un jeune enfant qu'elle avoit. Il étoit impoſſible même de ne pas s'attacher à cauſer avec luy, veu le goût & l'inſtinct qu'il a pour tout ce qui eſt bon. *Pateque*, luy dis-je un jour, *il faut que je te mene en France* (ce nom en patois du pays veut

dire Baptiſte.) Ce pauvre enfant à ce mot commença à m'embraſſer les pieds, me baiſer les mains, & à me dire, *Affendy*, je vous en prie, *menez-moy en France, je ſeray bien joly.* Il me faiſoit tous les jours mille queſtions ſur ce ſujet, & comme je luy diſois que je le donnerois à une grande Princeſſe, & qu'il ſeroit ſon eſclave, il donnoit des marques de joye inconcevable.

Un jour ſa mere étant preſente à ce que je luy diſois, qu'il faudroit partir bien-tôt, elle ſe mît à pleurer & à ſoupirer : je luy demanday qui étoit le ſujet de ſes larmes, elle me répondit : *Hélas ! ſi vous le ſçaviez, vous me plaindriez. Cet enfant eſt la cauſe de mes chagrins & de mes inquietudes. Ne croyez pas*, luy dis-je, *que ce ſoit tout de bon, quand je parle d'emmener vôtre fils en France.* Le petit drôle qui n'avoit que cinq ans ayant entendu ce que je diſois, ſe mit en colere & me dit qu'il ne falloit pas ſe mocquer de luy, que je luy avois promis de le mener en France, qu'il me le feroit bien faire par force, & qu'il l'iroit dire à Monſieur l'Ambaſſadeur. Aprés ce petit mouvement il ſe mit à parler Turc en ſe promenant, & en faiſant de petits geſtes qui auroient fait rire des marbres. Sa mere

toute affligée qu'elle étoit ne put s'en tenir auſſi bien que moy.

Ce fut là-deſſus que cette pauvre femme me dît : *Il faut vous apprendre le ſujet de ma douleur.* Le pere de cet enfant « étoit un Seigneur de Pologne que le « malheur fit eſclave. * Le Patron de la « galere, ſur laquelle il étoit enchaîné, « remarquant qu'il n'avoit pas un eſprit « commun, conçut beaucoup d'eſtime « pour luy, & le fit Ecrivain de ſa galere. « Comme il eſtoit ſouvent au Palais de « France avec Monſieur l'Ambaſſadeur, il « mangeoit quelquefois avec luy. Un jour « qu'il me vit en ce lieu, je ne ſçay par « quelle deſtinée, il vint amoureux de « moy. Son penchant luy fit chercher « des meſures pour me voir ; & dans les « deſſeins legitimes qu'il avoit, il me fit « parler par les Peres Capucins. Les dif- « ferens avantages qu'il me propoſa, & « que ceux, de qui je dépendois, écou- « terent favorablement, avec ce qu'il at- « tendoit de ſon pays de quoy ſe rache- «

* Depuis que le Roy a fait placer le petit Paleologue aux Jeſuites, j'ay receu ſon Baptiſtere qui m'a été envoyé de Conſtantinople, & que j'ai eu l'honneur de donner à Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, où il eſt marqué que le Pere de cet enfant Seigneur Polonois s'appelloit Michel Jankofki ; ce qui fait qu'on l'appelle aujourd'huy Jean-Baptiſte Jankofki.

» ter, firent que je ne m'oppoſay pas à
» ſa recherche : ainſi nous fûmes mariez
» à l'Egliſe Catholique.
» Au bout de dix mois j'eus l'enfant
» que vous voyez ; mais mon pauvre é-
» poux, trois mois aprés ſa naiſſance,
» mourut. Outre le chagrin que j'avois de
» ſa mort, ſon Patron m'en donnoit beau-
» coup d'autres ; j'appréhendois même
» qu'il ne me fiſt ôter cet enfant. Les
» Peres Capucins pour me tirer de ſes
» perſecutions, & peut-eſtre pour met-
» tre à l'abry le peu de beauté que j'a-
» vois, me marierent au bout de ſix mois
» à l'époux que vous voyez, qui eſt
» Chiotte Catholique. Cependant quelque
» temps aprés le Patron de mon deffunt
» mary ne laiſſa pas de faire prendre
» mon fils, & l'envoya chez le Cayma-
» can pour le faire mettre dans le Serail
» à Andrinople.
» Il n'y eut jamais de mere plus affligée
» que je l'eſtois. Comme je ne ſçavois à
» qui avoir recours, Dieu m'inſpira de
» m'aller jetter aux pieds de Monſieur
» l'Ambaſſadeur. Il eut pitié de moy, &
» me promit ſa protection, en m'aſſurant
» qu'il eſperoit de me rendre mon fils.
» Une loy chez les Turcs veut que quand
» un eſclave ſe marie avec une libre, les

enfans mâles ſoient réputez eſclaves, « & que les filles reſtent avec la mere ; « mais auſſi la loy ajoûte que le Patron « ne pouvoit ôter les enfans d'auprés la « mere qu'ils ne fuſſent en âge d'adop- « ter une religion. D'un autre côté, les « Turcs paſſent ſouvent pardeſſus la loy. « Aprés avoir expliqué ces circonſtances « à Monſieur l'Ambaſſadeur, il me dit « de retourner chez moy, qu'il alloit « travailler pour ravoir mon fils. Il en- « voya donc un Drogueman chez le Cay- « macan de qui il étoit amy. Il luy fit re- « preſenter l'injuſtice de m'oſter cet en- « fant qui n'avoit que trois ans. Quel- « ques preſens qu'il luy fit faire, ache- « verent de le vaincre, & l'engagerent à « luy donner des marques de conſidera- « tion. Mon fils fut renvoyé à Monſieur « l'Ambaſſadeur qui me fit appeller pour « me le rendre, avec de nouvelles pro- « meſſes de toute ſa protection. «

Je n'ay point eſté inquiétée depuis ; mais à préſent je ſuis menacée tous les jours. On a voulu enlever mon cher Pateque, & je tremble à tous momens que cela n'arrive. Comme tout a changé, je n'aurois rien à eſperer, ſi une fois on me l'enlevoit. Ainſi, Monſieur ; voilà le ſujet de mes larmes. Plût à Dieu que vous le vouluſſiez, je vous

en ferois de bon cœur un préſent ; à tout le moins j'auray le contentement de le ſçavoir Chrêtien , ſi j'en ſuis privée ; & n'aurois pas le chagrin mortel de le voir Turc. Ce récit m'avoit tellement touché, que je n'heſitay point à l'accepter. Je promis à la mere, que ſi je ne mettois pas ſon fils auprés de quelque perſonne qui luy puſt faire faire une plus groſſe fortune que moy, je le mettrois du moins en état de ſe retirer d'affaires un jour.

La pauvre femme m'en fit mille remerciemens ; elle fit venir ſon fils me baiſer la main, & cet enfant faiſoit connoiſtre une ſi grande joye de ce que je luy diſois qu'il eſtoit à moy, qu'on ne la peut repreſenter. Pour donner des marques à ſa mere que je voulois en avoir ſoin, je fis acheter des étoffes pour luy faire quatre paires d'habits fort propres ; ce qui me coûta prés de deux cens écus.

Dans le deſſein où j'étois de faire quelque tentative auprés du grand Viſir pour retirer quelques debris de ma perte, tout le monde m'en détourna. Chacun me dît que c'étoit un chien, un homme ſans foy, que perſonne ne pouvoit l'approcher, & que ce ſeroit l'irriter de luy demander ſeulement un para. Eſtant donc

tout à fait hors d'eſperance en ce pays-là, je me réſolus de revenir en France par le premier vaiſſeau que je trouverois pour implorer la protection du Roy. Le ſixiéme le Captan Pacha qui n'eſtoit pas encore mort, fut dépoſé, & l'on mit en ſa place Harchy Mahomet perſonne de beaucoup d'experience pour la mer.

Les Anglois & les Hollandois faiſoient courir le bruit en ce temps-là par tout que Cadix avoit eſté pris par leur armée; mais ils furent bien trompez & bien honteux, quand la nouvelle du contraire arriva à Conſtantinople, & que la Flotte Angloiſe & Hollandoiſe avoit beaucoup ſouffert, aprés avoir perdu quantité de monde à une deſcente. Comme ils ont debité quantité de nouvelles qui ſe ſont trouvées fauſſes, les Turcs s'en ſont fort indignez. Quand nos ennemis en diſent quelqu'une à preſent, on s'en mocque: parce que les Turcs une fois trompez ne croyent plus rien. Ceux-cy neanmoins faiſoient toûjours des préparatifs & des armemens, & l'on ne pénétroit pas pour qui ce devoit eſtre. L'on travailloit dans l'Arſenal à quantité de vaiſſeaux de débarquement. L'ordre eſtoit donné même pour en eſpalmer quantité d'autres, & de faire paſſer je ne ſçay com-

bien de munitions de guerre & de bouche à Negrepont.

Vers ce même temps, c'eſt à dire ſur la fin de 1702. il vint à la Porte un Envoyé du Roy des Tartares remontrer qu'il eſtoit de neceſſité abſoluë de faire la guerre aux Moſcovites qui fortifioient des places ſur les frontieres, & qui faiſoient de grandes courſes ſur ſes terres. Le grand Viſir, qui par des ſecrets engagemens qu'on devine bien, & dont le Mufty & luy avoient eſté bien payez, venoit de ratifier la paix avec l'Ambaſſadeur du Czar, ne l'écouta point. Il ne voulut pas qu'il eût audience du Grand Seigneur, & ne la luy voulut pas donner luy-même. Ce Prince traitté ſi indignement manda à ſon Ambaſſadeur de ſe retirer dans le deſſein de s'en reſſentir en temps & lieu. Le treiziéme Decembre je traittay avec le Capitaine Fourgaſſe de mon paſſage pour huit ſequins. Quelques jours aprés l'on apprit par des eſclaves du bain que les Turcs faiſoient racommoder trente galiotes pour les équiper, qu'ils faiſoient conſtruire trois gros vaiſſeaux, & qu'il y en avoit vingt-quatre en état. Comme je parlois à des Turcs du grand armement qui ſe préparoit, ils me dirent qu'il n'eſtoit pas encore

auſſi grand qu'il le devoit eſtre.

Sur la fin du mois, ce vaiſſeau, où je devois m'embarquer étant à Biſſetache, lieu en remontant du côté de la mer noire, où les vaiſſeaux ſe vont mettre pour partir plus commodément; j'y fis porter mes ballots: ce jour-là même j'allay prendre congé de Monſieur l'Ambaſſadeur, & luy demander ſes ordres; j'y menay auſſi mon petit homme pour luy faire la réverence. Cet enfant voyant dans la ſalle un grand portrait du Roy, me demanda qui eſtoit ce Monſieur-là. Je luy dis que c'étoit le Roy de France ſon Maître. Cette veuë par je ne ſçay quel préſentiment luy donna une ſi grande émotion de joye & de plaiſir, qu'il me pria de le luy faire baiſer, *Affendy*, me dît-il aprés, *quand je ſeray en France je le verray donc le Roy mon Maiſtre*? & cent autres choſes qui marquoient l'inclination qu'il avoit déja conçûë pour la France. Tout le monde fut charmé du génie & du naturel de ce jeune enfant, & l'on me loüa beaucoup de m'en eſtre chargé. Aprés donc avoir eſté faire nos adieux partout, nous partîmes le 24. Decembre environ une heure aprés midy que le vent ſe trouva bon, & les courants qui portent naturellement en bas,

nous éloignerent avec aſſez de promptitude.

Conſtantinople bâtie ſur une pointe de terre fait une eſpece de triangle qui s'avance dans la mer. Les differentes petites montagnes, ſur leſquelles elle eſt ſituée du côté d'Europe, font paroître les maiſons comme ſur un amphiteâtre. A voir de loin les ſapins toûjours verds, dont les cimetieres & la pluſpart des maiſons ſont pleines, il ſemble que la Ville eſt au millieu d'un bois, ou bien que c'eſt un bois qui eſt dans une Ville, ce qui en rend la veuë la plus agreable du monde. Il n'eſt pas neceſſaire de m'étendre ſur ce qu'il y a de particulier dans Conſtantinople, la quantité de relations qu'on en a m'en épargne la peine. Le dernier feu brûla plus de 25000. maiſons autour du Bizeſtain qui eſt le plus beau quartier de la Ville & le plus de commerce. Cet accident fit prendre la réſolution aux Turcs de rebâtir le tout de brique & de pierre. Ils y ont ajoûté devant leurs boutiques des galleries ſoûtenuës de colonnes que l'on trouve même dans les vieux fondemens. Ces ſortes de maiſons ſont baſſes, auſſi ne doivent-elles ſervir qu'à des boutiques. Les Turcs, comme je l'ay déja dit, ne demeurent point où

ils vendent leurs marchandiſes. Il y en a déja beaucoup de bâties, & cela a un air de beauté & de propreté ſinguliere.

J'ay vû environ à deux cent pas loin de ſainte Sophie un canal qui paſſe ſous une belle voute ſoûtenuë par quatre rangs de colonnes. Il eſt encore plein d'eau, & l'on ne s'apperçoit pas qu'elle coule. Ce canal qui a bien vingt pas de large, va juſqu'aux ruines du Palais de Conſtantin. On tient là que ce Prince alloit par ce canal ſoûterrain à ſainte Sophie pour n'eſtre point incommodé des chaleurs du Soleil. Je fis ce que je pûs pour y aller avec un petit batteau que j'y aurois fait porter, mais les Turcs qui ont des maiſons ſur le bord de ce canal, ne le voulurent jamais ſouffrir, dans la penſée où ils ſont qu'on y a jetté de grands tréſors du temps des guerres. Cela paroît une foreſt de colonnes toutes d'une pierre, dont on ne peut dire la hauteur, parce que l'on n'en voit qu'environ deux braſſes hors de l'eau. Ce canal a quatre à cinq braſſes de profondeur.

Aprés avoir paſſé devant les ſept tours, & traverſé toute la mer de Marmora, nous arrivâmes le vingt-cinquiéme ſur les deux heures aprés midy aux châteaux

des Dardanelles. On eſt obligé d'y moüiller, parceque les Turcs viennent faire la viſite des bâtimens pour voir s'il ne ſe ſauve point quelque eſclave. Nous moüillâmes devant celuy d'Aſie, dont l'Aga vint faire ſon manege plutôt pour recevoir le droit qu'on luy paye que pour faire une viſite bien exacte. En effet il ne fit pas d'autre ceremonie que de demander s'il n'y avoit point d'eſclaves qui ſe ſauvaſſent, & au Capitaine combien il y avoit d'hommes. On luy en nomma un nombre, & aprés avoir fait ſemblant de les compter l'un aprés l'autre, il prit ſon droit qui eſt de quatre piaſtres, & un preſent de deux boëtes de p runes.

Environ deux heures & demie aprés avoir levé l'ancre nous arreſtâmes à la pointe des Barbiers, qui eſt un fort bon port. On appelle auſſi ce port la Tache blanche, & nous y moüillâmes à cinq braſſes d'eau. Tant que nous fûmes dans le canal nous eûmes un fort petit vent, & l'on peut dire que ce ſont les courants qui ſont conſiderables en ce lieu qui nous en firent ſortir. Nous paſsâmes devant les deux Châteaux, que l'on appelle Neufs, qui ſont tout à l'entrée du canal, & nous arrivâmes ſur le ſoir du vingt-

ſixiéme vis-à-vis Tenedos. On s'apperçut alors d'une choſe extraordinaire. Nous avions le vent de Tramontane aſſez frais, & les nuées venoient du côté du midy avec une grande violence. Cela fit prendre la réſolution au Capitaine de moüiller l'ancre à un port de Tenedos ; mais le vent de Nord venant à ſe rafraîchir, au bout de trois heures nous levâmes l'ancre, & nous continuâmes nôtre route.

Pendant la nuit du vingt-ſeptiéme nous paſsâmes par la Bouche qui eſt entre le Cap d'or & Andras. Le vingt-huitiéme nous côtoyâmes toûjours la Morée & les Iſles de l'Archipel qui en ſont voiſines. Delà paſſant devant l'iſle de Serigo nous eûmes peine le trentiéme à nous éloigner de devant l'œuf du Surigue, gros rocher en forme d'œuf, qui s'éleve hors de l'eau. Enfin un vent Miſtral le trente-uniéme nous obligea de faire pluſieurs bords. Je n'en ſçavois pas la raiſon, parceque le vent auroit eſté aſſez bon pour nous porter en route. Le Capitaine me dit là-deſſus qu'il vouloit côtoyer la terre de peur des Corſaires.

XIX.

Manege des bâtimens qui vont en proye, ou qui tâchent d'éviter les Corſaires. La peur qui fait tout entreprendre, fait auſſi tout abandonner. Generoſité d'un Pirate. Avarice du Conſul François de Zante. Incurſion des Tartares par la faute d'Altaban grand Viſir. Mort trop douce de cet homme.

APrés avoir fait une manœuvre de poltron le long des côtes de la Morée juſques devant le cap Matapam, le premier & le 2. Janvier 1703. nous eûmes de petits vents qui nous porterent en route. Le 3. ſur les dix heures du matin on apperçut un vaiſſeau à plus de vingt mille de nous ſous le vent. Comme il n'avoit que ſes deux baſſes voiles, nous le vîmes en cet état pendant plus d'un quart d'heure. Quoyque nos gens le priſſent pour un petit vaiſſeau qui alloit à Smyrne, je dis au Capitaine que s'il me croyoit, il rangeroit ſes voiles au plus prés du vent, & que ce vaiſſeau ne me paroiſſoit rien de bon avec ſes deux baſſes voiles. Dans ce même temps le vaiſſeau faiſant voile de ſes deux huniers, noſtre Capitaine crut que comme il nous

appercevoit, il vouloit fuir ; mais c'étoit compter ſans ſon hôte, car nous vîmes tout-à-coup ce bâtiment renverſer le bord ſur nous.

L'épouvante alors fut ſi grande qu'on ne ſongeoit pas ſeulement à ôter les rides qui étoient aux voiles d'en haut. Le vaiſſeau, qui fit baniere rouge fut un mauvais préſage pour nous. Noſtre Capitaine neanmoins mit toute ſon eſperance en ſes voiles. Comme le Corſaire approchoit, nous jettâmes d'abord le canot à la mer, une ancre, & pluſieurs autres choſes de peſanteur. Cependant le Pirate qui nous gagnoit toûjours, nous fit baniere blanche, & tira un coup de canon. Nous arborâmes pavillon blanc, mais nous ne laiſſions pas de faire tout noſtre mieux pour fuir. J'avois propoſé à nos gens de faire paſſer deux canons dans la chambre de poupe, ce que le Capitaine negligea mal à propos. Je fis monter tous les fuſils en haut, & je tâchay d'encourager dix ou douze perſonnes qui paroiſſoient fort braves, & qui promettoient de ſe bien défendre.

Le Corſaire nous abordoit preſque quand le Capitaine voulut faire mettre les papafiques, qui ſont les petites voiles d'enhaut ; mais l'ennemy eſtoit ſi proche

qu'il fit tirer plusieurs coups de fusil sur les Matelots qui les portoient, & les fit redescendre au plus vîte. Aprés plusieurs coups de canon qu'il nous tira, une décharge de toute sa mousqueterie fit peur à tous nos gens, chacun se cacha les uns derriere le caïque, les autres se couchoient tout leur long, d'autres descendirent dans la sentine, & d'autres se cacherent de l'autre côté du bord, c'est à-dire par dehors : ainsi nous ne nous trouvâmes que quatre en haut. Je me servis pendant quelque temps de tous les fusils que j'avois fait ramasser, aprés quoy je me trouvay seul quand il fallut recharger les armes que j'avois tirées.

Le Corsaire avec sa grande baniere Flexingoise faisoit toûjours un grand feu de sa mousqueterie, c'est pourquoy personne des nôtres ne paroissoit. On entendoit seulement quelques-uns qui sembloient venir de dessous les ondes crier qu'ils se rendoient ; cela me mit dans une colere si furieuse, que si le fusil que je tenois avoit esté chargé, j'en aurois tué quelqu'un. Je fis ce que je pus cependant pour engager le Capitaine à prendre courage ; mais un coup de canon qui passa sur le vaisseau, le luy ôta tout-à-fait. Ainsi rampant sur le ventre

il

il amena l'Agabia, qui eſt le grand hunier, & tout l'équipage d'une commune voix cria qu'il ſe rendoit.

Ce fut alors que je me cherchois, pour ainſi dire, des bras pour faire quelque action contre le Corſaire, ou contre nos propres gens qui ſe livroient ſi lâchement. Nous eſtions quarante-cinq hommes dans un vaiſſeau, plus gros que celuy du Corſaire, monté de ſeize pieces de canon, & l'on ſe rendit ſans en avoir tiré un coup, ny ſans avoir mis la baniere blanche. Mais des gens auſſi lâches que ceux-là ne devoient pas arborer un pavillon qui les engageoit à le défendre tant qu'ils auroient eû une goutte de ſang dans les veines. C'eſt pourquoy le Corſaire de Flexingue, qui s'appelloit Corneille Antoine, & qui montoit la Pome d'or, ne peut paſſer que pour un voleur, puiſqu'il n'a point vû la baniere de celuy qu'il a pris, & n'a pas eû même l'honneur de la gagner. Ce fut ſur les trois heures aprés midy que cette belle avanture s'executa.

Le Corſaire s'approcha le plus prés de nous qu'il pût, & remplit de ſes gens la chaloupe qui vint à bord. Un Lieutenant, un Ecrivain, & un Pilote parmy ceux-là crierent que tous les paſſagers

euſſent à ſe mettre dans la chambre pour n'être point maltraittez des Matelots. J'envoyay chercher mon pauvre petit Pateque qui eſtoit avec le fils du Capitaine à la ſentine. Dés que ce jeune enfant vit tant de gens qu'il ne connoiſſoit point, & qui s'emparoient de tout ce que nous avions, il ne put retenir ſes larmes, ny ſa colere : *Pourquoy*, me dit-il, *m'a-t-on mis là-bas dans ce trou ? Si j'avois eſté en haut avec mon ſabre j'aurois coupé la teſte à tous ces Corſaires.* On nous fit embarquer dans la chaloupe, & l'on nous mena à bord du vaiſſeau ennemy, où le Capitaine nous ayant fait mettre dans ſa chambre nous promit tout le bon traitement qu'il pourroit, & que nous n'aurions pas ſujet de nous plaindre de luy. Nous l'éprouvâmes en effet, & il ne nous manqua rien de ce qui eſtoit neceſſaire pour la vie. Son deſſein eſtoit de nous mener à Livourne ou à Malte ; mais le vent s'étant mis le quatriéme Ponant, il fut contraint de prendre ſa route vers Zante.

Corneille Antoine touché de la gentilleſſe du petit Pateque, le prit en amitié, & nous promit de lui rendre ſes habits. Il me marqua même en particulier quelque conſideration en apprenant ce

que j'avois fait pour ce jeune enfant, & ſi je l'oſe dire de ce qu'il m'avoit vû aſſez long-temps ſeul luy tenir teſte dans noſtre vaiſſeau malgré les bordées & les décharges du ſien. Le cinquiéme ſur les trois heures aprés midy nous donnâmes fond à la rade de Zante, & le ſixiéme le Capitaine eſtant à bord de la priſe nous tint parole. A ſon retour il apporta le baul où eſtoient les habits de noſtre petit bon homme. Mais aprés en avoir pris ſeulement une piece d'étoffe de fond rouge à fleurs d'or, il me rendit le reſte de bon cœur. Comme ſes officiers en murmuroient, il leur promit cent écus pour les appaiſer, parce qu'ils ont part dans ces ſortes de hardes. Je fus fort content de la generoſité du Capitaine.

Le huitiéme il nous débarqua aprés nous avoit dit de prendre ce qui nous ſeroit neceſſaire pour nos beſoins, comme linge & cravates. Je retrouvay heureuſement mon journal dans les chambres, & la joye que j'en eus me fit preſque oublier tout le reſte. Il me vint cependant ſous la main une prime d'émeraude du poids de ſept à huit livres, & quelques autres pierres curieuſes dont ces ſortes de gens ne faiſoient aucun compte. Dés

que nous fûmes débarquez, on nous fit entrer dans le Lazaret, où il n'y avoit que les quatre murailles, & où il fallut coucher ſur les pierres, & ne manger que du biſcuit fort noir.

Le Capitaine corſaire avoit donné pour noſtre nourriture cent ſequins qui furent mis entre les mains du Conſul François. Cette ſomme devoit ſervir encore à payer nôtre embarquement en cas que l'occaſion s'en preſentât; mais le Conſul qui eſt le ſieur Toligan, eut la cruauté de ne nous envoyer que du biſcuit fort noir, du ris & du fromage. J'eus beau luy dire que j'avois un jeune enfant que je menois à la Cour, pour l'engager à avoir plus d'humanité pour nous; cet homme n'eut aucun égard à mes prieres ny à la juſtice qu'il nous devoit.

On ne peut s'imaginer les mauvais tours que ce Conſul nous fit, les occaſions qu'il nous fit manquer de partir, & les ſupercheries dont il uſa pour profiter de la ſomme qu'on luy avoit miſe entre les mains. Je me plaignis fort à luy-même de ſon procedé, & luy demanday au moins ma part dans ce que le Corſaire avoit laiſſé. Comme ce n'eſtoit pas ſon intention, il eut l'injuſtice de me dire qu'ayant ſauvé beaucoup de pierreries,

je n'avois beſoin de rien, & par là il me fit connoiſtre que ſon intereſt l'emportoit ſur la pitié qu'il devoit avoir de nous. Il nous revenoit à cinq que nous étions chacun cinq écus, il ne nous donna rien du tout, & nous abandonna comme ſi nous euſſions eſté les plus grands ennemis de la France.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'aprés que Toligan a bien pillé les pauvres équipages des bâtimens qui arrivent à Zante par naufrage, ou qui ont eû le malheur d'avoir eſté pris, il trompe la Cour par de faux memoires des ſommes qu'il dit avoir employées à aſſiſter les ſujets du Roy. De cette maniere il vole les pauvres malheureux & le commerce. J'ay appris en effet qu'il avoit envoyé un memoire de l'argent qu'il avoit fourni pour nous. Il devoit bien ſe contenter d'avoir volé pour le moins cinquante ſequins ſur les cent que le Corſaire avoit donnez. Ainſi l'on peut dire que ſi nous n'avions point eû d'autre ſecours que de ce veritable Pirate plutôt que Conſul, nous aurions pery dans ce méchant Lazaret, où tout étoit ouvert, & où la pluye venoit ſur nous ſans rien avoir pour nous couvrir.

Enfin nous paſſâmes quarante-deux

jours dans ce beau lieu, & j'ay bien des graces à rendre au Ciel de ce qu'il nous donna la force de ſupporter les fatigues que nous y eûmes. Ce qui me faiſoit encore plus admirer la providence, c'eſt de voir que le petit enfant de cinq ans que j'avois, les endura avec un courage incroyable. Je revis pourtant encore le Conſul, que je priay de me faire embarquer dans une Felouque qui alloit à Meſſine. Il n'en voulut rien faire quelque remontrance que nous luy fiſſions qu'il ne nous reſtoit preſque plus de biſcuit, que nous avions bien de la peine à ſauver des injures de l'air. Nous le priâmes enſuite de nous envoyer quelque choſe, & que je m'engagerois à luy rendre au double les plaiſirs qu'il nous feroit. Toligan nous dit tout nettement, qu'il n'avoit rien à nous donner, & que ſi nous voulions manger, que nous vendiſſions nos habits. Ce qu'il ajoûta nous fit bien connoître que ce n'étoit qu'une homme ſans pitié.

Je ne pûs donc me retenir de luy reprocher ſa mechanceté, d'abandonner ainſi les Sujets du Roy dans une ſi grande miſere, & je le menaçai de m'en plaindre à la Cour, & de le faire connoître par tout pour ce qu'il eſt. Il fallut pren-

dre patience cependant, & nous conſoler le mieux que nous pûmes du pitoyable état où nous étions. Le ſeiziéme le petit Pateque eut la rougeolle ; mais malgré le mauvais temps, la pluye, & le coucher ſur la pierre, ce pauvre petit enfant n'en eut que le mal. Le 19. il arriva de Smyrne un gros vaiſſeau qui avoit eu la chaſſe par deux Fleſſingois. Nous apprîmes en même temps qu'il y avoit dix-huit Corſaires ennemis dans ces mers.

Comme nous vîmes qu'il n'y avoit point de ſecours à eſperer du Conſul François, je priay une perſonne de dire à celuy d'Eſpagne qu'il voulût bien ſe donner la peine de me venir parler. Il me fit cet honneur là au bout de deux jours. Aprés l'en avoir remercié je le conjuray de me faire embarquer dans une Felouque Meſſinoiſe qui étoit dans le port, & de vouloir bien faire marché pour nôtre paſſage ſur l'aſſurance que je donnerois des hardes. Le Conſul Eſpagnol me promit de faire toutes choſes pour me rendre ſervice, ce qui ne réüſſit pas neanmoins comme je l'eſperois. Ce Conſul en fut parler ſans doute au ſieur Toligan qui le détourna de me tenir parole; car le vingt-cinquiéme il m'envoya

dire par un homme que ſi je voulois luy remettre entre les mains des aſſurances, il retiendroit la Felouque. Je luy fis réponſe que je n'avois point d'autre aſſurance à luy donner que ma parole; que pour la ſûreté de l'argent, je mettrois entre les mains du maître de la Felouque les hardes du petit homme.

Les gens de la Felouque inſtruits, me vinrent faire pluſieurs propoſitions ridicules, & quelques offres que je leur fiſſe de leur donner vingt-cinq piaſtres, ils ne voulurent point me donner de reſolution qu'ils n'euſſent parlé à leurs camarades.

Sur cela quelques perſonnes de la Ville préſentes à ces diſcours me dirent que c'étoit le Conſul qui faiſoit joüer toutes ces pratiques, & que dans l'eſperance de nous rançonner, il avoit répandu je ne ſçay combien de mauvais bruits contre nous; un autre me dit encore qu'il avoit reſolu de ne me point faire partir qu'il ne m'eût fait payer une ſomme proportionnée à ſon avidité. Il fallut donc attendre avec patience le ſecours qu'il plairoit à Dieu nous envoyer. Le vingt-neuviéme nous n'avions plus qu'un peu de biſcuit & du ris qu'on faiſoit cuire dans l'eau. Ce qui étoit de

ſurprenant étoit de voir le jeune Pateque ſurpporter cette miſerable vie plus courageuſement que moy & qu'aucun autre.

Le deuxiéme Février il arriva dans le port une Polacre Françoiſe qui avoit été priſe par un Armateur Fleſſingois qui vint y moüiller auſſi. La Polacre étoit un bâtiment de Cephalonie où nôtre Capitaine nommé Fougaſſe avec d'autres de ſon bord s'étoient embarquez, & dans lequel ils furent repris. Je rendis grace à Dieu de ne m'avoir point fait retomber dans cette nouvelle diſgrace que je n'aurois pû éviter non plus que les autres ſi je fuſſe party avec eux. Ces pauvres gens furent dépoüillez une ſeconde fois, & foüillez juſques dans des lieux que la bien-ſeance ne permet pas de nommer. Le huitiéme Février un Marchand Anglois qu'un bâtiment Venitien amenoit de Conſtantinople m'apprit qu'on y avoit étranglé le grand Viſir, celuy qui m'avoit volé à Babylone. Voicy ce qu'on diſoit à la Porte du ſujet de ſa diſgrace, ou plûtôt de la juſtice que le Ciel avoit commencé à luy rendre.

Un Ambaſſadeur du Roy des Tar- «
tares étoit venu demander à Conſtan «
tinople qu'on declarât la guerre aux «
Moſcovites. Le grand Viſir qui avoit «

» des engagemens ſecrets, ne voulut
» point entendre à cette propoſition.
» Sans même luy vouloir donner Au-
» dience chez luy, ny la luy faire avoir
» du Sultan, il le renvoya fort mécon-
» tent de la Porte. L'Ambaſſadeur étant
» de retour auprés de ſon Prince, luy
» dit que les Turcs étoient des Jiaours
» qui n'avoient point voulu ny l'écou-
» ter, ny luy répondre. Le Roy des
» Tartares outré d'un procedé ſi inſul-
» tant, reſolut de s'acommoder avec le
» Czar. Il luy offrit pour cela des condi-
» tions ſi avantageuſes que la paix ſe
» conclut en peu de temps.

» Le deſſein qu'avoit le Kam de ſe
» venger fit qu'il ſacrifia aux Moſcovites
» deux Places dans la Crymée. Aprés
» quoy ce Prince aſſembla un corps de
» quarante mille hommes, & vint dans
» la baſſe Crimée ſur les bords de la mer
» Noire ravager tout le pays. D'abord
» que la nouvelle en fut venuë, cela
» donna une groſſe allarme au peuple de
» Conſtantinople. (C'eſt de ces pays là
» en effet, d'où cette Ville tire une bon-
» ne partie de ſes vivres & de ſes com-
» moditez.) Le murmure qu'on en fit
» penetra juſques dans le Serail. Le
» Grand Seigneur en entendit parler,

& voulut ſçavoir qui étoit la cauſe de « cette guerre. Les plus hardis luy dirent que « c'étoit ſon grand Viſir par le mauvais « traitement qu'il avoit fait à l'Ambaſſa- « deur du Roy des Tartares. Le Grand « Seigneur le fit venir ſur le champ devant « luy, le traita de chien & de traître, « luy fit ôter ſon Sceau, & l'envoya é- « trangler entre deux portes par des « muets le treiziéme Fevrier jour de la « Chandeleur à la grecque, ſelon l'u- « ſage & le rit qui regne en ce pays. «

XX.

Tournois qui termine le Carnaval à Zante. Monſieur Sicilien Conſul François de Cephalonie. Nobleſſe de l'Iſle genereuſe & polie. Provediteur de Corfou curieux de Medailles. Habitation de Judas. Puits où l'on meurt dés qu'on y deſcend. Revenans à Corfou ſemblables aux Broucolacas de Santeriny. Soldat qui rompt ſes liens comme de la toile d'araignée.

LA nouvelle que je reçûs du ſupplice d'Altaban vint bien ſoulager en quelque façon une partie de mes peines, mais elle ne ſuffiſoit pas pour adoucir l'état violent où je me trouvois, ou pour

ſuppleer aux beſoins indiſpenſables où nous étions par l'inhumanité & l'avarice du Conſul Toligan. En effet, nous n'avions rien à manger le ſeiziéme ; mais une choſe qui contribua à nous conſoler ce fut qu'on nous vint demander nos noms pour ſortir du Lazaret. Nous apprîmes le lendemain que nous partirions ſur une Felouque de Meſſine ; mais qu'il falloit payer les frais de la quarantaine, quoyque ce fût une pure concuſſion du Conſul qui en avoit été payé. Je promis neanmoins de donner ce qu'il falloit. Mais pour quitter un endroit où nous avions tant ſouffert, nous aurions promis toutes choſes. Nous nous mîmes donc dans un petit bateau, & vînmes loger à la Ville chez des femmes qui étoient filles de François, pour y vivre comme nous pourrions, en attendant que le vent fût bon pour partir.

On nous avertit là d'un tournois qui ſe fait tous les ans par une partie de la jeune Nobleſſe du pays à la fin du Carnaval. La curioſité nous fit aller l'aprés dîné dix-huit du même mois dans la grande ruë pour y voir ce ſpectacle. Aprés avoir mené le petit Pateque chez un Juif dont les fenêtres donnoient ſur cette ruë, nous fûmes chercher à nous placer. Je me

mis assez proche d'une figure de hauteur d'homme à cheval qui representoit un Maure avec un écu d'une main & une épée de l'autre.

La Cavalcade composée de gens masquez parut aussi-tôt, assez magnifiquement parée. Elle commençoit par huit ou dix enfans habillez en Heros, & montez sur des chevaux d'élite. Quantité de valets à pieds habillez à l'Esclavonne qui suivoient, tenoient en main de larges épées toutes nuës, des pistolets & des poignards à leurs ceintures. Aprés cela parut celuy que l'on nomme le Mestre-de-Camp à la tête du reste de la Cavalcade. Toute la troupe ensuite qui défila deux à deux, fut faire la promenade jusqu'au bout de la ruë, & revint sur ses pas. Aprés quoy chacun ôta son masque, & le Mestre de-camp ouvrit la carriere au son des tambours & des trompettes. Ceux de la troupe l'un aprés l'autre vinrent trois fois de suite faire leur course avec la lance contre la tête du Maure auprés duquel j'étois. Plusieurs y firent paroître beaucoup d'adresse, & celuy qui remporta le prix de cette course eut une épée d'argent. Enfin le Tournois finit par trois nouvelles courses de bagues dont les vainqueurs vont se promener

par toute la Ville accompagnez de leurs amis.

Le vingt-uniéme à quatre heures du matin les Mariniers de nôtre Felouque nous vinrent appeller; nous nous embarquâmes, & quelque temps aprés nous entrâmes dans le port de Cephalonie. Les maiſons du lieu viennent juſques ſur les rives du port un des plus beaux de ces quartiers, & où l'on aborde avec les petits bâtimens la poupe à terre. Cette Iſle a cent cinquante milles de tour, elle eſt aſſez habitée. Son principal negoce eſt de raiſins de Corinthe, & de fort bons vins muſcats qui ne vaut que 16. écus la botte qui tient ſeize barils Venitiens, & un baril eſt 48. pintes de Paris. Monſieur Sicilien Conſul de France dans ce lieu nous fit beaucoup d'honnêteté, nous donna à manger pluſieurs fois, & nous fit toutes les offres poſſibles de ſervice. Il voulut même à toute force que nous demeuraſſions chez luy pendant le ſéjour que nous ſerions obligez de faire dans Cephalonie.

Nous reçûmes beaucoup de civilitez de la Nobleſſe du pays, moy & Pateque qui parloit preſque quatre langues à ſon âge de cinq ans. Le vingt-cinquiéme le temps s'étant mis au beau au ſortir du

port nous paſſâmes devant une petite Iſle qui ſe nomme le Gardien, où il y a ſeulement un Couvent de Religieux Grecs. Environ ſur le midy le temps ſe gâta, & la mer devint ſi groſſe que de temps en temps les vagues qui entroient dans nôtre Felouque nous moüilloient tout. Les plus aſſurez de nous autres ne pouvoient s'empêcher de témoigner de la crainte, excepté le petit homme. Quand une vague l'avoit bien moüillé, il ſe mettoit à rire de tout ſon cœur. Nos Mariniers firent de grands efforts pour gagner l'abry d'un port qu'on nomme Porteterre; mais un coup de mer jetta nôtre Felouque contre une rocher, & la rompit par le devant. Elle ne tarda guerres à aller au fond, qui par bonheur étoit tout ſable, & n'avoit pas de profondeur.

L'adreſſe de nos Mariniers à attacher leur Felouque, & à nous faire ſortir empêcha nôtre naufrage entier. Ce fut là où j'admiray de nouveau nôtre petit enfant qui n'étoit éfrayé de rien quoy que tout moüillé. Enfin nos Mariniers racommoderent leur Felouque. Le beau Soleil du vingt-ſiziéme ſecha les marchandiſes, & nous nous remîmes en route. On ne fit le vingt-ſeptiéme que

cotoyer Cephalonie & l'Iſle de ſainte Maure, toûjours le long de hautes Montagnes eſcarpées comme des murailles l'eſpace de ſoixante milles. Sur le ſoir le temps étant toûjours bon, nos Mariniers ſe reſolurent de marcher toute la nuit, partie à la voile, partie à la rame, en côtoyant toûjours la Romelie, terre-ferme qui appartient au Turc.

Le vingt-huitiéme aprés avoir rangé les Iſles del-Feſſade, de Paſſo, & d'Antipaſſo, & celle de la Sece, nous arrivâmes à Corfou deux heures avant le Soleil couché. Un François de Normandie, & Capitaine de la Fortereſſe me fit offre de ſa maiſon pour tout le temps que nous reſterions à Corfou; & je reçus du Provediteur de cette Iſle toutes les marques de bienveillance qu'on ſçauroit eſperer. Il fut charmé de l'eſprit du petit homme; & dans un repas qu'il nous donna Pateque en fit tout le divertiſſement. On étoit ſurpris d'entendre un enfant parler quatre langues, & raiſonner aſſez juſte, à ſon âge, de toutes choſes.

Comme le Provediteur vit que j'avois quelque connoiſſance des Medailles, il me fit voir ſon Cabinet où il y en a de fort rares, qui n'étoient, diſoit-il, que le rebut de ce qu'il avoit envoyé à Veniſe.

On chargea Pateque de toutes ſortes de confitures. Nous prîmes congé de Monſieur le Provediteur aprés beaucoup d'honnêtetez qu'il nous fit. On ne peut gueres trouver non plus une perſonne plus obligeante que Monſieur le Chevalier qui nous arrêta chez luy tant que nous reſtâmes à Corfou. Le premier Mars nous fûmes dîner encore chez Monſieur le Provediteur qui prenoit plaiſir à entendre parler le jeune Pateque. Il luy fit preſent ce jour là d'un petit coûteau de Damas à manche d'agathe garny d'argent.

Monſieur Gritty Noble Venitien d'un grand meritequi demeure à Corfou où il a épouſé une riche perſonne de l'Iſle, pria Monſieur le Provediteur de m'engager à mener chez luy nôtre petit homme que ſon épouſe avoit envie de voir. Monſieur le Provediteur m'en fit le compliment, & nous fûmes voir le Seigneur Gritty qui nous reçut avec beaucoup d'amitié. Pateque ſe fit admirer chez luy pour la gentilleſſe de ſon eſprit, il chanta pluſieurs chanſons en Turc, & en Grec.

En ſortant de chez le Seigneur Gritty, aprés une belle collation nous rencontrâmes le Provediteur qui alloit faire ſa

priere à une Egliſe Grecque où repoſe le corps de ſaint Stirion qu'on revere beaucoup dans toute l'Iſle, & qui fait bien des miracles. Nous fûmes de-là à bord d'un gros vaiſſeau Genois pour y voir Monſieur Fontaine fils du premier Drogueman de Conſtantinople. Nous vîmes dans une promenade la campagne la plus belle & la plus fertile, toute plantée d'orangers, de citronniers, & d'oliviers. Le negoce d'huile eſt conſiderable en ce pays. En retournant nous paſſâmes par de vieilles maſures, qui étoient, dit-on, autrefois l'habitation de Judas. L'on raconte auſſi pluſieurs merveilles de cette Iſle, comme d'un puits que nous fûmes voir, qui n'eſt pas trop profond; mais où tous ceux qui y deſcendent meurent d'abord.

Des perſonnes qui paroiſſent avoir le bon ſens parlent d'un fait aſſez ſingulier qui arrive ſouvent en ce pays, auſſi-bien que dans l'Iſle Santeriny; des gens morts, » diſent-ils reviennent, ſe font voir en » plein jour, & vont même chez eux; ce » qui cauſe de grandes frayeurs à ceux » qui les voyent. C'eſt ce qui fait que » quand il en paroît quelqu'un, on va » promtement au cimetiere déterrer le » cadavre, on le coupe par morceaux,

& enſuite on le brûle par Sentence du « Gouverneur&des Magiſtrats. Cela fait, « ces morts pretendus ne reviennent plus. » Monſieur Angelo Edme Provediteur & Gouverneur de l'Iſle m'aſſura luy-même avoir donné une pareille Sentence où il ſe trouvoit plus de cinquante perſonnes raiſonnables qui aſſuroient le fait.

Comme j'avois fait preſent à Monſieur le Provediteur de deux pierres gravées, il n'y eut point d'honnêtetez qu'il ne me fit. Il ordonna genereuſement qu'on fiſt nos proviſions pour nôtre voyage, & le lendemain nos Mariniers nous avertirent de nous tenir prêts pour partir. On nous fit ce jour-là un recit original que voicy:

Deux Soldats ayant enfoncé un Ma- « gazin, volerent pluſieurs pots d'huile, « l'un fut pris, & l'on ne put retenir » l'autre, quoy qu'il ſe laiſſât prendre & « lier de cordes. Au moment qu'on le « croyoit fort en ſûreté, il s'échapoit, & « ne laiſſoit que ſes liens; ce qui eſt arri- « vé, dit-on, pluſieurs fois, & des per- ſonnes même qui l'avoient lié, nous en aſſurerent; mais j'ay de la peine à y a- joûter foy quelque ſerment qu'on en fiſt à Monſieur le Provediteur à qui ces per- ſonnes en faiſoient leur rapport. Le

ſixiéme au matin on porta nos proviſions à la Felouque, & Monſieur le Provediteur nous fit avoir nos billets de ſanté gratis. Aprés l'avoir remercié de toutes ſes bontez nous prîmes congé de luy, & nous nous embarquâmes ſur les neuf heures du matin.

XXI.

Filets des pêcheurs avec des ſonnettes. Lazaret de Meſſine magnifique. Egliſe des Jeſuites du lieu, ſuperbe. Port conſtruit par Innocent XII.

NOus paſſâmes à quinze milles de Corfou devant la Madone de Caſope, lieu fort en veneration, particulierement aux Grecs. En continuant nôtre route nous abordâmes à une Iſle du Fanau, & le lendemain nous reprîmes la haute mer pour traverſer le Canal & prendre terre dans la Poüille. Une grande tempeſte qui s'eleva ſur le midy nous fit courir riſque de perir, & ſans l'adreſſe de nos Mariniers nous euſſions eu de la peine à nous ſauver ſur une des Iſles du Fanau, mais deſerte. Nous remerciâmes Dieu cependant de ce qu'il nous avoit retirez du danger où nous étions. Comme il étoit entré beaucoup d'eau dans

nôtre felouque, nous la tirâmes à terre, & chacun ſe fut repoſer de la fatigue que l'on avoit eüe. Le temps qui continua d'être toujours mauvais nous obligea de demeurer dans cette petite Iſle prés de trois ſemaines. Le fâcheux pour nous, c'eſt que toutes nos proviſions ſe conſommerent en peu de jours, ainſi nous nous vîmes forcez de manger des herbes que nous faiſions boüillir avec l'eau d'une petite fontaine qui ſe trouva par bonheur en ce lieu.

Le vingt-troiſiéme le temps devenu beau, le vent favorable, & la faim nous fit faire force de rames & de voiles pour gagner les terres de la Poüille. Aprés avoir vogué toute la nuit, le matin du vingt-quatriéme en doublant le cap de de ſainte Marie nous rencontrâmes plus de vingt caïques de peſcheurs. Ce qui eſt d'extraordinaire, c'eſt que ces gens ont des filets au bout deſquels il y a des ſonnettes ſur un morceau de liege qui flotte, & que les vagues font remuer; on peut dire ainſi qu'ils prennent les poiſſons au ſon des cloches. On voit d'eſpace en eſpace ſur cette coſte qui eſt belle & fertile d'aſſez groſſes tours ſur leſquelles il y a quelques pieces de canon avec dix à douze hommes pour les garder, & pour

avertir en cas qu'ils viſſent que des bâtimens Turcs vouluſſent aborder.

Nous crûmes deſcendre auprés de la tour de ſaint Jean, mais nous demeurâmes fort ſurpris de voir plus de quarante hommes avec des fuſils qui nous crierent ſans entendre nos raiſons, de nous retirer, ſinon qu'ils alloient tirer ſur nous. Il fallut donc reprendre la mer, & aprés environ trois heures nous abordâmes à une tour dont les gardiens plus traitables, nous apporterent des proviſions pour de l'argent. Nous y demeurâmes ainſi deux jours à nous y bien nourrir, & à nous fournir de proviſions pour continuer nôtre voyage. La nuit du vingt-ſixiéme nous arrivames à Galipoly ville aſſez forte, entourée de la mer avec un pont qui la joint à la terre ferme.

Le vingt-ſeptiéme nous allâmes moüiller devant une tour que l'on nomme Ceſarée, où il y a un fort bon port: nous y paſſâmes la nuit, & le vingt-huitiéme comme le temps étoit bon, nous pourſuivîmes nôtre route juſqu'à un petit port à l'abry de quelques roches que l'on nomme l'Oque vive où nous demeurâmes juſquà minuit. Enfin le vent toûjours favorable nous fit ranger en peu

de temps les côtes de la Poüille, & un petit golfe pour razer celles de la Calabre que nous côtoyâmes tout le vingt-neuviéme. Le trentiéme ſur le midy le vent contraire nous obligea de tirer nôtre felouque à terre prés d'une tour & d'un lieu qu'on appelle le Cap de la Biche. Les terres de ce canton fertiles en citrons & en oranges appartiennent au Prince de Turcia.

Nonobſtant le gros temps nous paſſâmes le trente-uniéme au matin devant une petite ville nommée la Rochelle, mais en côtoyant la teſte du cap eſpartivans, nous penſâmes perir à cauſe des gros boüillons d'eau qui ſe faiſoient. Dés que nous l'eûmes paſſé nous trouvâmes la mer un peu plus calme juſqu'à quatre heures aprés midy que nous entrâmes dans le canal de Meſſine. Là nous prîmes des bœufs pour tirer l'eſpace de deux heures nôtre felouque comme l'on tire les bateaux, & nous les renvoyâmes, parceque les Sbirres y trouverent à redire. Nos mariniers ſe remirent à voguer environ juſqu'à minuit que nous nous trouvâmes vis-à-vis de Meſſine. Le premier Avril aprés avoir été battus de la mer juſques ſur les deux heures aprés midy, nous traverſâmes enfin le Canal

qui a environ ſix à ſept mille de large, & nous arrivâmes à la plage de Meſſine où nous demeurâmes juſqu'à ce qu'on nous eût donné l'ordre d'aller au Lazaret. Il falut coucher cette nuit à la belle étoile.

Les Meſſieursde la Santé ne vinrent que le lendemain deuxiéme Avril au ſoir faire leur reviſion, c'eſt-à-dire nous regarder tous nuds pour voir ſi nous n'avions point de mal ; enſuite nous prîmes une chambre ſeparée de celle des mariniers, & nous reſtâmes dans ce lieu juſqu'à l'onziéme que l'on vint nous donner l'entrée ſur les dix heuresdu matin ; aprés que l'on nous eut fait la reviſion comme en entrant. Ce Lazaret eſt un des plus beaux & des plus commodes que j'aye veus. J'allay loger à Meſſine dans une auberge que tient un François. Je fus voir enſuite Monſieur le Conſul. Le reſte de la journée ſe paſſa à aller voir les belles Egliſes de la Ville qui y ſont en grand nombre, & entre leſquelles celle des Jeſuites l'emporte par la richeſſe, l'architecture, les moſaïques & les colones de jaſpe floride.

Je reſtay à Meſſine juſqu'à ce que j'euſſe trouvé un embarquement pour France. Je rencontray un jour à la promenade

menade le Duc de Savonnairy qui admirant la gentilleſſe de Pateque habillé à la Turque, me pria de le mener le lendemain chez luy. Le Duc vint luy-même à la porte nous recevoir, & mena nôtre petit homme dans la chambre de ſa femme. La Ducheſſe étoit avec deux autres Dames, & j'eus le plaiſir de voir que Pateque leur dit beaucoup de choſes ſpirituelles. Il trouva la Dame du logis la plus belle, & le luy dit ſans la connoître; ce qui ne fut pas d'un petit merite pour luy, & ne luy procura pas moins de careſſes que de confitures. Je m'accommoday avec le Capitaine d'une barque Françoiſe moyennant quinze écus pour nôtre paſſage. Le peu que j'avois ſauvé du naufrage fut garant de la ſomme.

Dés que j'eus mes patentes de ſanté, nous pliâmes nôtre petit bagage, & nous nous embarquâmes le dix-neuviéme d'Avril. Aprés avoir paſſé le Fare fort heureuſement, nous nous approchâmes ſur le ſoir de Stromboly petite Iſle, ou pour mieux dire une montagne aſſez haute dans la mer. Nous voyons pendant la nuit de quart-d'heure en quart-d'heure cette montagne qui jettoit des flâmes. Le douziéme l'on moüilla dans

un bon port devant un village que l'on nomme Palanade. Le vingt-cinquiéme nous paſſâmes devant Salerne où il y a une Foire tres marchande à cauſe des étrangers qui y viennent au vingt-deuziéme Septembre, & qui dure quinze jours. Le 26. un vent contraire & aſſez gros nous obligea à moüiller l'ancre ſous la forteresſe de Baye où l'on bâtit un nouveau fort ; Pouzolles n'en eſt éloigné que de cinq mille.

L'on voit entre Pouzolles & Baye quantité de ruines. Et l'on apperçoit de là la montagne de Somme ou du Veſuve qui fûme toûjours. Le vingt-ſeptiéme comme il faiſoit une grande bonace, nous allâmes nous promener à Pouzolles où nous apprîmes que le vice-Conſul étoit en priſon. Nôtre Capitaine diſputa long-temps pour ne pas payer le droit du Conſulat, & même il fut chez le Gouverneur pour repreſenter ſes raiſons, mais ce fut inutilement, il fallut le payer. Je m'amuſay pendant ce temps là à chercher dans les boutiques quelques medailles antiques, & j'en trouvay d'aſſez bonnes.

Le vingt-huitiéme au matin on remit à la voile ; & le vingt-neuviéme un petit vent contraire ſur les quatre heures,

& une tempeſte nous moüillerent à Pordance prés de l'ancienne ville que l'on nomme Neptunée ou Poſſidonie ſon ancien nom grec. Nous aprîmes dans ce port qu'il y avoit des Corſaires à la mer, & qu'il avoit paru le matin deux vaiſſeaux & une barque. Cela nous donna l'alarme. Un gros vaiſſeau françois s'y étoit refugié pour cette raiſon. Ce port eſt tres beau & tout neuf, puiſque c'eſt le Pape Innocent XII. qui l'a fait faire. Il n'y avoit point de lieu ſeur avant cet ouvrage, & il ſe perdoit ſouvent bien des batîmens dans ces quartiers. Il y a un beau Palais pour celuy qui en eſt Gouverneur, une belle Egliſe, des baſtions avec une tour bien garnie de Canon pour empeſcher l'abord des Corſaires.

Environ cinquante pas de la marine il y a une fontaine ſi belle & ſi commode qu'une armée y pouroit faire ſa proviſion d'eau en tres-peu de temps. Il y a auſſi des reſervoirs où l'eau eſt toujours claire, qui ſervent à blanchir le linge des équipages, & l'on peut dire que l'on a de cette fontaine toutes les commoditez que l'eau peut produire. Elle eſt ornée de cette belle inſcription que je ne veux pas oublier.

INNOCENTUS. XII. PONT. MAX.
DE. NAVIGANTIUM INCOLUMITATE
SOLLICITUS.
ANTIO. PRÆSENTIA. ILLUSTRATO.
EXTRUCTO PORTU, ARCE CONDITA.
AQUIS ARDUA DEDUCTIS.
ET EXCITATO FONTE
PUBLICÆ FELICITATI
CONSULUIT
ANNO JUBILÆI. 1700.

A cinq pas de cette Fontaine eſt une hoſtellerie, mais baſtie comme un Palais. Il y a des chambres pour loger plus de cent perſonnes, & l'on y trouve toujours des vivres. Je fus tout ſurpris d'y rencontrer un Joüalier de Paris de mes amis, ce qui ne fut pas un petit ſujet de joye pour moy. Dans la peur que j'avois de retomber entre les mains des Corſaires, il me conſeilla d'aller à Rome par terre. Dans cette converſation un paſſager de nôtre barque me dit qu'il vouloit y aller par cette voye, & que ſi je voulois eſtre de la partie nous irions enſemble. Mais comme je luy marquay ce qui me retenoit d'accepter cette propoſition, il m'offrit honneſtement ce qui me ſeroit neceſſaire, & je promis de le luy rendre à Rome.

XXII.

Gallerie du Marquis Storce pleine de raretez. Le Pape ne dédaigne pas de s'humaniſer avec un jeune enfant que Sa Sainteté ne juge pas indigne d'un nom illuſtre.

JE retiray du Capitaine de la barque mes hardes & nous arrêtâmes une caleche pour trois piaſtres & demie qui nous mena à Rome le vingtiéme May, où je logeay au Faulcon prez de la Rotonde. On ne ſçauroit eſperer plus d'honneſtetez que j'en receus de Monſieur Bonhomme banquier, à qui Monſieur Duru m'avoit adreſſé, & qui me donna de quoy ſatisfaire à ce que je devois à mon dernier compagnon de voyage, & à mes beſoins. Je ne diray rien de ce qu'on voit à Rome d'admirable, trop de voyageurs en ont fait d'amples recits. Le vingt-uniéme nous fûmes voir la gallerie du Marquis Storce. Ce Seigneur, auſſi curieux que de bon goût, a de tout ce qui peut ſatisfaire les yeux & l'eſprit. Si ſes threſors dans ce genre nous étonnoient, il ne fut pas moins ſurpris d'entendre les diſcours de mon petit homme. Les Dames qui en furent averties vinrent

faire beaucoup de careſſes à cet enfant.

Il y avoit entr'autres peintures dans le cabinet du Marquis quinze à vingt petits portraits en miniature des Roys & des Princes de l'Europe. Pateque qui les regardoit avec nous ſe mît à crier avec un tranſport de joye, *Monſieur, voilà le Roy de France mon maître.* Je luy demanday comment il le connoiſſoit. *Ne vous ſouvenez vous pas*, me dit-il auſſi-tôt, *que je l'ay veû à Conſtantinople chez Monſieur l'Ambaſſadeur?* J'admiray la memoire de cet enfant. Monſieur le Marquis Storce n'en fut pas moins ſurpris, quoy qu'il crût qu'on le luy avoit fait dire. Pour s'en éclaircir il fut de l'autre côté de la gallerie arranger dans un cabinet pluſieurs portraits plus petits que les premiers, parmy leſquels étoit le portrait du Roy. Il y mena Pateque ſeul, & luy demanda s'il en reconnoiſſoit quelqu'un. Nôtre petit homme aprés avoir regardé un peu de temps, n'heſita point à dire encore; *Voilà le portrait du R de France mon maître.* Monſieur Storce dans ſa ſurpriſe luy dit; *Va mon enfant, Dieu te beniſſe, tu merite de vivre long-temps.*

Comme nous fûmes ſalüer Monſieur

le Cardinal de Janſon, il admira l'eſprit de Pateque qui chanta devant luy dans les quatre langues qu'il ſçait. Aprés pluſieurs queſtions qu'il fit à Monſieur le Cardinal, il parla de la guerre, & dit qu'il tueroit tous les ennemis du Roy de France ſon maiſtre. Monſieur le Cardinal luy demanda avec quoy il les tueroit. *Avec des canons*, répondit l'enfant, *des fuſils, & des piſtolets.* Il en demanda là deſſus à Monſieur le Cardinal qui eut la complaiſance de luy faire apporter un piſtolet, & de le luy faire charger de poudre. Dés que Pateque l'eut entre ſes mains ; *Où ſont*, dit-il, *les ennemis du Roy de France, où ſont les ennemis des François* ? On luy montra une perſonne de la compagnie de la maiſon de Monſieur le Cardinal, & on luy dit ; *Voilà un ennemy, c'eſt un Hollandois, c'eſt un Corſaire.* Pateque tira ſon petit coup de piſtolet contre luy, & ſe mit à crier : *Monſieur le Cardinal, je l'ay tué.* Enfin il dit & fit tant de choſes de même nature que la gentilleſſe de ſon eſprit & de ſes manieres charma toute la compagnie.

Monſieur le Cardinal me fit l'honneur de me donner audiance en particulier où je demeuray une heure avec luy, &

nous renvoya daus un de ſes caroſſes. Nous fûmes le lendemain à la vigne Borgheſe. La deſcription particuliere qu'on a faite de ſes raretez m'épargne la peine de les raporter. Je n'y ay pas veu cety neanmoins, il y a une armoire d'où ſort la teſte d'un diable qui crie & qui épouvante ceux qui l'ouvrent. On dit à Pateque qu'une perſonne tenoit dans ſes bras, d'ouvrir cette armoire. Il l'ouvrit, & comme cette vilaine figure parut en criant, au lieu d'en avoir peur, il luy donna un grand coup de poing qu'il redoubla, aprés quoy il demanda une eſpée pour tuer cette vilaine teſte. Comme nous allâmes voir Monſieur le Cardinal deux jours aprés la premiere viſite, il retint le petit homme à dîner, & nous promit que le lendemain il nous feroit avoir audience du Pape. Nous ne manquâmes pas ce jour-là de nous trouver chez Monſieur de Janſon.

Un peu aprés que nous fûmes au Vatican, on nous introduiſit où étoit le Pape. Je trouvay lors que j'entray que Sa Sainteté s'entretenoit avec mon petit homme. Je croy que jamais perſonne n'a fait au Pape des queſtions ſi ſingulieres. Pateque demanda à Sa Sainteté des raiſons de tout ce qu'elle avoit ſur elle, & le Pape

en luy faiſant quelques préſens de médailles luy dit : *Vous ne me demanderez plus rien ? Pardonnez-moy*, luy répondit le petit homme, *je vous demande encore quelque choſe. Et quoy*, luy dit le S. Pere ? *Me le donnerez-vous*, repliqua l'enfant ? Le Pape le luy promit. *Donnez-moy*, dit Pateque, *un petit chapeau rouge.* Monſieur le Cardinal en rit, & Sa Sainteté demanda qui avoit inſtruit de cela cet enfant. Je pris la liberté de dire qu'étant ſous ma conduite je ne luy en avois pas parlé, & que je ne croyois pas que perſonne luy en eût rien dit. Le Pape en fut ſurpris ; mais il ne le fut pas moins lorſque Pateque luy demanda quand il auroit la bonté de luy donner le petit chapeau rouge. Sa Sainteté luy dit qu'il le luy envoyeroit en France.

Le Pape me fit l'honneur là deſſus de me demander de quelle maniere j'avois eû cet enfant. Je luy en fis le recit : & comme je luy dis que ſon pere eſtoit un gentilhomme Polonois eſclave à Conſtantinople quand il épouſa ſa mere, qui deſcend de la famille des Paleologues. Sa Sainteté dit qu'il falloit l'appeller Paleologue, puiſque ſelon l'uſage de ſon pays les garçons portoient auſſi le nom de leurs meres. J'ajoûtay enſuite que

nous fit dire de l'aller trouver. Monſieur le Baron de Ricaſoly nous envoya un caroſſe, & l'on nous mena ainſi à l'audience de Monſieur le Grand Duc. Ce Prince tout bon & tout genereux plaignit beaucoup les malheurs qui m'eſtoient arrivez, & prit plaiſir à parler avec Paleologue. Le Grand Duc conſiderant l'application du petit homme à toucher à ſon épée, luy demanda s'il la trouvoit belle. A quoy Paleologue répondit: *Ouy, mon Prince, elle eſt belle; j'avois auſſi un beau ſabre, mais le Corſaire me l'a ôté; faites-moy la grace de m'en donner un autre. Si je vous en donne un*, dit le Grand-Duc, *qu'en ferez-vous? J'en couperay la teſte à tous les Turcs qui ſont à Conſtantinople. Et pourquoy*, demanda le Prince, *voulez-vous couper la teſte aux Turcs de cette Ville? C'eſt*, reprit Paleologue, *que quand je les auray tous tuez; Conſtantinople ſera à moy, & j'y commanderay.* Le Grand Duc ne put s'empecher de rire de ce diſcours, & promit au petit homme de luy donner un ſabre. Aprés cela il nous fit la grace de nous dire que nous aurions l'honneur de le revoir.

Je ne fus pas plutôt à la maiſon que Monſieur le Baron de Ricaſoly m'envoya appeller, & me dit qu'ayant eſſuyé

tant de malheurs dans mon voyage, le Prince ſon Maître en avoit eſté touché, & que pour ſubvenir à quelques beſoins il m'envoyoit cent écus. Je me ſentis dans le moment ſi fort obligé des honneſtetez & de la generoſité du Grand-Duc, que je ne pus trouver de paroles pour m'exprimer. Je priay neanmoins Monſieur le Baron Ricaſoly de faire luy-même mes remercimens au Prince, & de l'aſſurer de ma reconnoiſſance tant que je vivray. Comme j'avois douze collonnes de cryſtal de roche dont je me voulois défaire, Monſieur le Grand-Duc me fit dire de les luy porter le lendemain, qu'il les acheteroit, ſi elles eſtoient belles, & qu'il les payeroit au delà de l'eſtimation. Enfin ce Prince qui trouva les colonnes à ſon gré, & le morceau de prime d'émeraude, qui peſoit ſix à ſept livres, ſingulier, me fit offrir deux cent écus de mes douze colonnes & de ma pierre, que j'acceptay avec tous les remercimens que je devois aux marques de bonté de ce Prince.

Monſieur le Grand Duc m'envoya dire le lendemain que je luy amenaſſe le petit homme. Nous y fûmes dans le caroſſe de Monſieur le Baron Ricaſoly, & Monſieur le Grand-Duc fit preſent à

Paleologue du petit ſabre qu'il luy avoit promis. La poignée eſtoit d'agate, la lame de damas, & la garniture du fourreau de vermeil doré. Il me fit voir pluſieurs ouvrages de pierres dures que l'on travaille dans ſes galleries. C'eſt le ſeul Prince qui y entretient les meilleurs ouvriers dans ce genre, auſſi y fait-il travailler ſans ceſſe. Il nous envoya chez ſon frere le Cardinal qui marqua beaucoup de plaiſir de voir Paleologue. Ce Prince le fit parler les langues qu'il ſçait avec des perſonnes qui les entendoient, & il admira avec quelle hardieſſe il parloit à tous ceux qui luy faiſoient quelques demandes. De quoy qu'on luy parlât, il eſtoit toûjours preſt à répondre. Nous redeſcendîmes en bas chez Monſieur le Grand-Duc qui me dit de mener le lendemain Paleologue voir le grand Prince & la Princeſſe qui étoient à Pocaianne, & qu'il m'envoyeroit une Caleche de Cour.

Le vingt-neuviéme, à ſix heures du matin, Monſieur le Baron Ricaſoly nous donna des gens pour nous y accompagner. Le Prince n'eſtoit pas encore levé quand nous arrivâmes au lieu où il eſtoit. Aprés qu'on nous eut fait bien déjeûner dans les offices, ce Prince eſtant

levé, nous fûmes introduits auprés de luy par le Marquis Capone & Monſieur Alexandre Rodolfe. Son Alteſſe fit beaucoup d'accueil à Paleologue, dont les réponſes le divertirent extêmement. Au ſortir de la Meſſe que Paleologue entendit toûjours auprés du Prince, on voyoit d'une gallerie decouverte, où nous eſtions, des ſoldats en bataille dans une petite place. Dés que Paleologue, qui ſemble n'avoir d'autre inclination que la guerre, vit les ſoldats, il pria le Prince de les faire tirer, de les faire marcher, & de faire joüer du drapeau, cela ſe fit par complaiſance pour le petit homme. Le Prince enſuite le prenant par la main l'emmena dans ſon cabinet, & luy donna une bague d'émeraude garnie de ſix petits diamans.

Dés qu'on eut averti que la Princeſſe eſtoit levée, on conduiſit Paleologue pour la luy faire ſaluer. La Princeſſe qui vint au-devant de luy, le prit par la main, & l'emmena dans ſa chambre. Elle me fit l'honneur de me demander où je menois ce petit enfant. Quand j'eus dit que c'étoit à la Cour de France, Paleologue ajoûta : *Oüy, ma Princeſſe ; je m'en vas eſtre l'eſclave de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Que tu ſeras heu-*

reux ! reprit la Princeſſe, *tu vas voir le plus Grand Roy du monde, quel bonheur ſeroit-ce pour moy de pouvoir goûter ces meſmes plaiſirs* ! Elle dit beaucoup de choſes ſpirituelles à la loüange du Roy, des Princes, & des Princeſſes de la Cour de France. Elle parla Turc, qu'elle ſçait bien, avec Paleologue.

Le trente-uniéme nous partîmes dans une Caleche pour Ligourne, où le premier Juin je fus voir Monſieur le Conſul à qui je croyois que le Corſaire de Fleſſingue avoit remis des medailles que j'avois promis de rachepter pour cent écus, mais que je trouvay entre les mains d'un Marchand Hollandois de qui je les retiray pour le prix dont j'étois convenu. De là, aprés douze jours de navigation, tantoſt bons, tantoſt mauvais, nous arrivâmes à Marſeille, d'où nous paſſâmes à Avignon & à Lyon pour venir à Paris le quatriéme Juillet.

XXIV.

Naturel officieux caractere ſpecifique de ſon Alteſſe Royale Madame. Uſage du Levant, quand on boit à la ſanté des grands Princes. Le Roy n'ignore point les coûtumes des peuples les plus reculez.

MEs premiers ſoins furent d'aller en Cour ſaluer S. A. R. Madame, & la remercier de toutes les bontez qu'elle avoit euës pour moy. En effet que ne dois-je point à cette grande Princeſſe des ſoins qu'elle prit dans mon affaire de Babylone, pour me faire recouvrer ce qui m'y avoit eſté volé ſi injuſtement ? auſſi tant que je vivray je ne ceſſeray jamais d'eſtre redevable à ſes bons offices, auſſi-bien qu'à ſa generoſité. J'eus l'honneur de luy preſenter toutes les pierres gravées que j'avois échappées de tant de naufrages. Le grenat gravé en creux d'un Ptolemée & de ſa femme que j'avois trouvé dans la haute Egypte, en eſt une. Je luy parlay du petit Paleologue que j'avois amené, elle me fit l'honneur de me dire qu'elle prendroit plaiſir à le voir ; je le luy menay donc auſſi-tôt, & ſi Madame le trouva joly de ſa perſonne, ſon eſprit ne luy

parut pas moins aimable.

Paleologue fut avec elle comme s'il y avoit toûjours eſté, il ne la quitta point, & l'accompagna à la Meſſe, où il parut devot & modeſte. Les diſcours qu'il tint à Madame enſuite la divertirent beaucoup, & il chanta pluſieurs chanſons dans les langues qu'il ſçait. Aprés le dîné Son Alteſſe Royale le mena dans ſon cabinet, & me dit de le laiſſer avec elle, & de le revenir prendre ſur le ſoir. Je recommanday au petit homme d'eſtre bien ſage; ce qu'il me promit. Dans cet intervalle je fus rendre la lettre que j'avois pour Monſieur le Comte de Pontchartrain, & je retournay ſur les huit heures du ſoir chez Madame, reprendre Paleologue. Dés qu'il mapperçut: *N'eſt-il pas vray, Madame*, dit-il, *que j'ay eſté fort ſage*? Madame me fit l'honneur de m'en aſſeurer. En prenant congé de S. A. R. il luy baiſa la main. Comme je l'emmenois: *Attendez, Monſieur, j'ay quelque choſe à dire à Madame*, & rentra dans ſon cabinet: *Madame*, prit-il la liberté de luy dire, *vous m'avez promis de me faire voir le Roy, je vous en prie; faites-moy cette grace.* Madame le luy promettant de nouveau: *Ce ſoir*, luy dit-elle, *vous le verrez; reſtez icy.*

Quand l'heure du ſoupé fut venuë, Madame prit Paleologue par la main, & le mit à côté d'elle prés de la table. A peine eſtoit-on aſſis que Madame la Ducheſſe de Bourgogne demanda qui eſtoit cet enfant? *c'eſt*, dit Madame, *un petit homme de Conſtantinople que M. Paul a amené de ce pays-là*, & le luy envoya pour le voir. Aprés un petit compliment à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, cette Princeſſe fit apporter une aſſiette pour luy donner à manger. Il parla fort joliment & fort à propos ſur pluſieurs ſujets. J'étois trop loin pour les entendre; mais l'on voyoit bien que cela faiſoit plaiſir à Monſeigneur, & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne qui luy firent l'honneur de luy donner pluſieurs choſes à manger. Sur quoy il prit la liberté de dire : *Mais, Madame, vous me donnez beaucoup à manger, ſans commander qu'on me donne à boire. Il a raiſon*, dit Madame de Bourgogne en riant; *qu'on luy en apporte.*

L'ordre de la Princeſſe executé ſur le champ, Paleologue ſans s'embaraſſer verſa luy même fort adroitement beaucoup d'eau & peu de vin dans un verre. Il eut la hardieſſe aprés & l'ingenuité tout enſemble de vouloir boire à la ſanté du Roy & dit, le verre en main : SIRE,

à voſtre ſanté. Le Roy n'y fiſt pas attention d'abord, parce qu'il parloit; mais le petit homme ne but point que le Roy n'eût ceſſé de parler; il éleva donc ſa voix plus fort qu'auparavant, & répeta: SIRE, *à voſtre ſanté.* Le Roy luy marqua de la teſte qu'il l'avoit entendu; & dans le temps Sa Majeſté connut ce qu'il alloit faire; car elle dit: Vous allez voir la mode de ſon pays. Quand l'enfant eut bû, il leva ſon verre en l'air, & l'ayant tourné quelques tours, il le jetta & le caſſa en criant *vivat* de toute ſa force, & ſe remit à manger comme s'il avoit eſté accoûtumé toute ſa vie de manger à la table des Rois.

Le ſoupé finy Paleologue fut ſe remettre auprés de Madame qui le mena dans la chambre du Roy; où aprés avoir demeuré un moment, il en ſortit avec Madame qui le mit dans ſa chaiſe avec elle, & le mena juſques dans ſon appartement où le petit homme luy baiſa la main, & luy donna le bon ſoir. Comme il me tourmentoit beaucoup de le mener chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne, je luy menay le lendemain; il fut introduit par Madame la Ducheſſe du Lude qui le vint prendre à la porte.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne

qui avoit pris medecine, étoit au lit ; Paleologue dit mille choſes qui la divertirent. Il chanta, il danſa à la Turque, & fit récit de ſon voyage. Madame la Ducheſſe de Bourgogne charmée de ſon eſprit luy ordonna de la revenir voir.

Le lendemain je le menay au lever de Madame. Il s'y trouva une petite fille qui danſoit bien ; il danſa avec elle, ce qui divertit beaucoup. Comme Madame le menoit à la Meſſe, il vit en chemin Madame la Ducheſſe de Bourgogne, à qui il courut donner le bon jour. Elle luy fit des careſſes & luy dit de la venir voir. Cet enfant n'a que deux inclinations, la devotion & la guerre. Quand il prie Dieu, on ne peut rien voir de ſi devot ; & quand il parle d'armées, de guerre & de ſoldats, on le prendroit pour le petit fils de Mars. Aprés le diſné de Madame, je le menay chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne, où il paſſa toute l'aprés-diſnée à divertir cette Princeſſe & toutes les Dames par cent choſes ſi ſpirituelles qu'on étoit ſurpris de voir tant d'eſprit dans un enfant.

On m'avertit ce jour là que le Roy avoit dit quelque choſe à Monſieur de Ponchartrain au ſujet de ce petit homme, & qu'il falloit l'aller trouver. Ce

fut Madame la Marquiſe d'O qui eut la bonté de me donner cette bonne nouvelle. Cette genereuſe Dame avoit connu la mere de Paleologue à Conſtantinople, & feu M. de Guilleragues la conſideroit. Le lendemain matin je ne manquay pas de me trouver dans la ſalle de Monſieur de Ponchartrain ; je luy preſentay Paleologue qui eut l'honneur de le ſaluer, & je pris la liberté de luy dire la nouvelle qu'on m'avoit rapportée des bontez du Roy pour le petit enfant. *Allez le mener*, me dit il, *chez Madame la Chanceliere, & chez Madame de Ponchartrain qui le veulent voir, & revenez à deux heures.*

Rien ne me parut plus avantageux, j'obeis ſur le champ à cet ordre, & Madame de Pontchartrain fut ſi charmée du petit homme qu'elle le prit par la main, & le mena, elle même chez Madame la Chanceliere qui le reçeut avec tout l'agrément poſſible. Il luy demanda beaucoup de choſes, & toujours vouloit ſçavoir le pourquoy de tout.

Quand nous eûmes pris congé de Madame la Chanceliere & de Madame de Pontchartrain, le petit homme voyant que je prenois le chemin de ſortir du château, il me dit : *Monſieur il faut aller*

chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Je luy dis que ce n'étoit pas l'heure, & que nous irions l'aprés-midy. *Non*, me dit-il, *il faut y aller àpreſent.* Comme je m'obſtinois aucontraire, il voulut à toute force que je l'y menaſſe. J'eus beau luy dire qu'on le chaſſeroit s'il y alloit à cette heure, il perſiſta toujours, & pour finir ſon importunité je fus contraint de l'y conduire.

Dés que l'Huiſſier eut ouvert la porte où il avoit frappé du pied, il paſſa ſous ſon bras, & alla trouver Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Au bout d'un moment il parut deux Dames qui demenderent où eſt le maître de ce petit enfant, je me preſentay, & dis que c'étoit moy. *Madame la Ducheſſe de Bourgogne*, me dirent ces Dames, *prend le petit Paleologue, & veut en avoir ſoin.* Madame du Lude dans ce moment vint me faire entrer pour parler à Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Cette Princeſſe m'aſſura donc elle-même qu'elle prenoit cet enfant; que je luy allaſſe querir ſes habits, & que je les aportaſſe à Marly. Je ne pus m'empeſcher de dire que j'admirois le bonheur de Paleologue, puis qu'une auſſi grande Princeſſe vouloit bien luy donner ſa protection & ſes bonnes graces. J'ajoutay là-deſſus qu'il

arrivoit ce qu'il avoit toujours dit pendant nôtre voyage, qu'il vouloit être l'eſclave de Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſans jamais avoir voulu dire autrement. En effet quand on luy demandoit où il alloit, il diſoit qu'il alloit en France eſtre l'eſclave de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & je puis aſſeurer que cela luy eſt venu de luy même, pour avoir entendu dire qu'elle étoit aimable & grande Princeſſe, & fille du Roy de France.

Dans l'embarras où Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſe trouvoit, parce qu'il n'y avoit point d'ordre pour cet enfant à Marly, toutes les Dames s'empreſſerent de dire qu'elles en auroient ſoin; & Madame la Marquiſe d'Angeau promit de luy donner à coucher. Je fus aprés cela chez Monſieur de Ponchartrain luy annoncer ce que Madame la Ducheſſe de Bourgogne avoit envie de faire pour Paleologue, dont il me parut ſatisfait. Quand il fut à Marly on parla de le mettre dans une Penſion, mais le Roy en decida autrement, & l'a fait mettre aux Jeſuites pour en prendre le ſoin que merite un auſſi aimable petit homme. Cet enfant promet beaucoup. Il a un caractere d'eſprit au deſſus de ce qu'on ſe peut imaginer, & ſi l'on doute

du témoignage que j'en rends, il eſt aiſé de s'en éclaircir par ſoy-même.

Comme il eſt parlé dans ce Voyage de la mort d'Altaban grand Viſir, que le Grand Seigneur fit étrangler le 13. Février 1703. on ne ſera pas fâché ſans doute de voir un recit des troubles commencez dans l'Empire vers le mois de May de la même année. On peut dire que l'élevation d'Altaban par les intrigues du Mufty, & des autres, en a été la cauſe. Le Mufty & le grand Viſir enſuite, par des engagemens ſecrets, & pour en faire réüſſir les entrepriſes, ou s'emparoient des revenus de l'Empire, ou les employoient à d'autres uſages. Le Ciel qui ne ſouffre pas toujours les prévarications des Miniſtres quoyque parmy les Infideles, rompit les meſures de ceux-cy par le ſupplice de l'un d'eux. L'aveuglement, où la cruauté & l'avarice avoient jetté les autres, ne leur en fit pas prévoir les ſuites ordinaires: & ce furent les reſſorts dont la vengeance divine ſe ſervoit pour les punir, ce qu'on verra par une relation aſſez exacte.

Le Prince quoy qu'humain, comme on le ſçáit, & aimant la juſtice comme on l'a vû par le ſequeſtre des effets d'Altaban pour en faire faire de reſtitutions; ce Prince, dis-je, tout bon qu'il étoit, a été

a été envelopé dans le malheur de ſes premiers Officiers par les ordres du Ciel, pour n'avoir pas luy-même aſſez tôt vangé dans ſes indignes Miniſtres les droits du Ciel & de la terre qu'ils avoient violez ſi long-temps impunément. On ſouhaiteroit avoir de la même exactitude que la relation qu'on donne icy, ce qui s'eſt paſſé à la Cour Othomane depuis le treiziéme Février juſqu'au ſeiziéme Juillet de la même année, pour en faire un corps entier de faits qui dépendent les uns des autres. Rien ne feroit mieux remarquer un tiſſu ſuivy d'effets de la Providence en nôtre faveur, qui dérange comme il luy plaît les deſſeins qui ne ſont pas concertez avec elle.

XXV.

RELATION DES TROUBLES qui ſont arrivés dans l'Empire Othoman, écrite le dix-neuviéme Septembre 1703.

JE craindrois, Monſieur & cher amy que vous ne me cruſſiez froid à vôtre égard, ſi aprés les agitations qu'ils y a eu dans cet Empire

depuis vôtre depart, je ne vous en aprenois les particularitez. Je vous en aurois plutôt envoyé un détail ſi je n'euſſe attendu un denoüement de ces redoutables mouvemens. Il y a cependant encore des mécontens, quoy qu'il ſemble que l'entrée du nouveau Grand Seigneur dans ſa Capitale depuis deux jours, dût avoir calmé tous les eſprits, ce qui fait preſumer quelque émotion ou changement à la Porte dans les ſuites; mais comme l'entrée de ce Prince a mis fin en aparence à tous les remuements qui ſe ſont fais, je n'ay pas trouvé à propos de differer davantage à vous marquer ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de ces troubles juſqu'à ſon entrée dans ſon Serrail de Conſtantinople.

Il y avoit environ trois ans que Sultan Muſtapha ſe tenoit à Andrinople. S'étant retiré une nuit de Conſtantinople par une terreur panique pour y aller faire ſon ſejour, ce depart precipité fut tres deſagreable à

ces peuples & aliena leurs eſprits contre luy. Ils l'étoient déja au ſujet de la derniere tréve qu'il a faite avec l'Empereur qui luy a été deſavantageuſe, quoy qu'il fût dans un état d'en tirer meilleur party. Ils avoient ſur le cœur qu'il eût rendu Caminieck Place importante ſur les confins de la Pologne ; ce qui eſt contraire à leur loy, ne devant ceder des Places aux Chrétiens où ils ont une fois bâti des Moſquées, que lorſqu'ils ne peuvent plus les défendre. Ils étoient auſſi outrez de ce qu'il a aſſigné par la même tréve un tribut à l'Empereur ſur la Moldavie & la Valaquie, autre point contrevenant à leur loy. Ils ſe tenoient de plus pour lâches d'avoir fuy devant les Chrétiens dans une bataille, ce que leur prophete Mahomet défend à ſes ſucceſſeurs. Les ſujets de mécontentemens qu'ils avoient pour les fautes cy-deſſus joints à la tirannie continuelle du Mufty, ſur lequel le Grand Seigneur ſe repoſoit

depuis long-tems du ſoin de ſon Empire, ſe contentant de la qualité, en s'abandonnant à ſes plaiſirs, ſon abſence de ſa Capitale dont le peuple reſſentoit beaucoup de prejudice, la milice qui n'étoit point payée, les ſommes immenſes que le Mufty s'étoit attribuées, mettant impoſition ſur toutes les Charges dont il diſpoſoit ſouverainement en faveur de ſes parens & creatures, ſont les vrais motifs qui ont produit les évenemens ſuivans.

Voicy le commencement du ſoulevement de Conſtantinople qui fut le ſeiziéme Juillet au matin par les Jebigis, gens qui travaillent à la poudre, leſquels ſont en grand nombre. Il y avoit environ deux mois qu'ils avoient fait une autre ſedition qui fut bien-tôt apaiſée; mais celle du ſeiziéme Juillet a eu de tres pernitieux effets, puiſqu'elle a été le boute-feu de tout le ſoulevement en queſtion.

Ce fut donc ce jour au matin qu'u-

ne vingtaine de Jebigis firent du bruit de ce qu'on ne les payoit point & qu'ils pretendoient l'être. Cette troupe augmenta de ſorte qu'en moins d'une heure, ils ſe trouverent environ mille. Ils allerent aux monoyeurs pour les obliger à leur donner de l'argent. Ces gens firent avertir le Caïmakan de la violence qu'on leur faiſoit (c'étoit un jeune garçon d'environ vingt ans que le Mufty avoit revêtu d'une Charge ſi grave à cauſe qu'il avoit une de ſes filles) afin qu'il trouvât les moyens de ſatisfaire ces mutins. Au lieu de faire chercher de l'argent à quelque prix que ce fût pour leur donner un os à ronger, il voulut les amuſer de promeſſes, mais ils étoient trop échauffez pour s'en contenter. Cette faute fit d'une étincelle un grand embraſement. Quand ils virent qu'on pretendoit les endormir, ils coururent en furieux, leur nombre groſſiſſant toujours, à la maiſon du Caïmakan; ils tirerent quelques coups de fuſil devant, & y entrerent en foule; la

pillerent, ayant pourtant la retenüe de ne point forcer le haren des femmes. Avant qu'ils euſſent entré dans ſa maiſon il eut le tems de s'enfuir par une porte de derriere, & on ne ſçeut ce qu'il étoit devenu.

Enſuite ils furent devant les oudas, ou caſernes des Janiſſaires, & ſe recrierent fort de la tyrannie du Mufty, & du mauvais état du gouvernement, de ce qu'on ne les payoit pas ; & alleguerent tant d'autres cauſes de recriminations que leſdits Janiſſaires qui avoient autant lieu de ſe plaindre qu'eux prirent les armes. Les gens de loy ou Eſtendy, qu'ils conſiderent beaucoup, aprouverent ce qu'ils faiſoient, étant auſſi fort mécontens ; enfin dans moins de trois ou quatre jours tous les Turcs de Conſtantinople furent ſoulevez. Il n'y avoit que les Boſtangy qui avoient la garde du Serrail, qui vouloient être fideles au Grand Seigneur. Leur Chef le Boſtangy Bachy les entretenoit dans ces ſenti-

mens. Ces autres voyant qu'ils s'opiniâtroient à garder le Serail, ſe mirent en état d'en abatre les portes, tandis que d'autres tâchoient de leur inſinüer les juſtes ſujets qui leur avoient fait prendre les armes. Ils tomberent d'acord de ſuivre le ſort de tous les autres, dés lors toute la Ville fut en armes ſans qu'il y eût des partis oppoſez.

Il faut vous dire que les Jebigis ne pouvant ſouffrir que le commandant des Janiſſaires refuſât de donner la baniere, ayant la volonté d'être fidele au Grand Seigneur, le maſſacrerent & la luy prirent de ſon ſein, où il l'avoit cachée, croyant qu'on n'en viendroit pas à une ſi grande extremité que de luy ôter la vie, reſolu neanmoins de plutôt mourir que de la remettre ſans l'ordre de ſon Prince.

Ils s'aſſemblerent ſur une grande ſplanade appellée l'Etmeidan dans la Ville, qui peut contenir plus de cent mille hommes... Il pouvoit y

en avoir autant de campez, tant gens de guerre que Bourgeois. Ils ſe firent des Chefs auſquels ils obeiſſoient aveuglément, pour mieux dire avec une entiere ſoumiſſion. Ils donnerent avis aux Provinces voiſines des démarches qu'ils avoient faites, des raiſons qui les avoient contraints, les exhortans de concourir à la cauſe commune & de leur envoyer des Troupes. Il en arrivoit de jour à autre qui les renforçoient. Or étant en état de ſe faire écouter, ils envoyerent pluſieurs Deputez au Grand Seigneur pour luy rendre compte de ce qui les avoit obligez de prendre les armes. Ils avoient leurs inſtructions & ordre de luy dire que laſſez des extorſions du Mufty deſquelles ſes peuples gemiſſoient, ils s'étoient à la fin determinez de chercher un remede ; qu'aprés avoir long-tems patienté, ils s'étoient veus contraints d'en opter un qui pût les tirer d'oppreſſion, que pourtant ils ſe remettroient bien-tôt dans le devoir,

s'il leur rendoit juſtice contre le Mufty, & s'il ſe trouvoit dans huit jours en ſa Capitale ainſi qu'il devoit; que s'il ne s'y rendoit au bout de ce terme, ils procederoient à l'élection d'un autre Sultan. Le Mufty & le Boſtangy Bachy d'Andrinople empêcherent que ces Deputez n'aprochaſſent de ſa perſonne, & même ils furent maltraitez; ils reflechirent neanmoins qu'il faloit tâcher à les apaiſer, & même de les gagner, afin qu'à leur retour ils travaillaſſent à corrompre leurs gens. Ils repartirent donc ſans avoir informé le Grand Seigneur de leur commiſſion. Ils raporterent un catecherif ou lettre qu'on fit acroire venir de luy, lequel contenoit qu'ayant apris le ſujet de leurs plaintes, il étoit tres-diſpoſé de les contenter, qu'il partiroit dans peu de jours pour Conſtantinople afin d'y reſider & leur rendre entiere juſtice, mais qu'auparavant il faloit qu'ils ſe rangeaſſent aux termes de l'obeiſſance qu'ils luy devoient

comme cy-devant. Ces Deputez arrivant ſe rendirent au lieu d'Ameidan, où l'on étoit ſous les armes & preſenterent le Catecherif. Lorſque les Chefs eurent lû la froide réponſe qu'il contenoit, laquelle ne ſe raportoit pas à leur ſituation, ils le jetterent au feu, & convinrent de faire un Sultan. Cependant le Mufty & ſes Emiſſaires faiſoient courir divers bruits pour prolonger le temps; mais ceux-cy ſe comportoient trop prudemment pour ſe laiſſer ſurprendre, n'en perdant point à ſe preparer à tout évenement. Depuis cette dite réponſe du Grand Seigneur on ne fit plus la priere pour luy aux Moſquées les Vendredis à l'accoutûmée, & on ne l'a plus faite que pour le nouveau.

Depuis le premier jour des troubles toutes les boutiques furent fermées, & il ne ſe vendoit rien publiquement que du pain, de la viande, & des denrées, & défenſes ſur des groſſes peines de ne point vendre du vin.

Auſſi-tôt que le tumulte eut commencé & qu'on eut inſtallé un autre Caïmakan, il fit dire aux Ambaſſadeurs de donner ordre à leur monde de ne point ſortir de leur quartier, & même de leurs maiſons, que dans les conjonctures preſentes il ne pouvoit répondre des inſultes qu'ils recevroient, ce que nous avons obſervé autant qu'il y a eu à craindre.

Ils ſe reſolurent aprés le retour des Deputez de faire marcher des troupes vers Andrinople pour la ſaccager, & n'y laiſſer pas un édifice. C'étoit leur reſolution ſi les choſes euſſent tourné autrement qu'elles n'ont fait, & le Grand Seigneur de ſon côté n'avoit gueres de meilleures intentions pour Conſtantinople. Il ordonna un arriereban pour avoir du ſecours, & il luy en venoit de pluſieurs endroits. Lors qu'il ſçut que les peuples étoient ſi fort animez contre le Mufty, il le fit arrêter & conduire dans un Château à quelques lieües d'Andrinople. Pluſieurs Ba-

chas luy amenoient des troupes, & il ſe vit dans peu de jours aſſez fort pour faire tête à ceux qui le devoient venir viſiter, puiſqu'il eut cinquante mille chevaux & quelques fantaſſins. Ils ſe preparerent en diligence, & dans peu il en partit ſoixante à ſoixante dix mille hommes ſans compter ceux qu'il y avoit de prêts pour les ſoûtenir en cas de beſoin. Ils avoient à leur tête grand nombre d'hommes de loy, pour marquer qu'ils ne marchoient que pour appuyer la juſtice qu'ils demandoient en cas de refus; ils conduiſirent avec eux quarante pieces de canon, des bombes, & des inſtrumens propres à ouvrir une tranchée, comme pelles, pioches, &c. ils pourvûrent à toutes les principales Charges de même que ſi elles n'euſſent pas été remplies, de façon qu'elles étoient toutes pairs. Les choſes étoient commevous voyez dans une diſpoſition qu'il n'y avoit pas à douter que les deux partis n'en vinſſent à une bataille. C'étoit

auſſi le ſentiment de toutes les perſonnes raiſonnables. Là-deſſus vous pouvez penſer s'il y avoit lieu de beaucoup apprehender s'ils en fuſſent venus aux mains, ſur tout ſi les troupes de Conſtantinople euſſent été défaites; mais auſſi-tôt que les deux armées parurent en preſence à trois lieües d'Andrinople, les Janiſſaires de l'armée du Grand Seigneur, qui étoient gagnez, dirent à leurs Chefs qu'ils ne vouloient pas ſe battre contre leurs freres, qu'ils ne demandoient rien que de juſte. Les Jebigis du même party furent de ce ſentiment. Ce Prince voyant qu'on l'abandonnoit, quitta la tête de cette armée, & ſe rendit à ſon Serrail d'Andrinople dans l'appartement de ſon frere, luy diſant qu'on ne vouloit plus de luy, qu'il ſe montrât, & que deſormais il tiendroit ſa place, qu'il étoit reſigné à demeurer à la ſienne. Il ne voulut point ſortir juſqu'à ce que leur beau-frere luy vînt annoncer que les peuples com-

me les gens de guerre le ſouhaitoient pour Sultan. On fut le prendre & on l'éleva ſur le trône ayant été proclamé dans l'armée, qui de deux n'en compoſoit plus qu'une, car tous les Chefs principaux ſuivirent l'exemple de Sultan Muſtapha. Le grand Viſir, le Janiſſaire Aga, & les autres chercherent leur ſalut dans la fuite, de ſorte que cette armée ſe voyant ſans Chef ſe joignit à l'autre, ainſi qu'avoient fait les Janiſſaires & les Jebigis.

Ils n'étoient pas d'accord pour le Prince qu'ils devoient faire Sultan. Les uns demandoient Ibrahim, fils du feu Sultan Achmet, les autres le frere de Sultan Muſtapha. Ils tomberent enfin d'accord que ce ſeroit celuy-cy. Il fut proclamé, & en même temps on envoya des Courriers à Conſtantinople qui porterent les ordres d'en faire autant, le vingt-quatriéme Aouſt à midy. Un Vendredy on fit la priere aux Moſquées pour le nouveau grand Seigneur qu'on

n'avoit point faite pour l'autre pendant cinq Vendredys, & les Crieurs publics avertirent auſſi-tôt de ſon élection, dont on reſſentit beaucoup de joye, s'attendant à des funeſtes nouvelles. L'aprés-dîner on ouvrit les boutiques, & il ne parut pas qu'il y eût eu la moindre émotion dans cette Ville. Tous les Bourgeois qui la gardoient & quelques gens de guerre, pendant l'abſence de l'armée, quitterent tous la place où ils étoient campez, & rentrerent chacun chez eux ou dans les quartiers qui leur étoient aſſignez, & les affaires reprirent leur train.

Le Mufty qui avoit eſté tenu quelques jours dans le Château ſuſdit fut ramené à Andrinople par ordre du Sultan Muſtapha, ſoit dans le deſſein de ſe ſoûtenir, ou plûtoſt pour le ſacrifier dans l'extremité à la fureur des troupes qui alloient vers luy. Peu aprés que le nouveau Grand Seigneur fut élû, on prit ſoin de faire confeſſer au Mufty ce

qu'étoit devenu tant d'argent qu'il avoit extorqué. Il ſoûtint toûjours qu'il n'en avoit pas d'autre que celui dont on s'étoit emparé, on le fit promener dans Andrinople ſur une mule, aprés quoy il eut le cou coupé, on luy attacha la tête aux pieds, & il fut traîné par des Prêtres Armeniens hors la Ville. Voilà les fins que meritent les tyrans.

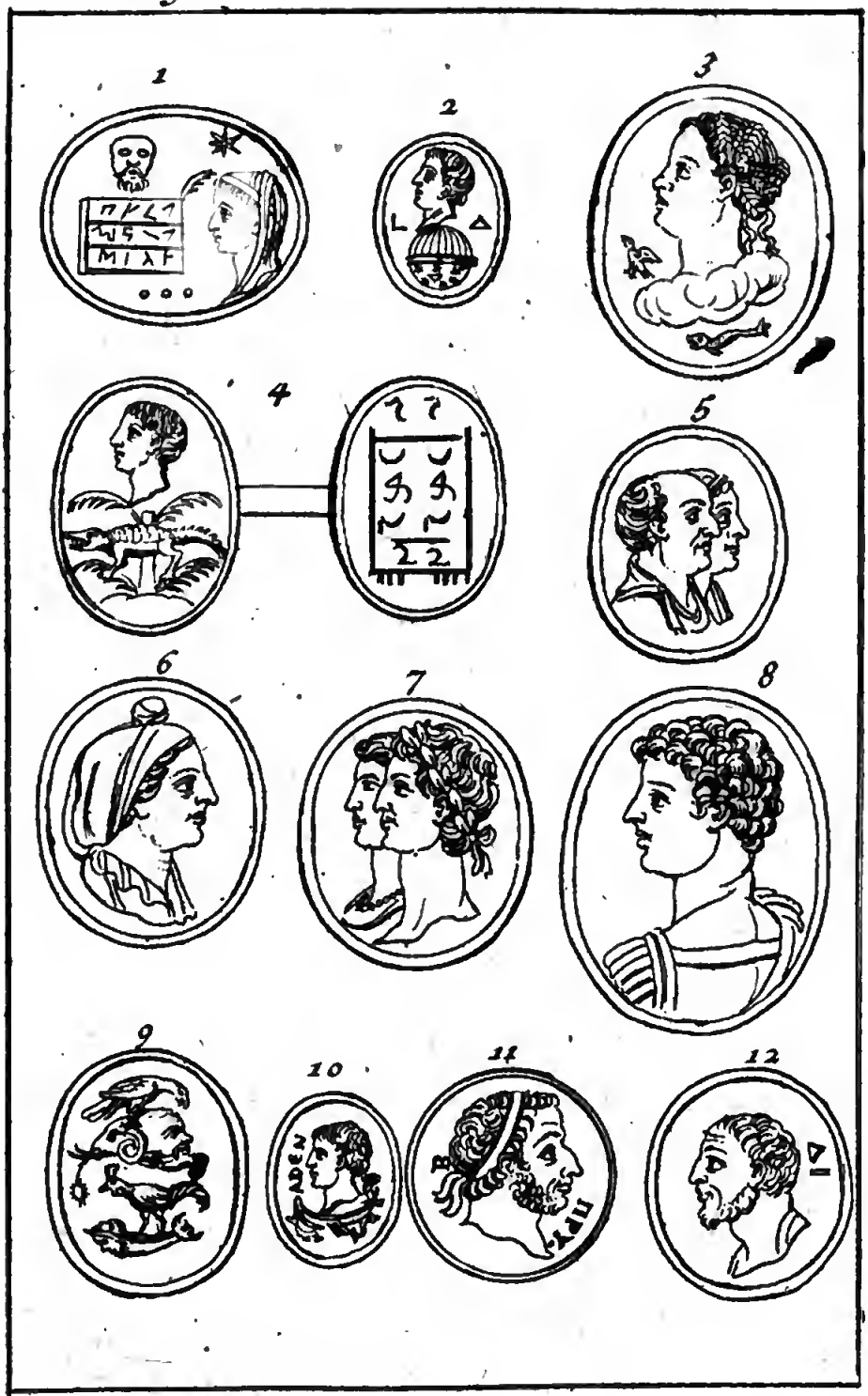
Aprés cela Sultan Achmet ſe mit en chemin pour Conſtantinople avec l'armée. Il eut avant bien de la peine à contenter ſon monde, qui demandoit d'un côté qui de l'autre; il fut obligé de leur dire qu'ils étoient déraiſonnables de le preſſer le coûteau à la gorge de leur donner leur paye, outre cela le bakchis qui conſiſte à vingt-cinq piaſtres pour chaque Janiſſaire, (le Grand Seigneur fait ce don à ſon élection ſelon l'uſage eſtably) qu'il n'étoit pas en état de les ſatisfaire en cela, qu'ils le laiſſaſſent reſpirer un peu, & qu'à Conſtantinople il leur feroit donner

tout ce qui leur ſeroit deu, ſinon qu'il rentreroit dans l'endroit d'où ils l'avoient tiré. Ils ne furent pas vaincus de ces raiſons; il fallut qu'il fit quêter pour les payer, enſuite il s'achemina vers Conſtantinople, où il a fait ſon entrée le dix-ſeptiéme de Septembre. Elle étoit pompeuſe, & elle l'auroit été davantage ſi elle ſe fût faite dans une autre conjoncture. Le voicy dans ſa Capitale ayant confirmé dans les Charges tous les Officiers qui ont été inſtallez par les Peuples. Ceux de Sultan Muſtapha ont tiré par divers endroits, tant le Viſir que les autres. Tout eſt tranquille en apparence. On ne laiſſera pas de faire ſauter grand nombre de têtes, qu'on ſçaura trouver quand il en ſera temps; c'eſt la commune opinion.

On croit que l'autre grand Viſir a ſuſcité le ſoulevement en conſequence de la trop grand autorité du Mufty, qui reſſerroit le pouvoir de ſa Charge, & même on a ſçû qu'il

travailloit à être Visir pour se rendre encore plus puissant. Les Troupes qui n'étoient pas de Constantinople ont esté renvoyées en chemin, afin de prevenir le desordre. Elles ont pris les routes de leurs contrées, & il n'a entré dans cette Ville que celles qui doivent y rester. Sultan Mustapha y a esté transferé avec ses enfans & ceux du feu Sultan Achmet. La Reine Mere a si bien sçû faire, qu'elle a obtenu de rester auprés de son fils regnant, ce qu'on ne croyoit pas.

La tranquillité regne en apparence. Le Grand Seigneur ne doit pas cependant se croire affermy sur le Trône s'il ne depayse beaucoup de factieux qui pourroient luy causer de la peine, & pour cet effet il luy conviendroit de declarer la guerre à l'Empereur ou aux Venitiens, & à tous les deux à la fois. S'il est en état de ce faire, il y a lieu de présumer qu'il ne tardera pas longtemps, puisqu'il a si belle carriere. Je n'aurois pas tant attendu à vous


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

faire ce détail, Monsieur, si j'avois apperçu quelque conclusion dans ces revolutions. J'ay cru que l'entrée du Grand Seigneur dans Constantinople pour y reſider m'en presentoit une. J'ajoûteray à ce qui est cy-dessus, qu'il est inoüy, que jamais peuples ayent dans des soulevemens pour quelques motifs que ç'ait été, observé une si sage conduite. Tous leurs déportemens ont esté si judicieux que ceux qui les ont remarqués ne cessent d'avoüer qu'on ne sçauroit se servir d'expressions assez fortes pour les décrire, qu'eux-mêmes croyent à peine ce qui en est, quoy qu'ils en ayent été les témoins. Cela me les fait trouver beaucoup moins barbares.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace Dieu Roy de France & de Navare : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé le ſieur PAUL LUCAS l'un de nos Antiquaires & Mareſchal des Logis de feuë nôtre tres-chere petite fille Madame la Dauphine ; Nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer *Les Voyages au Levant, dans l'Aſie, Afrique & autres lieux, de ſa compoſition* ; s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de continuation de Privilege ſur ce neceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant : Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes de faire reimprimer leſdits Voyages en un ou pluſieurs volumes, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de dix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter leſdits Voyages en tout ni en partie, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, & traduction en Langue Latine, ni d'en

faire des extraits ou abregez, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Enpoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impreſſion deſdits Voyages ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le ſieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens: Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secraiteres, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires ſans autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le

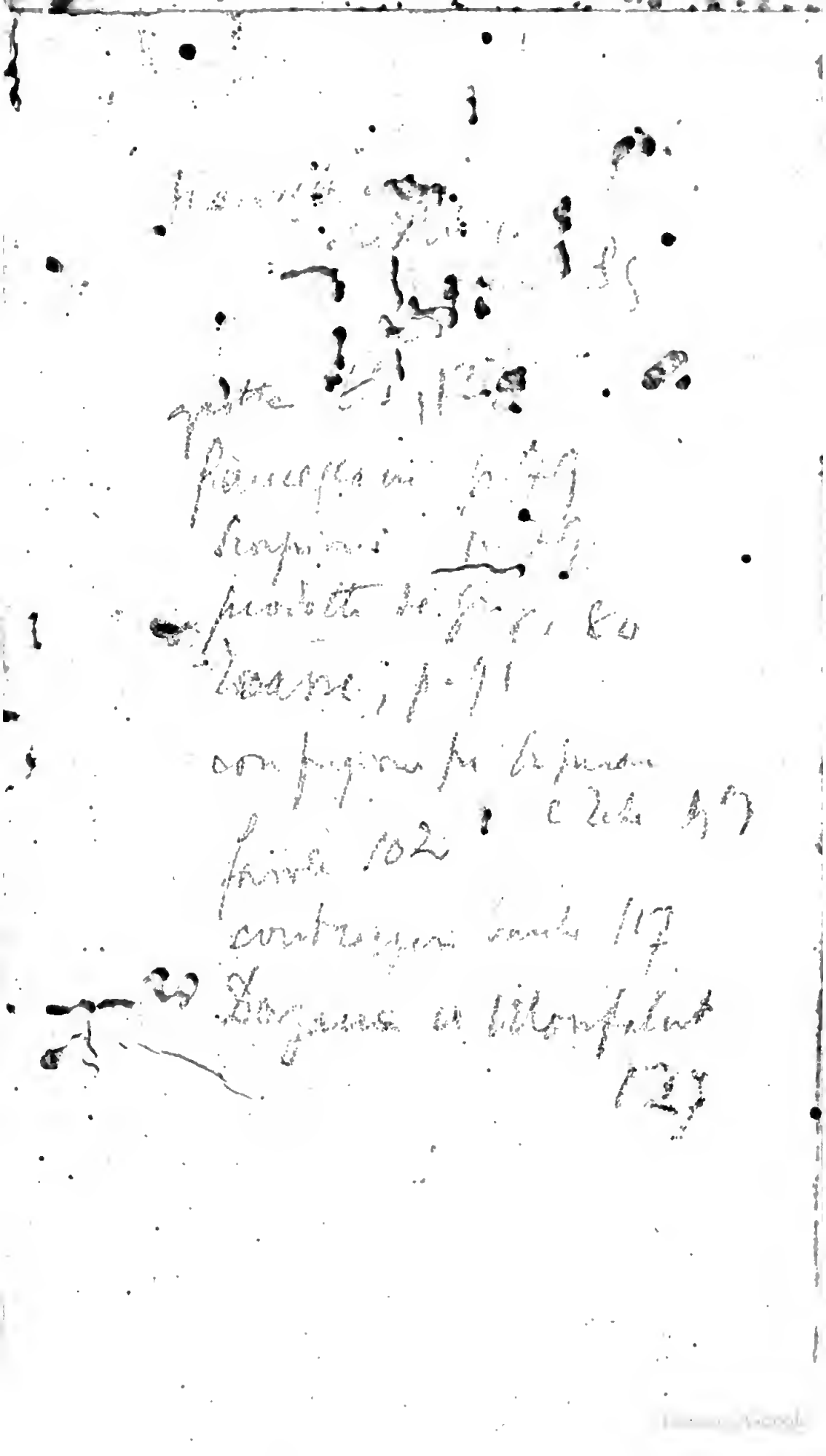
vingt-quatriéme jour du mois d'Avril l'an de Grace mil ſept cens douze, & de nôtre Regne le ſoixante-neuviéme.

Par le Roy en ſon Conſeil,
DE S. HILAIRE.

Je ſouſſigné confeſſe avoir cedé & tranſporté au ſieur NICOLAS SIMART ce preſent Privilege, pour en joüir en mon lieu & place, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 7. Juin 1712.

PAUL LUCAS.

Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 491. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 460. N°. 499. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. A Paris ce treiziéme jour du mois de Juin 1712.

L. JOSSE, Syndic.

005675512